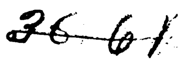

HDI
HW 29M2 1
Digitized by Google



ACADEMIÆ HARVARDIANÆ SIGILLUM

VE RI TAS

1638.

FROM THE

DONATION FUND

OF

MDCCCXLII.

NOUVELLES ANNALES

DES VOYAGES.

Seizième année.

(JANVIER, FÉVRIER, MARS 1834.)

TOME 61 DE LA COLLECTION ET 1er DE LA 3me SÉRIE.

A. PIHAN DE LA FOREST,
IMPRIMEUR DE LA COUR DE CASSATION,
rue des Noyers, nº 37.

NOUVELLES ANNALES

DES VOYAGES

ET

DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES,

CONTENANT

DES RELATIONS ORIGINALES INÉDITES;

DES VOYAGES NOUVEAUX DANS TOUTES LES LANGUES, TRADUITS, EXTRAITS OU ANALYSÉS;

DES MÉMOIRES SUR L'ORIGINE, LA LANGUE, LES MŒURS, LES ARTS ET LE COMMERCE DES PEUPLES;

ET L'ANNONCE DE TOUTES LES DÉCOUVERTES, RECHERCHES ET ENTREPRISES QUI TENDENT A ACCÉLÉRER LES PROGRÈS DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES;

AVEC DES CARTES ET DES PLANCHES;

PUBLIÉES PAR

MM. EYRIÈS, DE LARENAUDIÈRE ET KLAPROTH.

TOME PREMIER DE L'ANNÉE 1834.

PARIS,

LIBRAIRIE DE GIDE,

RUE SAINT-MARC-FEYDEAU, N° 23.

1834.

NOUVELLES ANNALES
DES VOYAGES
ET
DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES.

NOTICE

DE DIFFÉRENS VOYAGES EN ARABIE

PAR J. B. EYRIÈS.

(LUE A L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE, LE 20 DÉCEMBRE 1833.)

Séparée par des déserts, des pays dont elle est voisine sur le continent, et bornée ailleurs par la mer où elle n'envoie pas de rivière navigable, l'Arabie n'offre pas un accès facile aux étrangers. Ceux qui ont pénétré dans son intérieur, n'y ont pas été amenés par des monumens qui attirent la curiosité du voyageur. Le commerce, dès les temps les plus anciens, et le zèle religieux, depuis le septième siècle de notre ère, ont seuls conduit, en Arabie, des caravanes de marchands et de pélerins ; c'est égale-

ment le négoce et la religion, qui seuls ont fait aborder les côtes de cette contrée.

On conçoit donc que les relations de voyages qui la concernent, doivent être peu nombreuses. Plusieurs Européens en ont, à la vérité, visité cette partie, que par une ancienne habitude, nous nommons Arabie Pétrée, qui est contiguë à l'Égypte, et effectivement habitée par des Arabes. Forcé de restreindre l'étendue de mon Mémoire, je ne puis même jeter un coup d'œil rapide sur les relations qui la concernent, depuis celle d'Athelard, moine bénédictin anglais du XIII[e] siècle, jusqu'à celles de nos compatriotes, M. le comte Alexandre de Laborde, en 1828, et M. le baron Taylor, en 1829.

Je me contenterai de rappeler que la Roque, littérateur français, publia en 1717, un manuscrit du chevalier d'Arvieux, intitulé : *Voyage dans la Palestine vers le grand émir, chef des princes arabes du désert, connus sous le nom* de Bedouins, ou d'Arabes *scénites*. Ce titre annonce suffisamment que d'Arvieux n'était pas allé en Arabie. Son livre donne des détails curieux sur les Arabes du désert; ils ont été confirmés par des voyageurs modernes, cependant quelques inexactitudes lui ont été reprochées par don Raphaël, religieux levantin, à qui nous devons *Les Bedouins, ou les Arabes du désert*, livre qui parut en 1816, et qui offre un tableau plein de vérité. Il est aussi question dans cet ouvrage, des tribus qui vivent en Afrique.

Plusieurs voyageurs, en se rendant de Bassora, ou de Bagdhad aux côtes de la Méditerranée, ou en allant d'Alep à celles du golfe Persique, ont traversé le désert à l'ouest de la Mésopotamie, et à cette occasion connu les Bedouins qui les fréquentent; mais il ne m'est pas loisible d'énoncer même le titre de leurs relations.

Les côtes de l'Yemen et de la partie méridionale de l'Arabie ont été abordées par des navigateurs de divers pays de l'Europe, depuis que Vasco de Gama leur eut ouvert la mer des Indes. Le célèbre Jean de Castro, portugais, a donné un bon périple du golfe Arabique; les autres voyages ne sont pas de nature à enrichir la géographie.

En 1708, une compagnie de négocians de Saint-Malo, chargea un capitaine, nommé Merveille, d'aller avec deux navires, à Mokha, pour y acheter du café. Merveille, arrivé à sa destination, le 3 janvier 1709, conclut avec le gouvernement de Mokha, une convention avantageuse, et sut par sa fermeté, faire respecter le nom français. Il alla à Beith-el-Faki, ville voisine des grandes plantations où l'on récolte le meilleur café connu, et qui est le principal marché de cette denrée précieuse. Après avoir complété sa cargaison, il revint en Europe. La compagnie tira un tel profit de cette expédition, qu'elle en entreprit une nouvelle qui partit en janvier 1711, et revint en juin 1713; elle n'était pas commandée par le même capitaine. Cette fois, les officiers français

s'avancèrent dans l'intérieur jusqu'à Mouab, où ils furent très bien accueillis par l'imam de l'Yemen. La Roque publia, en 1716, d'après les matériaux qui lui furent fournis : *Voyage de l'Arabie Heureuse, par l'Océan oriental et le détroit de la mer Rouge, fait par les Français*. Ce livre contient beaucoup de particularités intéressantes sur l'Arabie, ses habitans, ses productions et son commerce. Un opuscule sur le café, joint à cet ouvrage, est encore bon à consulter. Les négocians de Saint-Malo, continuèrent à commercer avec Mokha. Le gouverneur de cette ville, ayant, par la suite, enfreint le traité de 1709, la compagnie des Indes expédia, en 1736, une escadre pour demander raison de cette déloyauté ; elle était commandée par La Garde-Jazier, qui, arrivé devant Mokha, en janvier 1737, essaya d'abord les voies de la conciliation, et voyant qu'elles étaient vaines, attaqua la ville. Grace à cette conduite vigoureuse, il obtint la satisfaction qu'il demandait, et le remboursement des frais de l'armement. Le récit de cette expédition a été publié à Paris, en 1739.

Mais aucune entreprise ayant pour but spécial la géographie de l'Arabie, n'avait été faite avant celle du gouvernement danois, en 1760. L'idée en fut suggérée au comte de Bernstorf, ministre de Frédéric V, par le célèbre Michaelis, professeur de langue et de littérature hébraïques, à Gœttingen. Ce philologue n'avait eu d'autre objet en la proposant, que d'obtenir sur différens passages de la Bible, des éclair-

cissemens puisés aux lieux mêmes dont le livre saint fait mention. Fort heureusement le comte de Bernstorf, donna plus d'étendue au plan borné du professeur, qui ne voulait faire voyager qu'un Orientaliste; il décida qu'on y ajouterait un mathématicien, un naturaliste, un médecin et un peintre; ainsi la commission fut composée de Von Haven, Niebuhr, Forskol, Cramer et Baurenfeind. Niebuhr eut seul le bonheur de revenir en Europe. Les voyageurs partis de Copenhague, en janvier 1761, s'embarquèrent à Suez, en septembre 1762, sur un navire arabe destiné pour Djidda. Ils allèrent ensuite à Loheia; c'est de là qu'ils s'avancèrent dans l'intérieur de l'Yemen; ils virent successivement Beith-el-Faki, et d'autres villes, revinrent sur la côte, à Hodeida et à Mokha, gagnèrent les montagnes qui produisent le café, et finalement Sana, capitale du pays. L'imam les admit à son audience, et les combla d'amitiés. La crainte de manquer l'époque du départ des navires destinés pour la côte de Malabar, les empêcha de profiter des facilités que leur offrait ce prince pour visiter ses États. Le 23 août, Niebuhr et ceux de ses compagnons qui n'avaient pas succombé aux maladies, s'embarquèrent à Mokha, pour les Indes Orientales.

Les résultats de cette expédition mémorable, ont été consignés dans deux ouvrages; savoir : la *Description* de l'Arabie, et le *Voyage en Arabie, et en d'autres pays voisins.* L'un et l'autre écrits en alle-

mand, ont été très mal traduits en français; la version du premier, réimprimée à Paris, fut revue par Deguignes; combien on doit regretter qu'il n'en soit pas arrivé autant à celle du Voyage. Toutefois ce livre offre tant d'intérêt, qu'il est toujours recherché parmi nous, malgré cette traduction barbare.

Ce n'est pas devant vous, Messieurs, qu'il est nécessaire de faire ressortir le mérite de Niebuhr; vous lui avez rendu une justice éclatante, en inscrivant son nom dans l'encadrement de vos diplomes, parmi ceux des hommes qui, par leurs travaux, ont puissamment contribué aux progrès de la géographie.

Depuis long-temps l'exactitude des observations astronomiques de Niebuhr a été constatée; celles qu'il a faites sur les mœurs des Arabes, ne méritent pas moins d'éloges. Indépendamment de ce qu'il a pu voir, il a recueilli une foule de renseignemens précieux recueillis de la bouche des habitans du pays, sur des faits auparavant ignorés ou mal connus.

L'Anglais Eyles Yrwin, attaché au service de la compagnie des Indes, toucha, en 1777, aux côtes de l'Arabie, en revenant en Europe. Sa relation, publiée en 1780, fut traduite en français, en 1792. Deux cartes qu'elle contient, sont copiées de celles de Niebuhr; cependant l'auteur n'en avertit pas. Sa manière de narrer est assez agréable; il n'a vu de l'Arabie, que la ville d'Yambo, port de Médine. Niebuhr, qui rendit compte de ce livre dans le

Deutsches museum de 1781, avoue qu'il l'a lu avec plaisir; il ajoute que tout ce qui est relatif au commerce pourra être utile.

Un autre Anglais, Henri Rooke, parti d'Europe, en 1781, sur l'escadre de l'amiral Johnston, attérit à la baie de Morebat, sur la côte du Hadramaut, puis vit successivement Mokhá et Djidda. Il publia, en 1783, le récit de ses courses, sous le titre de *Voyage aux côtes de l'Arabie Heureuse, et de là sur la mer Rouge*; il en existe une traduction française. Il n'y a pas grand profit à tirer de la lecture de ce livre, qui, heureusement, est un peu mince.

On en dira autant de celui de Silas James, qui était embarqué sur la même escadre que Rooke, mais ils ne se connaissaient pas l'un l'autre. La relation de James ne parut qu'en 1797; elle est intitulée: *Voyage en Arabie*, et annonce des observations sur les indigènes de l'Arabie Heureuse. Comme James n'a vu que la baie de Kassem, sur la mer Rouge, ses remarques ne sont pas très étendues, et de plus, elles n'offrent rien de piquant ni de neuf.

Il a semblé nécessaire d'entrer dans ces détails sur des livres dont le titre tend à faire croire qu'ils offrent des renseignemens intéressans sur l'Arabie, tandis qu'on n'y trouve que ce qu'on peut lire dans d'autres relations où il est question, en passant, des ports de cette contrée; telles sont celles de Bruce, de Valentia, de Salt, du colonel Fitzclarence, aujourd'hui comte de Munster, et de plusieurs autres.

Le capitaine Owen, dans son voyage d'exploration autour des côtes d'Afrique, s'est avancé dans la mer d'Oman jusqu'à Mascat, où il a relaché; c'est sans doute pour cela que sur le titre de son livre, on lit le mot *Arabie*. Cependant il n'a vu de ce pays que ce seul point, et les détails qu'il en donne, ne sont pas à comparer avec ceux qu'on lit dans la relation de Vincenzo, qui, sous le nom de Scheikh Mansour, a publié l'*Histoire de Seyd Saïd*, *sultan de Mascat*, et l'a accompagnée d'une *Notice sur les pays et les peuples qui entourent le golfe Persique* (1).

Vincenzo pouvait parler pertinemment de ces pays, puisqu'il était venu par terre à Mascat, à travers les cantons occupés par les Wahhabites. Très peu de voyageurs ont visité la côte de l'Arabie, baignée par le golfe Persique. Les renseignemens qui la concernent, sont dus à des expéditions anglaises contre les pirates djosmis, et à des rapports qu'on tenait des indigènes.

En 1819, le capitaine Sadlier, Anglais, est allé d'El-Katif à Yambo. Ce voyage est le premier qu'un Européen ait fait au travers de toute la Péninsule; par conséquent cet itinéraire est très précieux; il donne une description détaillée d'El-Katif et des environs; il parle de Deraïeh, capitale des Wahhabites, de Médine et de plusieurs autres lieux du Nedjd et

(1) J'en ai donné l'extrait dans le tome IX des *Nouvelles Annales des Voyages*.

du Hedjaz, mais il n'a vu ce dernier pays qu'en courant.

C'est le plus curieux pour nous, parce que l'entrée en est interdite à quiconque ne fait pas profession de l'islamisme, et que par conséquent les Européens qui ont pu y pénétrer, n'y sont parvenus qu'à la faveur d'un déguisement nécessaire à leur sûreté.

Je ne ferai pas mention des divers auteurs arabes qui ont écrit sur leur pays; je me contenterai de citer Aboulfeda, prince de Hamah, en Syrie, qui naquit en 1273, et mourut en 1332; il a écrit une excellente description de l'Arabie.

Ibn Batouta, né vers 1300, à Tanger, en Afrique, fit, à l'âge de vingt-quatre ans, le pélerinage de la Mecque, probablement avec la caravane des Maugrebins, qui part tous les ans pour la ville sainte de l'islamisme. Il n'y arriva qu'après de longues excursions dans l'Orient, et y passa trois ans, subsistant des contributions pieuses envoyées par les habitans de l'Irak. Il alla ensuite par mer dans l'Yemen, et y fut accueilli avec une hospitalité si généreuse, que sa reconnaissance manque d'expressions pour se manifester convenablement. A cette époque, les habitans de Zafar, ville la plus orientale du pays, faisaient un grand commerce de chevaux avec l'Inde; le voyage durait un mois. Ibn Batouta revint à la Mecque, en 1332; il se dirigea ensuite vers l'Inde. Il ne donna pas des détails très circonstanciés sur le Hedjaz.

Le premier Européen chrétien qui vit ce pays, fut Louis de Barthéma, gentilhomme bolonais, qui voyageait dans le seizième siècle. Au mois d'avril, 1503, étant à Damas, il profita de l'amitié d'un renégat, chef de mameluks, qu'il avait gagné à force de présens, et se joignit à une caravane que celui-ci conduisait à la Mecque; il avait adopté le costume de ces hommes; le trajet dura quarante jours. Barthéma, qui se faisait passer pour musulman, vit d'abord Médine et le tombeau du prophète, et ensuite la Mecque, où un concours considérable de pèlerins d'Afrique et de l'Inde, était venu, attiré autant par le commerce, que par la dévotion. Notre voyageur donne une description fidèle, quoique succincte, de Médine, de la Mecque, et des pays voisins de ces deux villes. Il s'embarqua ensuite à Djidda, pour Aden, où il fut reconnu pour chrétien; arrêté, enchaîné et emprisonné. Mené, plus d'un mois après, devant le sultan de Sana, il ne voulut pas, ou ne put pas répéter la profession de foi des musulmans, et fut mis dans la prison du palais. Il y était depuis trois mois, quand une négresse, l'une des trois femmes du sultan, émue de compassion, fit ouvrir la porte du cachot où il était enfermé avec deux autres malheureux. Tous trois pensèrent que si l'un d'eux contrefaisait le fou, ce serait un moyen sûr de recouvrer la liberté. Ils tirèrent au sort, qui désigna Barthéma pour jouer le premier ce rôle; il s'en acquitta très bien, parcourant nu la cour de la pri-

son, et faisant mille extravagances. Cette femme du sultan, qui lui avait déja témoigné de l'intérêt, s'amusa beaucoup de ses folies, lui fit donner une meilleure nourriture, et ordonna qu'on le lui amenât. Il lui déclara qu'il n'était pas fou; elle devint éperdument amoureuse de lui. La position de Barthéma était très critique; s'il imitait la conduite de Joseph envers Zouleikah, il courait des risques; il n'y avait pas moins de danger à céder aux désirs de cette femme; il fut assez heureux pour échapper adroitement à ce péril, et sans satisfaire la sultane, profiter des bons sentimens qu'il lui avait inspirés.

Rendu à la liberté, après une longue captivité, il visita Ajar, Danté, Damar, Sana, et plusieurs autres villes de l'Arabie Heureuse qu'il décrit, et fit voile d'Aden pour l'Afrique. Sa relation, écrite originairement en italien vulgaire, est perdue. Elle a été traduite en latin, imprimée à part, et insérée dans le Recueil de Grynæus. Une version espagnole, faite sur l'italien, fut traduite en cette langue, par Ramusio, qui la plaça dans sa collection. La traduction française de Jean Temporal, est pleine de fautes grossières.

Le fameux voyageur marseillais, Vincent Le-Blanc, raconte qu'il a visité la Mecque et Médine, et une partie de l'Yemen; ce dût être vers 1570. Son récit est confus et peu instructif (1).

(1) *Les Voyages fameux du sieur Vincent Le-Blanc, Marseillais, qu'il a faits depuis l'âge de douze ans jusqu'à soixante aux quatre parties du monde.* Paris, 1658, in-4°.

Dans le 17ᵉ siècle, Joseph Pitts, Anglais, né à Exeter, dans le comté de Devon, vers 1662, étant devenu esclave chez les Algériens, en 1678, fut contraint, par une continuité de traitemens cruels, à embrasser la religion musulmane. Le troisième maître, entre les mains duquel il tomba, fut plus humain que les autres envers lui; il le conduisit en Arabie: ce dut être vers 1686. Pitts, parti d'Alger, traversa l'Égypte, et de Suez, gagna Djidda. Arrivé à la Mecque, il remplit toutes les cérémonies prescrites aux pélerins. Il demeura quatre mois dans cette ville, et entra deux fois dans la Kaaba. Il en donne une description conforme à celle qu'on lit dans des voyageurs plus récens, et est de même d'accord avec eux sur la dévotion exemplaire que montrent les pélerins, sur le temple et sur la ville de la Mecque. Il visita aussi Médine; il réfute les fables qui, de son temps, circulaient déja en Europe, sur le tombeau du prophète; il passa ensuite par Akaba, le mont Sinaï et le Caire. De retour à Alger, son maître lui rendit sa liberté, par un acte en forme. Pitts s'engagea dans la milice algérienne; il fit la campagne d'Oran, en 1688, il parle du troisième bombardement d'Alger par les Français. Étant allé à Smyrne, avec un vaisseau algérien, il parvint à s'échapper en 1694, et revit sa patrie. Le récit de ses aventures est intitulé : *Relation fidèle de la religion et des mœurs des mahométans ; laquelle contient notamment un récit du pélerinage à la Mecque*,

lieu de la naissance de Mahomet, et une description de Médine et de son tombeau dans cette ville. J'ignore en quelle année parut la première édition de ce livre. L'auteur en donna une qu'il appelle la troisième; la préface est datée d'Exeter, le 28 mars 1731. Elle a été réimprimée à Londres, en 1810, dans un même volume in-octavo, avec le voyage de Maundrell, d'Alep à Jérusalem.

Le livre de Pitts paraît avoir été peu connu, car je ne le trouve cité dans aucun des bibliographes qui ont donné des catalogues de Voyages. Niebühr en a fait mention; cet ouvrage le mérite, car avant ceux dont je vais m'occuper, c'est celui qui fournit les détails les plus circonstanciés et les plus curieux sur le Hedjaz, et sur les mœurs des habitans. La figure du temple de la Mecque n'est pas mauvaise, et ressemble à celle qu'on voit dans le livre de Reland, sur la religion des mahométans.

Dans un ouvrage français, publié en 1823, Pitts est appelé renégat anglais : cette qualification est trop dure; le malheureux n'embrassa l'islamisme que par violence. Dans plusieurs endroits de sa relation, il témoigne un repentir si sincère qu'on ne peut s'empêcher d'en être touché : « Quel que puisse être le « succès de mon livre, s'écrie-t-il, je déclare que mon « principal objet, en le publiant, a été de rendre « gloire à Dieu, qui, par sa bonté infinie, m'a « délivré de l'esclavage, et m'a ramené dans ma « patrie. »

Maintenant passons en revue les voyageurs qui, de nos jours, ont parcouru le Hedjaz.

Dominique Badia y Leblich, né dans la province des Asturies, après avoir acquis une connaissance parfaite de la langue arabe, passa en Angleterre, prit le costume musulman et le nom d'Aly bey el abassi, natif d'Alep, et alla s'embarquer à Gibraltar, pour Tanger. Nous n'avons pas à traiter de son voyage à Maroc. Le 15 décembre 1806, il part du Caire; le 23, il s'embarque à Suez, et après une traversée pénible, le dao, ou navire arabe qui le portait, attérit à Djidda, le 13 janvier 1807. Aly bey entra dans la Mecque, le 23, et accomplit soigneusement toutes les pratiques prescrites aux pèlerins. Il fut bientôt présenté à Ghaleb, schérif de la Mecque, qui causa avec lui en arabe, et auquel il répéta la même histoire qu'il avait déja racontée aux autres chefs musulmans, sur son origine et ses voyages. Le schérif trouva qu'il parlait l'arabe très correctement, et avec un bon accent. Aly bey eut, quelques jours après, l'insigne honneur de balayer la Kaaba après le schérif, et de la parfumer; il frotta avec une pâte parfumée, la partie inférieure du mur intérieur de ce sanctuaire, et enfin parfuma la salle, en jetant sur un réchaud embrâsé du bois d'aloës, qu'on lui remit. Alors le schérif le proclama serviteur de la maison de Dieu; Aly bey reçut en partant, les félicitations du peuple assemblé dans la cour du temple; il fit ensuite des excursions ordonnées au mont Ara-

fat, à Mina, et à tous les lieux saints dans le voisinage de la Mecque.

Le 2 de mars, il prit la route de Djidda, où il s'embarqua pour Yambo. Il voulait visiter le tombeau du prophète, à Médine, mais à seize lieues de cette ville, un parti de Wahhabites arrêta la caravane dont notre voyageur faisait partie; il fut dépouillé de plusieurs effets précieux; il profita d'une absence momentanée de ces brigands, pour détruire ses collections d'insectes, de plantes et de minéraux qui auraient pu le compromettre auprès d'eux. Après vingt-quatre heures de transes cruelles, les pèlerins rançonnés purent s'en aller de compagnie avec les employés du temple de Médine, que les Wahhabites avaient expulsés.

Aly bey raconte sans aigreur, cette triste aventure; il se félicite même de ce que les Wahhabites, après lui avoir pris sa montre et son bornous, lui avaient laissé ses autres effets et ses instrumens astronomiques.

Pourquoi tous les voyageurs auxquels il arrive des accidens fâcheux, ne sont-ils pas aussi modérés dans leurs plaintes? Que d'ennui inutile ils épargneraient à leurs lecteurs.

Le 15 avril, Aly bey fit voile d'Yambo; divers accidens retardèrent son retour au Caire jusqu'au 14 juin. Il y rentra par la porte Bab-el Fatah; ce qui est d'un heureux auspice lorsqu'on revient de la Mecque. Il fut promené comme en triomphe au milieu

de la foule qui augmentait à chaque pas. Il termine le récit de son excursion par cette formule pieuse et familière aux musulmans : « A Dieu soit la louange et la gloire ! »

Aly bey voyageait en homme riche; il était suivi d'un grand train et de plusieurs serviteurs ; il ne fréquentait que les personnages considérables, et s'abstenait de tout ce qui aurait pu faire concevoir des soupçons sur son compte. Il n'a donc pu converser avec des hommes, qui, répondant à de nombreuses questions, lui auraient fourni sur beaucoup de choses qu'il voulait connaître, des renseignemens multipliés. Ceux que contient son livre, concernent la géographie et la description du pays ; ses observations personnelles ont pu les lui procurer; d'autres sont relatifs à l'histoire des Wahhabites ; ils étaient si connus, que sans doute, ses demandes sur ce sujet, ne pouvaient passer pour indiscrètes. Ses remarques annoncent de la perspicacité, de la rectitude dans le jugement, de la bonne foi et de l'instruction ; ses observations astronomiques qu'il fit sans empêchement, sont précieuses. On lit sa relation avec intérêt, et l'on ne peut se défendre de sourire de son imperturbable sang-froid avec lequel il parle constamment en sectateur zélé de l'islamisme. Il a lui-même dessiné les vues qui sont contenues dans l'atlas joint à son ouvrage, publié à Paris, en 1815. Aly bey, ayant essayé une seconde fois de pénétrer dans l'intérieur de

l'Arabie, mourut de la dyssenterie, près de Damas, en 1819.

Deux ans après son départ du Hedjaz, un autre Européen réussit à y entrer; ce fut Ulric Gaspard Seetzen, né en Oostfrise. Il venait de terminer ses études à l'université de Gœttingen, et occupait une place de conseiller-auditeur à Jever, petite principauté d'Allemagne, située à l'embouchure du Weser, et appartenant alors à l'empereur de Russie; mais ses fonctions ne s'accommodaient guère avec son humeur, qui le portait à voyager; l'Orient surtout attirait ses regards. Le baron de Zach, que la géographie perdit l'an passé, intéressa en faveur de Seetzen, les ducs Ernest et Auguste de Saxe-Gotha, protecteurs des entreprises utiles aux sciences; on pense que Seetzen reçut aussi des encouragemens du gouvernement russe. Il partit au mois d'août 1802. Étant en Syrie, il essaya, en 1805, de pénétrer dans le Ladscha, contrée de l'Arabie, baignée par le golfe Persique. Cette tentative manqua par les empêchemens que lui opposèrent les Bedouins. L'année suivante, ayant parcouru la Palestine à l'est de la mer Morte, il s'efforça vainement encore de traverser le pays désert qui est au sud, afin de se rendre dans l'intérieur de l'Arabie. Alors il alla d'Hébron au mont Sinaï, par une route inconnue aux Européens, et de Suez au Caire. Décidé à tous les sacrifices, pour parvenir aux cités saintes de l'islamisme, il fit profession publique de cette religion, et le 3

juillet 1809, partit pour Suez, avec la caravane des pèlerins. Le 10 octobre, il était à la Mecque. L'aspect du temple et de la foule nombreuse qui l'entourait dans l'attitude du plus profond respect, produisit sur lui les mêmes impressions que sur tous ceux qui ont été témoins de cette scène imposante. « Tout cet ensemble, dit-il, fit naître en moi une « émotion que je n'éprouvai nulle part ailleurs. » Il alla ensuite à Médine; comme dans ces contrées on ne marche généralement que la nuit, à cause de la grande chaleur, il n'est pas facile d'observer tous les objets que l'on voudrait connaître. Seetzen en fut contrarié. « Je présume, cependant remarqua-t-il, que mes lecteurs n'y auront rien perdu, car le Hedjaz, sur cette route, n'est pas riche en choses intéressantes.»

Les pèlerins ne pouvaient, à cette époque, visiter qu'en secret la tombe de Mahomet, à cause de la défense que les Wahhabites avaient prononcée. Leur émir, qui prenait Seetzen pour un Turc, l'interrogea; celui-ci désarma son couroux, en avouant qu'il était Franc et néophyte; puis il revint à la Mecque, au temps du grand concours des pèlerins, y passa plus de deux mois, et s'occupa d'en déterminer la position géographique. Le 28 mars 1810, il fit voile de Djidda pour Hadadé, dans l'Yemen. Il gagna de là Beith et Faki, visita le canton où l'on récolte le meilleur café, et vit plusieurs villes du pays. « Quoi« qu'on n'y voyage que de nuit, dit-il, c'est avec plus

« de sûreté et de tranquillité, qu'on ne marche aux « mêmes heures dans les rues de Londres, où de « toute autre grande ville d'Europe. » Son guide ne connaissait pas le chemin, mais le chameau conduisait les voyageurs sans jamais se tromper. Seetzen fut retenu près d'un mois à Doran par une maladie. Le 2 juin, il entra dans Sana, qu'il appelle la plus belle ville de l'Orient. Au mois de novembre suivant, il était à Mokha, d'où il écrivit en Europe les dernières lettres qu'on ait reçues de lui. Rentré dans l'Yemen, l'ignorance des Arabes lui occasiona les mêmes désagrémens qu'à Niebuhr et à ses compagnons; on le prit pour un magicien; on saisit ses collections d'animaux, sous prétexte qu'il les employait à des opérations pour tarir les sources. Il voulut aussitôt courir à Sana, pour adresser ses réclamations à l'iman, c'était en décembre 1811; quelques jours après, on apprit qu'il était mort à Taës, et on supposa qu'il avait été empoisonné par l'ordre de ce prince. On sut par des lettres de Constantinople, de la fin de 1815, que l'iman, croyant trouver des trésors dans ses bagages, l'avait retenu prisonnier; mais qu'il fut bien étonné de n'y voir que des instrumens d'astronomie, des herbes sèches, des livres, et une mince somme de 600 piastres.

Il n'existe pas de relation complète des voyages de Seetzen, on ne les connaît que par des fragmens épars dans divers recueils ou dans des journaux, d'après les lettres qu'il écrivait à M. de Zach : elles

furent insérées dans la *Correspondance géographique et astronomique* de ce dernier. On en trouve la traduction dans les *Annales des Voyages* de 1809 à 1814. D'autres lettres adressées à Blumenbach, se trouvent extraites dans le *Magasin encyclopédique*. Ce que l'on connaît des observations de Seetzen, fait éprouver un vif regret de n'en pas posséder la totalité. Il prenait, dans ses voyages en Orient, le nom de Mousa.

Giovanni Finati, Italien, né à Ferrare, a aussi vu le Hedjaz. Il avait, vers 1808, déserté d'un régiment italien. Réfugié en Albanie, il fut contraint de se faire musulman. Après une suite d'aventures, il vint en Égypte, où il entra dans l'armée de Mohammed Aly pacha. Il faisait partie de l'expédition de Tousoun, pacha, contre les Wahhabites, en 1811, lorsqu'étant à Médine, il conçut un vif désir de revoir sa patrie. Les circonstances s'opposèrent à l'exécution de son dessein; mais décidé à tout risquer pour s'échapper, il se joignit à un parti de Bedouins, et parvint à la Mecque. Il y eut une entrevue avec Mohammed Aly, et fut enrôlé dans un autre régiment. Enfin, il revint au Caire, et obtint son congé. Il est interprète dans la capitale de l'Égypte, où on le connaît sous le nom de Mohammed Hadji. Appelé en Angleterre pour donner son témoignage dans un procès, il dicta en italien, le récit de ses aventures à M. Bankes, voyageur célèbre en Orient, qui les traduisit en anglais, et les publia en 1830. On y trouve des

détails succincts sur la Mecque et sur Médine (1).

Ce fut aussi en prenant le nom musulman de Scheikh Ibrahim, et après avoir fait profession extérieure de l'islamisme, que Burckhardt effectua son voyage en Arabie. Né à Lausanne, en 1784, il acheva ses études à Leipzig, puis à Gœttingen. Étant en Angleterre, il offrit ses services à la Société d'Afrique, pour parcourir le continent. Ses propositions acceptées, il étudia avec ardeur la langue arabe, l'astronomie, la minéralogie, la chimie, la médecine et la chirurgie; laissa croître sa barbe, prit le costume oriental, et dans les intervalles de ses travaux, il s'exerçait à faire de longues courses à pied, la tête nue à l'ardeur du soleil; dormant sur la dure, ne vivant que de plantes potagères, et ne buvant que de l'eau.

Le 2 mars 1809, il partit d'Angleterre. Il passa d'abord trois ans en Syrie, séjour qui lui fit acquérir une connaissance approfondie de la langue et des mœurs des Arabes; il fit différentes excursions qui le mirent dans des rapports fréquens avec les Bedouins, visita l'Arabie Pétrée, vint en Égypte, et, après avoir parcouru la Nubie, fit voile de Souakim, et aborda, le 18 juillet 1815, à Djidda. Alors le Hedjaz ne reconnaissait plus d'autre autorité que celle du grand-seigneur, ou plutôt de son délégué Mohammed Aly pacha, qui, en poursuivant son ex-

(1) On en trouve un extrait dans les *Nouvelles Annales des Voyages*, t. XIX, p. 72 (2e série).

pédition contre les Wahhabites, s'était emparé de la personne de Ghaleb, schérif de la Mecque, et avait mis fin à son pouvoir. L'état des choses était changé: les Wahhabites n'étaient plus les maîtres.

A la première entrevue que Burckhardt eut avec le pacha, qui résidait alors à Taïf, ville à cinq journées de distance de Djidda, cette Altesse égyptienne avait auprès d'elle le kadhi de la Mecque. Pendant les dix jours que notre voyageur passa à Taïf, il vit fréquemment ce ministre de la religion, qui, à ce qu'il paraît, n'était pas plus convaincu que le pacha, de la sincérité de sa conversion à l'islamisme. Burckhardt, qui se trouvait dans une position délicate, témoigna qu'il se sentait blessé de pareils soupçons, et ne négligea rien pour bien jouer le rôle qu'il avait adopté. Toute la partie de sa relation concernant ses entretiens avec Mohammed Aly, qui le soupçonnait d'être un émissaire chargé par les Anglais, d'aller leur porter dans l'Inde, les renseignemens qu'il avait recueillis sur l'Égypte, est du plus vif intérêt. Il fut bientôt évident pour lui que le pacha ne l'avait appelé à Taïf, que pour tâcher de pénétrer le véritable motif de son voyage, et qu'il risquait d'y être retenu encore long-temps. Une ruse innocente lui fit obtenir la permission de partir pour la Mecque.

Il croit que la grande Mosquée peut contenir 35,000 personnes dans l'attitude de la prière, mais qu'en aucun temps elle n'est à moitié remplie. C'est en général à l'heure de la prière du soir, qu'elle re-

çoit une plus grande affluence de Musulmans. « Il
« est impossible au spectateur le plus apathique,
« observe-t-il, de ne pas éprouver une impression
« secrète de respect religieux, en voyant plus de
« 8,000 personnes s'agenouiller ou se prosterner à
« la fois, et surtout si l'on se représente l'éloigne-
« ment et la diversité des pays d'où sont venus les
« hommes rassemblés en ce lieu, et le motif qui les
« y a amenés tous. »

« Je fus témoin de l'enthousiasme d'un pèlerin du Darfour, arrivé à la Mecque la dernière nuit du Ramadhan. Après un long voyage dans des déserts nus et solitaires, entrant dans cette enceinte illuminée, devant la Kaaba, dont la masse noirâtre se détachait sur cet océan de lumières, frappé d'admiration, il tomba la face contre terre; il resta long-temps en adoration. Enfin il se releva le visage baigné de larmes, et levant les bras au ciel, il s'écria: « Grand Dieu! prends maintenant mon ame, car c'est ici le paradis. »

Les succès de Mohammed Aly permettaient aux pèlerins de visiter Médine, mais à peine Burckhardt fut-il arrivé dans cette ville, qu'il crut qu'elle serait son tombeau. Une fièvre violente le réduisit à l'extrémité; heureusement le retour de la chaleur du printemps, au commencement d'avril 1815, mit fin à sa maladie; il lui en resta néanmoins une faiblesse extrême, qui le força d'abandonner le plan de voyage qu'il s'était tracé. Il alla donc immédiatement à

Yambo, où il s'embarqua pour l'Égypte, et fut de retour au Caire, le 24 juin, après une absence de près de deux ans et demi.

La peste ayant éclaté dans cette capitale au mois de janvier 1816, il se réfugia dans la presqu'île du mont Sinaï, et resta chez les Bedouins, parmi lesquels ce fléau n'exerce jamais ses ravages. De retour au Caire, il continua d'écrire la relation de ces voyages. Toujours occupé de son projet de pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique, il attendait le départ d'une caravane de Maugrebins, lorsque le 4 octobre 1817, il fut attaqué d'une dyssenterie, qui, malgré les soins d'un habile médecin anglais, termina ses jours le 15 du même mois. Il fut enterré dans le cimetière des musulmans.

Ses ouvrages restés manuscrits en anglais, ont été publiés après sa mort, par les soins de M. Leake, et de sir William Ouseley; c'est ce dernier qui a été l'éditeur du *Voyage en Arabie*, et des *Notes sur les Bedouins et les Wahhabites*.

Dans le voyage en Arabie, Burckhardt décrit les villes de la Mecque, Médine, Djidda et Yambo, avec tant d'exactitude, que certainement peu de grandes cités d'Europe nous sont aujourd'hui aussi bien connues. Il ne se contente pas de parler des édifices sacrés, qui, dans les deux villes saintes, sont l'objet de la vénération des musulmans; il présente aussi un tableau fidèle des mœurs et des usages des habitans, et l'on ne peut assez admirer l'art avec lequel, à pro-

pos d'un fait, qui, au premier coup d'œil, paraît insignifiant, il entre dans une foule de détails intéressans qui jettent une nouvelle lumière sur les coutumes des Arabes vivant dans des demeures fixes.

Ce sont surtout ses Notes sur les Bedouins, qui méritent de fixer l'attention. Avec quelle vérité de couleurs il peint cette grande famille de la nation arabe, qui depuis les premiers âges du monde historique, conserve ses traits primitifs, qui de siècle en siècle, maintient les vertus et les vices, les mœurs et les coutumes de ses ancêtres, sans rien devoir aux autres peuples, sans se mêler avec un autre sang. Quoique Burckhardt n'ait pu pénétrer dans les plaines du Nedjd, où les principales tribus des Bedouins continuent, depuis le temps d'Ismael, fils d'Abraham, à errer avec leurs troupeaux, il a, dans ses courses multipliées à travers les contrées voisines, fait partout des recherches actives et bien dirigées, genre de talent qu'il possédait à un haut degré. Dans les deux cités saintes, il se rencontra avec des Arabes de toutes les tribus et de tous les cantons, et se mit en communication avec des Bedouins du Nedjd; il a fait par ce moyen une récolte abondante de renseignemens précieux qui contribuent à nous donner une connaissance plus parfaite des mœurs de ces Arabes, et de la condition réelle de ce peuple extraordinaire.

L'hospitalité de l'Arabe nomade, vantée depuis les temps les plus anciens, est célébrée aussi par Bur-

ckhardt. La tente des Bedouins est toujours ouverte à l'étranger; ils vont quelquefois à la rencontre du voyageur, se disputent et se battent même à qui le possédera. Un Bedouin déclarait que si son ennemi se présentait, la tête de son frère à la main, il ne lui ferait pas moins bon accueil. Mais ces dispositions généreuses ont été assujéties à de certaines règles et semblent, en général, être moins l'expression de la bonté naturelle, qu'un point d'honneur soutenu par la crainte des reproches prodigués à ceux qui viennent à y manquer.

Tel est le Bedouin charitable : quant au Bedouin voleur, ou, pour mieux dire, brigand, il vole amis et ennemis. L'art de piller est son unique étude; les tribus se réunissent pour dépouiller les caravanes de Turcs; elles se volent entre elles, et les hommes de la même tribu ne se font aucun scrupule de se dévaliser réciproquement, afin de se tenir en haleine; quelques Bedouins n'ont pas d'autre occupation; c'est leur état, leur profession; on les appelle Harami, ou brigands par excellence.

Une institution qu'on nomme *dakheil*, et qui est généralement respectée, garantit le voyageur envers et contre tous. Burckhardt a remarqué que les tribus les plus cruelles et les plus adonnées au pillage, sont celles qui observent le plus strictement les lois du dakheil.

Pour accorder ces usages si opposés, il a fallu recourir à des conventions artificielles, à des fictions

légales; mais c'est dans le livre de Burckhardt qu'il faut lire tout ce qui concerne les usages du peuple singulier qu'il a su si bien étudier.

Peu de voyageurs ont, dans leur relation, offert autant de faits remarquables par leur importance : quels services n'aurait-il pas encore rendus à la géographie, si une mort prématurée ne l'eut enlevé.

Une édition des Voyages de Benjamin de Tudele, imprimée à Helmstaedt en 1636 et à Leipzig en 1764, contient, à la suite de la relation de Barthema, un extrait de celle de Jean Wilde de Nuremberg. Celui-ci était esclave d'un Musulman; il alla par terre du Caire à la Mecque, puis à Médine. Il décrit assez exactement les deux villes saintes, le pays qui les entoure, les cérémonies de pélerinage; il voyageait de 1604 à 1611. Niebuhr, qui cite Wilde, le prend pour un Anglais.

Khodjah Abdoul Kèrim, noble Cachemirien, favori de Nadir châh ou Thamas Kouli Khan, obtint de ce prince la permission de faire le pélerinage de la Mecque. Il partit de Delhi le 4 mai 1739. Arrivé à Bagdhad, il prit la route d'Alep et de Damas, traversa le désert, vit Médine et la Mecque. Il séjourna trois mois dans cette ville qu'il quitta en 1742. Il ne donne aucun détail sur le Hedjaz; Langlès, qui a traduit sa relation en français, y a ajouté la description des deux villes saintes d'après Niebuhr.

Jules Planat, ancien officier d'artillerie de la garde impériale, entra, vers 1820, au service de Mohammed Aly; il devint chef d'état-major et l'un des instituteurs de l'école militaire fondée en Egypte. Il mourut à Paris en 1829 au moment où venait de paraître son livre intitulé: *Histoire de la régénération de l'Egypte*, en un volume in 8°. On y trouve quelques faits sur le Hedjaz, une carte du théâtre de la guerre, et un plan de la Mecque levé par deux ingénieurs de l'armée égyptienne; mais il ne paraît pas que l'auteur soit allé en Arabie.

VOYAGE

AUX COTES DU NORD-EST DE LA CHINE

SUR

LE NAVIRE *LORD AMHERST.*

EXTRAIT DES DOCUMENS RELATIFS AU COMMERCE AVEC LA CHINE, IMPRIMÉS PAR ORDRE DE LA CHAMBRE DES COMMUNES.

Le principal objet de ce voyage fut d'essayer si les ports de la Chine septentrionale pourraient être graduellement ouverts au commerce britannique, et si, malgré les défenses rigoureuses et constantes du gouvernement, les dispositions des habitans et des autorités locales seraient favorables à une entreprise de ce genre. En conséquence, le navire l'*Amherst* fut armé à Calcutta; M. Hugh Hamilton Lindsay avait la direction de l'expédition; M. Guzlaff, ecclésiastique, l'accompagnait. Les instructions données à M. Lindsay lui recommandaient d'éviter soigneusement toute espèce de difficulté avec les Chinois, de s'abstenir de tout ce qui pouvait choquer

leurs usages et leurs institutions, et de dire qu'il était envoyé par la compagnie des Indes. La cargaison consistait en draps communs, camelots, calicos, cotonnades et autres marchandises.

Le navire mit à la voile le 26 février 1832. Les vents contraires l'empêchèrent d'arriver avant le 30 mars à Namo ou Nan ngao, sur les limites du Kouang toung et du Fou kian, seulement à 220 milles de Canton.

Lorsque l'*Amherst* fut arrivé en vue des côtes, les gros temps l'obligèrent à jeter fréquemment l'ancre dans les endroits qui lui parurent les plus favorables. Dans ces circonstances, on mettait toujours des hommes à terre qui faisaient de légères excursions dans les environs. Ils marchaient en corps ou remontaient les rivières en canot, jusqu'aux villes les plus proches, et ils y entraient non-seulement sans manifester la moindre hésitation, mais ils se rendaient immédiatement à la demeure du mandarin et lui déclaraient le motif de leur visite, et à quelle nation ils appartenaient. Jusqu'alors on avait cru que tout étranger qui se hasarderait à mettre le pied sur le territoire du céleste empire, en serait chassé violemment, ou éprouverait un obstacle invincible à pousser plus loin sa témérité. Cette opinion, généralement adoptée, a peut-être été la cause de la rareté de semblables tentatives; et cependant toutes les fois que les Anglais se montraient quelque part, ils étaient suivis et entourés par la foule étonnée, pour laquelle des étrangers étaient

un spectacle tout nouveau et inexplicable et qui leur témoignait généralement beaucoup de bienveillance. Mais il n'en était pas de même des mandarins et des personnages revêtus de quelque autorité. Ceux-ci ne voyaient les *barbares* qu'avec une extrême répugnance, et leur signifiaient qu'ils devaient hâter leur départ. MM. Lindsay et Gutzlaff savaient parfaitement le chinois ; à l'aide de cette connaissance inappréciable, ils réussirent à conduire leur bâtiment à travers le grand nombre de jonques stationnées autour des ports. Par leurs représentations tout à la fois fermes et modérées, et leurs instances vigoureuses, ils détruisaient les objections des chefs, qui, après être allés d'abord jusqu'à la menace, descendaient, après quelques pourparlers, à un ton plus doux. Partout, sans aucune exception, les Anglais ne trouvèrent d'opposition que parmi les officiers et les magistrats ; les habitans des villes et des villages qu'ils visitèrent, loin de manifester la moindre animosité contre eux, s'empressaient, à l'envi les uns des autres, de leur faire le meilleur accueil. Ainsi, à *Chin tseou*, ville entourée de murailles, sur la rive gauche d'une rivière du même nom, où ils restèrent plusieurs jours, ils éprouvèrent constamment les égards les plus aimables, et les prévenances les plus désintéressées de la part de la population entière. Dans les villes, c'était à qui aurait l'avantage de les loger dans son humble demeure, et de partager avec eux son modeste repas. Plusieurs fois les villageois sur-

pris et charmés de l'offre que les Anglais leur faisaient de venir à bord de l'*Amherst*, en profitaient avec empressement et apportaient du poisson et différens végétaux.

Les premières explorations avaient eu lieu à la limite du Kouang toung et du Fou kian; continuant ensuite à se diriger vers le nord, les voyageurs arrivèrent près de Namo, île de 14 milles de longueur, et où est placée la seconde station navale de Canton. C'est surtout dans cette île, séparée en deux divisions administratives dont l'une dépend de la province de Kouang toung et l'autre de celle de Fou kian, que les Anglais éprouvèrent les effets les plus remarquables de la méfiance et de la mauvaise volonté des mandarins. « Plusieurs personnes de l'équipage, dit M. Lindsay, ayant désiré être admises sur une de leurs jonques de guerre, j'en fis la demande, qui fut refusée, parce que l'amiral avait, disait-on, donné les ordres les plus positifs, de ne permettre aucune sorte de relation avec nous. Il y avait à ce mouillage plusieurs gros navires marchands chinois, et, en passant auprès de l'un d'eux, nous montâmes à bord, sur l'invitation du capitaine, qui nous reçut avec la plus franche cordialité; mais au bout de quelques minutes, nous vîmes venir en grande hâte trois petites embarcations armées en guerre, commandées par des mandarins, qui adressèrent de vifs reproches à ce capitaine pour être entré en communication avec des *barbares*. Il s'en suivit une discus-

sion d'abord très animée, mais bientôt nos adversaires qui avaient commencé à s'exprimer dans les termes les plus violens, baissèrent peu à peu de ton et parurent céder à la force de nos argumens. »

Le récit de M. Lindsay fait voir qu'en quelque lieu que débarquassent les Anglais, et partout où ils allaient en s'avançant dans le pays, ils éprouvaient la réception la plus amicale de la part des Chinois. Dans la province de Kouang toung, on leur fit de nombreuses demandes d'opium, et les classes peu aisées paraissaient rechercher beaucoup les calicots. La seule denrée d'exportation est le sucre. Les droits de douane sont énormes, aussi la contrebande est-elle considérable à Namo.

L'*Amherst* après avoir longé les côtes de la province de Canton, gagna celles de Fou kian. Le 30 mars, il entra dans un havre superbe (lat. 23° 45′ N. long. 117° 41′ de Greenwich.) qui se prolonge à 10 milles dans les terres, et où partout on trouve un bon mouillage, et le 2 avril il jeta l'ancre à un mille de la ville d'Emoui (en dialecte mandarin *Hia men*), célèbre entrepôt de commerce. Le district où est située cette cité industrieuse est un des plus arides et des moins fertiles de la Chine. Pour toutes les choses nécessaires à la vie, elle dépend de l'île de Formose qui est avec raison appelée le grenier de la partie maritime de la Chine orientale.

Emoui contient peut-être les négocians les plus riches et les plus entreprenans de toute la Chine, et

cependant le gouvernement semble prendre à tâche de mettre des entraves à sa prospérité, en cherchant à en éloigner les étrangers et en multipliant les exactions sur les navires nationaux; aussi plusieurs maisons importantes de commerce se sont-elles transportées à Chang haï, à Canton et ailleurs.

L'arrivée de l'*Amherst* produisit une grande sensation, et au bout d'une demi-heure, trois troupes de mandarins, dépêchés par les différentes autorités supérieures, vinrent l'inspecter et prendre des informations précises sur la nature de sa cargaison. Ils manifestèrent une vive opposition au désir que témoignaient les étrangers de descendre à terre; mais frappés, du moins en apparence, des raisons alléguées par MM. Lindsay et Gutzlaff, ils s'excusèrent en déclarant qu'ils avaient des ordres qu'ils étaient loin d'approuver, mais qu'ils ne pouvaient ni changer ni modifier.

Après leur départ, un grand nombre de bateaux remplis de gens qui paraissaient être des plus considérables de la ville, vinrent circuler autour du vaisseau; les canots de la douane qui les obligeaient de se retirer, ne purent en empêcher quelques-uns de chercher à connaître la nationalité de notre bâtiment et la nature de son chargement. Encouragé par ces bonnes dispositions, M. Lindsay jugea à propos, lorsque la nuit fut arrivée, de mettre à terre un domestique chinois attaché à M. Gutzlaff; il devait tâcher de s'aboucher avec des négocians

afin d'ouvrir des relations secrètes s'il n'y avait pas moyen d'agir ouvertement. A son retour, cet homme raconta que l'apparition de l'*Amherst* avait répandu l'alarme la plus vive sur toute la côte. On parlait dans les termes les plus exagérés de violentes discussions qui s'étaient élevées entre les autorités chinoise et anglaise, et le bruit avait couru que l'*Amherst* précédait une flotte de vingt vaisseaux de guerre qui venaient tirer vengeance des insultes faites aux Anglais à Canton. Cette erreur dura peu, et quand on se fut assuré que le navire européen était un simple navire de commerce chargé de diverses denrées et d'objets fabriqués en Europe, la terreur générale fut bientôt dissipée.

Toute la population commerciale se mit alors en mouvement et sollicita la permission d'entrer en relation avec les étrangers; mais les magistrats ne répondirent à cette demande que par un refus formel, et la sévérité des mesures qui furent prises contre ceux qui s'aventurèrent à s'approcher de l'*Amherst*, empêcha toute espèce d'affaire, au grand mécontentement de la population. Cependant les messages au vaisseau, les insinuations, les notifications, les menaces mêmes, continuèrent pendant plusieurs jours, et un renfort de jonques et de bateaux armés vint joindre la station navale pour empêcher les barbares d'effectuer leur projet de débarquement. Ceux-ci ne se laissèrent point intimider par ces paroles et ces démonstrations, et ils parvin-

rent sans grand obstacle à descendre dans la ville où ils furent fort bien accueillis par un grand nombre de citadins qui se pressaient en foule autour d'eux. Bientôt une proclamation du gouvernement qui leur fut notifiée, ordonna leur départ immédiat, et comme il était évident qu'ils n'y obtempéreraient point, quelques mandarins dirent à M. Lindsay que s'il désirait avoir une audience de S. E. le *Ti tou* (le chef militaire supérieur) de la province, elle lui serait accordée. La proposition fut acceptée; mais avant l'audience, M. Lindsay envoya à ce haut personnage une note explicative du caractère et de l'objet de l'expédition de l'*Amherst.* Cette note portait que l'*Amherst*, chargé de marchandises dont l'état était joint à la dépêche, avait été armé au Bengale, et qu'en se rendant au Japon, lieu de sa destination, il était entré dans la baie pour obtenir de l'eau et des vivres dont il avait le plus pressant besoin. Qu'au lieu de la réception bienveillante à laquelle il devait s'attendre, l'équipage avait été traité en ennemi; qu'il était permis aux Chinois de commercer avec les colonies anglaises et même d'y séjourner; que l'Angleterre est un des plus puissans états de l'Europe; que sa marine est formidable et que les frontières des pays soumis à sa domination touchent à celles de la Chine; que ses monarques, en permettant à leurs sujets d'aller et de négocier dans toutes les parties du globe, leur enjoignaient de se conduire d'une manière convenable; qu'en vi-

sitant les ports du céleste empire, les Anglais de l'*Amherst* n'oublieraient pas cette recommandation de leur souverain, mais qu'ils étaient bien déterminés à ne pas souffrir la moindre insulte.

A l'heure désignée, un messager des mandarins vint chercher les étrangers et les conduisit à un temple situé sur la rive en face de leur vaisseau, et où devait avoir lieu l'entrevue.

« Un corps de troupes d'environ cinq cents hommes, dit M. Lindsay, était rangé sur le rivage, en partie sur une seule ligne pour en faire paraître le nombre plus considérable, et un immense concours de curieux assemblés au bord de la mer et sur les hauteurs voisines, animait la scène. Nous fûmes reçus par le *lao yé* et plusieurs autres mandarins à boutons blancs et d'or qui nous guidèrent au milieu d'une double haie de soldats, et nous introduisirent dans la principale salle du temple où six mandarins étaient assis en demi-cercle pour nous recevoir. Cette assemblée de grands personnages se composait du *Ti tou*, du *Tsung ping*, tous deux mandarins militaires, décorés de boutons rouges; du *Fou fou*, mandarin civil de sixième classe, et de plusieurs autres mandarins militaires avec boutons bleus. Nous avions traversé une pièce en dehors du temple, remplie d'officiers en grand uniforme, armés d'arcs et de flèches.

« Le *Ti tou* était un gros vieillard à l'air cassé, mais dont la physionomie franche et ouverte prévenait en sa faveur. Il tenait ma requête dans sa

main droite; après l'avoir déployée, il en commença la lecture avec le Fou fou assis à côté de lui. Nous étions placés à une petite distance, et voyant qu'on ne nous offrait pas de siéges, je déclarai que nous ne resterions pas debout devant l'auguste tribunal; on nous fit entrer alors dans un appartement voisin où l'on nous offrit du thé et divers raffraîchissemens. Quelques instans après, on nous rappela, et, s'adressant à moi, le *Ti tou* me dit que ses collègues et lui désiraient avoir pour nous les meilleurs procédés possibles, nos deux nations étant amies, mais qu'ils ne pouvaient permettre à notre vaisseau de rester à l'endroit où il avait jeté l'ancre, les lois de l'empire étant formelles sur ce point; qu'il fallait donc que le navire s'éloignât un peu, et qu'on nous délivrerait ensuite gratuitement tout ce dont nous aurions besoin. Je répondis aussitôt qu'il était contraire aux usages des commerçans anglais de rien recevoir sans payer, et que ce serait avilir leur caractère s'ils consentaient à être traités comme des pauvres et des mendians; que tout ce que nous demandions était d'acheter les provisions qui nous étaient nécessaires, et qu'on ne pouvait refuser cette permission à une nation avec laquelle on se disait unis par les liens d'une commune amitié. Le Ti tou était évidemment disposé à consentir à notre requête, et à nous traiter avec autant d'égards que l'orgueil chinois et l'idée de la supériorité de sa nation pouvait le lui permettre. Mais le Tsoung ping qui était

de Canton avait une opinion toute différente, et durant toute la discussion, il ne dissimula pas son animosité contre nous. Il en résulta entre lui et M. Gutzlaff un colloque fort vif en dialecte du Fou kian dans lequel le mandarin, perdant toute mesure, s'oublia jusqu'à avancer que notre demande de vivres n'était qu'un prétexte pour voiler nos sinistres projets. M. Gutzlaff, que des airs menaçans et des propos aigres n'effrayaient pas, répondit avec tant de tact et d'esprit aux allégations de son adversaire, qu'il le réduisit au silence. Mais à défaut de bons argumens, le Tsung ping se livra à de tels emportemens, que le Ti tou fut obligé de s'interposer plusieurs fois pour tempérer son irritation qu'augmentait encore le rire des spectateurs qui semblaient tout à la fois se réjouir de sa mésaventure et applaudir aux observations fines et judicieuses de M. Gutzlaff.

« Les mandarins, enfin convaincus que les étrangers étaient décidés à refuser toute assistance gratuite, prirent le parti de céder et promirent de fournir à des prix modérés ce qui serait demandé. M. Lindsay, après avoir adressé ses remercimens au ti tou, lui proposa de venir à bord de l'*Amherst*, mais S. E. déclina l'invitation, et le tsung-ping, prenant de nouveau la parole, termina la conférence par ces paroles : *Je ne vous vois, vous et votre vaisseau, qu'avec haine et mépris.* Puis se tournant vers M. Gutzlaff, il ajouta : *Quant à vous, je sais que vous êtes né dans ce district; vous êtes un traître qui,*

sous ce déguisement, servez des barbares. Certes, c'était le compliment le plus flatteur que l'on pût adresser à M. Gutzlaff sur sa parfaite connaissance de la langue chinoise. »

Le résultat de cette négociation fut d'une grande utilité pour nos explorateurs; en effet, ils se convainquirent que les Chinois étaient gens à accommodement, qui transigeaient même sur l'immutabilité de leurs lois; que leurs mandarins savaient se plier aux circonstances, et que l'on ne risquait rien à leur tenir tête. M. Lindsay résolut donc de profiter à l'avenir de l'expérience qu'il venait d'acquérir. Dans quelques occasions ultérieures, il reconnut la justesse de ses conjectures, car il ne rencontra aucune opposition à des opérations de commerce qu'il craignait avoir tentées trop légèrement. Il resta six jours entiers à Emoui, pendant lesquels lui et ses compagnons firent d'assez longues courses dans le pays, toujours accompagnés d'un détachement de soldats commandés par quelques mandarins, qui se conduisaient avec une extrême civilité et les escortaient, disaient-ils, dans la crainte seule qu'ils ne fussent insultés par une populace grossière. Une telle précaution était parfaitement inutile, et les mandarins ne l'ignoraient pas. Les Anglais avaient même une telle confiance dans les habitans, qu'ils ne faisaient aucune difficulté de se mêler au milieu d'eux sans armes. De leurs communications avec les naturels, on peut concevoir l'espoir très probable d'ouvrir un

jour des relations faciles entre la Chine et l'Europe, en détruisant les préventions que les Chinois nourrissent contre tous les peuples qui ne relèvent pas du céleste empire. Quelques essais ont déja été faits pour parvenir à ce but, et M. Marjoribanks, entre autres, a composé dans l'Inde et publié un petit Traité en langue chinoise, destiné à être répandu sur les côtes de la Chine par les navigateurs, et qui contient des renseignemens sur l'Angleterre et sa puissance. Il s'exprime dans les termes les plus convenables sur l'empereur et le gouvernement des Chinois, et développe avec talent les avantages réciproques qui naîtraient d'une liaison intime entre les deux nations. M. Lindsay distribua un grand nombre d'exemplaires de cet ouvrage; mais il est évident qu'un tel moyen, employé isolément, ne peut avoir que de faibles résultats, s'il n'est appuyé de tentatives plus efficaces, telles que l'expédition dont nous rendons compte.

Le 7 avril l'*Amherst* mit à la voile, et, le lendemain, une proclamation du gouvernement annonça que la flotte impériale avait chassé le vaisseau des barbares. Il est de fait qu'une escadre de douze jonques de guerre suivit de loin l'*Amherst* pendant quelque temps, et qu'elle dirigea contre lui une forte canonnade à une distance de six milles; véritable jonglerie chinoise! Gouvernant ensuite sur Fou tcheou fou, on toucha aux îles Pescadores (Pheng hou), où l'on trouva des havres excellens, et à un endroit appelé

Wou teou kiang, dans l'île de Formose, où l'on reçut des visites nombreuses, et où la côte ne présente qu'un sable aride sans aucune trace de végétation. Comme il n'y avait pas de mandarins en ce lieu, plusieurs habitans promirent à M. Lindsay de se rendre à bord le lendemain pour faire des emplettes et des échanges; mais après deux jours d'attente, cette promesse ne se réalisant pas, on se dirigea dans le canal étroit qui sépare l'île Haï tan du continent. Les Anglais eurent, à ce mouillage, une entrevue de la nature la plus singulière avec un mandarin, gouverneur et amiral de ce district.

« Ce mandarin, appelé *Ouan tsjin*, dont le pays natal est *Kiang chan*, avait habité, pendant quelques années, les environs de Macao, où il avait eu des occasions fréquentes de voir des étrangers. Il fut reçu à bord avec tous les égards dus à son rang, et on l'honora d'un salut de trois coups de canon; mais il paraît que l'idée qu'il s'était formée de tout ce qui n'est pas chinois, lui ôtait la pensée qu'un peu de courtoisie fût nécessaire avec nous. Il entama la conversation en faisant coup sur coup plusieurs questions, sans donner le temps d'y répondre. D'où venez-vous? A quelle nation appartenez-vous? Quelles affaires vous amènent ici? Il faut partir sur-le-champ, etc., etc. Je commençais à peine à lui donner quelques explications, lorsque s'adressant à M. Gutzlaff, il lui dit : Vous êtes Chinois! Sur la réponse négative de notre compatriote; Otez votre chapeau,

continua-t-il, afin que je puisse m'assurer si vous avez porté une longue mèche de cheveux; vérification faite, il ajouta : Non, je vois à présent que vous êtes Portugais! Je lui représentai alors que notre bâtiment était Anglais, mais refusant de me croire, il repartit : J'ai fait un long séjour à Macao, et je connais les usages des barbares; votre vaisseau est de Macao! Je lui répliquai qu'il était étrange que S. E. traitât mon assertion de fausseté; que le navire et l'équipage étaient Anglais, malgré tout ce qu'il avait pu voir et connaître à Macao. Je pris ensuite un crayon, et j'écrivis sur une bande de papier : Ta yng koue (la Grande-Bretagne) est notre patrie, et je la lui remis. En la recevant, il s'écria avec un sourire de mépris : « Sottise! La grande nation an« glaise! Dites plutôt la petite nation; vous me faites « des contes. » Jusqu'alors je m'étais renfermé dans les bornes de la plus grande modération, et je n'avais répondu qu'avec civilité à ses propos insultans, mais ce dernier trait d'insolence me fit sortir de la douceur habituelle de mon caractère; j'arrachai de ses mains le papier qu'il continuait à regarder d'un air moqueur, et lui saisissant le bras, je lui dis: « Puisque « vous n'êtes venu sur mon vaisseau que pour insul« ter mon pays et moi, quittez-le sur-le-champ, » et joignant l'action aux paroles, je me disposai à le mettre hors de la chambre. S. E. comprenant alors qu'elle avait été trop loin, voulut se justifier. « Excu« sez-moi, s'écria-t-elle avec effroi, je n'ai pas voulu

« vous offenser. Vous connaissez bien le *Ta si yang*, et « le *Leaon si yang* (c'est sous ces deux dénominations « que les Chinois désignent le Portugal et Goa), eh « bien! je crois aussi à l'existence du Ta ying koue, et « du Siao yng koue. J'avoue mon tort, et je vous prie « de l'oublier! » Cette ingénieuse palinodie fut accompagnée de nombreuses courbettes, et ce personnage se montra aussi bas qu'il avait été insolent. Il resta encore assez long-temps à bord, mais ses manières et sa façon d'agir étaient si étranges, qu'elles nous donnèrent à penser que sa tête n'était par parfaitement saine; nous fûmes confirmés dans cette idée par quelques-uns des officiers de sa suite, qui nous exprimèrent leurs regrets de la conduite de leur chef. C'est un des très rares exemples d'incivilité et de grossièreté que nous ayons remarqué chez les mandarins, car en général ils se comportent avec bienséance et dignité. »

L'*Amherst* s'arrêta quelques jours dans ces parages, et on put établir avec les Chinois qui, voyant pour la première fois des Européens, avaient paru d'abord froids et réservés, des relations dont ils furent très satisfaits. Un détachement remonta en bateau la rivière qui arrose *Fou tcheou fou*, capitale et résidence du gouverneur des provinces de *Fou kian* et de *Tché kiang*. M. Lindsay dressa pour ce magistrat une requête pour lui annoncer l'arrivée d'un bâtiment anglais chargé de marchandises, dont il donnait l'énumération, et lui exprimer le désir de les

vendre, en prenant en échange ou de l'argent ou du thé, qui, suivant ce qu'il avait appris, était d'une excellente qualité dans cette partie de l'empire. Cette requête fut remise à S. E., le 21 avril, et l'*Amherst* entra dans la rivière, où il jeta l'ancre près d'une île appelée *Hou kiang*. Les habitans n'eurent pas plus tôt aperçu le bâtiment, que, poussés par la curiosité, ils accoururent en foule sur le rivage, et dans les premiers jours, ils causèrent un tel embarras à l'équipage, qu'on fut obligé de faire tendre à travers le pont, une corde qu'il ne leur était pas permis de franchir. Ici, comme dans tous les endroits où on avait abordé, on afficha un placard portant qu'on donnerait gratuitement les secours de la médecine à tous ceux qui se présenteraient; cette offre, à la fois bienveillante et politique, fut reçue avec gratitude par les Chinois qui ont, en général, beaucoup de confiance dans les médecins étrangers. Dans l'après-midi du premier jour de l'arrivée de l'*Amherst*, deux chefs de famille engagèrent quelques personnes de l'équipage avec lesquelles ils causaient, à descendre à terre, et à venir visiter leur village. M. Lindsay et M. Gutzlaff, acceptèrent l'invitation, et prirent du thé chez leurs hôtes. « Après nous être ensuite promenés quelque temps, dit M. Lindsay, nous nous disposions à retourner à notre bâtiment, lorsque nos deux nouveaux amis nous prièrent avec instance de ne pas les quitter si promptement, et de partager une petite colation qu'ils avaient préparée

pour nous. Nous ne pûmes les refuser, quoique le soleil fût près de disparaître sous l'horizon, et ils nous conduisirent dans une grande salle destinée aux réunions publiques, où nous trouvâmes un excellent repas. Nos hôtes ne voulurent pas s'asseoir à table, et se tinrent debout pour nous servir, et contenir en même temps la foule qui remplissait l'appartement; cependant malgré leur empressement bien naturel à nous voir, aucun de ces insulaires ne sortit des bornes de la bienséance, et nous ne vîmes sur toutes les figures, que l'expression de la bienveillance. Ce fait est peu important en lui-même, et a peu de rapport avec les objets plus sérieux de notre voyage, mais j'ai cru devoir en faire mention comme une preuve des dispositions favorables des habitans envers les étrangers, et je suis heureux de pouvoir affirmer que pendant notre séjour dans cette île, leur conduite a toujours été la même. »

M. Lindsay ne balança pas à se rendre le lendemain à *Fou tcheou fou* même, capitale de la province, qui est à une distance de 30 à 40 milles, pour présenter sa demande en personne au tsung-tûh, ou vice-roi. En y allant, il rencontra plusieurs embarcations portant des mandarins envoyés par le gouverneur, pour traiter avec les étrangers; mais malgré les difficultés qu'ils élevèrent, il parvint à continuer sa route sans éprouver la moindre vexation. Après une navigation de vingt-cinq milles, il arriva en vue d'un pont qui sépare la ville en deux parties,

et étant descendu sur la rive méridionale du fleuve, où il s'informa de la demeure du vice-roi, il apprit que le palais de ce personnage était sur la rive opposée, vers laquelle il se dirigea aussitôt. Le pont était couvert d'habitans étonnés d'un spectacle si nouveau pour eux; et lorsque les étrangers, au nombre de cinq, mirent pied à terre, ils furent entourés et accompagnés par une multitude immense. Ils parcoururent l'espace d'un mille et demi dans les faubourgs avant d'arriver à la ville; là, on les conduisit dans un grand bâtiment à travers un passage voûté et sans portes, et après avoir marché encore un quart de mille, on les fit entrer dans le bureau d'une administration publique, dont on ferma les portes pour empêcher la foule de les suivre. Un mandarin vint bientôt prendre leurs noms et surnoms, et M. Lindsay lui ayant montré sa requête, en lui disant qu'il voulait la remettre lui-même au vice-roi, on lui répondit que tout serait prêt le lendemain pour leur réception, et qu'ils passeraient la nuit dans une belle maison située à peu de distance de leur vaisseau, et où on leur délivrerait tout ce qui leur serait nécessaire. Se fiant à ces promesses, les étrangers retournèrent vers le lieu de leur débarquement, où ils reconnurent que la demeure qui leur avait été assignée, n'était point sur terre, mais en pleine rivière, et dans un bateau qui avait été choisi à cet effet. Après une courte altercation, ils consentirent à se rendre à ce bateau, mais comme c'était un petit navire

côtier, fort sale et rempli d'individus de la plus basse classe, qu'on faisait déménager, M. Lindsay refusa d'y rester, regagna le rivage avec ses camarades, et allant droit au bâtiment de la douane, il déclara que son intention était de s'y établir pour la nuit. Les étrangers s'y étaient à peine installés, d'après le consentement des douaniers, qu'un mandarin, nommé Houang, à qui ils étaient redevables de l'agréable logement sur la rivière qu'ils avaient été obligés de quitter, entra dans leur chambre, et leur fit remarquer que la douane étant ouverte au public, ils y éprouveraient toutes sortes d'incommodités. Cette considération les détermina à en sortir d'autant plus volontiers, qu'un autre mandarin beaucoup plus civil, leur promit qu'on aurait pour eux toutes les attentions possibles dans une maison où il les fit conduire, et où étaient les bureaux d'un général tatare. Arrivés dans ce nouveau local, ils y reçurent encore la visite de ce terrible Houang, qui leur signifia, du ton le plus dédaigneux et le plus insolent, qu'il n'était pas permis à des barbares de rester à terre, et leur enjoignit de retourner à leur canot. M. Lindsay et ses compagnons, justement indignés de l'insigne grossièreté de ce personnage, l'accablèrent d'injures, lui dirent, à plusieurs reprises, qu'ils ne bougeraient pas du lieu où ils étaient; et, pour qu'il n'en pût douter, ils tirèrent une grande table d'un coin de la chambre, y déposèrent leurs effets, et se placèrent autour. Il était minuit avant que la dis-

cussion fût terminée, et tous les mandarins se retirèrent enfin pour aller prendre un repos dont eux et nous, avions grand besoin. Le vieux *Man tcheou* qui nous avait procuré cette demeure, paraissait vivement contrarié et affligé de ce qui s'était passé, ainsi que plusieurs de ses collègues, mais ils n'avaient pu s'y opposer, ni même tenter la moindre objection, Houang étant leur supérieur. Je remarquerai ici encore, que du moment où nous prîmes le parti de braver leur autorité, la conduite de la plupart des mandarins qui n'annonçait d'abord que de la froideur et de l'indifférence, devint cordiale et affectueuse; Houang lui-même fit succéder à son air de mépris et à ses insultes, des arguties et des raisonnemens plus ou moins plausibles. Ce fait singulier est si contraire en général à l'essence de la nature humaine, qu'il nous a fallu des expériences répétées pour nous éclairer à cet égard; ainsi nous pouvons affirmer que jamais nous n'avons rien, ou presque rien obtenu du gouvernement chinois, ou de ses agens, par d'humbles sollicitations, ou des moyens de douceur, mais que du moment où nous quittions les voies de conciliation et où nous montrions une ferme volonté de parvenir, à tous risques, au but vers lequel nous tendions, toute concession était accordée, en apparence, de plein gré, et j'ajouterai même qu'on avait ensuite pour nous de meilleurs procédés.

Depuis ces événemens, les étrangers n'éprouvèrent plus la moindre contrariété, et une semblable

démonstration de vigueur, suspendit une défense de l'amiral chinois, qui avait fait approcher une escadre de jonques de guerre, pour empêcher les habitans de visiter le vaisseau anglais. Dans l'obscurité d'une nuit, une de ces jonques dériva sur l'*Amherst*, et la nonchalance des marins chinois fut telle, qu'on se trouva obligé, pour la sûreté des deux bâtimens, de faire passer à son bord quatre matelots anglais, chargés d'exécuter les manœuvres nécessaires. Lorsqu'ils sautèrent dans la jonque, les marins chinois, jusqu'aux officiers, saisis d'une terreur panique, se réfugièrent dans l'entrepont, et quelques-uns même se jetèrent à l'eau; cependant quand on leur eut expliqué les motifs de la mesure qu'on venait de prendre, et qui était indispensable, ils en parurent très reconnaissans, mais dans la suite, tous leurs navires mouillèrent à un demi-mille de distance de l'*Amherst*. Le court séjour de M. Lindsay et de ses compagnons dans cette capitale, eut les résultats les plus satisfaisans, et remplit un des principaux objets du voyage, en leur apprenant que la seule opposition à l'établissement de relations amicales entre les naturels et les nations étrangères, provenait des diverses autorités, et qu'elle pouvait être écartée sans de graves difficultés. Il s'était établi avec les mandarins une assez longue correspondance et une négociation pour poser les bases d'une espèce de traité de commerce, mais ces derniers y mirent de la mauvaise foi, et manquèrent sans pudeur aux engage-

mens qu'ils avaient pris. M. Lindsay avait en réserve, pour les rendre plus souples et plus accommodans, un moyen vigoureux dont il s'était abstenu jusqu'alors, et qu'il différait d'employer jusqu'à ce que la nécessité en fût évidente ; c'était de faire entrer et même de vive force, s'il en était besoin, son bâtiment dans le port : les circonstances et la déloyauté du mandarin l'y déterminèrent, et l'*Amherst* vint jeter l'ancre précisément en face de la douane. Cette démarche hardie eut le succès qu'il s'en était promis, et comme il avait prévenu à l'avance un mandarin qu'il se contenterait d'une certaine somme pour un lot de marchandises, et partirait ensuite, ce magistrat lui procura plusieurs négocians qui conclurent le marché. Le vaisseau reprit alors son ancienne station, suivant la promesse de M. Lindsay, et les marchands s'y rendirent pour régler les comptes. Cette opération eut lieu en plein jour, en présence d'une centaine de curieux qui étaient montés sur l'*Amherst*.

« Il paraîtra étrange, dit M. Lindsay, à tous ceux qui n'ont aucune notion du système compliqué et de la fourberie habituelle du gouvernement chinois, que trois jours après qu'un amiral et plusieurs officiers supérieurs eurent été dégradés pour n'avoir pas empêché un vaisseau marchand étranger de forcer l'entrée du port d'une des principales cités de l'empire, et lorsque des édits affichés dans tous les quartiers de la ville, défendaient aux habitans, sous les

peines les plus sévères, d'avoir la moindre communication avec les barbares, deux jonques de guerre, portant pavillon impérial, vinrent au milieu de la journée, et à la vue de plusieurs milliers de spectateurs, entamer avec nous des opérations commerciales, tandis que le mandarin civil du district, restait à bord pour être témoin des marchés conclus et examiner les marchandises. »

La ville de *Fou tcheou fou* est parfaitement placée pour le commerce : ses principaux objets d'exportation sont le bois, le tabac et le thé ; mais l'exportation de ce dernier, riche produit du pays, est défendue par mer ; il s'expédie par le Min, rivière qui coule au bas des collines sur lesquelles on le recueille.

Tandis que l'*Amherst* était encore en rivière, une députation, composée des anciens du village de Hou kiang, où les Anglais avaient été si bien accueillis, vint à bord, et remit l'écrit qu'on va lire, que M. Lindsay regarde comme une preuve évidente de l'impopularité du gouvernement et des dispositions du peuple.

« Nous sommes accourus en foule pour voir, pour
« la première fois, des étrangers (des étrangers et
« non des barbares). Votre conduite en nous offrant
« les secours de la médecine et nous distribuant des
« ouvrages utiles qui nous font connaître votre pa-
« trie, est celle d'hommes bons, vertueux et amis.
« Elle mérite nos éloges et nos remercîmens ; mais
« comme notre langage n'est pas le même, les rap-

« ports entre nous sont difficiles. Les mandarins
« civils et militaires de la province de Fou kian, ainsi
« que leurs soldats et satellites, sont dans de mau-
« vaises dispositions à votre égard. Si vous désirez
« faire le commerce, demandez une audience de
« S. Exc. le Fou yuan; prosternez-vous devant lui,
« et présentez-lui votre requête; s'il vous est favo-
« rable, vous profiterez de la permission, s'il refuse,
« allez dans les districts de *Kou* et de *Kang*, vous
« pourrez y commercer librement, car dans ces can-
« tons, il n'y a ni maître, ni despote. Quand vous
« aurez pris lecture de ce papier, brûlez-le. »

Au surplus, M. Lindsay ne pense pas que les Anglais puissent obtenir à présent une protection ouverte pour commercer avec cette partie de l'empire chinois, mais il est d'opinion qu'avec des bâtimens chargés d'opium et des autres marchandises qui y sont rares et recherchées, on parviendrait, en employant la prudence et l'adresse, à former des relations sur lesquelles le gouvernement fermerait les yeux, s'il ne les permettait pas ouvertement.

Le 21, l'*Amherst* quitta le mouillage de *Fou tcheou fou*, pour se rendre dans l'archipel de Tchousan, sur lequel toutes les cartes donnent des indications très fautives. M. Lindsay, accompagné de M. Gutzlaff, descendit dans la chaloupe à la vue de *Tchin haï*, ville située à l'embouchure du *Ta haï* (le *Kin* de Duhalde), et la capitale du *hïan* ou district, et remontant cette rivière, qui était couverte de jon-

ques, ils débarquèrent à Ning pho, cité considérable, dont l'enceinte, d'une grande étendue, renferme deux à trois cent mille ames. En mettant pied à terre, ils s'empressèrent de dire aux nombreux habitans qui se pressaient autour d'eux, qu'ils étaient leurs anciens amis, les Anglais qui avaient autrefois contribué à augmenter leurs richesses par des opérations de commerce qu'ils venaient leur proposer de rétablir. Arrivés dans les bureaux du *tchi hïan* (gouverneur du district), on les conduisit à la salle de Confucius, où M. Lindsay présenta une requête rédigée dans les termes les plus respectueux, et un exemplaire du Traité de M. Marjoribanks au *tchi fou*, qui les reçut très gracieusement, et donna l'ordre, qui fut ponctuellement exécuté, d'avoir tous les égards possibles pour les étrangers, et d'en agir avec eux de la manière la plus hospitalière. Ils furent assaillis par une multitude de curieux qui les accablèrent de questions, et à celles qui avaient trait aux causes de leur arrivée, ils répondirent que les insultes et les injustices qu'ils avaient essuyées à Canton, les avaient déterminés à faire voile pour *Ning pho*, où ils espéraient être mieux traités, et ils donnèrent à entendre qu'on prétendait généralement qu'une escadre anglaise serait bientôt envoyée pour demander une satisfaction.

Le lendemain, en parcourant la ville, ils reçurent des habitans les plus vifs témoignages de bienveillance, et surtout de la satisfaction qu'on ressentait

de la perspective du renouvellement du commerce. Ils reçurent ensuite la visite du *tchi hïan* et de quelques autres mandarins qui les comblèrent de politesses. Le *tchi hïan* leur remit un message du *tchi fou*, portant que le Ti tou étant absent, on ne pouvait prendre aucune décision sur leur requête; qu'en attendant, ce magistrat se rendrait en personne au vaisseau, afin d'aviser au meilleur moyen de la mettre sous les yeux de l'empereur; on leur demanda plusieurs exemplaires du Traité, pour les envoyer à Péking, et, en un mot, cette entrevue se passa de la manière la plus civile et la plus amicale de la part des mandarins. Ils retournèrent ensuite à *Tchin haï*, où ils apprirent d'un mandarin attaché à la flotte, qui avait pris en amitié M. Gutzlaff, qu'il croyait être un de ses compatriotes, que plusieurs de ses collègues leur étaient contraires, et que le *tchi fou*, malgré toutes ses démonstrations caressantes, ne désirait rien tant que leur prompt départ

Dans une longue conférence avec les *tchi hïan* de *Tchin haï* et de *Ting haï* (Tchousan) et le *Ti tou*, M. Lindsay les trouva entièrement opposés à toute idée de commerce, et le *tchi hïan* de *Tchin haï*, pour appuyer leur refus, lui remit un document officiel du *tchi fou* de *Ning pho*, annonçant que sur l'avis donné au cabinet impérial, de l'arrivée d'un navire barbare dans la province de Fou kian, et ailleurs, où il s'était glissé comme un rat, des ordres avaient été transmis à toutes les autorités le long de la côte,

de redoubler d'énergie, de le chasser, et ne pas le laisser stationner un seul instant. On y déclarait que les barbares étaient naturellement rusés et de mauvaise foi, et il était expressément enjoint aux naturels de ne se permettre aucune relation clandestine avec lesdits barbares.

M. Lindsay ne put entendre de sang-froid la lecture d'un édit aussi injurieux, et pour le calmer, les pusillanimes mandarins lui certifièrent qu'il leur avait été envoyé de la province de Fou kian, et qu'ils étaient bien loin d'en approuver le contenu. Le même jour, M. Lindsay rédigea une adresse au *Ti tou* de *Tche kiang*, dans laquelle il établissait que cette pièce était mensongère et outrageante pour le peuple anglais, ajoutant que « les habitans de la Grande-Bretagne n'étaient point des barbares, mais qu'ils appartenaient à une nation qu'aucune autre ne surpassait en civilisation ; qu'ils n'étaient ni rusés, ni de mauvaise foi, mais francs, ouverts et entreprenans ; qu'ils avaient pour maxime de préférer la mort au déshonneur, et qu'inaccessibles à la crainte et dédaignant de se servir de moyens détournés, ils étaient venus ici à la face du soleil. » L'adresse se terminait en insistant sur des propositions de commerce.

Il paraît qu'une des choses que les autorités locales avaient le plus à cœur, était le départ de l'*Amherst* dont la présence en rivière leur déplaisait excessivement. Ils adressèrent plusieurs messages

et demandes à cet effet à M. Lindsay, et enfin un d'eux écrivit au crayon que si le bâtiment se retirait, les marchands pourraient commercer avec les Anglais, et qu'on fermerait les yeux sur cette violation des règles.

Par suite de cette espèce de communication, M. Lindsay et M. Gutzlaff demandèrent et eurent une conférence avec le *Ti tou* dans une tente hors des murs de *Tchin haï*. Trois grands personnages, le *Ti tou*, le *Tao taï* et le *Tsoung ping kouan* de *Ting haï* étaient assis, et M. Lindsay, en entrant, s'étant aperçu qu'il n'y avait pas de siéges pour lui et son collègue, en fit l'observation. Le *Ti tou* répondit que « s'ils étaient mandarins dans leur patrie, il serait le premier à vouloir qu'ils fussent assis, mais que la chose était contraire à leurs usages, s'ils n'étaient pas honorés de cette fonction. » M. Lindsay répliqua qu'ils n'étaient pas mandarins, mais qu'en leur qualité d'étrangers qui venaient de contrées éloignées, ils avaient droit à cette civilité, et que dans sa patrie un honnête négociant pouvait s'asseoir même en présence de son souverain. Le *Ti tou* alors s'écria: « Apportez des siéges; vous êtes des mandarins, je vous prie de vous asseoir. »

Le résultat de l'entrevue fut que le *Ti tou* éluda de recevoir la requête et déclara que, malgré tout le désir qu'il avait d'être agréable aux Anglais, il ne pouvait pas leur permettre la moindre opération mercantile, et le *Tao taï* remit à M. Lindsay une

copie du rapport du vice-roi de Fou kian à l'empereur, où, si à la vérité les faits étaient présentés avec assez d'exactitude, on y signalait l'insolence et la perversité des barbares qui avaient eu l'audace de pénétrer dans le port, en remarquant que deux d'entre eux, *Hou hia mi* (Hugh-Hamilton, M. Lindsay) et *Kia li* (Charles, M. Gutzlaff) comprenaient passablement la langue *han*, et pouvaient l'écrire, mais incorrectement.

Cependant quelques marchands vinrent à bord, et, après avoir examiné des marchandises, ils se retirèrent sans faire aucune offre définitive. Deux jours après, on reçut la visite d'autres négocians qui n'offrirent que des prix inférieurs à ceux qu'on avait obtenus à Fou tcheou fou; après une assez longue discussion, M. Lindsay ayant offert de prendre en retour de la soie écrue, les deux partis parurent tomber d'accord, et les conventions arrêtées, les marchands s'en allèrent en promettant de revenir le lendemain, mais on ne les revit plus. M. Lindsay dut alors renoncer à tout espoir de parvenir à la moindre négociation à Ning pho, où, malgré les bons procédés des autorités supérieures, il trouva encore moins de facilité pour l'exécution de ses projets qu'à Fou tcheou fou.

Un jour, en causant avec un des mandarins, il se plaignit des préventions fâcheuses qu'on avait en Chine contre les Anglais. « Voulez-vous que je vous en dise le motif, répartit le mandarin, nous

avons peur de vous; vous êtes trop habiles pour nous: par exemple, votre vaisseau n'est pas plus tôt arrivé quelque part, que vous envoyez des bateaux dans toutes les directions; vous faites des sondages, vous tracez des cartes, et en peu de temps vous connaissez les lieux tout aussi bien que nous. » Effectivement, ce même jour 4 juin, malgré l'inquiétude et le mécontentement que causaient aux magistrats les différentes excursions des embarcations des étrangers, surtout lorsqu'elles dépassaient le lieu ordinaire de débarquement, M. Lindsay, accompagné du capitaine Rees et de quatorze marins, remonta la rivière dans la chaloupe jusqu'à un mille de distance pour s'assurer s'il n'y aurait pas un bon ancrage pour des bâtimens d'un fort tonnage. Après avoir vérifié qu'il en existait plusieurs, ils furent environnés, à leur retour, par des canots de jonques de guerre dont la contenance donna lieu à une mêlée assez vive dans laquelle deux mandarins à bouton d'or furent jetés à l'eau. Cet événement passa pour un malentendu, et, après quelques explications, les choses s'arrangèrent à l'amiable. M. Lindsay soupçonna que, sachant que les étrangers étaient sans armes, les Chinois avaient eu l'intention de s'emparer de leurs personnes, après quoi on espérait avoir bon marché du vaisseau.

Le 6 juin, il y eut, à cette occasion, entre les mandarins et M. Lindsay, un pourparler fort animé, où le commandant des troupes montra beaucoup

d'aigreur; mais comme M. Lindsay insistait toujours avec force sur ce qu'il avait été provoqué, la contestation cessa et l'affaire en resta là. Le lendemain, il reçut du *Tao tuï* une ordonnance enjoignant à ce magistrat de représenter au capitaine anglais que depuis la 22e année de *Khian loung*, Canton était la place affectée constamment et uniquement au commerce étranger; que les prétentions de M. Flint et autres qui avaient voulu rouvrir des relations avec Ning pho n'avaient pas été admises; que le *Ti tou* et toutes les autorités, ainsi que leur devoir les y obligeait, avaient toujours exécuté à la rigueur les ordres du gouvernement sur cet objet important; qu'il était juste et raisonnable que M. Lindsay se conformât aux lois de l'empire et retournât à Canton, que tout délai de sa part n'était point excusable après toutes les instances qu'on avait répétées à ce sujet. Le porteur ajouta qu'il était chargé de prévenir M. Lindsay qu'il devait abandonner l'idée de faire aucun commerce à Ning pho, et que le *Ti tou* le suppliait de hâter son départ. Ce document ne contenait point l'expression offensante *i*, (barbare), et M. Lindsay convient qu'il était rédigé dans les termes les plus mesurés et les plus polis.

Enfin, après avoir renouvelé vainement plusieurs autres tentatives pour se défaire au moins d'une petite partie de sa cargaison, M. Lindsay, ne voyant plus paraître de marchands, se détermina, pour der-

nière ressource, et certainement à son grand tort, à offrir au mandarin dont il a été parlé une prime de cinq pour cent pour favoriser ses démarches, mais il fut bien étonné et bien honteux de voir que, loin d'accepter son offre, le mandarin lui proposa à lui-même une somme de six cents piastres pour l'engager à partir et le dédommager des pertes qu'il avait dû éprouver en faisant inutilement un si long voyage. Là-dessus il vit bien qu'il n'avait plus qu'à quitter Ning pho; des présens furent échangés entre lui et les mandarins et ils se séparèrent les meilleurs amis du monde, M. Lindsay promettant de revenir l'année suivante dans l'espérance que le commerce avec cette ville ne serait plus interdit, et les mandarins protestant que ce changement leur serait aussi agréable qu'aux Anglais.

Malgré les désappointemens qu'il a éprouvés, M. Lindsay paraît disposé à croire qu'on obtiendrait à Ning pho les mêmes résultats qu'à Fou tcheou fou, et que, malgré les prohibitions du gouvernement, des capitaines fermes, intelligens, adroits et surtout pourvus d'opium qui est très recherché des habitans, parviendraient à vaincre toutes les résistances, à procurer sur toute la côte un écoulement immense aux divers produits de l'Europe, et à poser les fondemens d'un commerce avantageux avec une population de 400 millions d'hommes industrieux et entreprenans.

Nous ajouterons à ces détails une relation offi-

cielle chinoise qui diffère sur quelques points de celle de M. Lindsay, ce qui nous fournit un échantillon curieux des formes adoptées par les autorités des provinces éloignées pour rendre compte au gouvernement impérial des événemens qui s'y passent.

Extrait de la gazette de Péking.

« Moi, le ministre *Fun young ga* (*Fou yuan* de *Tche kiang*), je soumets au trône impérial mon rapport sur un vaisseau anglais barbare qui est venu du *Fou kian* à *Tche kiang*. Il a déja été chassé et repoussé vers l'Océan. Je sollicite à présent un ordre de l'empereur pour que les commandans et chefs des différentes stations et croisières, qui ont négligé leurs devoirs dans cette circonstance, soient traduits devant le tribunal compétent pour être jugés et punis; c'est par de tels moyens qu'une vigilance craintive et respectueuse sera maintenue dans le gouvernement de l'Est. Je supplie S. M. I. de fixer l'œil de l'examen sur cette affaire. »

« Le 22e jour de la quatrième lune, je reçus avis de *Wei yuan lang*, exerçant les fonctions de vice-roi du *Fou kian*, que les rapports qui lui étaient parvenus de plusieurs stations et *hïan* (districts) lui avaient annoncé l'arrivée sur les côtes du *Fou kian*, d'un vaisseau anglais barbare qui avait jeté l'ancre dans les eaux de *Wou fou*. Moi, le vice-roi, ajoutait-il, j'ai déja ordonné qu'il fût chassé, et je vous

instruis de ce fait afin que nous agissions de concert, et que nous puissions prendre les mesures nécessaires pour empêcher qu'il ne se reproduise.

« A la réception de cette nouvelle importante, j'en fis aussitôt part aux *lyes* pour qu'ils en informassent tous les officiers civils et militaires sur la côte, avec injonction d'exercer partout la surveillance la plus active; et si, par hasard, ils découvraient le vaisseau barbare, de le suivre à la piste sans lui donner de relâche et de le chasser au loin; de plus, de s'opposer à toute communication entre lui et les habitans qui tenteraient traîtreusement d'établir avec lui des relations clandestines et de lui offrir leur assistance, la moindre négligence ne devant point être tolérée. Il a été tenu registre de ces dispositions.

« J'ai reçu ensuite une lettre de *Taï koung*, *Ti tou* de *Tche kiang*, portant qu'on lui avait adressé de plusieurs postes militaires le rapport suivant. Le 26e jour de la quatrième lune, ledit bâtiment barbare, venant de l'Océan et profitant d'un vent favorable, est entré brusquement et sans aucune déclaration à *Ki teou*; et le 27, il est arrivé à *Tchin haï* en manifestant l'intention d'aller jusqu'à la douane de *Ning pho* pour vendre sa cargaison. Nous ordonnâmes alors à tous les officiers militaires et de police d'arrêter sa marche avec des vaisseaux de guerre, sur quoi il retourna en arrière et jeta l'ancre à la hauteur de *Yeou chan*.

« A cette époque, moi, le *Ti tou*, accompagné de *Tchin pou yun*, le *tsoung ping* de *Ting haï*, j'étais avec mon escadre dans l'Océan septentrional, à la distance de cent *li*, pour réprimer une insurrection et régler quelques affaires relatives aux pêcheries de *Houang*. Mais, en apprenant cet événement, je me dirigeai en toute hâte, jour et nuit, sur *Tchin haï*, et, conjointement avec le *tao* et le *fou*, j'ordonnai qu'on chassât le susdit vaisseau barbare, et qu'il mîtà la voile et partît promptement. Ensuite, d'après des informations prises par les *tchi hian* de *Tchin haï* et autres lieux, je m'assurai que l'équipage dudit vaisseau barbare se montait à soixante-dix hommes et que sa cargaison consistait en calicots, grosses draperies, camelots et autres marchandises semblables, et lesdits barbares nous offrirent un livre barbare imprimé en un seul volume. Un de ces barbares, nommé *Hou hia mi*, présenta même au *tchi fou* un placet par lequel il le suppliait, avec l'insistance la plus importune, qu'on lui accordât la permission de commercer.

« Ces documens me furent remis à moi (le *fou yuan*) pour en prendre connaissance et rendre une décision.

« J'examinai avec soin le livre barbare; il est intitulé *Essais sur les affaires* (les mots de la Grande-Bretagne sont omis dans ce rapport). Quelques parties de cet ouvrage sont de nature à porter les peuples à la révolte et remplies de faussetés et d'im-

postures; plusieurs autres sont tout-à-fait inintelligibles. Il a particulièrement pour objet de déplorer les injustices que les barbares éprouvent, disent-ils, à Canton, et c'est sous ce prétexte qu'ils veulent abandonner ce port et venir ici, dévoilant ainsi hautement leurs intentions artificieuses et perverses. Mais, depuis le règne de *Khïan loung*, il est défendu aux barbares de venir et de commercer dans le *Tche kiang*, et cependant, à la faveur d'un vent du midi, ils ont fait voile pour cette province dans l'espoir intéressé d'y faire quelques profits. Comment aurais-je pu tolérer la moindre infraction aux lois existantes?

« Je signifiai donc l'ordre le plus formel au *taou* et au *fou* de ne pas laisser au bâtiment barbare la liberté d'exécuter ses projets, et j'écrivis en même temps au *Ti tou* et au *Tsoung ping* pour qu'ils recommandassent la plus grande vigilance à toutes les croisières, à tous les vaisseaux de garde et à tous les militaires et marins. Je prescrivis ensuite à *Tang fen tsang tsiang* et à *Sihip tung tuh tungche* (1) de *Tae tcheou fou* de se rendre promptement à *Tchin haï*, et de se concerter avec le *tao* et le *fou* pour empêcher les habitans d'avoir aucun rapport avec les barbares, et j'insistai sur ce que les troupes à la disposition du *Ti tou* et du *Tsoung ping*, se missent en mesure de chasser le susdit vaisseau

(1) Il est impossible de rectifier l'orthographe de ce nom.

barbare et de le repousser de nos frontières maritimes sans lui laisser de relâche.

« Je reçus bientôt après une lettre du *Ti tou*, par laquelle il me faisait connaître qu'il avait communiqué, d'une manière nette et précise, mes ordres au capitaine barbare qui avait montré quelques regrets de sa conduite, et n'osait plus différer son départ, mais les vents étant contraires depuis plusieurs jours, il n'avait pu quitter son mouillage. Le 15 de la cinquième lune, un vent favorable s'étant élevé, le *Ti tou* et le *Tsoung ping* commandèrent aux bâtimens de la station d'expulser immédiatement le vaisseau barbare qui déploya alors ses voiles et gagna l'Océan. Le *Tsoung ping* le poursuivit avec son escadre et le força dans le jour même à s'éloigner de la côte. Le *Ti tou* s'est empressé de dresser une liste des officiers qui, à raison de leur négligence, ont mérité d'être cassés ou mis en jugement.

« Actuellement moi, le *Fou yuan*, après une xamen réfléchi, j'ai jugé qu'il était facile de se diriger de ce lieu sur *Tian sin* et la côte de *Kiang sou*, Il n'est pas possible d'affirmer que le vaisseau barbare, quoique repoussé de nos rivages, ne cherche pas à se glisser ailleurs comme un rat; j'ai donc envoyé en toute diligence une dépêche aux *Tsoung tou* et *Fou yuan* de *Kiang sou*, *Chan toung* et *Tchy li*, pour qu'ils fissent bonne garde, et veillassent à ce que le vaisseau barbare ne s'introduisît point dans les pro-

vinces dont le gouvernement leur a été confié.

« En outre, les Cheou peï, *San ting yuan* et *Tang lun* ont été désignés avec le Tsian tsoung *Sun ting kao*, pour surveiller les stations de *Ki teou*, *Miaoi kiang* et *Yeou chan*. Il est vrai qu'à l'époque de l'entrée du vaisseau des barbares, le Tsian tsoung *Sun ting kao* était absent, et se trouvait dans les mers du midi, à faire la chasse aux pirates, mais lui et ses collègues se sont montrés incapables de prendre les dispositions nécessaires pour la protection des postes de leur commandement; il est donc également coupable de négligence, et j'obéis à mon devoir, en sollicitant un mandat impérial qui renvoie ces trois officiers devant un tribunal pour les juger et les punir, et par là, maintenir l'honneur et la sûreté dans le gouvernement de l'Océan.

« Moi, le *Fou yuan*, j'ai écrit ce rapport de concert avec le ministre *Wei yuan lang*, Tsoung tou de *Fou kian*, et le ministre *Taï houng*, Ti tou de *Tche kiang*, et j'adresse le livre barbare au *kiun kho* (conseil privé), pour qu'il soit déposé respectueusement aux pieds du trône impérial, priant S. M. I. d'examiner l'affaire.

« Tao kouang, 20e jour, de la 6e lune de la 12e année (17 juillet 1832.) »

L'*Amherst*, après avoir quitté la rivière de *Ning pho*, le 13 juin, s'arrêta en travers de l'île de *Kin tang*, et jeta l'ancre entre cette île et une autre petite île appelée *Tao tsu chan*, où il trouva un excellent

ancrage. Les habitans de *Kin tang* virent avec plaisir les étrangers, et plusieurs d'entre eux étant montés à bord, firent quelques faibles achats en grosses draperies et en cotonnades.

Les cartes de cette partie des côtes de la Chine sont fort défectueuses, suivant M. Lindsay. La ville de *Tchin haï* est placée, dans la carte de l'archipel de *Tchousan* par Dalrymple, à la latitude 30° 18′ nord, longitude 121° 7″ est, tandis que le résultat de ses observations répétées avec soin, et confirmées par la suite, donne pour la latitude nord, 29° 54′, et pour la longitude est, 121° 52′ 30″

La rivière *Ta hia*, qui arrose *Ning pho*, n'est pas considérable, mais elle offre aux navires un asile assuré; son cours est d'environ 60 milles, et à peu de distance au-delà de *Ning pho*, elle cesse d'être navigable. Elle est la plus orientale des trois rivières (*san kiang*) qui se déchargent dans le golfe de *Tche kiang*; la rivière de ce nom, autrement appelée *Thsian thang kiang*, a une faible importance commerciale, et *Hang tcheou fou*, capitale de la province qui fait peu de commerce extérieur, est situé sur ses rives.

Le 17, l'*Amherst* fit voile vers *Chang haï*, célèbre ville de la province de *Kiang sou*, en traversant l'intérieur de l'archipel *Tchousan*, par un canal où jamais vaisseau européen n'avait pénétré. Les navigateurs coururent quelque danger dans le dédale des îles de cet archipel, et surtout à l'embouchure du

Yang tsu kiang, à cause des bancs de sables mouvans qui obstruent son lit. Ils hélèrent plusieurs bateaux pêcheurs pour tâcher de se procurer un pilote, mais aucun d'eux n'osa s'offrir dans la crainte sans doute d'encourir quelque punition. Cependant ils donnèrent au capitaine Rees, quelques indications à l'aide desquelles il parvint à gagner la ville de *Chang haï*, qui n'avait encore vu aucun vaisseau européen dans son port.

M. Lindsay descendit dans la chaloupe, muni d'une pétition adressée au *tao taï*, pour lui demander, comme dans les autres villes, la permission de vendre et d'acheter. Il représentait que les marchands chinois fréquentant les ports dépendant de la Grande-Bretagne, où ils faisaient de gros bénéfices, les marchands anglais pensaient avec raison qu'il était de toute justice que les avantages fussent réciproques, et qu'en conséquence les Anglais fussent admis dans les ports septentrionaux de la Chine. En passant sous les batteries, elles firent feu, mais à poudre seulement, sur la chaloupe, et plusieurs bateaux, commandés par des mandarins sortant de la petite ville de *Wou soung*, où les bâtimens, à leur entrée et à leur sortie, sont tenus de remplir quelques formalités, défendirent à la chaloupe d'avancer plus loin d'après les ordres, dirent ces officiers, qu'ils avaient reçus d'empêcher les étrangers d'aller jusqu'à *Chang haï*. M. Lindsay répondit simplement qu'il avait à y traiter quelques affaires, et continua son chemin; mais il

est évident que déja les autorités chinoises avaient été prévenues de la possibilité de son arrivée.

La rivière de *Wou soung kiang*, sur laquelle est située la ville de *Chang haï*, coule d'abord pendant six ou huit milles au sud et au sud-est. Le pays est entièrement plat, monotone, sans mouvement de terrain, entrecoupé de fossés et de digues, ressemblant beaucoup à la Hollande, et richement cultivé. C'était l'époque de la moisson, et la population s'en occupait avec une grande activité. On cultive aussi beaucoup de coton dans les campagnes environnantes.

Le commerce national de Chang haï surpasse celui de Canton, et quelquefois il entre dans son port près de 700 jonques dans une seule semaine. La ville est bâtie sur la gauche du fleuve, ainsi que toutes les autres villes où M. Lindsay avait abordé; des quais commodes et de vastes magasins bordent la rivière, qui est assez profonde près de terre pour permettre aux navires de charger et décharger facilement leurs marchandises.

« Tous les quais, dit M. Lindsay, étaient, à notre arrivée, couverts par une population considérable; nous débarquâmes en face d'un grand temple dédié à la Reine du Ciel, où l'on assigna ensuite notre logement. La foule s'ouvrit pour nous laisser passer, et nous allâmes droit au temple où s'accomplissait une cérémonie religieuse et théâtrale, que notre présence fit suspendre, l'attention générale s'étant fixée

sur nous. Je demandai le chemin qui conduisait à la ville et au bureau du *tao taï*, puis sortant du temple, nous marchâmes à grands pas dans la direction qui nous fut indiquée. A notre approche, les gardes du bureau s'apprêtaient à fermer les portes, mais nous arrivâmes à temps pour les en empêcher, et nous entrâmes dans une cour extérieure remplie de gens de la plus basse classe, au moment où l'on venait de fermer trois portes, qui, de cette cour, conduisaient dans l'intérieur. Après avoir attendu quelques minutes et frappé à différentes fois, voyant qu'on ne se disposait pas à nous ouvrir, M. Simpson et M. Stephens, prirent le parti d'enfoncer la porte du milieu, qui, cédant à leurs efforts, tomba avec un grand fracas, et nous nous trouvâmes presque aussitôt dans une grande salle au fond de laquelle était le fauteuil et la table du *tao taï* avec ses nombreux adjoints, qui, malgré notre venue brusque et passablement inconvenante, nous reçurent avec une politesse extrême, nous invitant à nous asseoir, à prendre le thé et à fumer.

« Après avoir causé quelque temps ensemble, on annonça l'arrivée du Tchi hïan, qui désirait avoir un entretien avec nous. Il entra presque aussitôt, et refusant de s'asseoir, il entama la conversation en nous reprochant, d'une voix haute et avec aigreur, la hardiesse que nous avions eue de venir à *Chang haï*, sans en avoir préalablement obtenu la permission. C'était un gros homme de moyen âge, emporté

et dont les dehors étaient peu agréables. Je lui répliquai avec hauteur, mais sur un ton moins bruyant, que nous étions venus pour faire le commerce, et que j'avais une requête à présenter à ce sujet au *tao taï*. Sa réponse fut : Vous ne pouvez faire aucun commerce ici ; il faut aller à Canton. Comme je lui débitais tous les raisonnemens dont je m'étais déja servi ailleurs sur la situation de notre commerce dans cette ville, il prit un siége et j'en fis autant de mon côté en me plaçant en face de lui, action qui lui déplut, au point qu'il se leva brusquement en lançant sur moi un regard de colère, et sortit sans proférer un seul mot, comme s'il se fût cru déshonoré en me voyant assis en sa présence. Il ne fut pas plus tôt parti, que ses acolytes nous offrirent encore du thé, et cherchèrent à pallier sa grossièreté.

« Un instant après, il rentra pour nous prévenir que le *tao taï* (qui était revenu le plus vite possible de *Whou soung*) consentait à nous donner audience dans le temple de la Reine du Ciel, où nous devions nous rendre sur-le-champ. Nous lui fîmes alors nos adieux à la chinoise, mais il n'eut pas l'air de porter la moindre attention à notre politesse ; un peu piqué de son dédain, je lui dis en élevant la voix : Dans ma patrie, les agens du gouvernement se conduisent honnêtement avec les étrangers ; quant à vous, il paraît que vous agissez différemment, et que vous répondez à la courtoisie des étrangers par des procédés incivils, mais pour vous montrer et à toute la com-

pagnie, que nous connaissons, et que nous voulons observer les règles de la bienséance, je vous déclare que nous vous présentons de nouveau nos salutations avant de vous quitter. Alors M. Gutzlaff et moi, nous nous conformâmes au cérémonial du *tsou ye*, en nous inclinant médiocrément bas, les mains jointes, civilité la plus grande qu'il y ait entre égaux. De dépit, le rouge lui monta à la figure, mais voyant que les rieurs n'étaient pas pour lui, il nous rendit notre salut, quoique d'assez mauvaise grace, et nous passâmes ensuite dans la cour intérieure du temple autour de laquelle régnaient trois vastes appartemens. Celui de gauche avait été assigné pour notre logement, et on avait disposé celui du milieu pour le *tao taï*, qui arriva presque aussitôt, suivi d'un bon nombre de mandarins, et escorté d'estaffiers portant des siéges et armés de fouets. Environ un quart d'heure après, un message vint me chercher pour présenter ma requête, mais avant d'entrer, je le chargeai de dire de notre part que j'espérais trouver des siéges pour M. Gutzlaff et pour moi, si le *tao taï* et les autres mandarins étaient assis. On allégua que notre prétention était inadmissible; que suivant les usages de l'empire, un marchand devait se prosterner devant un mandarin du rang du *tao taï*, et que par une honorable exception, on nous permettait de rester debout; que si j'étais mandarin dans mon pays et que la communication que je désirais faire avait un caractère public, nous pourrions être assis. Je

répliquai, je ne suis pas mandarin, mais on peut regarder ma demande, surtout si elle est accueillie favorablement, comme étant d'un intérêt général et ayant par là même un caractère public; d'ailleurs c'est moins par des motifs purement personnels que par le respect que tout Anglais doit à sa patrie, que je ne puis consentir à rester debout devant vos mandarins assis : on m'a fait asseoir à *Ning pho* en présence de personnages d'un rang plus élevé que celui du *tao taï;* je persiste donc; si les mandarins sont assis, nous le serons aussi, et s'ils restent debout, nous les imiterons. Après une grave discussion d'une demi-heure, dans laquelle l'auguste Aréopage arrêta dans sa sagesse que le *tao taï* nous recevrait debout, on nous introduisit dans la salle où six mandarins étaient assis en demi-cercle. J'approchai, mais voyant qu'aucun d'eux ne se disposait à se lever, ainsi qu'il était convenu, je tournai brusquement les talons et retournai dans notre appartement où je m'exprimai en termes très vifs sur le misérable artifice qu'on s'était permis à notre égard. Notre interprète, jeune homme d'un extérieur prévenant, qui était le secrétaire du *Tchi hïan*, essaya avec quelques mandarins de me calmer par de belles paroles, et sur l'assurance positive que les choses enfin se passeraient convenablement, je crus devoir rentrer dans la salle d'audience. Le *tao taï* se leva à l'instant, et s'étant avancé au-devant de moi, je lui remis ma requête; mais sans vouloir

écouter un seul mot, ce beau dignitaire nous parla dans les mêmes termes et sur le même ton que le *Tchi hïan* qui était à côté de lui, et nous déclara que nous ne pouvions rester un seul jour à *Chang haï* et qu'il fallait retourner sans délai à Canton. Le commerce de Canton, lui dis-je, tombe en décadence par la vexation des autorités locales; vos bâtimens sont reçus dans nos ports, et c'est ce qui nous a engagés à nous présenter dans le vôtre; au reste, nos intentions sont expliquées dans le placet qui est entre vos mains; lisez-le et vous en jugerez. Il me répondit, en s'échauffant de plus en plus: si les vaisseaux de Chang haï fréquentent vos ports, notre gouvernement ne les y autorise pas; le vôtre peut les chasser. A cela je répliquai: bien loin de les chasser, notre gouvernement les encourage à venir, et comme il a de la bienveillance pour tous les étrangers, nous avons le droit d'attendre le même traitement de votre part! Il était évident que cette conduite et ce grand courroux du *tao taï* avaient été concertés à l'avance, aussi dus-je le lui faire sentir en ajoutant, après quelques expressions inconvenantes dont il s'était servi: V. E. trouvera que mes compatriotes sont également prêts à répondre aux bons et aux mauvais procédés. Nous revînmes ensuite à notre appartement qui était rempli de mandarins et d'autres agens inférieurs du gouvernement. Au bout d'une demi-heure, on rapporta l'original de la requête avec une copie qu'on me montra en me noti-

fiant qu'on avait jugé inutile de garder l'original et qu'on me le rendait, une copie étant suffisante. Je refusai avec fermeté de reprendre une pièce qui avait été présentée et lue publiquement, et je manifestai hautement que je regardais une telle proposition comme une insulte grave. Il s'ensuivit une longue contestation pendant laquelle la malheureuse requête fut promenée cinq ou six fois de notre appartement à celui du *tao taï*; enfin ce magistrat prit le parti de céder, et, en se retirant, il nous informa par un message que nous passerions la nuit dans le temple sans pouvoir en sortir; qu'on avait pourvu à tous nos besoins, et que le lendemain nous retournerions à notre vaisseau où il avait l'intention de nous accompagner. A peine était-il parti qu'un mandarin, à bouton bleu, attaché à la marine, vint me proposer de faire conduire dans le temple les matelots de notre chaloupe, d'y transporter ce qu'elle contenait et de la confier à la garde des Chinois. Je répondis à cette offre singulière en demandant aux mandarins s'ils nous prenaient pour des fous ou des enfans; que c'était le devoir de nos matelots de veiller à la sûreté de la chaloupe, et quant à la partie du message qui nous assignait en quelque sorte le temple pour prison, je les priai de la regarder comme non-avenue s'ils ne voulaient pas voir sauter les gonds de leurs portes. Nos deux ennemis, le *tao taï* et le *Tchi hïan*, ayant disparu, les mandarins militaires qui étaient restés se conduisirent

avec beaucoup de civilité ; et, en attendant le souper, nous allâmes sans empêchement nous promener sur les quais où nous causâmes avec les habitans qui accouraient en foule autour de nous, et nous montrèrent la plus grande cordialité. Ici, comme partout ailleurs, la nouvelle du traité dont j'ai parlé s'était répandue avec la vitesse de la poudre ; nous en avions distribué une vingtaine d'exemplaires en venant à la ville, et tout le monde nous en demandait.

« Après le souper, nous eûmes un entretien d'une demi-heure avec quelques mandarins qui multiplièrent leurs questions sur l'Angleterre, ses colonies, sa marine, ses mandarins. Ils étaient persuadés, disaient-ils, que nous étions des mandarins déguisés. Je serais injuste si je ne consignais pas ici que, sous tous les rapports et partout, nous n'avons eu qu'à nous louer de l'hospitalité des Chinois.

« Le lendemain 21 juin, nous trouvâmes affichée sur les murs du temple une ordonnance du *tao taï* portant qu'un navire anglais parcourait les eaux du *Tche kiang* et avait touché à *Tchin haï ;* qu'on avait enjoint aux commandans des armées de terre et de mer et aux chefs de la police de le chasser ; qu'il avait été prescrit aux habitans de la côte et à tous les bâtimens nationaux de donner avis de la présence du vaisseau barbare, et que défense rigoureuse avait été faite de communiquer avec lui. » Cette ordonnance était datée du 18 juin, et par

conséquent antérieure à l'arrivée de M. Lindsay.

Malgré les ordres des autorités locales, M. Lindsay et ses compagnons allèrent encore dans la ville où ils achetèrent quelques bagatelles, et où la population continua à leur montrer les dispositions les plus favorables. Les boutiques où l'on vendait des étoffes de laine leur parurent plus nombreuses que dans les autres cités qu'ils avaient visitées, et sur toutes était placé en évidence le mot de *koung szu* (de la Compagnie (1)) au-dessus des noms de plusieurs marchandises. Les mandarins en agirent avec beaucoup plus de politesse que la veille; l'arrogant *tchi hïan* même s'était humanisé, et les obligea, à force d'instances, de prendre place sur les siéges les plus élevés. Tous s'exprimèrent dans les termes les plus affectueux sur le désir qu'ils avaient de se concilier l'amitié des Anglais et de voir s'établir des relations commerciales entre les deux peuples. « Tels sont les mandarins dans tout l'empire, remarque M. Lindsay; la douceur provoque leur impertinence et leur audace; si on leur résiste, si on les brave, ils deviennent souples et caressans. »

Le lendemain, à leur retour au vaisseau, ils trouvèrent que le capitaine Rees, malgré les chances périlleuses auxquelles il s'exposait, suivant les mandarins, se préparait à remonter en rivière; on prenait pour l'empêcher d'arriver jusqu'à *Chang haï* des mesures militaires tellement ridicules, que

(1) La Compagnie des Indes.

M. Lindsay dit que cinquante soldats européens bien déterminés auraient mis en déroute toutes les troupes impériales dont on faisait parade.

« Le plan que j'adoptai ensuite, continue M. Lindsay, fut de déclarer que, comme ma requête était adressée aux mandarins les plus élevés en dignité et soumise à leur décision, je voulais absolument attendre celle du *Tsoung tou* (vice-roi) qui seul avait qualité pour prononcer sur ma demande, et que je n'obéirais qu'à des ordres émanés de lui. Je me promettais un double avantage de cette détermination; d'un côté, il paraissait probable que le *taou-tae*, impatient de hâter notre départ, pourrait être amené à entrer en accommodement et à nous permettre de nous défaire tranquillement de notre cargaison; de l'autre, s'il soumettait l'affaire au *Tsoung tou* à Nanking, la nouvelle de notre arrivée à *Chang haï* dans l'intention d'y commercer deviendrait publique; un rapport serait alors présenté à l'empereur qui apprendrait des différens points de la Chine les plaintes des étrangers sur les vexations qu'ils éprouvaient à Canton; une enquête serait faite à cet égard, et il y avait lieu d'espérer que son résultat satisferait les négocians européens qui fréquentaient ce port. » Mais le projet de M. Lindsay ne réussit pas comme il s'en flattait; « l'épais » *Tao taï* pénétra ses vues, et essaya le lendemain une nouvelle tentative pour lui rendre sa requête en la renvoyant au vaisseau sous l'enveloppe d'une déclaration, qui

ne portait pas l'adresse officielle : « à l'homme du vaisseau barbare, *Hou hia mi*, » et par laquelle il le prévenait que cette requête ne pouvait être mise sous les yeux des autorités supérieures, attendu que ce serait violer les lois de l'empire et qu'en conséquence elle était « rejetée, » (expression du plus grand mépris). M. Lindsay refusa de recevoir la pétition et répondit par une lettre pleine des reproches les plus amers qui produisit, comme à l'ordinaire, l'effet qu'il en attendait. En effet, le *Tao taï* demanda que sa déclaration lui fût remise pour lui en substituer une autre d'une nature plus conciliatrice, et M. Lindsay n'ayant pas voulu s'en contenter, ce magistrat lui transmit par écrit les raisons justificatives de sa conduite.

Tous les soirs, pendant leur séjour à Chang haï, les étrangers faisaient des excursions à plusieurs milles dans l'intérieur des terres. « On nous honorait souvent, dit M. Lindsay, d'une escorte commandée par un mandarin pour nous protéger contre les insultes de quelques mauvais sujets, disait-on, mais plus vraisemblablement pour surveiller nos démarches. Afin d'échapper à l'importunité de nos prétendus protecteurs, nous débarquions quelquefois à une certaine distance de la ville et partout nous fûmes accueillis avec une extrême bienveillance. La population, qui nous a paru considérable, est bien vêtue et pleine de santé ; le froment, sous la forme de vermicelle ou de gâteau, forme la base

de sa nourriture. La fertilité du sol est telle, qu'aussitôt après la moisson, on donne un labour à la terre, on pratique des irrigations et on sème du riz qui se récolte à la fin de septembre. Chaque famille cultive aussi un petit champ de coton. On amasse même pour tout l'été, pendant l'hiver qui est généralement rigoureux, d'amples provisions de glaces dont on se sert principalement pour conserver le poisson frais. Tous les habitans sont pourvus des instrumens nécessaires pour carder, filer et fabriquer les tissus nécessaires à leur usage, et ils vendent le surplus de leur consommation. »

Le 1er juillet, MM. Lindsay et Gutzlaff avec deux officiers de l'*Amherst* visitèrent la grande île *alluviale* du *Tsoung ming*, qui a environ soixante milles de longueur sur quinze à seize de largeur, et qui s'accroît constamment par des dépôts du fleuve auxquels elle doit sa création. Cette île est un des cantons les plus fertiles et les plus peuplés de l'empire chinois, et le nombre de ses habitans, qui sont sains, vigoureux et de la plus belle carnation, s'élève, dit-on, à un demi-million. A leur retour, ils furent témoins d'un curieux exemple de la sévérité de la discipline militaire chinoise. Un mandarin, devant lequel on portait son bonnet décoré du bouton d'or, marchait entre deux hommes chargés de l'exécution de son jugement; il avait les oreilles percées, les yeux bandés et tenait en main un petit drapeau fixé à un bâton de bambou très court. Il était

précédé d'un autre homme portant un placard sur lequel on lisait cette inscription : « Par les ordres du général de *Sou* et *Sung* ; pour une infraction à la discipline militaire on lui a percé les oreilles ; que tout le monde le sache : » Après avoir été promené quelque temps le long du rivage à la vue du public, on fit monter le coupable successivement sur plusieurs jonques de guerre et ensuite sur le vaisseau amiral. M. Lindsay apprit, peu de temps après, que l'officier avait encouru cette punition pour avoir laissé passer la chaloupe des barbares devant le fort sans en rendre compte.

Cependant le temps s'écoulait et les choses étaient toujours dans le même état. Les autorités locales restaient immobiles, seulement quelques mandarins venaient tous les jours au vaisseau priant et suppliant M. Lindsay de partir ou au moins de sortir de la rivière. Plusieurs négocians se rendirent aussi à bord, et quoiqu'on leur offrît des marchandises à un prix très bas ils ne conclurent aucun marché, mais ils auraient consenti à acheter de l'opium qui est un objet prohibé. M. Lindsay proposa même et inutilement d'abandonner sa résolution d'attendre la réponse du vice-roi à sa requête et de mettre à la voile immédiatement si, par quelque arrangement, il parvenait à disposer de sa cargaison.

Le 5 juillet, il retourna à Chang haï où il eut une nouvelle entrevue avec le che hian qui continua à être d'une politesse extrême, mais qui lui répondit

constamment que, quelles que fussent les opinions particulières des magistrats sur la prohibition de tout commerce, « les lois de l'empire étaient si formelles à ce sujet, qu'ils ne pouvaient se permettre de les enfreindre ; » cependant il consentit à « fermer les yeux » sur quelques emplettes de soiries et de crêpes que M. Lindsay fit dans la ville.

Le lendemain, il fut invité à se trouver avec un officier, délégué par le fou yuen de Sou chou qui avait le grade de fou tsiang ou lieutenant-général. Il y eut entre eux un assez long pourparler où tout se passa avec une convenance parfaite et qui, comme les autres, ne produisit aucun résultat, le lieutenant-général s'appuyant sur l'inviolabilité des lois impériales, et M. Lindsay remarquant que souvent on n'en tenait aucun compte, surtout en ce qui concerne l'émigration et le commerce de l'opium, argument auquel son interlocuteur ne répondit que par un *tant-pis* en haussant les épaules.

Enfin le 8 juillet, après dix-huit jours d'attente, M. Lindsay, fatigué de l'inutilité de ses démarches, dont l'issue avait encore été moins heureuse sur cette partie de la côte qu'ailleurs, prit le parti de s'éloigner de Chang haï, et dirigea sa course vers le cap *Chan toung*, suivi de loin par plusieurs jonques de guerre qui furent fidèles à leur jonglerie habituelle « d'expulser les barbares », en canonnant leur vaisseau à quelques milles de distance, et le 15, l'*Amherst* jeta l'ancre dans le hâvre de Wei hae wei, qui

avait été visité en 1806, par l'ambassade anglaise. La ville, qui n'est plus qu'un chétif village, conserve quelques traces de l'importance qu'elle a eue jadis. Dans un petit temple construit sur un plateau, au point le plus élevé de son ancienne et vaste enceinte, on lit une inscription qui porte que cette place fut bâtie en fortifiée avec soin, en 1400, pour protéger le pays contre les pirateries des barbares *Wo* (les Japonais) qui, à cette époque, ravageaient les côtes de la Chine. Les habitans se montrèrent ici moins bienveillans et moins communicatifs que dans les autres provinces, et quoiqu'en général grossiers et illétrés, ils parlent, même dans les campagnes, le langage mandarin dans toute sa pureté.

Le 16, l'*Amherst* fit voile pour la Corée, où il parvint le lendemain, et M. Lindsay se détermina à profiter de la circonstance, pour chercher à établir des rapports avec les chefs, à se les rendre favorables, et pouvoir ensuite remettre au roi en personne, un placet conçu dans les mêmes termes que ceux qu'il avait adressés aux autorités chinoises.

Comme personne à bord ne savait la langue du pays, l'écriture était le seul moyen de communication, les Coréens faisant usage des caractères chinois. On débarqua, et sans autre interprête qu'un papier écrit contenant leurs intentions, les étrangers, entourés d'une nombreuse population, se dirigèrent vers un village qu'ils apercevaient, mais arrivés environ à deux cents pas de ce village, on les empêcha

d'aller plus loin, et un homme écrivit ces mots : « Si vous ne partez pas à l'instant, les soldats vous couperont la tête. » M. Gutzlaff répondit également par écrit, en menaçant les naturels de rendre compte au roi de leur conduite, ce qui parut d'abord les jeter dans une sorte d'hésitation, mais bientôt ils continuèrent par signes à insister sur un prompt départ, et M. Lindsay, craignant des conséquences fâcheuses, et persuadé qu'il n'y avait aucune utilité à former quelque liaison avec cette foule insociable, composée presque entièrement de pêcheurs, jugea prudent de battre en retraite, et remit à la voile.

Le 21 juillet, l'*Amherst* s'arrêta à peu de distance d'un groupe d'îles au milieu desquelles est placée celle d'Hutton, qui est très peuplée. En descendant à terre sur une de ces îles, les étrangers ne trouvèrent pas les habitans aussi sauvages et aussi inhospitaliers que les premiers qu'ils avaient visités plus au nord, quoiqu'on ne voulût pas leur permettre de se rendre à un village voisin. Un des naturels, dépêché par un mandarin supérieur pour connaître les motifs qui les amenaient, s'offrit de conduire leur vaisseau dans un endroit où il serait à l'abri de tout danger. Cet homme, qui comprenait parfaitement le chinois, leur apprit que la capitale, éloignée de 200 *li*, s'appelait *Han yang* dans la province *King ki tao*. Les trois premières syllabes de ce mot qui ont été adoptées dans toutes les cartes pour désigner cette capitale, semblent indiquer seulement qu'elle est

la ville principale du pays, tandis que son véritable nom est *Han yang*. En réponse à une question qu'on lui fit sur le nom du roi, il dit : « Je n'ose pas écrire ce nom sacré ; il règne sur plus de 300 villes, il est âgé de 43 ans, et il y en a 36 qu'il est monté sur le trône. »

Guidé par les renseignemens qu'on obtint de ce Coréen, l'*Amherst* quitta son mouillage auprès de l'île de *Lok tao*, pour gagner la baie profonde de *Ngan kiang*, qu'on doit regarder plutôt comme une passe entre plusieurs îles, et jeta l'ancre à la vue d'un gros village où résidaient plusieurs mandarins dont deux vinrent le lendemain à bord du bâtiment; l'un, nommé *Kin*, était un beau vieillard de 60 ans, d'une humeur gaie et d'un caractère franc et ouvert ; l'autre, appelé *Li*, et portant une barbe blanche vénérable, paraissait être d'une faible santé. Ils demandèrent d'abord d'où venait le vaisseau, ce qu'il venait faire, et à la question qui lui fut faite, si la lettre (adressée au roi) était relative à des affaires publiques, M. Lindsay crut convenable de répondre affirmativement, et en conséquence il traça ces mots : « Notre dessein, en venant ici, est de commercer avec votre pays ; notre bâtiment est un *kong*, navire public, et la lettre traite d'affaires publiques. » Cette explication parut les satisfaire ; mais comme ils adressèrent ensuite à M. Lindsay d'autres questions sans fin sur le contenu de la lettre, il se borna à déclarer que ce contenu était pour le roi seul, et sou-

mis à sa décision souveraine, ajoutant qu'il désirait leur remettre publiquement à terre la lettre et les présens dans l'après-midi. La proposition d'une telle innovation embarrassa évidemment les mandarins; ils se regardèrent l'un l'autre, hésitèrent, dictèrent à plusieurs reprises quelques mots à leurs secrétaires, et finalement ne prirent aucune détermination; cependant l'entrevue eut lieu.

« MM. Gutzlaff, Simpson, Stephens et moi, nous partîmes dans le grand canot avec nos deux amis coréens (Yang y et Toung no), et nous dirigeant vers le village, résidence temporaire des chefs, nous débarquâmes au milieu d'une cinquantaine d'habitans au regard un peu farouche; plusieurs d'entre eux firent même le signe de l'amputation de la gorge (1), et ne cachaient pas l'envie qu'ils avaient de nous voir bien loin. Ces démonstrations peu amicales firent perdre à Yang y toute sa gaîté, et il écrivit au crayon que les chefs étaient partis, et qu'il nous fallait revenir le lendemain. L'avis venait trop tard; bien déterminés, quoique sans armes, à suivre bravement l'affaire jusqu'au bout, nous marchâmes droit à une des avenues du village que nous trouvâ-

(1) Quand on leur fait des offres de présens ou qu'on leur propose des choses qu'ils désapprouvent, les Coréens passent leurs doigts sur la gorge, et « partout, même dans les îles les moins fréquentées, dit M. Lindsay, ce geste indique la peine à laquelle un Coréen s'expose en recevant des étrangers chez lui. »

mes entouré d'une haie épaisse, renforcée de claies en osier de douze pieds de haut, qui cachait entièrement les habitations. En approchant, nous entendîmes un bruit de trompettes, et nous vîmes deux soldats que leur vêtement bleu et leur bonnet de feutre faisaient aisément reconnaître, qui s'avançaient vers l'entrée de l'avenue en soufflant de toute la force de leurs poumons. Ils se placèrent ensuite côte à côte, comme pour nous fermer le passage, et firent résonner leurs sauvages instrumens d'une manière épouvantable. Nous nous arrêtâmes étonnés de ce fracas, et un instant après, parurent le vieux Li et son collègue Kin, dans des palanquins découverts, soutenus par quatre porteurs; Li assis gravement sur une peau de tigre, avait une mine si grotesque, que dans toute autre occasion, nous n'aurions pu nous empêcher d'éclater de rire. Les trompettes précédaient les deux magistrats, et nous restâmes en place observant tout avec soin. Arrivés près de nous, les deux chefs mirent pied à terre et nous saluèrent avec politesse en nous montrant, comme lieu du rendez-vous, le rivage où une vingtaine d'ouvriers travaillaient à élever une espèce de hangar. Nous exposâmes que, chargés d'affaires publiques, nous nous étions attendus à être invités à délivrer nos instructions d'une manière honorable dans un édifice public, mais les chefs, persistant dans leur dessein, nous désignèrent de nouveau l'endroit qu'ils avaient destiné à l'entrevue, et après

avoir dit quelques mots à nos deux amis, ils remontèrent dans leurs palanquins, et se dirigèrent vers la plage avec deux trompettes en avant, deux en arrière, et une escorte de quelques soldats non armés. Yang y et Toung ne essayèrent, par signes et en nous prenant par le bras, de nous engager à suivre les chefs; leur insistance fut inutile, et tandis que M. Gutzlaff traçait à la hâte quelques lignes où il exprimait notre mécontentement, je passai, sans employer la force, à travers une dixaine d'habitans, et je parvins à une petite place auprès d'une maison entourée d'un verandah, où je m'assis. Là, je manifestai le désir que la conférence se tînt sous ce verandah. Comme j'y entrais, quelques naturels poussèrent de grands cris, et dans le même moment un soldat se mit à courir pour rendre compte aux mandarins de ce qui se passait. Au bout de deux minutes, de nouveaux cris se firent entendre, et en regardant quelle pouvait en être la cause, nous vîmes quatre soldats précipiter leur marche de notre côté le long de la grève, arrêter deux hommes et les entraîner avec eux le plus vite possible. Les chefs étaient alors près du hangar, dans leurs palanquins, qu'ils n'avaient point quittés. Arrivés en leur présence, les prévenus fléchirent le genou devant eux; ensuite on les coucha ventre à terre, et tandis qu'un soldat écartait leurs vêtemens inférieurs, un autre, muni d'un bâton, s'apprêta à châtier ces malheureux.

« Le mouvement que fit naître cet événement

excita notre curiosité, et hâtant notre marche, nous arrivâmes sur le terrain précisément au moment où l'exécution allait commencer. Il y aurait eu de la lâcheté à nous de voir des innocens punis pour un fait qui nous était personnel; aussi je ne balançai pas, et allant droit au soldat qui était sur le point de frapper, et arrêtant son bras levé, je l'engageai à se retirer, tandis qu'un nègre de l'équipage, homme hardi et vigoureux, se chargea de l'autre soldat, et comme ce dernier ne paraissait pas vouloir obéir à une semblable autorité, le nègre lui arracha le bâton des mains et le lança au loin. Un rassemblement de plus de deux cents Coréens s'était formé bien vite autour des chefs qui, dans leurs palanquins découverts, montraient un trouble extrême. Pendant tout ce démêlé, M. Gutzlaff avait écrit et remis aux mandarins quelques lignes où il déclarait que si ces hommes subissaient une peine pour des actes qui étaient de notre fait, nous retournerions sur-le-champ à notre bâtiment, et nous quitterions le pays. Les mandarins se consultèrent un instant, et le vieux Li ordonna de relâcher les accusés qui décampèrent aussitôt à toutes jambes.

« Les chefs descendirent ensuite de leurs palanquins et entrèrent dans le hangar, en nous invitant à les suivre; on étendit des nattes à terre, et on étala dessus des peaux de tigres. Il s'établit alors entre eux et nous un court dialogue par signes, dans lequel nous exprimâmes notre mécontentement de la ré-

ception qu'on nous faisait, et Li ayant demandé ma lettre, je la tirai de ma poche pour ne pas lui donner le temps de la réflexion, et je la déposai entre ses mains; mais je m'aperçus aussitôt de la faute que j'avais commise moi-même, car si nous voulions être admis dans le village, il ne fallait pas délivrer ma requête sous le hangar: heureusement il n'était pas encore trop tard pour me tirer d'affaire, et, sur l'invitation de remettre les présens, je saisis cette occasion de réparer ma gaucherie diplomatique. « Non, signifiai-je aux mandarins, des présens pour le roi des Coréens ne peuvent être offerts d'une manière aussi peu respectueuse; quoique vous n'ayez aucun égard pour des étrangers et les traitiez avec si peu de façon, je crois que ce que vous devez à votre souverain ne vous permet pas de recevoir un placet et des présens destinés à son auguste personne, dans un aussi misérable lieu! Mon observation parut les embarrasser, et ils répartirent: « Nous obéissons à nos lois. » « S'il en est ainsi, ajoutai-je, les présens devant accompagner la requête, je vais les faire remporter. » Il était évident que les mandarins désiraient fort qu'on leur remît à la fois et la lettre et les présens, aussi ce moyen me réussit-il. Ils cherchèrent d'abord à nous calmer par de douces paroles et en protestant de la haute considération qu'ils avaient pour nous et notre honorable nation; ensuite ils proposèrent que seulement M. Gutzlaff et moi les suivissent au village. Je demandai la même

faveur pour MM. Stephens et Simpson, elle fut accordée, et les choses convenues, on dépêcha un messager afin de préparer un local pour nous recevoir.

« Peu de temps après, les chefs remontèrent sur leurs chaises curules ambulantes, les trompettes recommencèrent leur tintamarre, et l'on se mit en chemin, les soldats frappant à droite et à gauche, à tort et à travers, sur la foule comme en Chine. A l'approche du village, quelques soldats furent détachés en avant avec les trompettes, probablement pour s'assurer si quelques femmes ne rôdaient pas dans les rues, et après une courte halte, le cortége ayant continué sa marche, les mandarins mirent pied à terre à une des premières maisons dont les portes et les fenêtres étaient fermées; mais on avait disposé sous le verandah, un emplacement très commode qu'on avait recouvert de nattes. Nous fîmes apporter les présens renfermés dans trois boîtes qui furent déposées aux pieds des chefs; alors je me levai, et, d'après le cérémonial, tenant les mains hautes, je m'avançai vers le chef, le premier en dignité, et je lui délivrai la lettre avec un écrit par lequel je le priais de dépêcher le tout au roi, le plus promptement possible, ainsi qu'il me l'avait promis.

« On fit ensuite venir du vin avec de l'ail cru; afin de le mieux déguster on nous offrit des verres, et après les avoir vidés, les chefs nous informèrent qu'ils se proposaient de nous rendre visite le lendemain, sur quoi nous nous séparâmes très bons amis. En

retournant à bord, nous vîmes les pauvres diables que nous avions préservés de la bastonnade, accourant à notre rencontre, pour nous témoigner leur gratitude de la manière la plus expressive. Cette circonstance parut produire une impression favorable pour nous sur la population, car tout le monde nous saluait à la mode du pays, qui consiste à joindre les mains à la hauteur du visage. A notre arrivée, nous trouvâmes des marques non équivoques de la bienveillance des autorités supérieures qui nous avaient envoyé deux cochons, un sac de riz et des plantes potagères, avec une carte revêtue du sceau du vieux Li. Nous sommes donc fondés à présumer que notre entrevue avec cette race un peu sauvage, ne sera pas sans résultat. »

En attendant la réponse de la cour, les visites, les entrevues se succédèrent fréquemment entre les étrangers et les Coréens, et deux des chefs vinrent même dîner à bord; mais comme on ne pouvait communiquer que par écrit, tout s'y passait d'une manière assez languissante; aussi ce ne fut pas sans beaucoup de peine que M. Lindsay parvint à obtenir quelques faibles notions sur les institutions et les coutumes du pays. Cependant, quoique les Coréens aient une littérature qui leur est propre, il s'assura que la plupart de leurs livres, et particulièrement les ouvrages destinés à l'enseignement, sont chinois, que leur religion est la même que celle des Chinois; et qu'ils ont des temples dédiés à Confucius, à

Mencius, etc. Un jour il réussit à engager Yang y à transcrire l'alphabet coréen, et M. Gutzlaff ayant écrit l'Oraison dominicale en caractères chinois, Yang y la translata en caractères coréens; mais aussitôt après, il manifesta la plus grande frayeur, et passant sa main sur sa gorge, il nous donna à entendre que si les chefs en étaient instruits, il perdrait la tête.

M. Lindsay regarde les Coréens comme un peuple méfiant et soupçonneux: tous les villages et toutes les habitations, isolés les uns des autres, sont entourés de haies et de treillages hauts de dix à douze pieds, et très serrés, qui ne permettent pas de voir dans l'intérieur. Il n'a pu découvrir la cause de leur répugnance à laisser entrer les étrangers dans leurs villages. « Ce sentiment, ajoute-t-il, est si général, qu'il doit certainement son origine à quelque motif puissant, et probablement à la crainte d'une punition sévère. » Leurs usages pendant les repas, ont beaucoup de rapport avec ceux des Japonais; chaque convive est assis devant une petite table d'environ un pied de haut; il se sert pour manger de petits bâtons, au lieu de fourchettes, comme les Chinois, et il porte à sa ceinture un petit couteau pour dépécer la viande.

M. Lindsay explora dans le grand canot une profonde baie peu éloignée du mouillage du vaisseau, et après avoir mis pied à terre, il gravit un monticule d'où il jouit d'une vue fort étendue; mais l'ob-

jet le plus curieux qui s'offrit à ses regards, fut un groupe de femmes qui s'enfuirent à toutes jambes en apercevant des étrangers. Les Coréens paraissent extrêmement jaloux de leurs femmes, et à la moindre apparition d'un visage étranger, ils les confinent dans l'intérieur de leurs maisons, quoique d'ailleurs ils les traitent assez mal, et les emploient à toutes sortes de travaux, même extérieurs. M. Lindsay attribue encore cette conduite aux injonctions d'un gouvernement despotique et oppressif, et à des préjugés que l'éducation a fortement enracinés dans les esprits.

Enfin, le 9 juillet, après environ trois semaines d'attente, un envoyé arriva de la capitale avec une décision sur la pétition. Ce personnage se rendit au vaisseau, accompagné de Kin et de Li, et M. Lindsay, grace aux nombreuses relations qu'il avait eues par écrit avec les Coréens, put lier une courte conversation avec lui. La décision portait en substance que la Corée, dépendant de la Chine, et lui étant soumise, aucune affaire commerciale avec les Européens ne devait avoir lieu sans une autorisation spéciale de l'empereur; que la requête ne pouvait être soumise au roi, les ministres n'osant pas même en avouer la réception, qui était une violation de la loi. M. Lindsay représenta que les royaumes de Siam et de la Cochinchine étaient tributaires de la Chine, et que la Corée se trouvait dans la même position que ces deux états, qui cependant admet-

taient, ainsi que la Chine, les bâtimens étrangers dans leurs ports. Toute la réponse de l'envoyé à cette argumentation se borna à ces mots : « Ma nation ne peut agir ainsi. » Observant ensuite que la pétition et les présens n'avaient été reçus que par la faute et l'ignorance des magistrats locaux, Kin et Li, il donna ordre de les reporter au vaisseau. M. Lindsay s'y opposa fortement, alléguant que la présentation et l'acceptation avaient eu lieu dans une audience publique et solennelle, et qu'on y avait pris l'engagement qu'ils seraient mis sous les yeux du roi. L'envoyé ne put alors dissimuler son embarras et ses craintes; il déclara que Kin et Li s'étaient avancés plus qu'ils ne le devaient; il pria, supplia, se courba presque à terre, et fit signe qu'on lui couperait la tête et qu'on lui ouvrirait le ventre, si M. Lindsay persistait dans son refus.

M. Lindsay a l'intime persuasion que les contrariétés et les désappointemens qu'il a éprouvés en Corée, proviennent uniquement du gouvernement, et que malgré les dénégations réitérées de l'envoyé, cet agent ne se conduisait que d'après le commandement exprès du roi; aussi est-il évident, même d'après son propre aveu, que pour le présent, il faut renoncer à toute espérance de commerce avec ce pays.

En quittant la Corée, l'*Amherst* vogua vers le sud, et le 22 août, il jeta l'ancre dans la baie de Na pa kiang, sur la côte de la grande Lieou khieou.

« Le principal objet que j'avais en vue en abordant

à Lieou khieou, dit M. Lindsay, était de m'assurer, puisque l'occasion s'en présentait, si les habitans pourraient faire avec nous quelques opérations commerciales. Les détails satisfaisans que le capitaine Hall avait donnés dans le récit de son voyage, sur la bienveillance et l'hospitalité de ce peuple, m'avaient prévenu en sa faveur, et je savais que tous les vaisseaux anglais qui avaient touché ses rivages y avaient reçu le meilleur accueil. En conséquence, je traçai un écrit sommaire contenant nos intentions, pour le présenter aux premiers chefs que je verrais, et s'il était agréé, je devais alors dresser une requête au roi, en l'accompagnant de présens convenables.

« Nous mouillâmes dans la rade, à un mille environ de la ville, mais la lame était si forte, qu'aucun bateau des insulaires n'osa s'aventurer à venir à notre bâtiment. Le vent soufflait directement de la côte avec tant de violence, que M. Gutzlaff et moi, nous eûmes beaucoup de peine à atteindre la terre. Nous débarquâmes sur la jetée, à l'embouchure de la rivière. Une foule considérable vint au-devant de nous, et un des habitans m'aborda en anglais, dont il avait appris et retenu quelques mots; la plupart d'entre eux parlaient couramment le chinois, et ils nous accablèrent de questions quand ils virent, à leur grand étonnement, que nous comprenions parfaitement la même langue. On nous conduisit dans un temple voisin; et dans une longue conversation avec deux de nos principaux interlocuteurs qui se nom-

maient Ii tchy et Osoko, nous expliquâmes le motif de notre visite. Le premier me montra un court Vocabulaire en anglais et idiome de Lieou khieou, qu'il avait composé avec l'aide du capitaine Stavers, commandant le navire baleinier *Partridge* qui, arrivé à Lieou khieou au mois de février, y était resté trois semaines, pendant lesquelles il n'avait eu qu'à se louer des bons procédés de toute la population. Avant de nous séparer, Ii tchy nous demanda une note des rafraîchissemens dont nous pouvions avoir besoin, afin qu'on nous les expédiât promptement; cette offre était entièrement gratuite de sa part; mais quand je touchai la corde du commerce, il secoua la tête, et me dit que le pays était trop pauvre pour nous offrir quelque chose en échange de nos excellentes marchandises. Il promit, ainsi qu'un autre chef, de venir à notre bord le lendemain, si le temps le permettait, et dans le cas contraire, je devais aller moi-même à terre lui remettre ma requête. Il y avait alors en rivière trois jonques japonaises; les chefs nous affirmèrent qu'ils ne faisaient aucun commerce avec le Japon, et que ces navires poussés au sud-ouest par la tempête, avaient été obligés de chercher un refuge dans la baie.

« Le lendemain, 23 août, le gros temps continua, et aucun bateau n'osa quitter la terre. Dans la soirée nous abordâmes avec les plus grandes difficultés à Pontsong; de là nous allâmes au temple où Ii tchy et un autre chef, nommé Amdjah, qui m'adressa aussi

quelques mots en anglais, arrivèrent un instant après. On nous introduisit dans une salle intérieure où on nous offrit du thé et des pipes, et où nous fûmes accueillis de la manière la plus cordiale. A peine un quart d'heure s'était-il écoulé, que notre conférence, qui avait d'abord une sorte de gravité diplomatique, se changea en une causerie amicale, et bientôt, malgré la politesse extrême de nos interlocuteurs, malgré leurs démonstrations affectueuses et les préventions favorables qu'ils nous avaient inspirées, il aurait fallu se boucher les oreilles et se refuser à toute évidence, pour ne pas s'apercevoir du peu de cas qu'ils faisaient de la vérité, car dans l'espace de quelques minutes, on les voyait se mettre en contradiction avec eux-mêmes le plus grossièrement du monde. Après avoir attendu assez longtemps et inutilement l'arrivée d'un chef d'un rang supérieur, qui était attendu, disait-on, je remis à Amdjah, ma lettre et le placet qui devaient être expédiés sur-le-champ au roi.

« Le 24 août, le vent se modéra, et dans l'après-midi, nous reçûmes la visite d'Amdjah et de deux autres chefs, qui tous portaient leurs bonnets de cérémonie. Ils restèrent à bord jusqu'au lendemain matin, parcoururent tous le vaisseau, et se firent montrer une grande partie des marchandises. Tout en satisfaisant sa curiosité, Amdjah me donna à entendre clairement que ma requête serait rejetée, et il me demanda si notre vaisseau n'était pas le même

qui était entré au printemps à Fouh tcheou, où il se trouvait alors sur une jonque qui allait tous les ans dans cette ville pour faire quelques échanges. Dans le courant de la conversation, nous déployâmes toute notre rhétorique pour convaincre le magistrat des dispositions amicales de nos compatriotes, de l'injustice de leur méfiance, et des grands avantages que leurs concitoyens obtiendraient de communications franches avec nous; mais notre connaissance de la langue chinoise, et celle de la plupart de leurs usages que nous avions puisée principalement dans la relation du capitaine Hall, fortifiaient plutôt qu'elles ne diminuaient leurs soupçons, et toute notre éloquence fut inutile.

« Dans la matinée du 26, Amadjah, li tchy et plusieurs autres chefs nous apportèrent la réponse suivante à notre demande :

« Moi, le Tchi fou de Tchung chan fou dans le royaume de Lieou khieou, je fais la réponse suivante au document présenté par Hou hia mi, ta jin. (J'omets tout ce qui a rapport aux complimens.)

« Après un mûr examen, il nous a paru que le désir manifesté par votre honorable royaume d'établir des relations commerciales avec notre faible nation prenait sa source dans des sentimens d'amitié dont nous sommes très reconnaissans; mais notre pays est pauvre et d'une petite étendue; la terre est stérile; ses produits sont peu abondans et on n'y trouve ni or, ni argent. Ainsi nous ne possédons

rien que nous puissions offrir en échange de vos draps, de vos camelots, de vos calicots, etc. D'ailleurs, nous n'avons ni lois, ni réglemens pour le commerce avec l'étranger; ainsi il est difficile de présenter un rapport au roi à ce sujet.

« Pour terminer, nous prions Hou hia mi, ta jin de peser les raisons qui nous empêchent de satisfaire à sa demande; telle est notre réponse.

« Taou kouang, le 30e jour de la 12e lune de la 7e année. »

Cette pièce officielle et négative mit fin à toute la discussion relative au commerce, et le lendemain, l'*Amherst* mit à la voile et arriva à Macao le 5 septembre.

On voit que cette expédition, dont le lecteur pourra apprécier l'importance, n'obtint qu'une très faible réussite, comme spéculation commerciale, ainsi que M. Lindsay lui-même a été forcé d'en convenir; elle a d'ailleurs excité toute l'attention de la cour impériale, et déterminé le gouvernement chinois à donner plus de force aux édits qui prohibent toute espèce de commerce étranger dans un autre port que celui de Canton (1).

(1) L'ouvrage anglais est intitulé : *Report of proceedings on a voyage to the northern ports of China, in the ship lord Amherst; extracted from papers printed by order of the house of commons, relating to the trade with China.* London, 1833, 1 vol. in-8°.

BULLETIN.

MÉLANGES.

Rapport fait à l'académie des sciences, par M. Auguste de S.-Hilaire, sur une lettre écrite de Bahia, par M. Douville.

L'académie m'a chargé de lui faire un rapport sur une lettre écrite de Bahia par M. Douville, auteur d'un livre intitulé: *Voyage au Congo*.

Cette lettre accompagne un échantillon de gomme élastique et un paquet de graines. L'auteur y signale la découverte de deux palmiers qu'il croit nouveaux. Enfin, il soumet à l'académie le plan des voyages qu'il se propose de faire.

L'échantillon de gomme a été, dit l'auteur de la lettre, tiré de l'espèce d'*Artocarpus* appelée *Jaquier*. Une foule de plantes pourvues d'un suc laiteux peuvent fournir du caoutchouc. Il y a bien long-temps qu'on a tâché d'en extraire du Jaquier, mais il s'est trouvé d'une qualité inférieure, et l'échantillon de M. Douville tend à confirmer l'idée que l'on avait déja de cette production.

M. Douville dit que les graines qu'il fait passer à l'académie appartiennent à une plante appelée *Acafrão*, et demande s'il ne serait pas possible d'en tirer quelque utilité. Il n'est pas difficile de répondre à cette question. Les

semences dont il s'agit sont tout simplement celles du roucouyer si bien connu de l'Europe, et dont l'usage est répandu parmi les Indiens de l'Amérique depuis un temps immémorial. Quant au nom d'*Acafrão* que M. Douville attribue à ces graines, je sais que les Brésiliens l'ont appliqué à quelqu'une de leurs plantes; mais dans toutes les parties du Brésil que j'ai parcourues, le nom d'*Uruçu* est celui que l'on donne au roucouyer, et c'est également le seul qu'applique à cette plante l'exact abbé Cazal qui, dans son excellente *Corografia Brazilica*, a embrassé toutes les contrées situées entre Caïenne et le Rio de la Plata.

Je vais à présent passer aux deux palmiers dont parle M. Douville. Quelque consommé que fût un botaniste, je crois qu'en arrivant en Amérique sans collections et sans livres, il ne pourrait dire: la plante que j'aperçois doit être nouvelle; à plus forte raison est-il prudent de ne point prononcer un tel jugement, lorsqu'on n'a pas fait une étude approfondie de la science des végétaux. Quant à moi, il me serait impossible, je dois l'avouer, d'avoir, d'après la description de M. Douville, une opinion sur ses palmiers; car il se borne à dire de l'un, qu'il est un arbre de trois à quatre pieds, dont les fruits sont aussi gros, mais plus alongés que ceux des cocotiers, et de l'autre, qu'il a quarante-sept pieds du tronc jusqu'aux feuilles, neuf pouces de circonférence, que les fruits naissent au-dessous des feuilles, et que celles-ci terminent l'arbre. On sait, au reste, que M. Martius, l'un des plus illustres correspondans de l'académie, a publié un magnifique ouvrage sur les palmiers. Ce savant a séjourné à Bahia, et il n'est guère probable que les palmiers de M. Douville, quels qu'ils soient, aient pu lui échapper.

M. Douville annonce à l'académie que de Bahia il ira

visiter les Patachos, les Botocudos (et non Boticudos comme il l'écrit) et autres tribus sauvages de l'Amérique. Mais, ajoute-t-il, ce voyage qu'un autre regarderait comme important, ne sera qu'un passe-temps pour lui. Il se rendra à Mozambique, et, partant de ce point, il traversera l'Afrique de l'est à l'ouest ou de l'est au nord-ouest.

M. Douville regrette beaucoup que le gouvernement français n'ait pas mis à sa disposition les armes et les instrumens qu'il juge indispensables à l'exécution de ses projets, et il se montre fort reconnaissant envers le ministère brésilien qui, ayant eu connaissance de ses plans de voyage dans la province de Bahia, s'est empressé de lui fournir les munitions de guerre et les armes qui lui étaient, dit-il, nécessaires. M. le prince de Neuwied, MM. d'Eschwege, Spix, Martius, Pohl, et votre commissaire, s'il lui est permis de joindre son nom à ceux de ces illustres voyageurs, ont aussi observé un assez grand nombre de peuplades indiennes sauvages ou civilisées; mais, pour connaître les mœurs de ces pauvres gens, ils n'ont pas eu besoin de déployer au milieu d'eux l'appareil de la guerre. Il y a peu d'années, vivait encore au Brésil un Français qui ne se contenta pas de visiter les Indiens, mais qui passa parmi eux dix-huit années, les réunit en villages, et les civilisa autant qu'ils peuvent l'être; qui, enfin, par de douces paroles et de bons traitemens, rapprocha des Brésiliens-Portugais, les Botocudos jusqu'alors leurs ennemis, et réunit ainsi à l'empire du Brésil, une contrée aussi immense que fertile, jusqu'alors redoutée des enfans des Européens. Si M. Guido Thomas Marlière, tel est le nom de cet homme bienfaisant; si M. Marlière, disons-nous, au milieu de ses travaux philanthropiques, sollicita quelquefois l'appui du gouvernement brésilien, ce ne fut point pour obtenir des armes, mais des vêtemens, des in-

strumens aratoires et des semences. L'académie me pardonnera, j'en suis sûr, d'avoir saisi cette occasion pour prononcer dans son sein le nom d'un Français qui, digne émule des Las Casas et des Guillaume Penn, mérite d'autant plus la reconnaissance des amis de l'humanité, que jamais il ne chercha la gloire, et ne songea qu'au bonheur de ses semblables.

M. Douville se plaint, avec quelque amertume, de l'ingratitude dont il a, dit-il, été l'objet. Nous sommes loin de prétendre qu'en France, comme ailleurs, le charlatanisme et l'intrigue n'aient pas quelquefois ravi au mérite les récompenses qui lui appartenaient. Mais les hommes sincèrement amis des sciences, ont toujours accordé leur estime à ceux qui avaient fait de nobles efforts; et c'est là un beau dédommagement. Que M. Douville observe soigneusement les pays qu'il se propose de parcourir, et dont plusieurs sont si peu connus; qu'à son retour il se contente de nous parler des objets qui ont pu faire le sujet de ses études; qu'il nous raconte avec une scrupuleuse exactitude ce qu'il aura vu; tous les gens de bien, tous les amis des sciences rendront justice à ses travaux, et l'académie s'empressera de lui accorder son suffrage.

Les Laos ou Chan.

Un missionnaire anglais, M. C. Gutzlaff, qui demeure à Siam, nous apprend qu'en qualité de ministre de l'Évangile, et comme médecin, il a eu des rapports avec les Laos ou Chan, nation à peine connue des Européens. « J'apprends leur langue, dit-il, elle ressemble beaucoup au siamois, quoique les caractères employés dans l'usage ordinaire et dans les livres sacrés, diffèrent de ceux des

Siamois. Cette nation des Laos qui occupe une grande partie de la presqu'île de l'est, depuis la frontière septentrionale du Siam, longe le Combodje et la Cochinchine, d'un côté, et l'empire Birman de l'autre, et se termine à la Chine et au Tonking. Elle est divisée par les Laos, en Laou-poung-kan (Laos blancs), et Laou-poung-dam (Laos noirs ou bruns); noms dus en partie à la couleur de la peau.

Ces peuples habitent, en général, des régions montagneuses, cultivent la terre, ou vont à la chasse, et vivent sous le gouvernement de plusieurs petits princes qui sont vassaux du Siam, des Birmans, de la Cochinchine et de la Chine. Quoique leur pays fournisse abondamment plusieurs choses précieuses, et entre autres beaucoup d'or, néanmoins les habitans sont pauvres, et mènent une vie plus misérable même que les Siamois, à l'exception de ceux qui sont sous la suzeraineté de la Chine. Bien qu'ils aient une littérature nationale, ils ne montrent pas un vif désir de l'étudier, et elle ne leur procure pas une source de connaissances. Leurs meilleurs livres sont des récits en prose, des événemens ordinaires de la vie, ou des contes absurdes de géans et de fées. Leurs livres religieux, écrits en pali, sont très peu compris par leurs prêtres, qui ne diffèrent de ceux de Siam, que par leur stupidité. Quoique leur pays puisse être regardé comme le berceau du bouddhisme, dans ces régions, parce que c'est dans leur étendue qu'on rencontre la plupart des traces de Samano kodom, qui paraît avoir été le premier missionnaire de cette religion, néanmoins les temples bâtis en honneur de Bouddha, n'égalent nullement ceux de Siam, et les Laos ne sont pas aussi superstitieux que leurs voisins. Leur langue est très douce et mélodieuse, et suffit pour exprimer leurs idées.

Les Laos sont sales, gais, insoucians; ils aiment beau-

coup la musique et la danse. Leur orgue fait avec des roseaux, d'une manière particulière, est un des instrumens les plus agréables qu'on puisse entendre en Asie; sous la main d'un maître Européen, il deviendrait un des plus parfaits qui existe. Chaque noble entretient un certain nombre de jeunes danseurs qui amusent leurs maîtres par les gestes les plus bizarres, au son de la musique qui joue des airs conformes à leurs contorsions et à leurs pirouettes.

Les districts méridionaux font un commerce très actif avec le Siam; les Laos vont dans ce pays sur des bateaux longs et étroits, couverts de feuilles de graminées, et chargés de productions de leur pays, telles que ivoire, or, peaux de tigre, aromates; ils apportent en retour des marchandises manufacturées d'Europe, de l'Inde, et de Siam. En 1827, ce commerce occasiona une guerre entre les Laos et les Siamois; ceux-ci avaient employé tous les stratagèmes possibles pour opprimer les sujets de Tchaou-vin-tchan, l'un des princes leurs tributaires. Ce chef avait joui auparavant d'une telle faveur auprès du roi de Siam, qu'à la dernière visite qu'il lui rendit, il fut reçu dans un canot doré, et ensuite conduit dans une chaise à porteur dorée. Ces honneurs ne lui firent pas perdre de vue l'intérêt de son pays et le sien, et il trouva que les exactions du gouverneur siamois, voisin des frontières de son territoire, nuisaient au commerce de ses sujets et à ses propres revenus. A plusieurs reprises, il revint à la cour de Bankok, pour demander le redressement de ses griefs; n'ayant pu obtenir une réponse, il s'adressa au gouverneur qui avait donné lieu à ses plaintes, mais il ne réussit pas mieux à se faire écouter. Alors il eut recours aux armes, afin de punir le gouverneur, et sans la moindre intention de déclarer la guerre au roi, car il ne s'y était nullement préparé. Toutefois son entreprise causa une si grande ter-

reur aux Siamois, qu'ils ne tardèrent pas à se lever en masse; ils marchèrent contre lui, et obtinrent aussitôt des succès. Dès ce moment, le pays devint le théâtre du carnage et de la dévastation. Poya-me-tap, général en chef des Siamois, essaya de s'enrichir par un butin immense, et commit des actes de cruauté affreux, massacrant tout sans distinction d'âge ni de sexe. Quand il jugeait que ces exécutions prenaient trop de temps, il faisait enfermer ensemble un certain nombre de victimes dans une maison, puis il ordonnait qu'on y mît le feu, ou qu'on la fît sauter en l'air, au moyen de la poudre à canon. Le nombre des captifs fut très considérable, surtout parmi les gens de la campagne. On leur fit descendre le Meïnam, sur des radeaux; ils furent si mal nourris, que la plupart moururent de faim; le reste fut distribué entre les nobles, qui traitèrent ces esclaves avec plus d'inhumanité que leurs ennemis les plus invétérés; beaucoup de femmes furent placées dans les harems du roi et de la noblesse.

Abandonné de tous ses sujets, Tchao-ven-tchan s'enfuit avec sa famille, chez un chef laos du voisinage; en même temps, le gouvernement cochinchinois dépêcha un envoyé pour intervenir en sa faveur auprès du général en chef siamois. Ce ministre de paix fut traîtreusement assassiné par les Siamois, avec toute sa suite, consistant en cent hommes; un seul fut laissé en vie pour retourner dans son pays, et y raconter cette tragédie.

Indignés de cette infraction au droit des nations, mais se sentant trop faibles pour rendre cruauté pour cruauté, les Cochinchinois envoyèrent une ambassade à Bankok, et demandèrent que l'auteur du meurtre leur fût livré; ils déclarèrent en même temps que la Cochinchine était la mère des Laos, et donnèrent au Siam, le titre de père de cette nation. Rien ne pouvait être plus conciliant que le

ton de la lettre adressée, en cette occasion, au roi de Siam; mais ce monarque ayant refusé de donner une réponse positive à ce message, et à d'autres qui lui furent adressés itérativement sur ce sujet, finit par expédier à Hué, un diplomate rusé; la cour de Hué ne voulut pas le recevoir, et lui signifia qu'à l'avenir toute amitié était rompue entre les rois de Siam et de Cochinchine. Le monarque siamois intimidé par une réponse si brusque et si énergique, ordonna aussitôt à ses principaux nobles et à ses sujets chinois, de construire quelques centaines de bateaux de guerre, d'après le modèle que donna le gouverneur de Ligor.

Mais tandis que ces bateaux de guerre, ou plutôt de plaisance, étaient sur les chantiers, Tchao-ven-Tchan, et toute sa famille, victimes d'une perfidie, tombaient entre les mains des Siamois. Enfermé dans une cage de fer, ayant sous les yeux les instrumens de torture, le vieillard épuisé par la fatigue et les mauvais traitemens, mourut; son fils aîné, héritier présomptif de ses droits, réussit à s'échapper. De grandes récompenses furent offertes à quiconque le trouverait. Il fut découvert, et il allait expirer sous les poignards, mais il grimpa sur le toit d'une pagode, et y resta jusqu'à ce que tous les moyens de se sauver lui manquassent : alors il se précipita sur un rocher, et périt.

La race royale des Laos de la tribu des Tchan-pang-dam est maintenant éteinte; le pays est dévasté; les paysans, au nombre de 100,000, ont été dispersés dans diverses parties du royaume de Siam; et tout le territoire, malgré les remontrances de la cour de Hué, a été soumis à la domination des Siamois, qui veulent le peupler d'hommes de tribus différentes de la précédente. Ceux des nobles Laos qui firent acte de soumission aux Siamois, à la première attaque, sont confinés dans le vaste édifice de la pagode de Samplang, temple érigé par le père de Paya-meh-tap, sur



Lith. de Engelmann.

PALAIS DU ROI DE CANDY.

les bords du Meinam, près de la ville de Bankok. Je suis allé les voir; ils sont extrêmement abattus, mais d'un caractère ouvert et très polis. Ils espèrent qu'ils seront renvoyés dans leur pays, se fiant, à cet égard, à la miséricorde du roi de Siam, qui pardonne même quand on ne l'a pas offensé.

Quoique les Laos soient en général peu civilisés, il y a cependant au milieu de leurs montagnes les plus inaccessibles, des tribus inférieures, encore sous ce rapport, au reste de la nation. L'une des plus pacifiques est celle des Kahs ou Maures. Les Laos, à l'imitation des Siamois, enlèvent des individus de cette peuplade, et les mènent à Bankok, pour les y vendre. C'est ce qui m'a fourni l'occasion de causer avec ces Kahs; ils me racontèrent que leurs compatriotes vivent paisiblement dans leurs montagnes; ils ont peu de besoin, cultivent une quantité de riz suffisante pour leur subsistance; ils n'ont ni religion, ni lois, et leur état social ne les élève pas beaucoup au-dessus des éléphans vivant en troupes. (*Asiatic journal.*)

Palais du roi de Candy, dans l'île de Ceylan.

Quand les Portugais firent la découverte de Ceylan, en 1505, cette île était partagée en six royaumes; ses côtes étaient souvent infestées et envahies par des Arabes et des Malabars. Le roi de Colombo, pour se délivrer de ses ennemis, eut recours aux Portugais, qui finirent par être les maîtres chez lui, et y établirent le siége de leur domination dans sa capitale. Tous les autres princes, lassés comme lui, de la tyrannie de ces étrangers qui exigeaient d'eux des tributs onéreux, s'adressèrent aux Hollandais. Ceux-ci qui, depuis le commencement du dix-septième siècle, cher-

chaient à prendre pied dans l'île de Ceylan, conclurent, en 1638, un traité d'alliance avec les monarques indigènes. Bientôt il ne resta plus que le roi de Candy; les Hollandais s'emparèrent du littoral, et voulurent s'arroger le monopole; il en résulta des guerres fréquentes; elles furent avantageuses aux Hollandais. Le roi de Candy leur céda, en 1766, toute la côte jusqu'à une distance de trois milles dans l'intérieur, et s'engagea, ainsi que ses sujets, à ne commercer qu'avec eux. Cet état de choses subsistait lorsque les Anglais firent, en 1796, la conquête de l'île dont la possession leur fut assurée par le traité d'Amiens, en 1802.

Les hostilités se renouvelaient souvent entre les Anglais et le roi de Candy; la conduite odieuse du dernier roi excita une révolte parmi ses sujets; en 1815, les Anglais entrèrent de leur consentement, dans ses états, et déclarèrent qu'il avait cessé de régner. Fugitif de sa capitale, il fut poursuivi par ses propres soldats et les habitans du pays, qui finirent par le prendre, le dépouillèrent et l'accablèrent d'outrages. Il fut expulsé sur le continent de l'Inde, d'où il était natif.

Alors Candy devint le chef-lieu d'une province de Ceylan, dont le roi de la Grande-Bretagne a été proclamé souverain. Cette ville est située par 7° 17′ de lat. N., et 80° 36′ de longit. E. de Greenwich. Les indigènes la nomment Maha Heusa (la grande cité); mais elle ne mérite guère ce titre pompeux; suivant le docteur Davy, à qui nous devons une très bonne relation de Ceylan, Candy ne consiste en quelque sorte qu'en une rue principale; toutes les maisons sont en terre; elles n'ont qu'un rez-de-chaussée bâti sur une plate-forme basse en argile, à cinq pieds au-dessus du niveau de la rue, et sont couvertes en chaume, à l'exception de celles des chefs qui ont des toits en tuiles. D'autres voyageurs qui ont vu ensuite Candy, ont trouvé

cette ville plus grande qu'ils ne s'y étaient attendus. Lady Heber dit que les rues en sont larges et belles, quoique bordées seulement de maisons d'indigènes.

Les seuls édifices remarquables sont l'ancien palais du roi (voyez la planche jointe à cette livraison) et les nombreux temples de Bouddha. Le palais est à l'extrémité de la ville, sur une hauteur; c'est un bâtiment bas en pierre, sa façade a 600 pieds de longueur; un pavillon hexagone à deux étages, le termine à une de ses extrémités. L'extérieur est blanchi. Les appartemens sont petits et bas; des figures grotesques assez curieuses sont sculptées sur les parois, que décoraient aussi quelques miroirs. C'est là que le monarque se montrait en grand apparat à ses sujets; avec une femme à chacun de ses côtés; car, bien que les dames de Candy, d'un certain rang, aient rarement été vues par des Européens avant la conquête, elles n'étaient pas enfermées. A l'autre extrémité est l'appartement des femmes du roi.

Candy est situé au sommet et à la partie la plus large d'une jolie vallée assez étendue, à 1400 pieds au-dessus du niveau de la mer, sur les bords d'un lac artificiel, et au milieu de collines et de montagnes boisées, dont la hauteur varie de 200 à 2000 pieds. Cette ville passe pour salubre, ainsi que le pays qui l'entoure à un mille à la ronde. Le Malaviganga, dont le cours dans cette partie est très rapide, et le lit large et hérissé de rochers, l'entoure presque entièrement. Les variations de l'atmosphère y sont fréquentes et funestes aux personnes d'une constitution délicate.

Les forêts et les broussailles voisines sont remplies de perroquets, de singes, de poules sauvages, et de petits animaux de proie. Un Anglais, dont la maison était située au pied d'un coteau, fut réveillé une nuit par le bruit que faisait une bête qui grattait à sa porte; il supposa que

c'était un chien, mais les traces qu'il aperçut le matin dans son jardin, lui montrèrent que c'était un tchéta ou jeune léopard.

Candy est à la distance de 85 milles à l'est de Colombo, et de 160 milles au sud de Trinquemalé. Avant la conquête, de fortes haies d'arbres épineux entrecoupaient les défilés par lesquels on y arrive. Les collines des environs étaient entourées de barrières semblables à des lignes de circonvallation. Des gardes étaient placées sur les rives du Malaviganga, et quiconque passait, était sévèrement examiné. Quand des envoyés étrangers obtenaient la permission de venir à Candy, on ne les faisait arriver que de nuit; ce n'était de même que dans les ténèbres et à la lueur des torches qu'ils pouvaient sortir de leur logement pour aller à l'audience; ils rentraient avant le jour. Ils n'avaient donc pas la possibilité de juger de l'état de la ville; ils étaient réduits à deviner.

Une ambassade anglaise, dont Boyd qui en était le chef a écrit la relation, vint à Candy, en 1782. Après avoir contourné le coin d'un grand enclos, qui était le jardin du roi, on arriva devant le palais. Un perron de seize marches conduisit à la porte, à chaque côté de laquelle se tenait un archer vêtu d'une manière bizarre. Des officiers étaient à l'entrée ; la place en face du palais était couverte de soldats; une cinquantaine d'éléphans, dont deux blancs placés au centre, formaient un demi-cercle. Quand on eut passé la porte, on entra dans une grande cour, puis dans une autre, couverte en partie et bien pavée en larges pierres. Parvenu au centre, Boyd se trouva à droite, en face d'une haute et large arcade tendue d'un rideau blanc, on le tira et il aperçut une longue salle presque entièrement revêtue d'un beau tapis; le plafond, partagé par des arceaux, était soutenu par deux rangs de colonnes, ce qui

formait deux ailes; le tout orné de festons de mousselines de diverses couleurs. Des lampes attachées aux colonnes et des torches à l'extrémité supérieure de chaque aile éclairaient la salle, qui se terminait par une sorte de grande alcôve où l'on voyait le roi assis sur son trône. Son costume rappelait celui d'Henri VIII; il portait une couronne, ce qui le distinguait de tous les autres monarques de l'Orient.

Les détails que Boyd donne sur son audience ressemblent à ceux qu'on lit sur celles du Hollandais Hulst, en 1657, et du général anglais Macdowal, en 1800. La relation de la première se trouve dans l'*Histoire de Ceylan*, par Baldæus, celle de la seconde a été imprimée à la suite du *Voyage à Ceylan*, par Percival.

Iles Sandwich.

L'archipel des Sandwich a, depuis quelque temps, excité fortement l'attention. Près de cinq cents étrangers, principalement Anglais et Américains, sont maintenant établis à Ovaïhi (Voahou), une de ces îles intéressantes. Du 1er janvier au 10 décembre 1832, le nombre des navires étrangers qui ont touché à cette île, a été de 155. L'extrait suivant d'une lettre de Voahou, donnera une idée de sa conséquence comme entrepôt de commerce. –

« Si le commerce avec la Chine devenait libre, je ne doute pas que ces îles n'acquissent une importance considérable; leur situation pour un dépôt de marchandises manufacturées de l'Inde et de la Chine, destinées aux nouveaux États d'Amérique, est très avantageuse, et si ces objets pouvaient être acquis ici à un bénéfice raisonnable sur le prix de la facture, nous verrions bientôt arriver ici un

grand nombre de navires de ces contrées, qui viendraient faire leurs achats eux-mêmes, au lieu de laisser aux Nord-Américains, le droit presque exclusif de les leur fournir à un prix extravagant.

« Le commerce de ces îles est présentement entre les mains d'un petit nombre de personnes unies ensemble par le lien de l'intérêt, de sorte que quand un pauvre diable qui a quelque chose à vendre arrive, il ne se présente qu'un négociant pour sa marchandise, et celui-là partage avec les autres. Si quelqu'un, avec un capital de 100,000 à 150,000 piastres s'établissait ici, non-seulement il accaparerait le commerce de l'Archipel, mais aussi une grande partie de celui de la Californie. Un petit navire avec des papiers anglais, pourrait également être employé avantageusement ici, en faisant la pêche de la baleine en été, et en recueillant de l'huile d'éléphant de mer en hiver, puis il irait d'ici en Angleterre, ou bien porterait sa cargaison à Valparaïso ou à Lima, et ensuite en prendrait une pour l'Angleterre.

« Le gouverneur de cette île vient de commencer une plantation de cotonniers, et je ne doute pas qu'il ne vende la récolte à bon marché.

(*Canton register.*)

Géologie du Jutland septentrional.

A l'exception de l'île de Bornholm, tout le Danemark appartient à cette vaste plaine de l'Europe orientale qui s'étend des monts Ourals jusqu'à la mer Baltique et à la mer d'Allemagne, et qui est séparée des montagnes de Norvége par le Sund et le Cattegat. Cette immense plaine basse embrasse, outre le Danemark, toute la Russie eu-

ropéenne, la Pologne, la Prusse, l'Allemagne septentrionale et la Hollande. Presque partout une couche puissante d'argile et de sable couvre le sol de cette plaine basse; il en est de même du Danemark; la plus grande partie de sa surface consiste, jusqu'à une profondeur inconnue, en argile, sable et pyrites. Il paraîtrait que ces formations récentes jouent un rôle important dans la constitution géognostique des états danois, mais tout ce que nous savons jusqu'à présent de la géologie du Danemark, se borne à des observations isolées qui ont été faites surtout dans le Jutland septentrional. Le docteur Pingel, qui s'est occupé de cet objet, comprend sous le nom de *diluvium* le résultat d'une inondation maritime à laquelle on ne peut comparer nul des débordemens des temps historiques, ni sous le rapport de l'étendue, ni sous celui de sa diversité. Il entend par *alluvium* la plupart des effets locaux produits par les causes naturelles dont l'action n'a pas encore cessé.

Au nord du Lymfiord, le *diluvium* s'étend sur tout le Vendsyssel, et de là jusqu'au herred de Hau. Il est remplacé, partiellement dans ce canton, par la craie blanche. La formation diluvienne atteint dans le Vendsyssel, en comparaison du reste du Danemark, une puissance extraordinaire; ses couches inférieures sont composées d'une argile qui, dans la partie supérieure, se mêle de plus en plus avec le sable, et près de la surface, il la remplace presque entièrement. Partout où, dans ce pays, l'argile s'est complètement développée, on remarque une séparation entre celle qui s'est formée tranquillement et la masse sablonneuse; c'est ce qui a engagé M. Pingel à nommer la partie inférieure ou ancienne, argile diluvienne, et la supérieure, sable diluvien. Des couches inférieures offrent une marne argileuse plastique

qui, dans son état naturel d'humidité, est d'une couleur bleue foncée. Dans tout le Danemark, on nomme communément ce terrain argile bleue (*blaaleer*). Il se distingue des couches plus récentes, parce qu'il est exempt de tout mélange de terre et de cailloux roulés si fréquens dans les couches diluviales supérieures. Seulement l'argile est quelquefois traversée par des couches d'un sable fin et jaunâtre. Dans le Vendsyssel, l'argile bleue est très riche en restes de corps organiques qui, malgré leur état fossile, ont conservé en partie leurs couleurs primitives. Ils ne sont donc pas très anciens et appartiennent à des espèces de végétaux et d'animaux qui vivent encore dans la mer du Nord. On a trouvé à Odden des coquilles fossiles (*sanicava pholadis*). Sur le rivage de Loelken, on rencontre non-seulement des impressions, mais aussi des couches entières, mais peu puissantes, de *zostera marina*. Une masse de coquilles marines peu endommagées, dont les analogues existent encore aujourd'hui, forme plusieurs couches parallèles dans l'argile bleue. On observe dans le même terrain des troncs d'arbres isolés et à moitié détruits.

Le *diluvium* supérieur ou le sable diluvien consiste, dans le Vendsyssel, non-seulement en sable, mais aussi en grande partie en argile; dans plusieurs endroits du Jutland, on la nomme argile rouge (*roedleer*) afin de la distinguer de la bleue. Dans le Vendsyssel, on y a trouvé des restes de plantes d'un aspect curieux, que M. le professeur Hoverman est enclin à regarder comme une plante marine du genre *ulva* ou plutôt du genre *floridea* (Agardh). Jusqu'à présent, on n'a pas encore rencontré, dans le sable diluvien du Jutland septentrional, aucun reste de grands animaux terrestres, comme on prétend en avoir observé dans d'autres lieux. M. Pingel a seule-

ment trouvé dans un seul endroit des galets de granite, de sienite, de diorite et d'autres roches cristallisées. Le sable diluvien, qui paraît s'être déposé par le mouvement de la mer, est en général formé en couches moins évidentes que l'argile diluvienne. On reconnaît qu'il y a eu un intervalle entre les dépôts des deux espèces de diluvium, à ce que les plus récens sont toujours superposés horizontalement aux plus anciens, même quand ceux-ci sont dérangés. Comme le long des côtes du Jutland on a trouvé dans la mer la même argile que sur le rivage, M. Pingel en conclut que c'est un nouveau motif de penser que le *diluvium* est l'ancien fond de la mer qu'elle a abandonné par des causes inconnues.

L'*alluvium* se présente, dans le Vendsyssel, en masses moins considérables que le *diluvium*. Cette ancienne province n'ayant ni rivières, ni lacs d'une grande étendue, l'*alluvium* d'eau douce ne consiste presque que dans les terrains tourbeux qui ont un vaste déploiement. Ils sont en partie couverts de dunes de sable provenant du rivage, où la mer en dépose une quantité prodigieuse. Cette couche est pénétrée par le sable nommé *martorq* par les Danois; cette substance ne diffère pas beaucoup de la tourbe ordinaire, quoique l'on ait cru le contraire : elle forme des lits perpendiculaires, épais ordinairement d'un pied et rarement de trois: on l'emploie comme corps combustible.

(*Tidsskrift for Naturvedenskab.* 1828.)

Le Vendsyssel comprenait autrefois la partie septentrionale du Jutland; cette division politique cessa d'être en usage en 1660; mais le nom en a été conservé dans le langage commun.

Le Cambodje.

Parmi les divers peuples qui habitent le Siam se trouvent des Kameh indigènes du Cambodje. Ce pays situé au sud-est du Siam est sans doute beaucoup plus ancien qu'aucun des états qui l'entourent. Le nom de Cambodje se lit dans le *Ramâyana* et dans d'autres poëmes hindous d'une haute antiquité, et dans les premières relations de cette contrée. L'Hindoustan passe pour le berceau du bouddhisme.

La langue du Cambodje diffère essentiellement du siamois, elle est plus dure, et en même temps plus riche. La littérature est très abondante et les livres sont écrits avec un caractère nommé *kom*, qui n'est employé par les Siamois que pour leurs livres sacrés en pali. La plupart des livres Kameh, à l'exception des codes de lois et des traités d'histoires, sont peut-être tous des poëmes. Le sujet de ces ouvrages est généralement très commun; ils fourmillent de répétitions, et souvent sont extrêmement puérils. J'ai vu un livre de géographie, écrit, il y a plusieurs siècles, et qui néanmoins est plus exact que ceux des Chinois sur la même matière.

Le Cambodje fut long-temps gouverné par des princes indigènes; mais, à une époque récente, la discorde excita deux frères à prendre les armes l'un contre l'autre. La Cochinchine et Siam profitèrent des ces dissensions pour se partager ce pays, trois des princes s'étant réfugiés dans le royaume de Siam et l'autre en Cochinchine. L'un des premiers mourut; j'ai fait connaissance avec les deux autres. Ils se flattent de l'espoir que leur pays leur sera rendu, n'ayant rien fait pour en être privés. Le plus jeune est un homme de génie, et disposé à cultiver son esprit,

mais d'un caractère trop enfantin pour profiter des occasions qui pourraient s'offrir à lui.

« Les Kameh sont grossiers, rampans, d'un esprit borné, insolens ou obligeans suivant les circonstances. Néanmoins ils sont capables d'écouter de bons avis et de se corriger. Parmi les hommes il y en a beaucoup de très bien faits, mais les femmes ont en général l'air très commun. Ce peuple ressemble en tout à ses voisins pour la saleté et la misère, et ne leur cède en rien pour la paresse. Ils ne font qu'un commerce insignifiant, excepté en étoffes de soie qu'ils fabriquent, quoique cette sorte d'industrie soit contraire aux institutions de Bouddha, puisque la vie du ver-à-soie est compromise par les procédés de cette manipulation. Les passe-temps favoris de ce peuple sont de se tenir dans une posture rampante devant les gens puissans, de mâcher du bétel, et de converser dans leur langue dure.

« Le Cambodje est arrosé par le Meinam, grande rivière qui prend sa source dans le Tibet. De même que la partie inférieure du Siam, ce pays est bas, fertile et très peuplé. Le principal entrepôt du négoce est Loknoui que les Européens nomment Saigon. Cette ville est habitée par beaucoup de colons chinois ; elle est sous la domination des Cochinchinois, et fait avec Sincapour et les ports septentrionaux de la Chine un commerce très actif en noix de bétel et en soie. La capitale du Cambodje est entourée d'un mur dont la construction remonte à une haute antiquité ; le pays est bien cultivé, et cependant il pourrait l'être encore mieux, car les Kameh se contentant d'un peu de riz et de poisson sec, ne se mettent pas en souci d'améliorer leur condition en travaillant davantage.

« Jusqu'à présent le Cambodje a été la cause de nombreuses hostilités entre le Siam et la Cochinchine ; chacun

de ces états étant jaloux d'étendre sa souveraineté sur toute cette contrée. L'an passé même une escadre cochinchinoise réunie à Loknoui était prête à mettre en mer afin de défendre la côte du Cambodje contre une déscente imminente des Siamois. Au milieu de ces événemens les Kameh sont enflammés du désir de recouvrer leur indépendance, et de chasser les Cochinchinois, leurs oppresseurs.

Extrait du *journal d'un séjour à Siam*, par le révérend C. Gutzlaff *inséré dans le Chinèse repository*.

Les Ilots de Martin Vaz.

Le 25 janvier 1833, nous aperçûmes au point du jour l'île de la Trinité restant au S.-O. quart sud, et les îlots de Martin Vaz au sud quart S.-O.

Les îlots de *Martin-Vaz* sont presque inabordables, par suite du ressac très fort et continuel qui s'y fait sentir. Les rochers, détachés les uns des autres, sont d'une hauteur et d'un escarpement presque inaccessibles, leurs bases étant rongées par des brisans qui lavent le roc et le revêtissent d'un limon glissant. On voyait une herbe légère ondoyer au-dessus de leur sommet, des myriades d'oiseaux posés sur leurs nids, et du pourpier dont la verdure contrastait avec la lave noirâtre qu'il tapissait.

Après avoir fait le tour de l'îlot le plus considérable (une demi-lieue environ), on put aborder ; mais l'escalade du rocher était périlleuse : partout où la pierre était dure, elle était glissante et sans aucune aspérité. A chaque instant on était obligé de se cramponner à un tuf sans consistance, qui souvent fuyait sous les pieds, ou à des touffes

rares d'une herbe flétrie que les mains arrachaient sans efforts et qui les laissait sans appui. Ce qui augmentait encore le danger de la position, c'était la chute des rochers qui roulaient en avalanches et qui auraient infailliblement écrasé les visiteurs de dessous s'ils n'avaient eu la précaution de marcher tous de front.

Les oiseaux habitans de ces rocs arides sont des goëlettes blanches et noires, des taillevents, des fous et des frégates. Nos visiteurs y trouvèrent aussi quatre espèces de végétaux : deux de la famille des graminées, du pourpier et de la saxifrage ou cassepierre; en fait d'insectes, ils ne virent qu'une grande quantité d'araignées; en coquillage, des oursins et quelques lépas. Voilà toutes les richesses animales et végétales de ces îlots inhospitaliers que l'homme n'avait jamais peut-être visités. Leurs flancs décharnés et sillonnés par les éboulemens ne sont composés que d'une lave molle et poreuse que la vétusté décompose chaque année, et qui n'est plus que le noyau sans consistance et ramolli d'une île qui, dans des temps plus reculés, pouvait être grande et compacte. A l'exception d'une couche d'une terre végétale qui résulte de la fiente des oiseaux mêlée à la poussière de la lave, ces îlots, amas de scories volcaniques, ne contiennent qu'une lave noire ou grise, des piles basaltiques et de la pousselane violette.

La position géographique de ces îlots est depuis assez long-temps déterminée. Le capitaine Malvillain pense toutefois que cette position aurait besoin d'être vérifiée (la carte, suivant l'opinion de plusieurs capitaines, la plaçant trop à l'est). Au reste, l'espace compris entre ces îlots et la Trinité a paru au capitaine Malvillain offrir toute sécurité pour tous les bâtimens qui se trouveraient dans l'obligation d'y passer. (Extrait du rapport du *cap. Malvillain.*)

Ruines d'Ahvas.

La ville moderne d'Ahvas, dans le Khouzistan, n'occupe qu'une petite partie de l'emplacement de l'ancienne, sur la rive orientale du Keroun, et n'offre qu'un aspect chétif et désert en comparaison de la masse immense de ruines qui s'élèvent en arrière. Ses maisons sont bâties en entier de pierres apportées de ces ruines ; elle ne peut se vanter que d'un joli édifice, c'est une mosquée qui a l'air moderne.

La population actuelle ne dépasse pas 1,600 ames. On distingue encore des traces considérables du barrage placé en travers de la rivière et principalement sinon entièrement destiné à l'irrigation. Une partie du mur est encore debout, et remarquable par son bon état de conservation; en plusieurs endroits, il a dix pieds de haut et à peu près autant de largeur. Sa longueur est à peu près de 100 pieds, sans aucune interruption. En l'examinant, je reconnus que plusieurs blocs de pierre avaient huit à dix pieds.

Le Keroun a 300 pieds de large de chaque côté de la digue et une très grande profondeur ; le peu de hauteur de l'eau, en face de la ville, est causé par la masse considérable de maçonnerie au-dessous de la surface. Je trouvai les restes d'un pont derrière la ville; là, aussi, commence la masse totale des ruines qui s'étend au moins sur une longueur de 10 à 12 milles dans la direction du sud-est, et sa plus grande largeur couvre à peu près la moitié de cette distance. Je ne pus trouver personne qui fût allé à l'extrémité de ces ruines; selon les habitans, il faudrait marcher pendant deux mois pour y arriver. Bien que ce soit une exagération évidente, on peut regarder comme hypothétique une autre assertion, suivant laquelle

elles se prolongent jusqu'au voisinage de Ram Hormis; tous les tertres sont couverts de pierres de taille, de briques cuites, de tuiles et de poterie. Dans plusieurs endroits on distingue aisément des escaliers bien conservés. A la base de cette masse de ruines, je fouillai plusieurs tombeaux, et j'y trouvai des pierres longues de cinq à six pieds. Ce fut de là que j'en tirai plusieurs avec des lettres cufiques, d'autres avec des sculptures, toutes indiquant une période postérieure à l'islamisme. Je rencontrai également quelques médailles cufiques en or et en argent; l'une avait près de mille ans d'antiquité; elle est cependant aussi neuve que si elle venait d'être frappée. De tous côtés je découvrais de grands tas de pierres circulaires aplaties, percées dans le centre; il paraissait qu'on s'en était servi pour moudre du grain, quoiqu'elles fussent un peu démesurées pour cette opération, car elles avaient généralement quatre, cinq et six pieds de diamètre, et quelques-unes étaient revêtues de caractères.

Le monticule dont je viens de parler varie en hauteur et en largeur; il se prolonge à perte de vue, c'est le plus grand de la plaine. A 1,500 pieds à l'ouest, il y a un édifice ruiné, entièrement bâti en pierres; il a 50 pieds de haut et 20 de large. Il y a là plusieurs escaliers que l'on peut sans difficulté suivre jusqu'à son sommet, quoique les marches soient très mutilées et endommagées par les vicissitudes de l'atmosphère.

A peu près à un mille à l'est, et au-delà d'un ravin profond, on voit un tas immense de matériaux consistant en énormes blocs de pierres, en briques cuites, et en tuiles de diverses couleurs. Les Arabes qui m'accompagnaient me dirent que c'étaient les restes d'un palais. La montée, quoique graduelle, est pénible à cause des nombreux sillons que les eaux ont creusés. L'élévation est au moins de

100 pieds au dessus de la plaine. On remarque sur le sommet beaucoup de fondations en pierres, et un pavé aussi frais que s'il venait d'être posé ainsi que plusieurs auges arrondies; quelques-unes étaient en marbre persépolitain brut. En avançant au nord, à une distance de 1,400 pieds, on aperçoit un tertre conique; sa circonférence est de 600 pieds; sur ses flancs s'élèvent des restes de murs épais de neuf pieds. A sa base, je suivis une belle muraille en maçonnerie sur une longueur de 21 pieds; elle formait sans doute la façade de quelque édifice; elle était d'un bon travail et très peu endommagée par le temps : elle est contiguë à un autre tas de ruines couvert de vestiges et de fragmens de tuiles vernissées, d'une espèce de cristal grossier, de morceaux d'albâtre, et de débris de verre. A 150 pieds en ligne directe à l'est, il y a sept citernes en pierres de taille; leur longueur est de 16 pieds, leur profondeur proportionnée; leur surface intérieure est polie et en très bon état. Ces restes d'une ancienne splendeur jettent une ombre affligeante sur cette scène de désolation. On peut suivre six à sept aqueducs; une ravine y conduisait problablement l'eau de ces citernes.

Il était assez singulier que tous les monticules devant lesquels je passai, fussent jonchés de coquilles d'espèces et de dimensions différentes. J'en observai aussi sur le bord des rives du Kéroun; nous pourrons donc supposer qu'à une époque antérieure, cette rivière, ou plus probablement des canaux qu'on en avait dérivés traversaient la ville. Des fragmens de verre de toutes les couleurs sont également abondans, et les morceaux d'albâtre et de poterie sont d'une fraîcheur remarquable.

Plusieurs des briques cuites au four, éparses sur la surface des tertres, paraissent avoir été revêtues de carac-

tères; mais les variations de l'atmosphère et des inondations accidentelles, causées probablement par la fonte des neiges dans les montagnes voisines, ont presque entièrement effacé toutes les traces de cette écriture, quoique, ainsi que je l'ai déja dit, les caractères sculptés sur les pierres de taille soient aussi nets et aussi unis que s'ils venaient de sortir de la main de l'artiste.

Les pierres rondes, percées, doivent, suivant le récit des Arabes, avoir appartenu à des manufactures de sucre; leur quantité est innombrable. J'en ai suivi, à une grande distance, des rangées successives dans le lit de petits ruisseaux; elles sont si solidement posées les unes sur les autres, qu'il aurait fallu travailler pendant plusieurs jours pour en déranger une.

Les Arabes fouillent sans cesse le terrain et enlèvent des pierres pour faire des constructions: mais ce qu'ils ont pris ainsi n'est rien en comparaison de l'énorme quantité de pierres et de briques que l'on voit éparses de tous côtés. Ils ont creusé un emplacement dont la surface est au plus de 1,200 pieds carrés; ce qui prouve combien les pierres taillées sont nombreuses, puisqu'il n'y a pas dans toute la ville une seule maison qui soit bâtie avec d'autres matériaux. Je suis convaincu qu'une cité aussi grande que celle qui existe maintenant, peut être construite avec les ruines que j'ai vues.

Les ruines d'Ahvas s'étendent également à une distance considérable sur la rive occidentale du Keroun, dans la direction du Nord, et offrent le même aspect que celui des monticules de la rive occidentale, quoique les premiers ne soient pas à comparer à ceux-ci, sous le rapport de l'importance. (*Asiatic journal.*)

Le Nerbedda à Biraghour.

Dans le cours de son voyage, le gouverneur-général visita la chute et les rochers de marbre du Nerbedda à Biraghour, à peu près à dix milles de Djebelpour; il paraît qu'il fut très content de ce spectacle vraiment intéressant. Resserrées dans un espace qui n'a que quelques mètres de largeur, les eaux limpides du Nerbedda, qui auparavant se développaient sur un plus grand espace, tombent tumultueusement dans un abîme profond de rochers de marbre. Arrivées en bas, elles coulent tranquillement et presque imperceptiblement, pendant un mille, dans un canal profond, et selon les indigènes sans fond, large de 30 à 150 pieds; de chaque côté les rochers de marbre blanc s'élèvent à 150 pieds et dans quelques endroits sont penchés au-dessus de la rivière.

Ce fut dans ce lieu, suivant les légendes des Hindous, que les Pendouas se reposèrent après trois batailles, car ils ont transporté les scènes du *Mahabharat* dans la vallée du Nerbedda; chaque apparence fantastique de rochers causée par ces grandes convulsions de la nature qui ont depuis long-temps cessé d'agir, est attribuée au pouvoir quasi divin de ces héros de roman, et associée avec le souvenir des scènes dans lesquelles ils passent pour avoir figuré.

Les cimes des monts Kaïmore dont les couches sont soulevées dans une position presque perpendiculaire, à une hauteur de plusieurs centaines de pieds dans quelques endroits, et sur une étendue de plusieurs milles dans d'autres, sont, suivant le vulgaire, autant de bœufs que les flèches d'Ardjoun ont transformés en pierre; et les sources de plusieurs Baen-Ganga, maintenant réputées sacrées, ont jailli primitivement d'un coup de la pointe de sa lance

lorsque ses troupes manquaient d'eau. Les images des dieux des anciens temps, éparses parmi les ruines des cités antiques ou enterrées dans la profondeur des forêts, sont des rois mortels qui combattirent contre ce héros et ses frères, et qui, en punition de leur témérité, furent métamorphosés en pierre; les étangs de Birmhan ghât et de Biraghour sont encore visités, à l'époque des foires annuelles, par des centaines de milliers de dévots, qui croient que les eaux de ces réservoirs reçurent jadis dans leur sein les membres fatigués des demi-dieux dont ils portent le nom.

Après avoir examiné la chute de la rivière, le gouverneur-général et sa troupe allèrent déjeûner sous des tentes dressées au-dessous du temple situé à l'extrémité opposée de ce magnifique coude du Nerbedda, et d'où l'on jouit de la vue de quelques-unes de ses sinuosités et d'un rapide à plusieurs centaines de pieds plus bas; c'est là que se tient la grande foire annuelle en mémoire des héros Pendouas du *Mahabharat*. Le grand-prêtre vint au-devant du gouverneur, et avec une noix de coco, lui présenta une pétition à l'effet de décider pourquoi les terres qui avaient appartenu autrefois au sanctuaire ne lui seraient pas restituées.

Parmi un millier d'autres dieux, ce panthéon se vante de posséder la statue de Siva, escorté de son épouse montée sur un taureau.

Deux autres Hindous présentèrent des pétitions semblables à celle du grand-prêtre, et soutenues par des bassins de cuivre: l'un ancien de 280 ans, l'autre de 75. Si le gouverneur eut été le maître de suivre son inclination, le temple aurait recouvré ses terres, car il ne put s'empêcher de dire: « Combien il est fâcheux que nous prenions toujours, tandis que nous ne donnons rien aux habitans de l'Inde ».

Les signes manifestes de ces soulèvemens de la croûte du globe par des explosions souterraines, qui subsistent dans les couches de ces roches de transition, entre lesquelles la lave, qui couvre le plateau de l'Inde centrale, fut vomie en partie avant et en partie après que l'Océan se fut retiré, fournirent un sujet d'intérêt profond et de méditation sublime. (*Asiatic journal.*)

Population du royaume de Belgique au 1er janvier 1833.

Brabant,	565,333 ames.
Limbourg,	341,880
Liége,	377,909
Flandre orientale,	743,232
Flandre occidentale,	609,045
Hainaut,	617,683
Namur,	217,935
Anvers,	358,107
Luxembourg,	311,113
	4,142,237
Au 1er janvier 1832, la population était de	4,130,121
Augmentation,	12,116

Tremblement de terre au Pérou.

La ville d'Arica a été détruite par un tremblement de terre épouvantable qui s'est fait sentir le 18 septembre 1833. Treize ou quatorze maisons seulement ont été épargnées, et on évalue à six ou sept cents le nombre des personnes qui ont perdu la vie dans cette terrible catastrophe (1). Tacna n'est plus qu'un monceau de ruines; la délicieuse vallée de Zapa est ravagée; le fameux Morne, connu sous le nom de *Morro blanco* qui se trouve à l'entrée du port d'Arica,

(1) D'autres relations ne portent ce nombre qu'à une centaine.

à deux cents pieds d'élévation du niveau des terres environnantes, est presque à la surface de l'Océan; enfin, deux petites îles, à peu de distance, sont englouties, au point qu'une frégate pourrait passer dessus sans danger. Le premier choc s'est fait sentir vers dix heures et demie du soir et a été suivi par trois autres ondulations qui se sont succédé à des intervalles de deux, trois et cinq minutes. La mer s'est élevée à plus de trente pieds au-dessus du sol.

M. Lander.

M. Laird, qui avait accompagné Richard Lander en Afrique, vient d'arriver en Angleterre et a donné des nouvelles du jeune voyageur; elles vont jusqu'au 21 juillet 1833. Il était alors à Alta, lieu situé sur le Kouarra, resserré là entre les montagnes avant d'entrer dans la vaste plaine où il se partage en plusieurs bras.

On sait que Richard Lander avait quitté le Rio Nun pour aller à Fernando Po. A son retour, en remontant le fleuve dans une pirogue, il rencontra, le 21 juillet, M. Laird et le lieutenant Allen qui le descendaient sur le navire à vapeur pour regagner la côte; ils croyaient que Lander était mort ou avait pris le parti de retourner en Angleterre. Il fut convenu que M. Laird retournerait à la côte sur le *Kouarra* et prendrait avec lui une partie du chargement de la *Colombine*, et que Lander, avec le navire à vapeur, pousserait jusqu'à Rabba et à Boussa. Il était décidé à se distinguer par quelque découverte nouvelle et par l'établissement de relations commerciales avec les nègres; il espérait beaucoup dans la réussite de ses projets.

M. Laird est revenu sur la *Colombine*: pendant son

séjour en Afrique, il a singulièrement souffert de la fièvre. Il a passé plusieurs mois dans une misérable cabane ; il n'avait plus que la peau et les os.

NÉCROLOGIE.

M. Gamba, consul de France en Géorgie, est mort à Tiflis à la fin d'août 1832.

M. Gamba était né à Dunkerque en 1763; il fut élevé au collége de Juilly dirigé par les pères de l'Oratoire, congrégation religieuse qui a mérité les éloges de tous les écrivains qui en ont parlé, et dont les hommes élevés dans son sein ne se rappellent le souvenir qu'avec respect et reconnaissance. M. Gamba suivit la carrière du commerce ; il se sentait principalement entraîné vers les grandes entreprises qui fournissent à l'industrie l'occasion de se développer en profitant des progrès que font les arts. Des fabriques de papier dans les Vosges lui durent une extension et des améliorations notables. Il est des obstacles que la volonté la plus ferme et la détermination la plus énergique ne peuvent vaincre; M. Gamba l'éprouva, il renonça aux affaires commerciales, mais sans les perdre de vue.

Lorsque la paix eut été rendue à l'Europe ; il partit pour la Russie en 1817, afin d'observer quels avantages les Français pourraient tirer de relations directes avec quelques-unes des provinces récemment soumises au sceptre des tzars. Il visita successivement Odessa, Nicolaïev, Kherson, les colonies allemande, menonite, tartare et grecque, Taganrog, la colonie arménienne de Naktchivan, Novo-Tcherkask, capitale des Cosaques du Don, Doubovka sur le Volga, Astrakhan près de l'embouchure de ce fleuve; il traversa les steps déserts qui

bordent la mer Caspienne à l'ouest, depuis les bouches du Volga jusqu'à celles du Terek, et remonta cette rivière jusqu'à Mozdok, point de départ du chemin qui conduit à Tiflis par l'étroit défilé de Dariel; puis il chemina le long des frontières de la Kabarda et du Kouban jusqu'à Taman, dont il traversa le détroit pour arriver à Yenikalé. Après avoir ensuite vu Kertch, Théodosie, Simpheropol et revu Odessa, il vint passer un hiver à Paris, et se prépara à repartir pour aller en Géorgie.

Comme dans son premier voyage, M. Gamba n'avait vu que des pays sur lesquels on avait déja beaucoup écrit, il ne voulut pas faire imprimer sa relation; il se contenta d'en faire paraître un extrait qui fut imprimé dans les *Nouvelles Annales des Voyages*.

De retour en Russie, en novembre 1819, M. Gamba visita les provinces russes au-delà du Caucase, les côtes de la mer Noire et de la mer Caspienne, puis passa un an à Moscou et à S.-Pétersbourg. Ensuite il résida en Géorgie comme consul de France. Appelé dans sa patrie par son gouvernement, en 1824, il s'occupa de la rédaction des notes nombreuses qu'il avait prises. Le résultat en parut sous ce titre: *Voyage dans la Russie méridionale, et particulièrement dans les provinces au-delà du Caucase, fait depuis* 1820 *jusqu'en* 1824. — Paris, 1826, 2 vol. in-8° avec un atlas. Il a été dans le temps rendu compte de cet ouvrage qui renferme beaucoup de faits intéressans, nouveaux et instructifs. L'auteur ne s'est pas dissimulé que son ignorance des langues orientales, qu'il avoue franchement, a pu lui faire commettre quelques erreurs, et il ne s'est pas cru assez versé dans les diverses branches de l'histoire naturelle pour que ses observations locales sur ce sujet pussent satisfaire les savans; mais il a pensé, avec raison, que son livre pourrait être utile aux commerçans et surtout aux fabricans et aux

manufacturiers qui ont si grand besoin de débouchés pour le produit de leur industrie.

Ce sentiment tout patriotique occupait principalement M. Gamba. Ce fut le mobile qui le décida, lorsque déja l'âge lui prescrivait le repos, à affronter les fatigues et même les périls très réels de voyages lointains dans des contrées où il désirait que l'on pût connaître, apprécier et employer les divers objets qui sortent de nos nombreux ateliers; il n'avait pas moins à cœur d'introduire dans le pays où il résidait quelques-uns des arts les plus communs et les plus nécessaires qui n'y sont pas connus.

M. Gamba quitta Paris en 1826 pour aller occuper le poste qu'il remplissait si dignement à Tiflis : ne cessant de dévouer tous ses momens à l'accomplissement de ses devoirs et au soin de recueillir des notions propres à éclairer notre gouvernement sur l'importance que nos relations commerciales peuvent acquérir dans les contrées qu'il avait visitées, et sur l'extension qu'elles peuvent gagner dans l'Asie centrale. Peut-être s'est-il exagéré les avantages du négoce par terre pour le transport des marchandises de l'Inde en Europe, mais son opinion sur le profit qui doit revenir à la France de nouveaux débouchés offerts à ses marchandises manufacturées est fondée.

On voit, par cet exposé succinct, de quelle importance il est pour nos intérêts bien entendus d'entretenir des consuls dans les pays étrangers même peu fréquentés par nos voyageurs. Certes, ce serait une idée bien peu raisonnable, que de vouloir diminuer le nombre de ces agens ou de leur accorder des salaires trop minces. Le bien de notre industrie veut, au contraire que l'état en ait une quantité suffisante, et leur donne des appointemens qui leur procurent les moyens de représenter convenablement la nation dont ils gèrent les intérêts.

NOTICE

SUR LA NOUVELLE-CALIFORNIE,

PAR M. P. DE MORINEAU.

La Nouvelle-Californie, située dans l'Amérique septentrionale, est comprise entre les 30° et 38° degré 15 minutes de latitude boréale, et entre les 117° degré 45' et 125° degré 30' de longitude occidentale. Elle est bornée au nord par les possessions russes, au sud par l'Ancienne-Californie, à l'est par les déserts et à l'ouest par l'Océan.

Les Espagnols ne commencèrent à s'établir dans la Nouvelle-Californie qu'en 1769.—Ils construisirent près des meilleurs ports quatre présidios, qui sont devenus les chefs des districts, dont se compose actuellement la province. Ce sont: San-Diego, Santa-Barbara, Monterey et San-Francisco.

Cependant des religieux franciscains jetaient les fondemens des missions, dans lesquels ils ont réuni les Indiens qu'ils sont parvenus à civiliser. Ceux que l'on n'a pu soumettre, se sont retirés dans l'intérieur, et suivent leurs premiers usages. On les dis-

tingue sous le nom de Toses, quoiqu'ils soient de races différentes ?

A la fin du dix-huitième siècle, chaque présidio n'avait d'autres habitans qu'une trentaine de soldats. Ses seuls édifices étaient une caserne et un petit fort, trop prétentieusement appelé Castillo. Aujourd'hui, les présidios sont des bourgades habitées par des créoles de toutes classes, mais soumises à l'autorité militaire.

On nomme *pueblos* des villages peuplés de bourgeois, seulement depuis 1824; ils sont administrés par des alcades.

Les ranchos, qui seraient mieux appelés haciendas, sont des fermes isolées.

Les religieux des missions desservent les présidios et les pueblos. Ils sont aussi chargés des registres de l'état civil.

Le siége du gouvernement est à Monterey où réside un lieutenant-colonel, gouverneur des deux Californies.

La Nouvelle-Californie n'a cessé d'être soumise à l'Espagne qu'en 1821. Elle fut déclarée territoire de la confédération mexicaine par la constitution d'octobre 1824.

Ces changemens se sont opérés sans troubles, et l'on a conservé la plus grande partie des autorités.

Les missionnaires ont refusé de reconnaître le nouveau gouvernement; la crainte de ne pouvoir

contenir sans eux les Indiens, les a fait dispenser du serment que l'on exigeait des autres Espagnols.

Population.

La Nouvelle-Californie est d'une extrême salubrité. Les saisons y sont divisées comme en France; mais les hivers sont beaucoup plus doux et les chaleurs plus tempérées. Peut-être cette dernière circonstance doit-elle être attribuée à l'élévation des terres et aux épaisses forêts qui couvrent les montagnes.

Il serait à désirer qu'une contrée si belle fût peuplée en raison de son étendue, mais loin de là, sur une superficie de 5,000 lieues carrées, on ne compte qu'environ 33,000 habitans répartis ainsi qu'il suit :

Districts du Sud.

ETABLISSEMENT de LA NOUVELLE-CALIFORNIE.	ÉPOQUE de leur FONDATION.	NOMBRE D'HABITANS.	
		RACE européenne.	RACE indigène.
SAN-DIEGO.			
Présidio de San-Diego.......	1769	450	»
Pueblo de Branciforte........	—	100	»
Mission de Santo-Domingo...	1774	6	940
Mission de Rosario...........	1776	6	1125
Mission de Santo-Tomas.....	1778	6	850
Mission de San-Miguel.......	1787	8	926
Mission de San-Diego.........	1770	6	1027
Mission de San-Luis-rey.....	1798	7	1760

ÉTABLISSEMENS de LA NOUVELLE-CALIFORNIE.	ÉPOQUE de leur FONDATION	NOMBRE D'HABITANS.	
		RACE européenne.	RACE indigène.
SANTA-BARBARA.			
Présidio de Santa-Barbara....	1786	545	»
Pueblo de Los Angeles.......	1781	170	»
Mission de San-Fernando.....	1797	7	1055
Mission de San-Juan-Capistrano.	1776	6	1250
Mission de San-Gabriel.......	1771	8	1523
Mission de San-Ines........	1792	6	582
Mission de San-Bonaventura..	1782	9	1473
Mission de Santa-Barbara....	1786	6	1620
Mission de La Purissima......	1787	10	1264
Population totale des deux districts....		1356 Créoles.	15395 Indiens.

Districts du Nord.

ÉTABLISSEMENS	FONDATION	RACE européenne	RACE indigène
MONTEREY.			
Présidio de Monterey........	1770	574	»
Mission de San-Luis-Obispo..	1772	10	597
Mission de San-Antonio.......	1772	7	1720
Mission de San-Juan-Baptista.	1797	6	1223
Mission de San-Carlos.......	1770	6	945
Mission de La Soledad........	1791	10	732
Mission de Santa-Cruz.......	1794	7	1295
SAN-FRANCISCO.			
Présidio de San-Francisco....	1776	422	»
Pueblo de San-José..........	1795	305	»
Mission de San-Francisco......	1776	5	830
Mission de Santa-Clara.......	1777	7	1794
Mission de San-José.........	1797	7	1834
Mission de San-Francisco Solano.....................	1823	6	425
Mission de San-Rafaël.......	1818	6	890
Population des deux districts du Nord..		1378 Créoles.	12285 Indiens.

Total pour les quatre districts 2,734 créoles et 27,680 Indiens, non compris une quarantaine de familles créoles vivant dans les ranchos, et 3 à 4,000 Indiens, nouvellement convertis (Indios reducidos), qui font une sorte de noviciat dans les villages avoisinant les missions. Après ce temps d'épreuves, ils sont admis dans les établissemens religieux et désignés sous le titre de Parientes.

Indiens.

Je ne me permettrai de rien ajouter à la description que La Pérouse et Vancouver nous ont laissée des mœurs des indigènes de la Nouvelle-Californie, et du régime des missions. J'observerai seulement que les Indiens sont mieux traités aujourd'hui que lors du passage de mes illustres devanciers; leur condition me paraît avoir obtenu toutes les améliorations compatibles avec le gouvernement théocratique auquel ils sont soumis. Leurs misérables huttes ont été remplacées par des maisons en briques; les vivres leur sont distribués avec profusion, et l'on en voit un grand nombre de vêtus à l'européenne. Ce changement a même influé sur le moral des parientes; du moins ceux qui exercent les arts mécaniques ne manquent point de jugement, et je serais porté à croire que la stupidité qui semble encore caractériser la majorité de ces Indiens, est autant l'effet des soins trop rigoureux de leurs pères spirituels qu'un attribut nécessaire de leur race. Ce qui me confir-

merait encore dans cette opinion, c'est que les établissemens dont l'administration est la moins éloignée de nos principes, sont aussi ceux dans lesquels j'ai trouvé la raison la plus développée et le bien-être le plus général.

La première mission de la Nouvelle-Californie fut fondée en 1769. On en comptait 13 en 1786, et 21 en 1800. Aujourd'hui elles sont, comme on a vu, au nombre de 23.

Cette différence, dans sa progression, doit être attribuée au décroissement de la population indigène, plutôt qu'au refroidissement du zèle des religieux. Comme dans aucune mission les naissances ne balancent les décès, il y a nécessité de recruter parmi les tribus sauvages, et pour remplacer les mortalités dans les anciens établissemens, et pour peupler les nouveaux.

Les missionnaires prétendent que les maux vénériens sont la cause principale de ce décroissement de population chez leurs néophytes, et les bons pères se gardent bien de dire que leur mode d'administration puisse y contribuer pour quelque chose. Ils comparent les parientes à des enfans, comparaison qui, du reste, est juste sous certains rapports; car ces Indiens sont d'une imprévoyance extrême, ne veulent prendre aucun soin de leurs maladies, qui proviennent le plus souvent de leur intempérance; enfin, la plupart semblent avoir perdu l'instinct de leur conservation.

Créoles.

En 1786 (lors du voyage de La Pérouse), la population européenne était, pour ainsi dire, imperceptible dans la Nouvelle-Californie. Sans être bien nombreuse, elle a acquis une grande importance, et s'accroît avec rapidité.

Parmi les créoles, le nombre des naissances triple celui des décès; les familles sont souvent de neuf ou dix enfans. La brillante santé et la robuste constitution des individus s'expliquent assez par la salubrité du climat, l'extrême fertilité du sol, et les mœurs toutes pastorales de ses habitans.

A peine un jeune Californien a-t-il atteint six ans, qu'on le hisse sur un cheval; il faut qu'il apprenne à diriger sa bête, à la harnacher, et surtout à manier la réata. Dans les courses et les paris, les chevaux sont presque toujours montés par des enfans de dix à douze ans. On les préfère aussi comme plus légers pour lacer les ours, les cerfs, les taureaux sauvages; ces exercices n'exigent pas d'ailleurs beaucoup de forces, parce que le lacet étant fixé au pommeau de la selle, le cheval soutient seul les efforts de l'animal terrassé.

L'habitude des exercices violens, jointe au défaut d'éducation, laisse aux Californiens une rudesse de caractère qui approche de la brutalité. De là, le peu d'égards qu'ils ont pour leurs femmes, leur pen-

chant à la jalousie, et la soumission qu'ils exigent de toute leur famille, soumission qui ne s'affaiblit jamais dans leurs enfans; car à tout âge, ceux-ci conservent pour leur père un respect qui semble tenir de la crainte, presque autant que de l'affection.

Quoique un peu brusques dans leur intérieur, les Californiens sont affables et prévenans avec les étrangers. Leurs compagnes sont douces, attachées à leurs enfans, et également hospitalières.

Un Européen arrive-t-il dans une habitation de la Nouvelle-Californie, toutes les personnes de la maison s'empressent à lui prodiguer leurs soins, et à l'instant le nouvel hôte se trouve incorporé à la famille. Chacun l'appelle son fils ou son frère, et c'est ainsi qu'il est désigné pendant tout son séjour.

Les Californiens étant presque tous parens, vivent entre eux dans la plus grande intimité. Chez ce peuple pasteur, point de différence causée par le rang ou la fortune. Celui qui, par son industrie, acquiert quelque richesse, n'est admiré, ni envié de personne, aussi le vol est-il extrêmement rare en Californie. Le meurtre y est sans exemple.

Les Californiens aiment peu le travail. Ils sont tout le jour à cheval, soit qu'ils visitent leurs troupeaux, soit qu'ils courent dans la montagne à la poursuite des animaux sauvages. Leurs épouses sont seules chargées des soins du ménage.

Néanmoins il est des plaisirs communs aux deux sexes. Souvent l'on va passer la soirée chez un voi-

sin; là, plusieurs familles réunies font une partie de cartes, et chacun aventure quelques piastres qu'il n'a guère occasion d'employer ailleurs.

Sans se piquer de galanterie, les Californiens donnent quelquefois des bals, où l'on danse au son de la guitare et du violon. Dans ces réunions, les femmes seules sont assises et séparées des hommes. Outre la jota et la jarabe, que l'on danse à deux, en s'adressant des vers, ils ont un pas favori exécuté par une dame seule. De la foule des admirateurs, sont lancées aux pieds de la danseuse, des pièces de monnaie, tandis qu'un cavalier des mieux élevés va lui placer sur la tête un chapeau, ou lui couvre les épaules de son manteau. Celui-ci ne peut retirer ce gage sans faire une offrande à la beauté qu'il a honorée de son suffrage.

Les créoles ne servaient dans leurs fêtes que de l'eau-de-vie; depuis peu, on leur a fait connaître nos vins. Les dames donnent la préférence au Frontignan, et les hommes au Bordeaux.

Si les Californiens font leurs délices des exercices violens, leurs femmes n'aiment pas moins les spectacles du même genre, des combats d'ours, de taureaux, des courses de chevaux: tels sont les jeux auxquels elles se plaisent à assister.

Costumes.

Bourgeois ou militaires, les Californiens portent

tous le même costume. Ils sont dans l'usage de se laisser croître les cheveux, et les réunissent en queue. Ils portent une veste de drap bleu, avec un passe-poil écarlate, et des boutons de métal; un haut-de-chausse de velours bleu, retenu par une ceinture de soie rouge-feu. Ils ont des galons d'or aux jarretières, et des bottes en daim chamoisé. Leur gilet de piqué blanc est garni de boutons et de grelots; la chemise est ornée de dentelles, les pointes de la cravatte sont brodées, parsemées de paillettes d'or, et terminées par des glands. Ils portent un petit chapeau de feutre noir, et le manteau mexicain, c'est-à-dire le sarrape et les mangas.

Les femmes sont d'une grande propreté, quoique simples dans leur mise. De beaux cheveux noirs réunis en tresses, leur descendent jusqu'au jarret. Elles portent sans corset, une robe d'indienne et un fichu blanc; leurs bas, de même couleur, sont en coton, et leurs souliers de drap bleu. Lorsqu'elles sortent, elles se couvrent la tête d'un reboz, grand châle de fabrique mexicaine. Elles ne portent jamais d'autres joyaux qu'un collier de perles. Dans le négligé, elles mettent seulement un jupon écarlate et des souliers sans bas.

Depuis que les navires étrangers fréquentent ces parages, les jeunes personnes commençent à porter des peignes en écaille, et plusieurs ont déja substitué le châle de Chine au reboz.

Nourriture.

On ne peut point dire que la sobriété soit une vertu pour les Californiens, car ils ne paraissent pas mettre la bonne chère au nombre de leurs jouissances. Leur ordinaire se compose de bœuf grillé, de légumes, de fruits et de laitage. Beaucoup de créoles ont pris des Indiens l'habitude de manger des tortillas, galettes de maïs, au lieu de pain.

Ils se donnent rarement des repas, si ce n'est à l'occasion de quelque mariage. Dans ces cas, l'on ajoute aux plats ordinaires, du mouton, de la volaille, du gibier, du poisson et de l'eau-de-vie. Les femmes ne se mettent point à la table; elles sont occupées à préparer et à servir les mets.

Les Californiens prennent, au lieu de thé, l'infusion d'une herbe aromatique (petite menthe) qu'ils regardent comme un spécifique.

Habitations.

Les habitations des créoles sont bâties en pisé, couvertes en tuiles, et n'ont point d'étage. Elles sont tenues avec une propreté remarquable. Chaque maison est le plus souvent divisée en trois pièces: 1° le salon, où couchent les chefs de la famille, et qui sert aussi de salle à manger; 2° celle destinée au logement des enfans; 3° la cuisine.

Pour l'ordinaire, les créoles n'ont point de domestiques ; ce n'est que bien rarement qu'ils peuvent obtenir des missions, quelques Indiens pour soigner leurs troupeaux.

Troupes de terre.

On compte dans la Nouvelle-Californie, 450 hommes de troupes à cheval, répartis dans les présidios et les missions. Il n'y a point d'infanterie.

Les militaires portent, en campagne, un bouclier en cuir et une cotte-d'armes de daim chamoisé, ouatée en coton. Leurs armes offensives sont la carabine, le sabre droit et la lance.

Depuis l'indépendance, les troupes de Californie ne sont ni payées ni entretenues.

Le commandant de Santa-Barbara (aujourd'hui député au congrès), est le seul qui ait su garantir sa compagnie de cet inconvénient. Il a fait défricher un terrain qui rapporte déja 4000 piastres : une portion de ce revenu est affectée aux besoins de la compagnie, et de l'autre, on fait une pension aux veuves des militaires.

Les troupes californiennes n'ont guère d'autres ennemis à combattre que les Totés, qui viennent souvent ravager les récoltes, et même insulter les habitans.

En juin 1827, ces sauvages, de concert avec les parientes, s'emparèrent de la mission de Santa-

Barbara, et y soutinrent un siége contre les soldats que l'on envoya du présidio. Ils s'étaient saisis des deux religieux qui se trouvaient dans l'établissement, et s'en servaient comme de plastrons pour les opposer aux coups des assaillans.

Enfin, à la considération des pauvres padres, on se détermina à composer avec les Totés, qui regagnèrent paisiblement leurs montagnes, chargés de provisions qu'ils s'étaient fait céder.

Les garnisons des présidios ont quelquefois à faire de pareilles expéditions, pour mettre fin aux désordres que commettent les parientes déserteurs.

Bestiaux.

Tous les bestiaux s'élèvent, en Californie, avec la plus grande facilité, surtout les bêtes à cornes. Ces animaux font la principale richesse du pays, depuis qu'il a un débouché des cuirs, des suifs et de la viande sèche.

Les chevaux californiens sont beaux et bons. Il n'est point de créole qui n'en possède au moins une centaine; on ne s'en sert que pour la selle, et l'on est dans l'usage de les faire jeûner avant de les monter.

Dans la vue de ménager les pacages pour les bœufs, un arrêté du gouvernement défend à chaque particulier d'avoir plus de 20 jumens poulinières. C'est aussi par le même motif que l'on fait tuer tous

les ans, plusieurs milliers de chevaux sauvages, bien que l'on ne tire aucun parti de leurs dépouilles.

Les mulets sont employés au labour, au transport des denrées, et à tous les travaux les plus pénibles.

Les ânes sont uniquement destinés à la reproduction.

Chaque mission possède dix à douze milliers de moutons; les créoles en élèvent fort peu. Les laines de Californie sont de belle qualité, mais celles qui se consomment dans le pays, ne s'emploient qu'à la fabrication d'étoffes grossières.

Il n'y a que les missions qui élèvent des cochons. La chair de ces animaux n'est point estimée des créoles, et les Indiens l'ont de tout temps eue en horreur.

Commerce.

La Nouvelle-Californie fournit à l'exportation, des pelleteries et divers produits agricoles, qu'elle échange pour les marchandises de l'Europe et de l'Asie.

Les Russes sont, de tous les étrangers, ceux qui ont le plus de rapports avec les Californiens. Ils ont plusieurs navires de 150 à 200 tonneaux constamment occupés à recueillir dans les ports de San-Francisco et de Monterey, des fourrures, des laines, des grains, des bestiaux, du sel, du vin et des légumes, pour leurs établissemens de la côte nord-ouest.

Ils donnent en retour de la toilerie, de la quincaillerie, de la bijouterie, quelques soieries et du numéraire.

Depuis l'indépendance, plusieurs bâtimens chiliens, péruviens et mexicains, viennent tous les ans prendre en Californie, leur chargement complet de suifs, de cuirs et de viande sèche.

Les navires qui vont de Chine à la côte nord-ouest, manquent rarement de relâcher en Californie. Cette province en reçoit, en échange de ses produits, des cotonnades, des soieries, du thé, de la porcelaine, du sucre, du riz, du tabac, et divers articles de l'Inde et des Philippines.

Quelques maisons anglaises et américaines ont dans les présidios de Californie, des correspondans chargés de recueillir les productions du pays, et de débiter les marchandises qui leur sont adressées d'Europe, de l'Inde et des îles Sandwich.

M. Williams Harlhnein, consul d'Angleterre depuis 1825, réside à Monterey; ainsi que M. John Cooper, consul des États-Unis d'Amérique. La commission de M. Cooper ne date que de 1827.

Navires français.

Quoique le commerce français ne soit point encore représenté en Californie, quelques-uns de nos bâtimens se sont déja montrés dans ses ports.

Le trois mâts, le *Bordelais*, toucha à San-Fran-

cisco, en 1817 et 1818. Dans une de ses relâches, il prit des grains pour les établissemens russes de la côte nord-ouest.

En 1827 et 1828, le trois mâts, le *Héros* du Hâvre, a parcouru la côte de Californie pour y recueillir un chargement de suifs, qu'il a vendu au Pérou. Ce navire avait apporté une cargaison mal assortie et trop peu variée; il était d'ailleurs trop grand pour une pareille opération.

La *Comète* de Bordeaux toucha à Santa-Cruz, Monterey et Santa-Barbara, en août et septembre 1827, et ne put y placer qu'une faible partie de son chargement, qui avait les mêmes défauts que celui du *Héros*.

Les habitans de Californie estiment beaucoup les produits français, et nous pourrions leur vendre avantageusement des spiritueux, des soieries, des objets de mode, des draps légers, de la rouennerie, des cristaux, de la quincaillerie, etc. Ils nous donneraient en retour des pelleteries, des cuirs, des crins et des laines.

Bâtimens étrangers.

En janvier 1828, une frégate russe et plusieurs autres grands bâtimens venaient de quitter San-Francisco; il ne restait dans le port que cinq navires.

1° Un brig russe de 200 tonneaux, chargé de grains en partance pour l'île de Rodiak.

2° Une goëlette de 120 tonneaux appartenant au seul établissement que conserve l'Angleterre à la Nouvelle-Albion; elle était venue passer l'hivernage et traiter quelques fourrures.

3° Un brig-goëlette de 150 tonneaux, expédié par une maison de Manille, sous pavillon américain. Ce navire, chargé de marchandises des Indes, de la Chine et des Philippines, vendit à de très grands bénéfices, et partit pour la Basse-Californie et le Guatémala.

4° Un brig-goëlette appartenant au roi des îles Sandwich et monté par des indigènes. Ce bâtiment arrivait de la côte nord-ouest.

5° Enfin une goëlette mexicaine de 100 tonneaux arrivant des îles Sandwich, avec des marchandises de Chine, destinées à Mazatlan. Il lui restait quelques articles de passementerie et d'autres produits des fabriques de Guadalaxara, Queretaro et Mexico, qu'elle vendit très avantageusement.

En mars 1828, deux brigs américains arrivant de Valparaiso et de Callao se trouvaient à Monterey, où ils venaient prendre un chargement de cuirs, de suifs et de viande sèche.

En avril, le brick-goëlette le *Klimakou*, des îles Sandwich, arriva à San-Pedro avec une cargaison de chênes.

En octobre 1827, on vit arriver à San-Francisco une caravane de 17 voyageurs, partis de la Nouvelle-Orléans, d'où ils étaient venus en faisant la

chasse aux castors. Ils vendirent une quantité de fourrures à un bâtiment russe et reprirent la même route.

L'accroissement rapide de la population civilisée en Californie porte à croire que cette colonie, quoique pauvre en numéraire, serait susceptible d'offrir de grandes ressources à notre commerce. Déja nous y avons l'avantage sur les autres étrangers d'être mieux accueillis des naturels, et les Russes, qui font beaucoup d'affaires dans cette province, traitent aussi avec nous de préférence.

Mais aujourd'hui la Nouvelle-Californie fait encore une trop faible consommation de nos produits pour que nous puissions y diriger nos bâtimens avec assurance. Des expéditions aussi lointaines ne donneraient de bénéfices certains qu'autant que nous aurions un comptoir, et par conséquent une autorité consulaire sur quelque point de la côte.

Une maison française établie en Californie devrait posséder quelques fortes embarcations propres à remonter les rivières; elles seraient employées à approvisionner de marchandises d'Europe les missions, les pueblos, les presidios, et à recueillir les productions du pays; il lui faudrait en outre un ou deux petits navires destinés à parcourir la mer vermeille et les côtes du Mexique avec des cargaisons françaises et californiennes; ces bâtimens pourraient aussi être expédiés à Noutka ou sur d'autres points de la côte nord-ouest, afin d'y faire la traite des pelleteries.

Navigation.

La Nouvelle-Californie ne possède point de navires, quoiqu'elle ait de bons ports, des côtes saines et d'excellens bois de construction.

Quelques missionnaires ont cependant des chaloupes et des canots construits dans les établissemens russes. Ces embarcations, montées par des Indiens, ne sortent jamais des rivières, ni des anses. Les baies de Todo, Santos, San-Pedro, Santa-Barbara, San-Luis et Santa-Cruz, offrent de bons mouillages, avec toute facilité d'y faire des vivres, de l'eau et du bois; mais les bâtimens n'y sont en sûreté que pendant la durée des vents de nord-ouest, c'est-à-dire de mars en décembre.

Le port de San-Diego est grand, bien fermé, et il serait impossible d'en trouver un plus sûr. Mais une barre, qui ne donne que trois brasses et demie d'eau à la mer étale, traverse l'entrée du goulet.

La baie de Monterey a 8 lieues d'ouverture sur 6 de profondeur, et est entourée de beaux arbres. La pointe du sud, Punta pinos, forme auprès du Castillo une anse dans laquelle une dizaine de grands bâtimens peuvent trouver un abri sûr en toute saison.

Port de San-Francisco.

Un chenal parfaitement sain, d'une lieue de lon-

gueur, sur une largeur presque égale, et terminé par un goulet étroit conduit dans le port de San-Francisco. Cet immense bassin se divise en trois branches, qui s'étendent, l'une à 15 milles dans le nord, l'autre à 28 dans le sud-est, et la troisième à 25 milles dans le nord-est. Cinq petites îles se trouvent dans le hâvre; mais loin de nuire à la navigation, elles offrent de bons mouillages, du bois et du gibier.

Cinq missions, un pueblo et un presidio, renfermant en tout une population de 6,540 ames, sont les seuls établissemens que les Espagnols aient fondés autour de la vaste baie de San-Francisco.

Le bras du port, qui se prolonge dans le nord-est, semble en partie fermé par l'embouchure du San-Sacramento et du San-Joaquin, deux fleuves qui viennent confondre leurs eaux dans cette méditerranée. Le San-Sacramento, dont la largeur est de 2 à 5 milles, peut être remonté à plus de 60 lieues même par des vaisseaux de ligne.

La chasse des phoques et d'autres animaux à fourrures précieuses produirait de grands bénéfices à San-Francisco. On estime que la baie peut fournir par an 2 à 3,000 loutres d'aussi belle qualité que celles de la rivière de Cook.

Mais sans entreprendre d'énumérer les qualités du port de San-Francisco, il me suffira de rapporter l'opinion des navigateurs qui l'ont visité; or, Vancouver l'a déclaré le meilleur port du monde, et

Kotzebue n'hésita point à le dire capable de contenir toutes les flottes de la chrétienté.

Toutefois je ne terminerai point sans faire des vœux pour que la marine française profite au plus tôt des avantages que lui offre la Nouvelle-Californie, seule contrée de toutes les Amériques Occidentales qui réunisse toutes les conditions d'une bonne relâche. En effet, outre l'abondance du bois de construction et de vivres qui s'y trouvent à moindre prix qu'en aucun lieu d'Europe, le voisinage des établissemens russes met à même de s'y procurer de la toilerie, des cordages, et tous les objets de rechange.

Nos bâtimens de guerre en station dans la mer du Sud trouveraient donc une très grande économie à s'approvisionner en Californie. Leur présence sur cette côte ne serait point d'ailleurs sans utilité pour notre commerce.

LETTRE

SUR LE ROYAUME DE TOUNG KING

DE

M. F.-X. MARETTE, PRÊTRE FRANÇAIS.

Janvier 1833.

Le Toung king est un état d'Asie dans la presqu'île orientale de l'Inde, au sud de la Chine sous la zône torride, s'étendant du 17e au 23e degré de latitude nord; il a environ 150 lieues de long sur 100 de large, il est borné au nord par la Chine, à l'orient par la mer, au midi par la Cochinchine et à l'ouest par les montagnes de Laos. Un grand fleuve, qui a sa source en Chine, traverse le Toung king du nord-ouest au sud-ouest. Ce pays est tributaire de la Chine, il a été royaume, mais actuellement il n'est plus qu'une partie principale de l'empire d'Annam.

Les annales de ce pays, recueillies depuis six cents ans et imprimées depuis deux siècles seulement, sont mêlées de beaucoup de fables. Le Toung king est extrêmement peuplé, on lui donne vingt millions d'habitans, il se divise en douze provinces, qui sont :

Chou nam, c'est-à-dire province du midi.
Chou dông, — province de l'est.
Chou bâc, — province du nord.
Chou dôai, — province de l'ouest.
Chou koâng hien.
Chou lang.
Chou thai.
Chou thou yen.
Chou houng.
Chou caô bang.
Chou thanh.
Chou nghé.

Le pays est arrosé par un grand nombre de fleuves, ce qui facilite beaucoup les transports et les communications mercantiles; aussi, si l'on n'y voit pas des voitures, les fleuves, en revanche, sont couverts de bateaux.

Le gouvernement est despotique et absolu, cependant il existe des lois assez sages renfermées dans un code imprimé. Le roi les fait exécuter. Il n'a pas de femmes, mais il entretient un grand nombre de concubines. Le souverain actuel, qui n'a que trente-neuf ans, a déja trente enfans mâles, sans compter un grand nombre de filles.

L'administration se compose des ministres et de deux classes de mandarins, les mandarins militaires et les mandarins lettrés; ces deux classes seules sont nobles : il n'y a de noblesse que celle que donne le mérite. Dans le civil comme dans le militaire, il y a

neuf degrés de mandarins; les plus distingués dans le militaire remplissent les premières dignités de l'état et du palais du roi, et les six premiers mandarins lettrés sont les ministres, ceux-ci réunis aux cinq premiers mandarins militaires forment une cour suprême présidée par le roi.

Cette cour siége publiquement, et le roi donne audience à tout le monde. Ce tribunal est suprême et juge en dernier ressort. Dans toutes les provinces, il existe aussi les mêmes tribunaux, mais qui sont subordonnés au premier.

Chaque vice-royauté ou province (*chou*) se divise en plusieurs départemens *phi*, chaque département en plusieurs arrondissemens *hou yén*, un arrondissement en plusieurs cantons *tông*, un canton en plusieurs municipalités *chá*, et celles-ci en plusieurs villages *thòn*, et enfin chaque village en plusieurs sections *chòm*.

Les provinces, préfectures et sous-préfectures sont gouvernées et administrées par des mandarins ou officiers nommés par le roi, et dans chaque canton, municipalité et village, par des officiers ou chefs nommés par le peuple.

Le Toung king n'a, à proprement parler, qu'une seule ville, et c'est la capitale. Mais les villages sont nombreux et très peuplés, et ils sont entourés d'arbres ou de haies en bambou qui en défendent l'entrée.

L'armée est 110,333 hommes, contingent requis

par la loi. Il y a en outre la garde royale et celle des volontaires au service des mandarins, ce qui fait en tout 150,000 hommes pour le royaume d'Annam, dont on laisse 50,000 dans le Toung king, répartis dans toutes les provinces. Des Français qui se réfugièrent dans ce pays en 1774 et 1792, donnèrent à l'armée une assez bonne organisation. Elle est armée comme en Europe, outre la flèche, la lance et le bouclier : la marine a été aussi améliorée; il y a des vaisseaux à l'européenne.

La terre est fertile, mais les récoltes varient beaucoup selon les saisons. Le pays bas et pluvieux est sujet aux inondations. Les montagnes sont malsaines. Les sécheresses nuisent beaucoup à la récolte du riz. Les insectes, les typhons, les voleurs et les exactions des mandarins sont des fléaux qui accablent les cultivateurs qui sont très malheureux. Les champs donnent généralement deux récoltes de riz ou de riz et de coton par an. La canne à sucre y vient fort bien. Quant aux légumes, la terre en produit avec une rapidité étonnante. Les fruits y sont aussi très abondans. Les impôts sont exorbitans, et l'argent rare et à un intérêt très élevé. Les mandarins sont payés en partie avec du riz.

L'industrie est misérable et le commerce presque nul avec l'étranger, mais il est très actif à l'intérieur, surtout pour les denrées. Les principales productions du pays sont le riz, le coton, les bois durs, les soies et les étoffes de divers genres. La

boisson ordinaire est du thé, comme en Chine, car il n'y a pas de vin. On fait une liqueur fermentée avec du riz, mais elle est chère. On fabrique aussi du sucre brut de cannes, de l'huile et une grande quantité de beau sel.

On fabrique une grande quantité de papier d'écorce d'arbre, et il y a une imprimerie à Ting king; on exploite aussi quelques mines d'or qui est très pur.

On travaille au Toung king de jolis ouvrages en bois recouverts d'un élégant vernis, comme en Chine, et de jolies nattes en jones tissées au métier. L'ivoire, l'ébène, le bois de fer, les écailles de tortue, la cannelle, l'indigo et le cuivre sont encore les productions de ce royaume.

Le poisson est, après le riz, l'aliment le plus usuel; il est très abondant, de bonne qualité et à bas prix. Une saumure, extraite de poissons fermentés et réduits en pâte dans de grandes cuves, fait l'assaisonnement ordinaire des mets; la viande est rare, excepté celle de porc; on en mange même fort peu. On a en horreur l'usage du lait. Les Toungkinois mangent beaucoup de légumes, les grands seuls mangent des fruits, tels que bananes, oranges, ananas, pêches, cannes à sucre, melons d'eau, etc. Il n'y a ni poires, ni pommes, ni cerises.

On trouve dans ce pays des animaux de toute espèce, buffles, bœufs et vaches pour le labourage, chevaux, chiens, chats, chèvres, cochons, éléphans, tigres, ours, rhinocéros, renards, cerfs, gazelles

musquées, sangliers, singes, poules, pigeons, canards, oies, moineaux, hirondelles, tourterelles, pies, aigles, chauves-souris, corbeaux, tortues, écrevisses, grenouilles, serpens et insectes de toute espèce, et surtout des fourmis; les blanches dévastent les récoltes et les provisions de ménage dans les maisons. Les chevaux ne servent guère que pour la monture de quelques mandarins subalternes; les personnes de distinction se font porter dans des hamacs suspendus par les deux bouts à un gros bâton de bambou.

Le bétel et l'arec sont d'un usage général chez les deux sexes, qui les mâchent constamment.

La monnaie consiste en deniers de cuivre percés au milieu et réunis en ligature; elle est très incommode à cause de son poids.

Les habitations sont très simples; les pagodes, les palais et édifices des grands sont seuls couverts de tuiles ou briques, tout le reste est couvert de chaume. Les murs sont en planches ou en tiges de bamboux, revêtus d'un peu de terre grasse. On élève ces maisons à deux pieds du sol à cause de la grande humidité de la terre. L'eau à boire est mal saine.

Les chaleurs, quoique fortes, sont supportables; l'hiver n'a pas de neige, mais le vent du nord est très piquant pendant un mois ou deux.

Les Toungkinois sont d'une taille médiocre, mais bien proportionnée; leur visage est large, sans être

aussi aplati que celui des Chinois, ils ont le nez et les yeux petits, leur chevelure est noire ainsi que la barbe, ils conservent les cheveux longs, mais ils n'ont qu'un peu de barbe à l'extrémité du menton, et ils ne la coupent jamais. Leur teint est brun, cuivré ou olivâtre selon la condition des personnes plus ou moins exposées aux ardeurs du soleil; on voit peu d'individus contrefaits, les hommes et les femmes ont les dents blanches, mais vers l'âge de 18 ans, ils les teignent en noir. Les gens qui veulent trancher du grand, laissent croître leurs ongles comme en Chine.

L'habillement consiste en une espèce de chemise qui croise par devant, sous laquelle on porte un large caleçon ou pantalon. Quand on s'habille en cérémonie, on ajoute un habit long qui croise aussi et qui a des manches fort amples. La couleur varie, en général c'est le noir que l'on préfère. Les habits communs sont ordinairement de couleur marron. L'habit des femmes diffère peu de celui des hommes. On ne connaît point les bas ni les souliers, on marche nu-pieds, seulement quand on sort, on porte des sandales. La coiffure consiste en une pièce de toile plus ou moins fine dont on entoure la tête; le chapeau, qui est de feuilles de palmier, est d'une dimension extraordinaire et ne se porte guère qu'en voyage; ce qu'il a de singulier, c'est que le rebord n'est point placé au bas de la calotte comme en France, mais bien à la partie supérieure, comme

les rebords des casquettes, il sert de parasol et de parapluie. On laisse les enfans aller nus pendant long-temps.

La femme n'est point cloîtrée comme en Chine; on a des domestiques, mais point d'esclaves. Les occupations des femmes sont à peu près les mêmes que chez nous. Les fils aînés sont très considérés et ils ont dans la succession paternelle une plus grande part que leurs frères.

La justice est vénale; on emploie la torture pour tirer des aveux aux criminels; en prison on leur met la cangue au cou; c'est une espèce de table avec un trou pour y passer la tête; elle est plus ou moins pesante selon la gravité du crime; c'est une vraie torture; on ne peut se tenir ni droit ni couché. La peine capitale consiste à avoir la tête tranchée par le bourreau; les grands sont étranglés comme en Chine.

La nourriture est assez frugale; on fait deux ou trois repas comme en France; quand on reçoit une visite, il faut offrir du thé, la pipe et le bétel; on s'assied à terre sur des nattes; la table est un plancher un peu plus élevé que le sol des appartemens; dans les grands repas on se range quatre par quatre autour de petites tables.

En approchant des mandarins on se prosterne trois fois; une seule salutation suffit entre égaux. On aborde rarement un supérieur sans présent, qui consiste en une ligature de deniers, des fruits, des

poissons, un cochon, de la toile ou quelques meubles ou raretés du pays.

La médecine est fort en vogue au Toung king ; les médecins apprennent cet art dans les livres chinois; la connaissance des simples et l'expérience constituent tout leur savoir; ils ignorent complètement l'anatomie, car l'ouverture du cadavre serait un crime; ils emploient les pillules, les onguens et les emplâtres; ils saignent rarement, mais le moxa est fréquemment employé. Il y a diverses maladies particulières au pays : la lèpre y est commune.

Les Toungkinois sont idolâtres : leur religion est à peu près la même que celle des Chinois; les prêtres du pays jouissent de peu de considération.

Le caractère des Toungkinois est assez doux, mais brusque avec les inférieurs, peu susceptibles de grands crimes comme de grandes vertus; ils suppléent à la faiblesse par la fourberie, mais avec plus de réserve que les Chinois; ils aiment le faste et les honneurs ; graves dans leurs manières, ils ont néanmoins l'esprit léger et inconstant ; ils sont très adonnés au vol.

La langue du Toung king est facile à apprendre, mais très difficile à prononcer ; elle a peu de mots, et tous sont des monosyllabes; la construction est dans l'ordre naturel ou dans la succession des idées ; la syntaxe est presque nulle ; il n'y a ni déclinaisons ni conjugaisons, mais beaucoup de petites particules : le même mot devient tour à tour substantif, adjec-

tif, pronom, verbe, adverbe; cependant le langage est clair, mais il est comme chantant.

La langue chinoise a quatre tons, mais la toungkinoise en a six dans la prononciation; savoir l'égal, le grave, l'aigu, le sourd, le léger et le pesant : c'est à peu près comme des notes de musique. Il faut élever, baisser, appuyer, prolonger, couler doucement la voix. Un grand nombre de mots ont ces six tons, et ils varient en autant de significations. Ainsi, par exemple, le mot *ma*, écrit sans accent, signifie chanvre, *ma*, moisson, *ma'*, les jours, *mà*, mais, *mấ*, cheval, *mẵ*, sépulcre, etc. Les mots réunis forment encore d'autres expressions. Les accens divers placés sur les mots désignent le ton, à peu près comme le ferait une note de musique : ainsi on écrit *ma*, *m,a*, *mả*, *mà*, *mạ̀*. Ces différens tons s'apprennent naturellement dans l'enfance; mais les étrangers ont beaucoup de peine à prononcer les mots selon leurs tons convenables. Nos caractères alphabétiques ne peuvent exprimer ces sons; on y supplée par des signes et par l'usage.

Cette langue abonde en expressions pour les choses usuelles et sensibles, mais elle est très pauvre pour tout ce qui concerne les procédés de mécanique et les beaux-arts; elle est absolument dépourvue d'expressions pour les idées abstraites, mais riche en formules obséquieuses. Elle est fort restreinte dans les choses spirituelles et qui ont rapport à la religion. Quand deux substantifs sont pla-

cés à côté l'un de l'autre, le premier gouverne le second, ainsi *l'argent vous* signifie l'argent qui vous appartient.

Le chinois est la langue savante du Toung-king; elle est propre aux lettrés et aux mandarins; elle peut être considérée à cet égard comme la langue latine en Europe. Quant à la manière de qualifier les personnes à qui l'on parle, elle est toujours respectueuse. On qualifie un égal ou un inférieur du titre de *frère*. Parle-t-on à un père, on s'appelle fils. On qualifie les personnes respectables du titre de *grand-père*, *ong*; et l'on y ajoute souvent le mot *già*, qui signifie *vieux*, parce que la vieillesse est en honneur. On appelle les personnes titrées du nom de leur place ou dignité. On donne aux prêtres missionnaires le nom de *trisaïeul*, *cô*.

Les missionnaires européens catholiques ont été obligés de composer un alphabet particulier pour écrire la langue de ce pays avec les caractères latins. Le voici :

Voyelles.

á ă ạ e ệ y o ô ọ u ụ.

Consonnes.

b bl c ch' d *barré* g gh h k kh l m n ng ngh nh ph qu r s t th tr v x.

Consonnes finales.

c e h m n ng nh p t.

Signes employés pour désigner les six tons qu'on peut appliquer à chaque mot, appliqués à la lettre *a*.

Ton uni ou égal.	*a*	sans aucun signe.
Ton sourd. . . .	*à*	en descendant.
Ton aigu. . . .	*á*	en montant.
Ton grave. . . .	*ạ*	
Ton léger.. . . .	*ả*	
Ton pesant. . . .	*ă*	

RAPPORT PRÉALABLE

FAIT

A L'ACADÉMIE DES SCIENCES

DE SAINT-PÉTERSBOURG

SUR UN VOYAGE EN CHINE,

ENTREPRIS

PAR ORDRE DE S. M. L'EMPEREUR;

PAR M. GEORGE FUSS.

De retour depuis quelques jours seulement d'un voyage lointain, où, dans l'espace de deux ans et demi, j'ai parcouru au-delà de vingt mille verstes dans des contrées peu connues et en partie inaccessibles jusqu'alors, mais qui sont du plus haut intérêt sous le rapport scientifique, tant par la variété des productions et des sites, que par l'immense étendue qu'elles occupent, j'avoue, Messieurs, que ce n'est pas sans quelque crainte que je me présente à cette chaire académique pour donner un court aperçu des travaux qui m'ont été confiés dans ce voyage. Souf-

frez qu'avant d'aborder mon sujet, j'ose réclamer votre indulgence en faveur d'un travail qui, exécuté à la hâte et non extrait de mes journaux, ne peut être que très imparfait, puisqu'il a fallu me borner à ce que m'a retracé ma mémoire; mais l'invitation qu'a daigné m'adresser M. le président de cette académie, était un témoignage de bienveillance trop flatteur pour que je n'y répondisse pas avec tout l'empressement qu'il mérite. Puissent la nouveauté et l'intérêt du sujet faire excuser l'imperfection de ce rapport et mériter l'attention de ce brillant auditoire!

D'après les comptes rendus annuellement, lus par M. le secrétaire perpétuel de l'académie, on sait que, sur la proposition de M. le vice-chancelier comte de Nesselrode, à la fin de 1829, relativement aux instructions à donner à la mission qu'on allait envoyer à Péking, deux savans lui furent adjoints avec l'assentiment de S. M. l'empereur, et eurent ordre de se réunir aux missionnaires à Kiaktha. J'eus l'honneur d'être choisi pour faire partie de cette expédition scientifique, en qualité d'astronome. Ce choix, en m'ouvrant une carrière où il m'était permis de rendre par mes propres travaux, quelque service à la science, à l'aide des connaissances dont je suis redevable à la sollicitude de l'académie, ce choix, dis-je, était aussi flatteur pour mon amour-propre, que conforme aux désirs que je nourrissais depuis long-temps.

D'après les paroles du célèbre Humboldt, prononcées il y a peu de temps dans cette enceinte, « le voyageur met en œuvre ce qui, par l'influence bienfaisante des académies, par les études de la vie sédentaire, a été préparé dans le silence du cabinet; » nous ajouterons qu'à son tour, le voyageur attentif et consciencieux possède le moyen de fournir aux savans d'importans et nouveaux matériaux pour leurs profondes études, et que ce sont principalement ces efforts réunis dans le champ des recherches et des théories, qui, de nos jours, ont porté les sciences exactes et les sciences d'observations à ce haut degré de perfection où elles sont arrivées. C'est l'intime conviction de ces vérités qui, durant mon voyage, a soutenu mon ardeur dans l'accomplissement de la mission dont m'avait chargé l'académie.

Mes instructions portaient d'abord: de recueillir les données pour le calcul des longitudes et des latitudes de plusieurs lieux dans les gouvernemens de Tobolsk, Tomsk, Ienisseïsk, Irkoutsk, jusqu'à Kiakhta, la Mongolie et jusqu'à Péking, et de déterminer rigoureusement la position géographique de la *Maison magnétique* que je devais établir dans cette capitale; ensuite de déterminer les trois coordonnées magnétiques dans tout le voyage, de mesurer exactement la déclinaison au moyen d'un cercle de déclinaison de Gambey à Nijni-Novgorod, Tobolsk, Irkoustk et Péking, où je devais en outre observer, aux épo-

ques convenues, les oscillations horaires de l'aiguille aimantée. Enfin, il m'était prescrit, dans mes instructions, de faire des observations météorologiques non interrompues, et un double nivellement à partir de la mer d'Okhotsk jusqu'à la mer Caspienne. Quant à ce dernier point, ce vaste et hardi projet de M. Parrot, ne put être exécuté. Le but de ce projet était de réunir la Baltique à l'Océan oriental par une chaîne d'observations barométriques correspondantes, faites de dix verstes en dix verstes; mais la pratique nous a prouvé, à notre grand regret, que les obstacles que nous rencontrions dans l'empire voisin et les autres obligations nombreuses qui nous étaient imposées, se trouvaient incompatibles avec son exécution. Ce nivellement a été remplacé par celui qui a été fait entre le Baïkal et Péking, dont l'élévation au-dessus de la mer pourra être déduite des observations quotidiennes faites durant notre séjour en ces lieux, c'est-à-dire, de décembre 1830 à juillet 1831.

Qu'il me soit permis de communiquer quelques détails relatifs à ce nivellement exécuté par mon collègue M. le docteur Bunge, pendant notre voyage en Chine. Le profil de la route déterminé à l'aide de ces observations, ou la position des points relativement aux couches de l'air, donne une nouvelle idée sur la conformation des plaines du centre de l'Asie, connues sous le nom de Step de Gobi. Du Baïkal, dont la hauteur au-dessus de la mer est

de deux cents sagènes (426 mètres), la ligne du profil s'élève dans le step de la Selenga, et de là s'étend jusqu'aux contrées situées de l'autre côté des monts Khingkan. C'est la Mongolie Heureuse; les sommets de ses montagnes élevées sont couverts d'épaisses forêts, les vallées arrosées de torrens nombreux et limpides où un sol fertile produit la plus riche végétation. Mais lorsqu'on a franchi les crètes de ces montagnes menaçantes, le pays prend soudain un aspect tout-à-fait différend; aux vallées fertiles et bien arrosées succèdent des steps déserts et arides dont le sol, composé de gravier, n'est par conséquent nullement propre à conserver l'eau et l'humidité. Ce pays, coupé d'orient en occident par des élévations onduleuses et d'une pente douce, présente une contrée neutre sous le rapport géognostique, car elle n'appartient à aucun des domaines de l'Océan. Ici le baromètre commence visiblement à monter, ce qui continue jusqu'aux lieux où le voyageur, fatigué déja de l'aspect des déserts qui l'environnaient, se trouve au milieu de cette immense mer de sable de Dourma, partie du désert que les Chinois désignent sous le nom de Châ mo. De ce lieu nous nous élevâmes rapidement sur la limite méridionale de la Haute Mongolie, et après avoir franchi le Bourgassatou, premier ruisseau qui coule en Chine, et passé d'abord des défilés étroits, et ensuite de larges vallées de chaînes de montagnes rocailleuses, soutiens du step de Gobi, nous descendîmes

dans la vallée de Tchy-li, située, pour ainsi dire, au pied même de la Haute Asie.

L'exposé du résultat des nivellemens exécutés ne nous présente pas, ainsi qu'on l'a cru jusqu'à présent, le step de Gobi comme la contrée la plus élevée du centre de l'Asie; cela n'est vrai que pour son enceinte, le step lui-même offrant une surface beaucoup plus basse. La contrée la moins élevée coïncide avec le step sablonneux. On peut, avec toute vraisemblance, conclure d'après le profil donné de ces contrées remarquables, que les autres profils offriront les mêmes circonstances. C'est un immense bassin qui nous reporte involontairement par la pensée vers l'époque reculée de l'histoire physique de notre planète, époque où le feu, agent actif de l'univers, débarrassa, en s'éteignant, l'atmosphère incandescente des vapeurs appesanties. A la suite de cette révolution, on vit sur les hauteurs une mer immense et isolée, destinée par la nature à pourvoir les Océans de l'abondance de ses eaux, en arrosant les contrées éloignées de la Chine, du pays des Mandchous et de la Sibérie. Une partie, en filtrant à travers un fond de gravier, se fraya des passages cachés ou souterrains pour arriver au pied des montagnes qui entourent le step de Gobi; l'autre, se dégageant en vapeur, fut poussée jusqu'aux sommets des montagnes septentrionales et devint le partage exclusif des rivières de la Sibérie.

Les observations des voyageurs font connaître

que ce sont les vents du nord qui dominent dans la Mongolie. Cela provient de la position de cette contrée qui est entre la brûlante Chine et la froide Sibérie. « Dans les steps, dit M. Timkovski, qui sont situés entre l'Ourga et les possessions des Tchakhar, comme lieux les plus élevés et les plus à découvert de la Mongolie, les vents s'y font continuellement sentir et surtout celui du nord-ouest, qui disperse par bourasques les nuages neigeux et les orages. C'est pourquoi l'on ne rencontre que rarement des neiges profondes dans le Gobi, tandis qu'on y souffre beaucoup plus souvent de la sécheresse. » Dans les couches supérieures de l'atmosphère, dans les régions des nuages, l'équilibre général porte à croire que les vents ont la direction du sud au nord; mais la chaleur, les montagnes et le défaut d'humidité de la Chine n'étaient point propres à compenser la perte d'eau de la mer qui se dessécha. A présent elle est parvenue à une siccité complète, et les seuls vestiges de son existence s'offrent à nous dans les parties basses de la vaste étendue couverte de fin gravier; un autre témoignage, ce sont peut-être les lacs stagnans formés dans ces contrées sablonneuses. En entrant dans les terres des Sounit orientaux, nous avons rencontré de semblables lacs. »

Cet aspect fait naître la question suivante : d'où peut provenir cette stérilité, ce dénuement absolu de forêts et de rivières dans la partie orientale de la

Mongolie que nous avons visitée? Des contrées élevées, balayées au loin par des vents âpres, sans abri contre l'ardeur du soleil, sous un climat à la fois sec et froid, ne sauraient avoir un sol favorable à la végétation; il résulte en outre de cet état de choses que les couches de sel amer qui se forment à la surface du sol le privent de l'humidité indispensable à la vie des plantes de contrées plus fortunées. L'absence des rivières suppose l'existence d'un phénomène qui, par son importance, mérite d'attirer toute l'attention des géologues : les parties les plus élevées de ce bassin sont de semblables steps, unies et nullement propres à produire des sources, et les montages, ces grands réservoirs des eaux, ne se formèrent qu'au-delà de cette enceinte. En effet, ce ne fut qu'après avoir passé les groupes des belles montagnes du Nord que nous arrivâmes sur les hauteurs septentrionales du Gobi, et, en descendant la pente méridionale, nous aperçûmes l'horizon montagneux de la Chine.

Il ne serait peut-être pas hors de propos de dire ici quelques mots sur les relations qui existent entre le step et les chaînes de montagnes qui l'entourent.

Suivant l'hypothèse de M. de Humboldt, l'Altaï n'est point une chaîne LISIÈRE (*Randgebirge*) du nord-ouest de la Haute Asie, mais il entoure la grande masse de terres élevées de l'Asie intérieure. M. Ritter appelle de semblables montagnes CHAÎNES

DE CIRCONVALLATION (*Umwallungen*), pour les distinguer des chaînes qui ne sont que lisières. C'est ainsi que le Khingkan, considéré comme la limite orientale du Gobi, est une chaîne de circonvallation. Il en est de même de la limite septentrionale de ce désert, limite formée par la partie occidentale de la chaîne qui, ligne de partage des eaux, part d'un même nœud avec le Iablónoï khrebet et coupe la frontière de la Sibérie sous le 50e degré de latitude nord et le 115e degré de longitude orientale de Paris. De là, cette ligne de partage poursuit sa direction jusqu'à la mer, et s'aplanit dans la vallée du fleuve sous la forme d'un cap étroit. Ce système de montagne se trouve sur le versant oriental du continent, et a, dans ses sections transversales, un niveau horizontal fortement marqué par plusieurs rivières. Le Keroulun coule du versant méridional de cette chaîne dans la vallée longitudinale qu'elle forme avec les hauteurs du Gobi; possède partout un niveau égal à celui de l'Onon, et parvient, à travers la contrée devenue presque horizontale (1), au lac considérable nommé Dalaï, formé dans les vastes steps où se rencontrent les versans des trois hauteurs, par le Khaïnar qui descend des hauteurs du Khingkan.

Il faut ranger dans une autre catégorie les pays montagneux que nous avons traversés, c'est-à-dire,

(1) Les points extrêmes de l'Argoun ne permettent de remarquer qu'une inclinaison insignifiante.

pour me servir des dénominations usitées, les extrémités orientale et méridionale du Khingkan. Tandis que les premiers systèmes s'offrent à nous comme chaînes isolées et lignes de partage des eaux, ces derniers pays se trouvent sur les penchans des hauts steps du Gobi, le versant du sud vers la Chine, et celui du nord vers les terres basses de la Sibérie; ils sont coupés de montagnes dont les directions suivent principalement les déclivités de ces versans. La terrasse septentrionale a une inclination vers le nord-ouest, et semble atteindre son point culminant dans les hautes montagnes de la Daouvie, connues sous le nom de Kentaï, dont les faîtes neigeux s'aperçoivent, tant de Gakhtsa khoudouk, contrée des hauts steps septentrionaux que nous avons visités, que du Iablonoï khrebet; de l'une de ces stations, dans la direction des sources du Kherlon, et de l'autre, dans la direction de celles de l'Onon.

Il suit de ce qu'il vient d'être dit, que c'est à tort que le pays montagneux, situé sur la terrasse entre le Khangaï et les crètes de la Daourie, porte le nom de Khingkan. Il ne paraît être que le produit de la formation de ces dernières. Il en est de même de la prétendue extrémité méridionale du Khingkan dont nous venons de parler, et qui semble tirer son origine de la formation primitive de la roche centrale. Cette extrémité, quant à ses formes extérieures, offre peut-être le passage sensible des chaînes de rochers sauvages et pittoresques qui forment les dé-

chirures du plateau et courent vers le sud, aux groupes de montagnes couvertes d'épaisses forêts, et aux vallées marécageuses dont se compose le système du Khingkan, limite orientale du haut plateau. Suivant les rapports des voyageurs, la grande montagne de Pétcha semble confirmer cette transition. En général, il serait toujours bon, dans la dénomination des contrées montagneuses, de s'attacher au type que la force créatrice leur a imprimé.

En suivant la lisière du désert, nous y trouvons encore une troisième espèce de limites qui semble dominer à l'ouest; ce sont des arètes transversales. M. de Humboldt parle d'une réunion vraisemblable du grand Altaï avec de Tian chan sous le 45° de latitude septentrionale et le 90° de longitude à l'orient de Paris; il suppose en outre, ce qui se trouve confirmé par la géographie impériale chinoise, une arète transversale dans le désert entre le Tian chan et les montagnes neigeuses nommées In chan. A en juger d'après l'inclinaison du plateau qui tend à former une espèce de bassin, on peut, on doit même supposer une semblable arète transversale entre le Khangaï et le grand Altaï, et où serait-ce plus conforme à la nature qu'au point où le Khangaï semble finir, savoir là où l'Onghi, dernière rivière de step assez considérable, sort de sa pente méridionale et où la branche finale du grand Altaï permet encore de le considérer comme un système isolé de montagnes; c'est-à-dire, sous les 105° de longitude de Paris.

Ces arêtes transversales seraient par conséquent la partie occidentale de la vaste enceinte du bassin dans lequel les rameaux du Khangaï, du Tian chan et de l'Altaï, viennent se perdre en s'aplanissant.

Voilà, Messieurs, quelques détails tirés des observations faites dans la route qui sépare deux grands peuples dont les institutions, les mœurs et les coutumes diffèrent entre elles d'une manière si frappante. A cette occasion, je ne puis m'empêcher de dire, que la première fois que je fis usage de mes instrumens en présence des Chinois, je ne rencontrai pas les difficultés que la méfiance qu'on leur suppose ordinairement, aurait pu me faire craindre. Les Chinois, soit dans notre voyage, à travers la Mongolie, soit à Péking même, loin de s'opposer à mes travaux, semblaient au contraire s'y intéresser, et souvent même y prenaient une part active, reconnaissant tantôt dans ces travaux des recherches astrologiques, tantôt des observations du phénomène de la force magnétique qui excite à un si haut degré leur curiosité. C'est ainsi qu'avec la bienveillante coopération de M. le colonel Ladigouski, chef de la mission, je pus étendre mes opérations sur tous les objets que mes instructions renfermaient. En outre, à mon départ de Péking, je laissai pour dix ans dans la maison magnétique qui y est construite, la grande boussole d'inclinaison de Gambey; j'ai déja eu la satisfaction de recevoir une lettre de M. Kovanka, missionnaire qui s'est chargé des observations magnétiques, et dans laquelle

il m'annonce le commencement de ses opérations.

Afin d'obtenir des résultats correspondans, relatifs aux oscillations périodiques du réseau magnétique sous le même méridien, mais dans des latitudes fort éloignées les unes des autres, S. E. M. le ministre des finances a fixé une somme pour la construction d'un semblable observatoire à la grande fonderie de Nertchinsk, distante de Péking de 11° 6′ de latitude et de 3° de longitude E. La construction m'en a été confiée et je l'ai fait exécuter, lorsque j'ai parcouru le sud-est de la Sibérie.

Les matériaux que j'ai rassemblés, paraîtront dans l'ordre suivant : — Voyage à Péking, séjour dans cette ville, contenant les calculs complets des observations magnétiques et météorologiques; ces matières composeront la première partie; — la seconde comprendra la détermination des coordonnées géographiques et magnétiques dans la Russie, la Mongolie et les parties sud-ouest et sud-est de la Sibérie; — la troisième enfin traitera des observations orographiques faites dans le sud-est de la Sibérie, et contiendra une relation du voyage dans la Daourie occidentale.

J'ose espérer que pour la rédaction de mes travaux, Messieurs les académiciens daigneront m'honorer de leurs conseils; c'est aux leçons de ces illustres maîtres, que déja je suis redevable de la confiance dont l'académie a bien voulu faire preuve à mon égard.

Heureux si la publication de ce que j'ai fait, peut, quant aux résultats de ce voyage, répondre à l'attente du monde savant. Mais ma plus douce récompense sera sans doute l'approbation de cette académie dans les annales de laquelle se conserve encore le souvenir des services de mon bisaïeul, de mon aïeul et de mon père, et à laquelle je suis redevable moi-même de mon éducation scientifique. Le désir d'offrir à l'académie les témoignages d'une gratitude sans bornes, m'a seul soutenu dans les travaux pénibles et dans les privations auxquelles j'ai été soumis pendant ce voyage, et cette même ardeur me portera toujours à rechercher toutes les occasions où mes faibles moyens pourront être de quelque utilité à l'académie.

LA CAPTIVE BIRMANE.

Quiconque n'a pas visité ou habité les contrées orientales, ne peut se faire qu'une idée imparfaite de l'atroce barbarie des chefs et des soldats en temps de guerre et des actes de férocité qui signalent leur passage.

Lorsque l'armée anglaise entra en campagne sur les frontières nord-est des possessions de la compagnie des Indes, les généraux Birmans firent replier les détachemens répandus sur différens points pour concentrer leurs forces principales vers le midi, où les armes victorieuses de sir Archibald Campbell avaient déja enlevé le port le plus important de l'empire.

A cette époque, après la retraite de l'ennemi qui avait exercé de tels ravages dans le pays de Katchar, qu'il n'y avait presque aucune famille qui n'eût à pleurer sur les pertes les plus douloureuses, je parcourus les cantons où les dévastations s'étaient le plus cruellement fait sentir. Je remontai le cours du Sourma depuis Sylhet, pendant quinze jours, et arrivé au lieu que j'avais désigné pour mon débarquement, j'y trouvai mes éléphans avec mon fidèle Abdoulah. La ri–

vière se détournant alors vers le sud, je quittai mes embarcations et me dirigeai à l'est en suivant les traces des Birmans. Je traversai péniblement plusieurs torrens, et je gravis d'âpres montagnes. Il fallait à raison de la nature fangeuse des terres, conduire les éléphans avec une prudence extrême pour éviter les fondrières nombreuses au milieu desquelles nous cheminions; enfin nous parvînmes à une grande forêt habitée par la race à demi-sauvage des Nagas.

J'étais assis en dehors de ma tente, admirant en silence la beauté du spectacle que présentaient la campagne et les montagnes environnantes, en fumant avec délices mon houkah, lorsque Abdoulah s'approcha d'un air à me faire pressentir qu'il avait quelque chose d'intéressant à me communiquer, et, après une légère inclination, il se hâta de me prévenir qu'un parti de Nagas, campé nouvellement dans la forêt, avait à vendre, parmi d'autres objets de commerce, une jeune femme qui était tombée au pouvoir des Birmans.

Je pris aussitôt le parti d'aller droit au camp des Nagas que je trouvai assis autour d'un grand feu auprès duquel étaient rangés symétriquement des morceaux de bambous verts qui, en guise d'ustensiles de cuisine, servaient à cuire leur riz et les végétaux qu'ils avaient recueillis dans la forêt. Le jour venait de finir, et les flammes éclairaient les traits fortement prononcés de ces montagnards qui, à un signal du plus ancien de la tribu, se levèrent en dé-

ployant leurs formes musculaires, et sautèrent sur leurs armes pour être prêts à se défendre en cas d'attaque. Voyant qu'ils n'avaient rien à redouter, ils reprirent tranquillement leurs places auprès du feu et entamèrent avec nous une conversation bruyante souvent interrompue par de grands éclats de rire. A une petite distance étaient déposés avec ordre leurs paniers de forme conique, tissus en coton, dans les interstices desquels on entrevoyait les bagatelles provenant de leurs montagnes qu'ils sont dans l'usage de troquer contre d'autres marchandises qui leur sont nécessaires. Mais je ne découvrais pas l'objet de nos recherches et j'allais prendre des informations sur son compte, lorsque plusieurs femmes se montrèrent au-dessus du terrain qui bordait le ruisseau et qui, par son élévation, nous avait empêchés de les apercevoir. Elles étaient chargées de fagots ramassés parmi des arbres que la violence du torrent, grossi par les pluies d'automne, avait déracinés, et riaient à gorge déployée, de la mésaventure d'une jeune fille qui venait de sortir toute mouillée de l'eau où elle était tombée, et qui, s'étant arrêtée pour tordre ses rares et courts vêtemens, ne paraissait nullement déconcertée de cet accident. Ma présence suspendit et devait suspendre leur accès de gaîté, car j'étais probablement le premier Européen qui s'offrait à leurs yeux. Elles firent quelques pas en avant sans dire un seul mot, et allèrent s'asseoir auprès des paniers; à leur arrivée, une femme se leva

et se traîna un peu plus loin pour faire place à l'une d'elles.

C'était la personne que nous cherchions, et j'allais m'en approcher, quand Abdoulah, avec la rigidité scrupuleuse d'un vrai Musulman, me pria de n'en rien faire et l'informa par signes que j'étais dans l'intention de l'acheter. Cependant comme je vis que ma démarche ne semblait pas déplaire à ces femmes, je m'avançai et je pus distinguer parfaitement les traits de la captive. Je reconnus facilement qu'elle était née dans la plaine, et je lui demandai s'il y avait long-temps qu'elle se trouvait entre les mains des Nagas, et si effectivement ils la conduisaient avec eux pour la vendre. Elle étendit son bras amaigri, quitta de nouveau sa place dont le sol avait été nettoyé pour la céder encore à une autre femme qui rapportait du bois, et enfin s'étant assise sur un amas de feuilles mortes à une certaine distance de ses compagnes, elle me répondit d'une voix très faible : « Seigneur, je suis née dans la plaine; ils veulent me « vendre. » Au ton de sa réponse, quoique surpris du peu d'intérêt qu'elle paraissait montrer à la perspective de retourner dans son pays, auprès de tout ce qui devait lui être cher, je lui offris de payer la somme qu'on me demanderait pour lui rendre la liberté, en lui promettant de la remettre dans les bras de sa famille. Sa seule réponse fut un profond soupir; levant ensuite la main, elle la laissa retomber dans l'attitude du désespoir, et pendant quelques ins-

tans, de grosses larmes inondèrent son visage d'une beauté remarquable, mais sur lequel étaient empreintes les traces des douleurs et des souffrances qu'elle avait éprouvées. Quand elle se fut un peu remise, elle s'écria : « Ai-je donc enfin trouvé quel-
« qu'un qui prenne mes maux en pitié! Ah! que le
« Ciel vous récompense! J'ai souvent prié le Tout-
« Puissant de mettre un terme à mon existence; c'est
« dans le tombeau seul que finiront mes malheurs
« et bientôt j'y serai en repos pour toujours. »

A force de sollicitations, je l'engageai à me suivre à mon campement. Un des Nagas s'assit devant elle et passa les mains autour de son cou, tandis qu'avec un morceau d'étoffe allant de l'épaule droite au-dessous du bras gauche sans être tendu, il forma un siége pour la malheureuse qui n'avait pas la force de se soutenir : c'est dans cet équipage qu'elle avait été transportée depuis les montagnes des Nagas dont les contours se dessinaient faiblement à l'horizon du côté du levant. Le porteur fut accompagné de tous ses camarades, armés de leurs *daou* (longues lances pointues par les deux bouts). Je fis préparer quelques restaurans pour la pauvre femme qui m'intéressait vivement, et Abdoulah se chargea de marchander le prix de sa liberté.

Il déposa un petit sac de roupies entre les mains d'un vieillard qui avait l'air d'un homme accoutumé et autorisé à agir pour le reste de la bande. Sa chevelure, tout hérissée, se dressait sur sa tête; une

ceinture, garnie de glands en coton de diverses couleurs, lui entourait les reins, et un ruban également en coton lui serrait le dessus du genou; ces deux espèces d'ornement, ainsi que des morceaux d'ivoire de la grandeur du pouce qui traversaient ses oreilles, le distinguaient des autres Nagas. Le sac de roupies passa de main en main sans qu'aucun Nagas eût même la curiosité de voir ce qu'il contenait, et le chef l'ayant posé sur le siége qu'il venait de quitter, les montagnards se disposèrent à remmener la captive. Abdoulah y ajouta un second sac de la même valeur qui ne les tenta pas davantage; enfin ayant remarqué qu'ils regardaient avec une sorte d'envie quelques poules que j'avais achetées pour notre consommation, et présumant que sans doute ils les préféreraient à une monnaie dont ils ne connaissaient pas le prix, je les leur offris avec quelques bouteilles de liqueur : ma négociation eut plus de succès que celle d'Abdoulah, car ils acceptèrent ma proposition sur-le-champ et le marché fut consommé. La femme d'un de mes domestiques pourvût aux premiers besoins de l'infortunée Veda qui, après avoir pris quelques heures de repos, fait un bon repas auquel depuis long-temps elle n'était plus habituée, et changé ses nippes sales et exiguës contre des vêtemens propres et amples, consentit à me raconter toutes les circonstances de sa captivité. Son extrême faiblesse et les sentimens pénibles qui l'oppressaient, l'obligèrent souvent à in-

terrompre son récit; des larmes involontaires obscurcirent quelquefois l'éclat de ses beaux yeux noirs, et coulèrent le long de son visage qui conservait encore une partie de ces charmes particuliers aux jeunes femmes du Bengale.

« La maison de mon père, dit-elle, qui a été « pillée et réduite en cendres, n'était qu'à quelques « heures de la forêt auprès de laquelle vous avez « planté vos tentes. Avant que Goumbéré Singh « radjah de Mennipour (1) eût vaincu l'ex-radjah « Govind Tchandra et l'eût chassé de Catchar, le « travail de ma famille et de nos parens qui étaient « seuls propriétaires du territoire d'un village voisin, « fournissait à tous nos besoins, et nous jouissions de « toutes les aisances et de tous les agrémens de la vie.

« Ma mère étant morte quand j'étais en bas âge, « je fus confiée aux soins d'une sœur aînée. Elle et « son mari, notre vieux père et un frère plus âgé « que moi de quatre ans, étions les seuls membres « existans de la famille à l'époque où les habitans de « ces cantons se rendirent en foule dans le district

(1) Ce radjah de Mennipour fut chassé de ses états par les Birmans; ayant traversé les monts Naga avec les gens de sa suite, il expulsa Govind Tchandra, radjah de Catchar, et le força de chercher un refuge dans les possessions britanniques. Le Catchar fut ravagé par les Mennipouris, et lorsque Goumbéré Singh eut été à son tour repoussé dans le Bengale, la ruine et la dévastation du Catchar furent complètes.

« de Sylhet pour chercher un asile dans les pro-
« vinces soumises à la compagnie. Il n'était pas fa-
« cile de découvrir notre habitation, et mon père
« pensa qu'il valait mieux pour notre sûreté rester
« où nous étions que de risquer de tomber au pou-
« voir de l'ennemi qui, selon différens rapports, sui-
« vait de près les traces des fugitifs sur l'unique
« chemin que nous aurions pu prendre. Le mari de
« ma sœur, dont la présence nous eût été si utile,
« avait fait un petit voyage vers l'ouest pour ache-
« ter des instrumens d'agriculture, et quoique le
« terme de son retour ne fût pas expiré, nous avions
« les plus vives appréhensions qu'il n'eût été tué ou
« fait prisonnier par l'ennemi. Pendant son absence,
« mon père et mon frère travaillèrent de toutes leurs
« forces à nous mettre à l'abri de tout danger en
« masquant le sentier qui communiquait avec la
« grande route, et en construisant une levée qui ar-
« rêta les eaux et inonda les terres au sud et à
« l'ouest; la forêt nous couvrait à l'est et une chaîne
« de hauteurs peu élevées, mais revêtues de brous-
« sailles et des djengles impénétrables nous proté-
« geait du côté du nord.

« Plusieurs jours s'écoulèrent dans un calme qui
« donna l'espoir que notre retraite resterait ignorée
« jusqu'à ce que la tranquillité fût rétablie dans le
« pays. Mon père et mon frère veillaient tour à
« tour pendant la nuit, et, pour plus grande pré-
« caution, nous ne faisions cuire nos alimens qu'au

« milieu de la nuit, de peur que la fumée ne nous
« trahît.

« Mais notre bonheur devait cesser. Pendant une
« nuit orageuse où la violence du vent ne permettait
« d'entendre aucun bruit, mon père, après les tra-
« vaux de la journée, goûtant un repos dont il
« avait le plus grand besoin, et mon frère étant
« monté sur un arbre d'où il pouvait observer ce
« qui se passait au loin et même sur la grande route,
« nous étions occupés à préparer notre frugal re-
« pas, lorsque ma sœur se précipita tout effarée
« dans une chambre intérieure où mon père dor-
« mait pour l'éveiller. S'étant habillé à la hâte, il
« entra dans la chambre extérieure et presque aus-
« sitôt nous aperçûmes, au milieu d'un terrain
« découvert bordé de longs roseaux, deux hommes
« qui venaient droit à la maison. Il n'y avait pas à
« délibérer, la retraite était impossible; mon père
« emporta dans la pièce intérieure ma sœur éva-
« nouie, et moi je me plaçai derrière le châssis à
« claire-voie d'une fenêtre pour être témoin d'une
« scène de sang et de destruction. Un des Birmans,
« percé d'un coup de lance par mon père, était
« étendu à terre à moitié dans la porte d'entrée, et
« l'autre commençait à enfoncer la porte de l'ap-
« partement intérieur, lorsque mon père, saisis-
« sant son énorme *dâou*, courut à ce brigand qui
« évita le coup et frappa mon père au cou avec son
« poignard. Dans le débat, le poignard échappa

« des mains de l'assassin ; mon père s'élança alors
« dans la chambre où j'étais ; son ennemi l'y suivit,
« et quoique tous deux sans armes, il s'engagea
« entre eux une lutte à mort ; peu d'instans après,
« les forces m'abandonnèrent.

« Lorsque je revins à moi, mon sang se glaça dans
« mes veines en voyant la déplorable scène qui s'of-
« frait à mes yeux. Des feux étaient allumés dans
« le jardin, le toit en partie enflammé avait été
« brisé ; l'incendie dévorait tout, et les Birmans, au
« milieu des décombres de notre paisible demeure,
« se livraient à une joie féroce.

« Oh ! comment décrire les maux qui m'assailli-
« rent ensuite ? Mes ravisseurs me portèrent à leur
« camp où ils m'accablèrent de mauvais traitemens
« et me firent subir les derniers outrages. Le lende-
« main matin, on donna le signal du départ ; je ne
« pouvais pas me remuer, j'implorai mes bourreaux,
« je les priai de me laisser mourir en paix où
« j'étais ; ils furent sourds à mes prières et m'atta-
« chèrent autour des reins une corde avec laquelle
« on m'entraîna. Le sort de mes compagnons d'in-
« fortune était peut-être encore plus à plaindre ;
« quelques-uns étaient enchaînés ; tous gémissaient
« sous le poids de fardeaux accablans.

« L'impossibilité de se procurer des vivres chez
« les Nagas obligea les Birmans à hâter leur mar-
« che à travers un pays boisé, montueux et difficile,
« où les souffrances des prisonniers augmentèrent

« au point que plusieurs d'entre eux périrent en
« chemin. A chaque halte, quand le temps le per-
« mettait, on élevait, à dix pieds de terre, des écha-
« faudages légers et couverts en bambous et en
« feuillages sur lesquels on déposait, comme sur un
« lit de mort et pour qu'ils ne devinssent pas la
« proie des bêtes féroces, ceux que la faiblesse, les
« blessures ou la maladie, empêchaient d'aller plus
« loin. Souvent aussi on les tuait sur place ou on
« les foulait aux pieds. . . . .

« Une femme avec un enfant à la mamelle portait
« un lourd fardeau à côté de moi; épuisée de fa-
« tigue, elle se laissa aller à terre en priant avec
« instance qu'on la laissât mourir tranquillement
« elle et son fils. Le Birman dont elle était la cap-
« tive, après avoir employé les menaces et l'avoir
« battue de la manière la plus barbare pour la faire
« relever, voyant qu'elle restait immobile et que
« l'arrière-garde allait bientôt l'atteindre, arracha,
« dans sa fureur, l'enfant de son sein et le lança au
« fond d'un précipice qui bordait la route. La dé-
« plorable mère, presque anéantie, ne put qu'é-
« tendre les bras, comme si elle eût voulu saisir son
« malheureux fils, et poussa un cri à fendre le
« cœur. Cependant les troupes continuaient à se
« porter en avant; aucun soldat ne se dérangea de-
« vant cette infortunée qui périt foulée aux pieds.

« Quant à moi, je me rappelle avoir suivi plu-
« sieurs jours mon ravisseur; mais bientôt m'étant

« trouvée dans l'impossibilité de marcher, il me prit « en pitié, m'enveloppa dans une espèce de sac qu'il « fit avec un morceau d'étoffe, et me porta suspendue « à ses épaules avec son fourniment militaire. Il « paraît qu'ensuite je restai dans un état de dé- « faillance presque totale, car je n'ai conservé qu'un « souvenir confus de la manière dont j'ai été aban- « donnée par les Birmans et dont je suis tombée au « pouvoir des Nagas ; seulement ces derniers m'ont « appris qu'ils m'avaient trouvée sur un de ces écha- « faudages dont j'ai parlé et où j'avais été laissée pour « morte. Je ne sais combien de temps s'est écoulé « depuis le commencement de mes misères ; j'ai plu- « sieurs fois manqué de succomber à des maux que « d'amères pensées empoisonnaient encore, mais « les Nagas ne sont pas cruels, et c'est à eux que je « dois l'existence. S'ils se sont conduits avec moi « comme avec leur eclave, jamais ils ne m'ont « traitée avec dureté, et ils paraissaient plus soi- « gneux de me conserver la vie que moi-même. « J'aurais désiré pouvoir leur prouver ma recon- « naissance, mais peut-être votre rencontre a-t-elle « plus fait pour eux que je n'aurais pu faire. »

Après ce récit douloureux, l'infortunée tomba dans un profond accablement et dans une sorte d'agonie qu'aggravait son désespoir. Le poids de ses malheurs l'oppressait péniblement, et quand elle recouvra l'usage de ses sens, elle ne faisait que répéter, du ton le plus lamentable, les noms de son

amant, de son père, de son frère, de sa sœur et de tout ce qui lui avait été cher. Je m'efforçai d'adoucir un peu l'amertume de ses justes douleurs, et lorsqu'il fallut se remettre en route, je la fis placer sur une litière portée par deux hommes. Mais tous mes soins furent inutiles, les sources de la vie étaient épuisées chez elle. Le troisième jour, étant assis à ses côtés, elle mit sa main dans la mienne et détourna son visage; un léger frissonnement courut sur tout son corps, son front se glaça, son pouls devint lent et extrêmement faible, son bras resta sans force et sans mouvement sur sa couche; et, après qu'un regard de reconnaissance et un rayon de joie, à l'approche du terme de ses souffrances, eurent brillé un instant bien court sur sa jolie figure, la charmante, la trop malheureuse Veda cessa de vivre.

(*Asiatic journal.*)

DISCOURS

PRONONCÉ SUR LA TOMBE

DE

M. DE LA BILLARDIÈRE,

PAR M. AUGUSTE DE SAINT-HILAIRE, VICE-PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES, LE 10 JANVIER 1834.

MESSIEURS,

La tombe s'est à peine fermée sur le savant illustre (M. Desfontaines) que les botanistes français se plaisaient à regarder comme un père, et déja nous avons à pleurer celui qui fut l'ami de sa jeunesse, dont les travaux commencèrent presque avec les siens, et dont la gloire se rattache à la sienne, en même temps qu'aux renommées les plus brillantes du siècle dernier; à celle des Gouan, des Banks, des Lemonier, des La Pérouse et des d'Entrecasteaux. Ainsi disparaissent les hommes qui furent nos maîtres et nos modèles, nous laissant, avec des regrets, la tâche si difficile de marcher sur leurs traces. Ce ne sera point sans peine que nous pourrons suivre, même de loin, celui que nous regrettons; peu d'existences ont été aussi remplies que la sienne; peu

d'hommes ont cultivé la science avec autant de zèle, autant de persévérance et de désintéressement.

Né, en 1755, d'une des familles les plus anciennes et les plus considérées d'Alençon, Jacques-Julien Houtou de La Billardière reçut une éducation excellente, et se livra bientôt à l'étude de la médecine. Il s'instruisait avec ardeur dans l'art de guérir, lorsque allant écouter les leçons que faisait sur la science des végétaux un disciple de Linné, le célèbre Gouan, il se sentit entraîné vers cette science par un penchant irrésistible; alors son destin fut fixé sans retour; il devint botaniste.

A peine ses études médicales furent-elles terminées qu'il partit pour l'Angleterre; et, sous le patronage de l'illustre Banks, il s'appliqua à observer les végétaux exotiques qu'on cultivait déja à Londres et dans ses alentours, et qui étaient encore inconnus aux Français. Mais ce n'était point assez pour lui d'étudier les plantes dans les jardins et les herbiers, il voulait encore les voir dans leur pays natal, et admirer les harmonieux contrastes qui résultent de la variété de leurs formes.

La Billardière quitte Londres et part pour les Alpes. Sous la direction de Villars, il parcourt celles du Dauphiné, et bientôt guidé par Bellardi, il visite les hautes montagnes de la Savoie. Ces courses, alors fort difficiles, ne firent qu'augmenter son ardeur. Il avait recueilli des matériaux pour la science; il veut en recueillir de plus précieux encore.

Favorisé par Lemonier, protecteur de toutes les entreprises scientifiques, il s'embarque pour l'île de Cypre, et de là il passe en Syrie, bravant les deux fléaux les plus horribles, la peste et la guerre qui alors désolaient cette contrée. Le Djebel Cher, les environs de Damas, les montagnes qui avoisinent les bourgs de Zaale et d'Elcadet, sont tour à tour le théâtre de ses herborisations. Enfin il arrive au Liban, si riche en souvenirs, et jette des regards pleins de regrets sur quelques cèdres épars, faibles restes de ces forêts majestueuses qui firent l'admiration des peuples anciens, et qui ont disparu comme eux.

De retour en France, La Billardière s'empresse de faire connaître le résultat de ses recherches, et publie un ouvrage sur les plantes les plus rares de la Syrie. La première espèce qu'il décrit dans ce livre, il la consacre au savant professeur que nous regrettons tous; c'est le *Fontanesia* qui, aujourd'hui répandu dans nos jardins, réunira dans une seule pensée le souvenir de deux hommes qui pouvaient être rivaux, et furent toujours amis.

Cependant La Billardière ne tarda pas à interrompre son travail. La France pleurait La Pérouse, et ne pouvait renoncer à l'espérance de revoir ce grand navigateur. La Société d'histoire naturelle de Paris fut, auprès du gouvernement, l'interprète de cet espoir trop malheureusement déçu; on envoya deux vaisseaux à la recherche de *la Boussole* et de *l'Astrolabe*; d'Entrecasteaux eut le commandement de

l'expédition, et La Billardière fut chargé d'accompagner cet habile marin en qualité de naturaliste.

Parti de Brest le 28 septembre 1791, il aborda à Ténériffe, relâcha au cap de Bonne-Espérance, explora une partie des côtes de la Nouvelle-Hollande, et plusieurs îles de la mer du Sud, séjourna à celle de Tongatalou, et visita ensuite quelques-unes des îles de la Sonde. Cependant un sort cruel l'attendait à Java. Il était à peine rétabli d'une maladie dangereuse, lorsque, par une horrible trahison, il fut privé de sa liberté, et dépouillé des collections qui lui avaient coûté tant de peines et de fatigues. La Billardière supporta son malheur avec ce calme qui présida à toutes les actions de sa vie, et, lorsque, dans son voyage, lui-même raconte ses souffrances, il ne laissa pas échapper une parole qui indique contre leur auteur le plus léger ressentiment. Rendu enfin à la liberté, il partit pour l'Ile-de-France, et bientôt il revint dans sa patrie.

Il avait la douleur d'y arriver sans ses collections; mais ayant appris qu'elles étaient tombées entre les mains des Anglais, il les réclama, et elles lui furent rendues par les soins d'un homme pour lequel tous ceux qui cultivaient les sciences étaient des compatriotes, le généreux Joseph Banks.

A son arrivée en France, La Billardière éprouva encore d'autres chagrins. On lui fit un crime d'un éloignement qui lui avait mérité des récompenses; et des hommes qui auraient dû être ses amis, ne

voyant en lui qu'un rival, cherchèrent à le desservir auprès d'un gouvernement soupçonneux. Il parvint cependant à triompher de tous les obstacles, et, dès 1798, il put faire paraître la Relation de son voyage, livre rempli de faits, écrit avec une intéressante simplicité, et qui prouve qu'à ses connaissances en botanique l'auteur en réunissait beaucoup d'autres encore. L'Institut ne tarda pas à le récompenser en l'admettant dans son sein, et jusqu'à la fin de sa vie, nous avons pu compter M. La Billardière parmi nos collègues les plus zélés et les plus assidus.

Lors de son entrée à l'académie des sciences, il n'avait point encore fait paraître l'ouvrage qui est son plus beau titre à la reconnaissance des botanistes, sa Flore de la Nouvelle-Hollande. La publication de cet ouvrage fut un véritable événement pour les amis de la science; ils allaient enfin connaître cette végétation, quelquefois si majestueuse, souvent si bizarre, qui avait tant de fois excité l'admiration de l'auteur et dont l'étude attrayante avait soutenu son zèle au milieu des traverses et des privations de tous les genres. Ce ne fut point là son dernier ouvrage. Dans un âge où ordinairement on se livre au repos, il compléta le recueil de ses observations sur l'Océanique, par la Flore d'un pays peu connu des botanistes, la Nouvelle-Calédonie.

Tant de travaux, des voyages si longs et si multipliés, prouvent quelle était l'ardeur de M. La Billardière pour la science à laquelle il s'était consacré,

et combien il avait de constance et de courage. Mais ce n'étaient point là les seules qualités qui le distinguaient. Il était plein d'amour pour la justice, et sa modération ne se démentit jamais. Gai, spirituel, il savait saisir un léger travers; cependant l'homme dont les ridicules ne lui avaient point échappé, il l'aurait aidé de sa bourse, il aurait employé toutes ses forces pour le servir. Une noble indépendance formait le fond de son caractère, et en même temps qu'il craignait par-dessus toute chose d'être à charge à ses semblables, il était toujours disposé à leur être utile. Plusieurs de ses écrits prouvent que la science qu'il cultivait n'était point pour lui l'objet d'une étude purement contemplative. Vers le commencement de la maladie qui nous l'a enlevé, il m'écrivait d'une main déja tremblante, pour m'indiquer les arbres de la Nouvelle-Hollande qu'il croyait pouvoir être facilement acclimatés dans notre patrie. Ces végétaux que, jeune encore, il avait admirés si loin de la France, il aurait voulu que ses neveux pussent, sans aucune peine, les admirer à leur tour; il aurait voulu que, sans s'éloigner du toit paternel, ils pussent jouir de leur ombrage et mettre à profit leur tronc gigantesque... O toi que la mort sépare de nous, pour peu d'instans peut-être! repose en paix; tes dernières pensées furent pour ton pays, elles furent celles d'un homme de bien.

BULLETIN.

ANALYSE CRITIQUE.

Bibliothèque universelle des voyages entrepris par terre et par mer dans les diverses parties du monde depuis les premières découvertes jusqu'à nos jours, revus ou traduits par M. Albert Montemont, 40 vol. in-8°, tomes 1 à 20. Paris, Armand Aubrée, éditeur, rue Taranne, n° 14, 1833.

A narrative of four voyages to the south sea north and south pacific ocean, etc., etc., *from the year* 1822 *to* 1831, *by cap. Benjamin Morrell, jun.* 8° *one thick vol., New-York, Harper*, 1832.

M. Albert Montemont, littérateur distingué, et membre de la commission centrale de la société de géographie, a publié plusieurs ouvrages géographiques particulièrement destinés aux gens du monde, et parfaitement accueillis de cette nombreuse classe de lecteurs qu'il n'est pas si facile de contenter. Les gens du monde redoutent l'ennui par-dessus toutes choses, par conséquent la science pure, la science toute nue, ou la science mal habillée. Les longs ouvrages leur font peur. Ils n'aiment cependant pas les ouvrages décharnés; ils repoussent impitoyablement l'ignorance prétentieuse, l'ignorance causant mal. Ils veulent

apprendre au meilleur compte possible et comme par délassement. M. Montemont paraît avoir le secret du goût de ses lecteurs, de ceux-là qu'il affectionne, auxquels il se donne tout entier. C'est encore pour les gens du monde qu'il choisit dans les mille relations de voyages, écrites depuis les jours de Gama et de Colomb jusqu'aux nôtres, celles de ces relations qui font époque dans l'histoire des découvertes, et déterminent les progrès des connaissances de la terre et de ses habitans. Tel est le plan général de la Bibliothèque universelle des voyages; mais pour rester fidèle aux exigences de ses amis les gens du monde, M. Montemont la dégage de détails scientifiques et s'attache à la partie historique et descriptive qui intéresse exclusivement les masses. Il lui donne un caractère de vie et une forme dramatique en évitant soigneusement de laisser entrevoir l'œuvre de l'abréviateur. Il conserve le récit à la première personne; c'est le voyageur presque toujours en scène qui raconte, qui dit : j'étais là, telle chose m'advint. C'est la manière des anciennes relations; c'est certainement la plus animée.

M. Albert Montemont commence comme on commence assez souvent par les voyages autour du monde dans l'ordre chronologique. A cette marche toute naturelle, il fait aujourd'hui une seule exception qui me convient fort; il publie, par anticipation, la relation d'un des derniers voyageurs autour du monde, du capitaine Morrell, anglo-américain, fort aventureux, fort intrépide, et qui, tout en cherchant de nouveaux produits pour le commerce trouve des terres charmantes à la vue des îles délicieuses de verdure caressées par les flots de l'Océan, cachées et protégées par des récifs de corail, couvertes de fleurs, de fruits et de la plus perfide race de mangeurs d'hommes qui se puisse imaginer. Il y a dans les aventures de ce navigateur la

matière de trois ou quatre drames. Il y a d'incroyables, je veux dire de merveilleuses scènes, qui font haleter d'effroi, de terreur, de pitié. Il y a de mystérieuses découvertes, si mystérieuses que les géographes de profession pourront fort bien s'en moquer un peu. Tout cela compose un ensemble fort piquant, et surtout pas trop long. Je me bornerai donc au voyage du navigateur américain. Aussi bien, en parlant des relations de ses prédécesseurs déja publiées par M. Montemont, de cette première série qui commence à Colomb et qui finit à Cook, qu'aurais-je à apprendre de nouveau aux lecteurs des *Annales?* Parlons donc exclusivement de M. Morrell. Quelques lignes d'abord sur les premières années du capitaine. Les flots de l'Océan, dans le détroit qui sépare Long-Island du continent, frappent ses premiers regards, ses yeux d'un an. Puis tout petit enfant chez son père, constructeur de navires, il apprend des mots de marin; il entend parler avec enthousiasme de la vie aventureuse du bord; il entend raconter de belles histoires de l'Océan et des rivages éloignés, des histoires de naufrages, des histoires de corsaires, des histoires de fortunes rapides faites à la mer, et de bonne heure il regarde la mer comme un champ d'honneur et de richesses. Pour lui c'est une seconde patrie toute bonne, toute libérale, et par une belle matinée du mois de mars 1812, il quitte, sans mot dire, le toit paternel, et le voilà mousse à bord de l'*Entreprise*, rêvant gloire et dollars en allant à toutes voiles vendre de la farine à Cadix, et rêvant encore en rapportant aux Etats-Unis les piastres espagnoles. La guerre était vive alors entre les Etats-Unis et l'Angleterre. L'*Entreprise* ne put sauver ses piastres, et le petit Benjamin alla perdre une partie de sa gaîté et de son embonpoint à bord d'un ponton dans un des ports de Terre-Neuve. Huit grands mois

passés, nous le revoyons demandant pardon à son père et traité comme l'enfant prodigue. Il reprend ses études, il travaille à acquérir les connaissances nécessaires à l'homme de mer. Mais le cri de guerre retentit sur tous les rivages de l'Union; à ce cri, Benjamin répond qu'il est prêt à partir, et le voilà contre-maître à bord d'un corsaire, se promettant bonne vengeance du ponton de Terre-Neuve. Le pauvre malheureux! ce fut dans un ponton de Plymouth qu'il se vit jeter quelques mois plus tard. Avec la paix de 1815 finit sa vie de prisonnier et sa mauvaise étoile. Il est rendu à son pays natal, aux voyages de long cours, au commerce des Indes. Madras, Calcutta, Batavia, Canton, le reçoivent successivement dans leurs riches comptoirs. Nous le trouvons en 1821 second du navire *La Guêpe*, engagé dans une expédition dirigée contre les baleines de la mer du Sud et les veaux marins du Schetland méridional. Chemin faisant, il assiste à la découverte d'une île à l'est des îles Seal, vers le 60° 30′ sud, île qui n'est marquée, dit-il, sur aucune carte. Peu s'en fallut que M. Morrell ne terminât sa carrière dans ce voyage. Aux îles Malouines (Falkland), il tombe dans l'eau en débarquant sur un rocher fort glissant; il est emporté par la vague, sous laquelle il conserve toute sa présence d'esprit qui ne l'aurait pas tiré d'affaire, et sans son frère qui le pêcha à la ligne c'en était fait. Une autre fois, c'était près de l'île qui n'est marquée sur aucune carte, un épais brouillard, une neige plus épaisse encore surprend la chaloupe qu'il commande et lui fait perdre de vue et l'île et le navire resté à dix milles au large. Le voilà toute une nuit sur une mer inconnue, dans une frêle embarcation, sans boussole, sans provisions, avec dix hommes, pieds et mains gelés et mourans de faim; après quinze heures de cruelle agonie, le brouillard se dissipe comme par mi-

racle et la neige cesse de tomber, et *La Guêpe* et l'île reparaissent; sur ce, M. Morrell remonte sur *La Guêpe*, et, bien enveloppé dans une grosse couverture de laine, il se livre à la plus touchante action de graces que la Providence ait jamais reçue. De retour à New-York, le 16 avril 1832, le souvenir de ses dangers ne le dégoûte pas plus de l'Océan que les rigueurs d'une maîtresse n'éloignent l'amant épris. La terre le fatigue, ce n'est pas son élément. Deux mois s'écoulent à peine qu'il repart, en qualité de capitaine, pour un voyage plus important que ceux qu'il avait précédemment entrepris, dans les mers du Sud et les mers antarctiques; c'est de ce voyage, et de trois autres exécutés depuis, que le capitaine Morrell a publié la relation en 1832. Comme le dernier de tous seulement présente quelques découvertes dans le sens rigoureux de ce mot, c'est à lui seul que M. Montemont donne place entière dans sa collection, c'est de lui seul aussi que nous allons nous occuper. Toutefois remarquons bien que si ce voyage figure dans l'histoire des découvertes, il faut en rendre graces à la Providence, car les armateurs de M. Morrell n'y sont pour rien; ils n'étaient pas gens à faire entrer une île nouvelle dans le produit présumé; ceci ne fournit aucun chiffre à la colonne de l'actif, et il n'y a pas un dollar à gagner à enrichir la géographie. L'*Antarctique*, joli shooner de cent soixante-douze tonneaux, avait donc une destination plus solide, une mission toute commerciale. Je dois d'abord noter ici que M. Morrell était marié depuis quelque temps à une jeune et jolie femme; que deux fois il avait fait le tour du monde sans elle, et qu'il était au-dessus des forces de madame Morrell de supporter, loin de son mari, un troisième tour du monde. La voilà donc à bord à côté du capitaine tout attendri de son héroïsme conjugal, la voilà toute jolie

au milieu des matelots, croquant le biscuit dur de ses petites dents blanches, bonne pour tout le monde, écrivant aussi son voyage et se promettant bien de le publier un jour, ce qui est arrivé en 1833. Pauvre jeune femme! On lui donne d'abord pour récréation l'agonie d'un beau dauphin. C'est le triomphe de ce poisson, son jour de coquetterie. Alors ses écailles déploient successivement toutes les riches couleurs de l'arc-en-ciel, des couleurs brillantes mêlées d'ombres et de lumière. Alors, ni les teintes dorées de l'horizon aux derniers rayons du soleil, ni les teintes légèrement azurées d'une matinée de printemps, ne rivalisent avec les flancs du dauphin dans ses dernières luttes avec la mort; c'est un or vif et profond, c'est une large bande de saphirs transparens, c'est un ciel bleu comme l'outremer le plus velouté.

L'*Antarctique* eut bientôt le spectacle d'un autre genre d'agonie; c'était celle d'une partie de l'équipage. Officiers et matelots furent attaqués d'une espèce de fièvre dont le dernier période avait beaucoup de rapports avec le période algide du choléra. Madame Morrell pensa mourir; elle était résignée comme une sainte. Depuis le 24 octobre jusqu'au 14 novembre, l'épidémie fut à bord et ne cessa qu'au moment où l'on atteignait les îles de Tristan d'Acunha.

Ce groupe, découvert par les Portugais, visité par les Hollandais en 1643, par les Français en 1767, par le capitaine Patten en 1790, par le capitaine Hegwood en 1811, par M. Earle en 1825, et par je ne sais combien de navigateurs depuis quinze ou vingt ans, est aujourd'hui fréquenté par les pêcheurs de baleines qui abondent au large et par les poursuivans de veaux marins qui fréquentent ses côtes. Ces pauvres veaux marins ont été tellement chassés, qu'ils commencent à se méfier de ces perfides rivages dont ils furent si long-temps les maîtres. J'ai tant d'autres îles

sous la main dans la relation de M. Morrell, qu'il me faut de toute force abandonner le groupe de Tristan d'Acunha, sur lequel le capitaine donne de fort curieux détails que je me propose de réunir incessamment à ceux de M. Earle.

Je passerai, sans m'arrêter, à l'île de Gough, au groupe de lord Auckland, fort intéressant, d'ailleurs, comme relâche; je ne m'arrêterais pas non plus à la Nouvelle-Zélande, dont M. le commandant d'Urville nous a donné une complète et parfaite description, si l'intéressant détail de la petite et laborieuse colonie des missionnaires anglais ne me présentait un de ces tableaux qui font du bien à l'ame. C'est dans la *baie des îles* le hâvre le plus commode que puisse désirer un marin; c'est sur cette côte de si triste souvenir pour nous, où l'infortuné Marion succomba avec bon nombre de ses gens, que cette mission est venue travailler au grand œuvre de la civilisation des barbares. Graces à ses labeurs, quel contraste aujourd'hui entre ces sauvages, qui se glorifiaient insolemment de leurs habitudes de Cannibales, dont le chef se faisait honneur de ses perfidies, et se vantait avec orgueil d'avoir mangé le cœur du pauvre Marion, quel contraste, dis-je, entre ces hommes et leurs descendans! Là, sur le site même, où ces anthropophages se gorgeaient de chair humaine, vit aujourd'hui civilisée, industrieuse et hospitalière, une population faible encore, mais qui tend à s'accroître. Déja ces néophytes de la civilisation développent leur intelligence sous l'influence bienfaisante de la religion chrétienne; elle a vaincu leur férocité et triomphé de leur bravoure inquiète et sanguinaire. Cette colonie naissante entretient des rapports d'amitié avec les établissemens britanniques de la Nouvelle-Galles du sud et de la terre de Van-Diemen; elle fournit d'excellens marins, d'habiles cultivateurs et d'ingénieux mécaniciens.

Ici, je vais puiser tout à la fois dans les deux relations de M. et de madame Morrell qui ne manquèrent pas de se rendre avec plusieurs capitaines anglais chez le révérend M. William, où les attendait la plus cordiale réception. « Ce digne ecclésiastique nous présenta à son aimable famille composée d'une femme charmante et de filles fort intéressantes, arrivant à cet âge de la vie où l'on commence à plaire, où l'on éprouve le besoin d'une société élégante. Je contemplai ces femmes avec une émotion toute particulière, et je ne pus me défendre d'admirer en elles cette dévotion et ce désintéressement qui avaient pu les porter à quitter pays et famille, pour s'enfermer, le reste de leurs jours, dans un lieu solitaire, loin de leur patrie, au milieu de tribus barbares et sauvages, et de mille privations de la vie civilisée de notre Europe. » C'est une vie de couvent que celle de cette maison et de cette colonie. Se lever au point du jour; commencer le travail par la prière; se rendre aux champs, comme toute une caserne se rend à l'exercice, chaque missionnaire en tête de son escouade, en grosse robe, en gros bas, muni de sa pioche ou de sa bêche; puis travailler sans relâche jusqu'à midi; puis prier; puis faire un bon dîner; puis prier encore; puis encore travailler; puis quatre heures sonnant se rendre à la récréation; puis souper à six; puis les leçons d'écriture, d'arithmétique, l'instruction religieuse, la prière et le sommeil; voilà l'histoire de la journée des hommes de la mission. Celle des femmes est aussi religieuse: celles-ci sont sous la direction des épouses et des filles des missionnaires qui leur enseignent à lire, à écrire, à manier l'aiguille. Ces pieuses familles consacrent donc tout leur temps au bien-être présent et futur des naturels de la Nouvelle-Zélande. Plusieurs beaux échantillons de l'écriture des naturels furent montrés au capitaine Morrell, qui ne fut pas moins

satisfait des produits de leur industrie. Madame Morrell, de son côté, se montre fort enchantée des travaux à l'aiguille; elle déclare que pas une couturière de New-York ne ferait aussi bien. Toute cette population lit l'anglais avec facilité et le parle de même. Elle habite un fort joli village, dont les maisons bâties en pierre, agréablement peintes et blanchies, ont l'aspect des bonnes maisons de fermier de l'Amérique et de l'Angleterre. Les jardins et les champs sont bien cultivés, bien plantés, et paraissent très fertiles. Le roi, ou chef de cette peuplade, a de l'intelligence et un certain air de fierté que M. Morrell, en bon républicain, n'approuve pas, mais qu'il excuse comme une des nécessités du métier de roi : pour la reine, comme elle n'est ni fière, ni vaniteuse, qu'elle n'aime pas la toilette ni la représentation, ce qui l'affranchit de toute similitude avec les princesses de l'Europe, madame Morrell en fait un cas tout particulier.

En quittant la Nouvelle-Zélande pour se rendre à Manille, la route de l'*Antarctique* conduit notre capitaine en vue de l'île d'Erronan, une des nouvelles Hébrides de Cook, ou les grandes Cyclades de Bougainville, ou la terre du Saint-Esprit de Quiros; puis également en vue de l'île Espérance, l'Ualan du capitaine Duperrey, l'île Strong du capitaine Crozier. M. Morrell navigue alors dans cette partie du grand Océan la moins explorée, convaincu que l'espace compris entre le 140 et le 160° de long. était un vaste champ à de nouvelles découvertes. Le capitaine d'Urville, dans un savant et rigoureux examen des travaux de notre navigateur, restreint beaucoup ses droits de priorité; il ne lui en accorde aucun sur le groupe des îles Westervelt, qu'il regarde comme l'île d'Urville du capitaine Duperrey. Mais tout en admettant cette identité, qui nous paraît incontestable, le mérite du capitaine

américain éprouve-t-il quelque brèche? N'avait-il pas le droit de nommer une île qui n'était certainement pas sur aucune de ses cartes? Lui n'a point vu ce groupe en passant, il l'a visité. Il nous apprend aujourd'hui que l'île d'Urville est un groupe de trois petites îles fort basses, entourées d'un récif, couvertes de cocotiers et d'arbres à pain. Le point le plus élevé de ces terres n'excède pas vingt-cinq pieds au-dessus du niveau de la mer. Aucune d'elles n'a plus de cinq milles de circonférence. On y pêche la biche de mer, ainsi que l'huître à perles, en dedans comme en dehors du récif.

Un autre récif bien autrement dangereux, et sur lequel le capitaine Morrell manqua de se briser, est cette longue muraille de corail qui environne les îles de Bergh. Le centre de ce groupe est placé à 7° 5′ lat. N. et 152° 15′ long. E. C'est encore un petit archipel auquel notre capitaine s'est cru en droit d'imposer un nom, et que le capitaine d'Urville identifie avec le groupe de Hogoleu. L'île la plus élevée fut signalée en 1814 par le capitaine Dublon. M. Duperrey, en 1824, reconnut toute la bande septentrionale et occidentale et communiqua avec les naturels, chez lesquels il laissa deux Anglais. L'*Astrolable*, en 1828, compléta la reconnaissance de ce groupe, en traçant les parties de l'ouest et du sud, et presque à la même époque, le capitaine Lutke vit la partie S.-O. Ces trois expéditions ont placé le centre de ce vaste et intéressant groupe par 7° 15′ lat. N. et 149° 30′ long. E.; l'erreur du capitaine Morrell est donc en longitude de 25′ à l'Est. Du reste, on doit à ce dernier de curieux renseignemens (si toutefois ils méritent entière confiance) sur les coutumes, les mœurs et les usages des habitans.

Cet archipel, d'après le navigateur américain, se com-

pose d'environ quarante petites îles entourant en cercle d'autres îles, dont quatre au milieu du groupe présentent une circonférence d'une trentaine de milles. Il évalue, on ne sait sur quel fondement, la population des îles intérieures, à trente-cinq mille ames, divisée en deux races distinctes. Les deux principales îles, les plus occidentales, sont peuplées d'une race d'Indiens cuivrés, tandis que sur les plus orientales et sur leurs dépendances vit une race alliée d'assez près à celle des nègres. Ces deux races se font mutuellement la guerre, et entre elles les trèves ne sont pas de longue durée. Dans le chiffre ci-dessus les noirs entrent pour vingt mille, les cuivrés pour quinze. M. Morrell porte la taille moyenne des hommes à cinq pieds dix pouces (probablement en pieds anglais). Ces hommes bien proportionnés, à la chevelure frisée, aux dents blanches, aux lèvres peu épaisses, à l'œil vif et intelligent, à la démarche fière et hardie, ont la force et la bravoure en partage. Leurs petites femmes, à la taille mince, aux yeux noirs et brillans, aux jolies mains, aux petits pieds, sont des modèles de grace et presque d'élégance. Leur mise est toute coquette. Des coquillages ornent leurs petits tabliers; des franges, des draperies décorent leurs longs manteaux, assez semblables au poncho de l'Amérique du Sud. Leurs qualités morales valent au moins le charme de leurs traits, le bon goût de leur parure. Elles sont tendres et affectueuses pour leurs maris, elles sont probablement charmantes pour leurs amans. M. Morrell les juge très capables de profiter des leçons des missionnaires.

Je voudrais bien, pour l'honneur des îles de Bergh, que M. Morrell fût le seul qui en eût approché; mais la vérité m'oblige à consigner ici que MM. Duperrey et d'Urville n'en ont point vu les habitans sous un si beau jour. Plus de deux cents d'entre eux ont passé sous leurs yeux, et

femmes et hommes leur ont paru fort ordinaires sous tous les rapports. Le reste du récit de M. Morrell est écrit sous l'influence de l'admiration. Il vante la générosité de ces sauvages. Il donne de curieux détails sur leur système religieux, leurs cérémonies funèbres, leur tactique militaire, leurs habitations, leur adresse à diriger un canot, sur l'élégance de leurs embarcations, leur marche supérieure à l'aide de trente vigoureux rameurs; sur leur industrie et la forme ingénieuse de leurs instrumens de pêche. Puis il revient sur le compte des deux sexes, et célèbre la beauté et le mérite des femmes de la race cuivrée, qu'il met, sans façon, au-dessus des plus jolies républicaines des Etats-Unis.

La relâche de M. Morrell à Manille ne fournit rien de nouveau sur cette capitale de l'île de Luçon et de toutes les possessions espagnoles des îles Philippines. Ici, ne trouvant pas à charger son bâtiment de marchandises qui se pussent débiter en Europe, le capitaine prend le parti de faire un voyage aux îles Fidji, ou Viti, pour y prendre une cargaison de biches de mer, d'écailles de tortues, d'huîtres perlières, etc., etc. Il laisse madame Morrell aux soins d'une charmante famille anglaise. Dans ce climat brûlant où tout est séduction, il se repose sur la vertu de sa femme et il a bien raison. Je trouve, dans le journal de madame Morrell, que sa fidélité fut mise à rude épreuve par un méchant consul américain. Dieu merci, le consul en fut pour ses avances.

Dans cette expédition, M. Morrell passe en vue de l'île Faralis, nom qu'il donne à un petit coin de terre inhabité, de trois milles de circonférence par 8° 57′ lat. N. et 145° 27′ long. E. Il reconnaît un banc de corail très étendu de vingt milles de l'est à l'ouest et de quinze milles du nord au sud, sans aucune terre aux environs et présentant un

danger d'autant plus difficile à éviter, qu'il est recouvert depuis deux brasses jusqu'à quinze brasses d'eau, et n'est mentionné sur aucune carte. Désormais le récif de Skiddy se trouvera signalé à l'attention du navigateur qui bénira le nom de M. Morrell en s'éloignant de ce perfide écueil, car c'est bien à lui qu'en appartient la découverte.

Mais il est un autre écueil non moins dangereux sur les terres habitées de cette partie du grand Océan. Celui-là c'est la bonne et cordiale réception des naturels, piége trompeur qui cache presque toujours une embûche et la mort. Nous en trouvons dix fois la preuve dans le seul voyage de M. Morrell. C'est surtout sur une des îles du groupe Young William's de Mortlock, soigneusement examiné par le capitaine Lütke, que notre capitaine fut sur le point d'en faire la triste expérience.

Ce groupe presque circulaire, composé, à l'intérieur du récif qui l'environne, de onze petites îles dont quelques-unes sont bien peuplées, est couvert, comme presque toutes celles de ces mers, de l'arbre à pain, du cocotier, du bananier. Plusieurs d'entre ces îles s'élèvent de cent pieds au-dessus de l'Océan. M. Morrell les considère toutes comme d'origine volcanique. Il fut invité par les naturels mêmes à y aborder. Il le fit aussi bien armé que s'il entrait dans une caverne de voleurs, et bien lui en prit. Pour le séduire et l'engager à avancer un peu, on lui dépêcha de jolies filles de seize à dix-sept ans, aux yeux de gazelle, aux dents d'ivoire, aux traits doux et délicats, aux petites joues potelées. Leurs regards brillans et voluptueux enivraient M. Morrell. Deux de ces femmes, toutes nues, toutes gracieuses et toutes légères, s'échappèrent du milieu d'un buisson de fleurs et vinrent offrir des guirlandes à M. Morrell, qui prie Dieu, de lui pardonner si la convoitise qui s'éleva dans son cœur lui fit ou-

blier en ce moment l'un des dix commandemens du Seigneur. Mais la prudence américaine l'emporta. Il les accompagna en se défiant de leurs œillades et de leurs guirlandes. Elles le conduisent toutefois au milieu de la foule, au milieu de leurs frères, de leurs amans, de leurs maris, de leurs pères, de leurs grands-pères, car il y avait là des gens de quatre-vingt-dix à cent ans. Tout ce monde était sans armes, mais robuste et haut de taille. C'était près du rivage, et de jeunes filles et de jeunes garçons se jouaient dans les flots comme si c'eût été leur élément. M. Morrell, en philanthrope, distribua, à qui en voulut, des graines de végétaux en enseignant, je ne sais comment, la manière de les cultiver. Cependant les enchanteresses, les perfides, celles qui s'étaient chargées de livrer le capitaine, reprirent leur rôle et l'invitèrent à les accompagner de l'autre côté de l'île où elles lui promettaient à souhait des biches de mer et des écailles de tortue : c'était le prendre par son faible. Mais avant qu'il se fût beaucoup avancé dans la forêt, il aperçut une quarantaine d'Indiens armés d'arcs et de flèches qui semblaient fort désireux de se cacher. Convaincu qu'il était joué par ses guides et que les guirlandes et les œillades n'étaient que pure trahison, il revint prestement sur le rivage en disant au chef qu'il voulait retourner à sa chaloupe pour y prendre une nouvelle provision de cadeaux. Ruse contre ruse. Il n'y avait que cela à faire. Le voilà donc marchant tout à côté du chef, la main sur son pistolet et criant à ses gens de faire approcher la chaloupe et de tirer un coup de fusil en l'air, comme nous autres gens de campagne nous le faisons quelquefois pour effrayer les moineaux. Ce coup de fusil fit merveille. A ce bruit inconnu, les sauvages tombèrent tous à terre, et M. Morrell sauta vitement dans sa chaloupe. Mais en un clin d'œil trois cents guerriers cou-

vrent le rivage. Le bruit d'un second coup de fusil les renverse encore; et, sans perdre une seconde, dix vigoureux rameurs ramènent sain et sauf l'intrépide capitaine. Celui-ci prenait le ciel à témoin en quittant ces perfides, qu'il n'avait exposé sa vie que pour les enrichir des légumes de nos jardins et des végétaux de nos forêts. Cent canots chargés de naturels se mirent à poursuivre l'*Antarctique* qui aima mieux leur montrer sa poupe que de les mitrailler.

Toute semblable réception fut faite à M. Morrell aux îles de Monteverdeson, les îles Nougouor de la carte générale de l'Océanie du capitaine d'Urville qui place le centre du groupe par 3° 30′ lat. N. et 155° 30′ long. E. du méridien de Paris. Nous remarquons ici dans le récit de M. Morrell ce même degré d'exagération qui nous a frappé dans les descriptions précédentes, et qui semble sa manière favorite. Ici, mêmes avances amicales, même apparence de générosité, mêmes beaux hommes, mêmes jolies femmes; des biches de mer, des huîtres perlières, de grands canots, de longues flèches, de gros bâtons de guerre; même genre d'attaque de la part des naturels, même flottille formidable et même manœuvre de l'*Antarctique* qui déploie ses voiles blanches et glisse sur les eaux, comme un cygne, au moment où les sauvages noirs vont l'atteindre.

D'autres grandes et tristes aventures lui sont réservées. Le capitaine Morrell n'ayant pu passer à l'est de l'archipel de Salomon, traverse le détroit de Bougainville et marche à l'est. Au bout de quelques heures, un groupe d'îles basses entourées, comme d'usage, par un récif de corail, se présente à la vue. Une passe qui conduit dans l'intérieur du récif est sondée; elle est praticable. En peu d'heures l'*Antarctique* est à l'ancre dans la partie

du bassin la mieux abritée des vents. Ici bornons-nous à abréger le récit du capitaine Morrell ; mais ne le copions pas.

« Il y avait à peine quelques minutes que l'*Antarctique* était immobile sur ses ancres auprès d'un îlot au N.-E. du groupe, que de légers canots portant des naturels noirs de peau comme des Africains, hauts de taille, larges de poitrine, vigoureux et agiles, tatoués d'une manière effroyable, ayant à leur tête un homme plus grand qu'aucun d'eux, dont la tête et le cou étaient parés de coquillages et de guirlandes de fleurs, dont les jambes et les bras étaient ornés de bracelets d'écailles de tortue, et que j'appelai *Neron*. Tous ces sauvages semblaient inoffensifs, quoiqu'ils eussent par momens le regard dur et féroce. Après avoir long-temps hésité, ils montèrent sur le tillac où ils se jouaient comme des enfans. Ils s'étonnaient de tout. Un miroir qui reproduisait leur image, les faisait reculer d'horreur, puis ils riaient de leurs propres gestes et du jeu de leur visage; puis de la poudre enflammée les glaçait d'épouvante. A la vue de cet éclair merveilleux qui ne partait pas du ciel, ils se jetaient à plat ventre. Etant descendu dans l'île avec Neron, de jeunes filles comme celles du Young Williams m'offrirent des présens, des colliers de coquillages qu'elles détachaient de leur cou, de belles nattes sur lesquelles elles m'invitaient à dormir. Ma peau blanche les étonnait au dernier point. Nul de ces sauvages, à l'exception du roi, n'osait me toucher. Neron me conduisit à son palais, plus haut et plus vaste que les autres maisons, auxquelles il ressemblait du reste. Nous y prîmes des raffraîchissemens qui consistaient en fruits et en poissons salés de fort bon goût. Nous étions assis sur des nattes qui couvraient la terre. Près de nous, rangés en demi-cercle, des chefs, des courtisans,

de jeunes femmes se trouvaient debout immobiles. Le repas fini, nous fûmes joints par quatre cents naturels qui, tout à coup, vieux et jeunes, hommes, femmes et enfans, entonnèrent en chœur un chant de bien-venue, auquel je répondis par forces révérences, sourires et expressions de reconnaissance. Je priai Neron de me faire voir son île. J'étais sans armes; les sauvages noirs aussi. Tous cherchaient à m'amuser; tous sautaient, cabriolaient devant moi. Tous me semblaient joyeux et bons comme des enfans qui se prennent à jouer au sortir de l'école. L'île aussi me semblait avoir un air de jeunesse. Elle était fraîche comme aux premiers jours de sa création. La plupart des arbres à fruit étaient récemment plantés. De belles fleurs rouges étaient cultivées avec soin pour la parure des naturels. Des morceaux de corail indiquaient les tombeaux des chefs et des nobles; les corps des autres hommes étaient jetés à la mer pour la nourriture des requins. »

M. Morrell voyant que le récif était couvert de biches de mer et d'huîtres perlières, se félicite de sa découverte. Il se propose d'exploiter ces inépuisables richesses, l'objet spécial de son voyage. Il s'occupe, avec la permission de Neron, d'élever sur l'île un bâtiment propre à la préparation de ces mollusques des îles indiennes. Il défriche un terrain considérable; il plante des pommes de terre, des citrouilles, des pois, des pêchers, des pommiers, des poiriers. Ses gens travaillent avec ardeur. Pendant plusieurs jours, toutes ces constructions sont en bon train. Le grand arc des sauvages, leurs lances, leurs bâtons de guerre sont au repos. Ces sauvages sont d'abord toute bienveillance; mais bientôt leur naturel voleur prend le dessus. M. Morrell se fâche. Neron, le roi de toutes les îles; Henneen, le chef de l'île occupée par les gens de

l'*Antarctique*, se moquent des représentations du capitaine qui, menacé par une troupe de guerriers, ne doit son salut qu'à sa présence d'esprit. Il fait le roi prisonnier et le relâche ensuite en le comblant de présens. La bonne intelligence se rétablit enfin. Le sourire se montre de nouveau sur les lèvres des perfides. Les Américains, trompés par ce repos du tigre, portent à terre tous les objets nécessaires à leur forge et à leurs autres établissemens. Plusieurs journées se passent dans des rapports de bienveillance et d'amitié. Tout à coup le cri de guerre est poussé par les sauvages.

« L'éruption d'un volcan sous mes pieds ou la foudre frappant le mât de mon vaisseau m'eussent moins fait tressaillir que ce hurlement infernal. Notre batterie de babord portait directement sur le village; je mis le feu à l'un des canons: cette explosion subite alarma mes gens disséminés dans les bois. En accourant sur le rivage, où ils avaient imprudemment laissé leurs armes, ils trouvent leurs sentinelles égorgées, leurs armes pillées et trois cents naturels devant eux. Une nuée de flèches les enveloppe, frappe leurs corps sans défense et leur donne la mort. A la vue de cette horrible boucherie, je fis mettre à la mer une chaloupe bien armée; dix vigoureux rameurs la faisaient voler sur les flots. Elle atteignit enfin le rivage et commença un feu nourri sur les sauvages qui reculèrent à distance et laissèrent à sept des gens de l'*Antarctique*, reste des vingt-et-un qui se trouvaient sur l'île au commencement du combat, le temps de se jeter dans cette chaloupe. Alors, encombrée d'hommes, elle regagna lentement le vaisseau, poursuivie par tous les canots des naturels. Ils allaient l'atteindre, lorsque je fis signe à l'officier qui la commandait de se diriger un peu vers l'arrière du navire, de manière à ce que tous nos

canons, au nombre de vingt, pussent tirer sur la flottille des naturels, et lorsqu'il se fut détourné, la batterie de l'*Antarctique* s'enflamma, et tout à coup la mer fut couverte de débris de canots. Notre feu continuant, ceux qui avaient échappé regagnèrent l'île en toute hâte. Dix-neuf vies d'hommes furent sauvées par cette manœuvre. Quatorze des nôtres étaient tombés sous les coups des sauvages. »

La faiblesse de l'équipage de l'*Antarctique* détermine le capitaine Morrell à s'éloigner de ces parages. Il a la douleur de voir, avant de partir, les cadavres de ses malheureux compagnons dévorés par les sauvages. Il suit tous les détails de cet horrible festin du triomphe. Il a devant les yeux les lambeaux de chair disputés, les membres palpitans jetés sur les charbons, puis la bouche des barbares toute rouge du sang américain. Il voit toutes ces horreurs et ne peut se venger sur l'heure; mais cette vengeance reste au fond de son cœur. Il se rend en hâte à Manille. Il augmente son équipage de cinquante hommes du pays, et le porte à quatre-vingt-dix hommes. Il renouvelle ses munitions, ses vivres. Il fait d'inutiles efforts pour empêcher madame Morrell d'être de la partie; celle-ci, modèle de courage de femme, s'attache à son mari, déclare que rien ne peut séparer leurs destinées, et revient au vaisseau partager sa fortune.

Je ne m'arrêterai pas avec eux aux îles de Bergh, où ils ne se sont guère arrêtés, et dont nous avons déjà parlé; je me réserve de donner sur ce groupe une notice beaucoup plus courte que celle du capitaine, mais plus rigoureusement exacte. J'ai hâte d'arriver avec M. Morrell à cet autre groupe de triste mémoire, où le rappelle l'intérêt de ses armateurs, les biches de mer, les huîtres perlières, et surtout le besoin de venger ses compagnons et de délivrer

ceux qui pourraient y vivre encore, car le capitaine avait quelque pressentiment qu'un deux s'était enfui dans les bois au moment du combat. Nous voici sur le lieu de la scène, les sauvages ont reconnu de loin les voiles blanches de l'*Antarctique*. De toutes les îles s'avancent des canots remplis de guerriers. Ils avaient vu quelques mois auparavant le bâtiment fuir devant leurs préparatifs de guerre; ils savaient son équipage réduit à quelques hommes; ils viennent avec confiance pour se saisir de leur proie. L'*Antarctique* les attendait comme un brave, l'arme au bras; il se laisse entourer; il essuie une pluie de flèches, et tout à coup couvre la flotte sauvage d'une pluie de feu. Canots brisés, canots voguant encore, et barbares qui les montent, broyés par la mitraille, tout est dispersé comme le chaume par un tourbillon. Le vainqueur vient se placer devant le village de bambous, et le boulet balaie en un clin d'œil ces frêles demeures. Les quatorze Américains sont vengés. Tout à coup on aperçoit sur les flots un petit canot monté par un homme peint, tout nu, tout décharné; plus cet homme approchait plus il ramait avec vigueur. Que venez-vous faire? qui êtes-vous? lui crie-t-on; on attendait la réponse d'une voix de sauvage; mais l'homme peint répond en anglais: c'est moi, c'est le vieux Shaw qui revient. Le pauvre homme! il avait bien l'air d'un revenant, d'un spectre, d'une apparition. On l'embrasse, on le félicite. M. Morrell, dans l'exaltation de sa joie, ne peut articuler que ces cinq mots: Mon Dieu! je vous remercie. Le vieux Shaw raconte ses aventures, ses souffrances, ses misères, ses tortures, pendant son séjour chez les sauvages. Madame Morrell se trouve mal. Les matelots crient aux armes; descendons à terre; ne laissons pas vivant un seul de ces sauvages; jurons de périr, plutôt que de ne

pas dépeupler cette île infernale. M. Morrell, qui voit un peu plus froidement le fond des choses, prie les matelots, les supplie de ne rien faire, et les harangue si bien, qu'ils finissent par se mettre à boire, à chanter et à danser sur le pont en l'honneur du vieux Shaw. Il est vrai que le sort de ce pauvre diable avait été terriblement malheureux. Prisonnier des sauvages lors du premier combat, ils le torturaient depuis trois mois de la façon la plus barbare; ils le réservaient pour être sacrifié et mangé dans je ne sais quelle fête; on n'attendait que l'arrivée du roi pour l'immoler lorsque parut l'*Antarctique*. Ses boulets furent d'un grand secours à notre vieux matelot; ils déterminèrent le chef de l'île, dont il était l'esclave, à l'envoyer au vaisseau comme ambassadeur. On pense bien que ce ministre plénipotentiaire ne revint pas rendre compte de sa mission, et bien lui en prit, car, je ne crois pas qu'il existe race d'hommes, plus vindicative et plus persévérante dans sa haine que celle qui habite ce petit archipel. Leur chef le plus traître de tous, après avoir cédé une petite île au capitaine Morrell pour y former un établissement, le fait attaquer un beau jour par toute son armée. L'établissement américain était d'une singulière espèce, il était juché au haut d'un gros arbre; l'arbre était coupé à quarante-cinq pieds de terre, et au sommet de cette espèce de colonne on avait établi une plate-forme revêtue d'un parapet et armée de petits canons. La garnison y montait par une échelle de corde qu'elle retirait ensuite. Elle avait là sa caserne, ses munitions, ses vivres; elle ne craignait pas les flèches des sauvages, et mitraillait ceux-ci fort à son aise. Les sauvages, qui s'étaient placés entre la forteresse et le rivage, se trouvaient exposés au double feu du vaisseau et de la forteresse; aussi bon nombre d'entre eux apprirent-ils à leurs dé-

pens que le *Boung*, nom qu'ils donnent au bruit du canon, a de plus terribles résultats que le bruit du tonnerre. Nous trouvons encore dans le récit du capitaine Morrel une série de petits combats entre ses gens et les naturels, combats qui prouvent une persévérance courageuse, une soif de vengeance insatiable chez ces peuples. Tous ces obstacles déterminent enfin le capitaine Morrell à laisser les biches de mer sur leurs rochers de corail et à quitter les îles Massacre, nom qu'il donne à cet archipel inhospitalier, où treize des siens avaient perdu la vie, où ses jours de relâche se passaient dans de continuelles hostilités, où ses nuits étaient agitées et sans sommeil.

Ce nom d'îles Massacre était fort bien appliqué, mais était-ce au capitaine américain à l'imposer à titre de nouvelle découverte? C'est ce que M. d'Urville ne pense pas. Il identifie ces îles avec les *neuf îles* de Carteret; les îles *Ontong-Java*, suivant Spinosa, revues par Shortland en 1788, et par Hunter en 1791. Cette opinion paraît d'autant mieux fondée que dans la narration du capitaine Morrell on voit qu'ayant quitté le groupe du Massacre et se dirigeant à l'ouest, il atteint le lendemain la pointe nord de Bouka, et qu'il ne signale rien sur sa route. Le voisinage des deux terres semble donc déterminer la position du petit archipel Massacre, là où les neuf îles de Carteret sont placées sur les cartes.

La suite de la navigation du capitaine Morrell le conduit à la Nouvelle-Irlande, à la Nouvelle-Bretagne, à la Nouvelle-Guinée, qui lui inspirent quelques-uns de ces tableaux vagues, de ces éloges ampoulés qui ne signifient rien du tout en géographie. A l'extrémité N.-E. de la Nouvelle-Guinée, il donne à tort le nom de Dekay, à une baie profonde et spacieuse,

qui est évidemment le golfe de l'*Astrolabe* du capitaine d'Urville.

Cette partie de la Nouvelle-Guinée, où M. Morrell n'a pas mis le pied, est pour lui la terre des merveilles. De son vaisseau, il y voit de la poudre d'or. De son vaisseau, il voit de nombreuses troupes d'oiseaux de paradis quitter la grande île et se diriger vers les petites îles qui en dépendent. Il est le seul à la vérité qui ait vu dans ces parages des oiseaux de paradis traverser la mer. Jusqu'à présent on avait remarqué que cet oiseau, au plumage magnifique, ne quittait ni la terre, ni les ombrages parfumés. Personne encore, pour faire l'éloge de son chant *mélodieux et ravissant*, ne s'était avisé de le comparer à l'harmonie des oies sauvages. Les oies sauvages doivent être bien fières maintenant. Je serais tenté de croire que tout ceci rentre dans le domaine des spéculations commerciales et que M. Morrell, comme ses devanciers du dix-septième siècle, emploie l'éloge pour séduire. Avis aux bons capitalistes et armateurs de New-York; je les prie, par intérêt pour leurs dollars, de prendre de plus amples renseignemens sur la poudre d'or, les oiseaux de paradis et l'ambre gris de la Nouvelle-Guinée.

C'est bien encore pour eux, je pense, que M. Morrell nous parle de certaines îles mystérieuses qu'il rencontre, après avoir abandonné la Nouvelle-Guinée, et navigué quelque temps vers le N.-E., *et puis dans une autre direction*. Je parie qu'il va se trouver des géographes simples de mœurs et fort exigeans d'autre part, qui se récrieront sur le vague de cette indication, comme si M. Morrell devait s'occuper des géographes avant toutes choses. Non, non, ce n'est pas pour eux qu'il a fait une telle découverte. A lui seul ses îles; il les a trouvées pour lui, il se les réserve, c'est son bien, sa chose, le gage de sa fortune; il

veut les exploiter avant de les livrer aux cartographes. Quand il les aura pressées comme une bonne orange de Malte, il les jettera aux gens de la science, en leur disant : Faites-en ce que vous voudrez. En attendant qu'il vous suffise de savoir que mes îles sont au nombre de vingt ; qu'elles sont peuplées d'une race d'hommes noirs, aux dents blanches et régulières, aux cheveux courts et crépus, et qui ne ressemblent pas beaucoup aux autres tribus des îles du Grand-Océan ; qu'elles sont environnées d'un récif de corail tout couvert de biches de mer; qu'elles possèdent une foule de richesses qu'il ne serait pas prudent de vous faire connaître, à vous géographes, mais dont je pourrai dire deux mots à l'oreille des spéculateurs de New-York. En cherchant à combiner la route de M. Morrell pour deviner la position de ses îles mystérieuses, je crains que M. d'Urville n'ait pris une peine inutile. Il me paraît très probable que les directions annoncées par le capitaine américain, à partir de la Nouvelle-Guinée, n'ont rien de bien réel, et qu'on ne doit guère ajouter foi à sa description sommaire des naturels et du pays. En voulant cacher sa prétendue découverte, il aura calculé tous les moyens possibles de dérouter le cartographe. Toutefois, M. d'Urville suppose que ces îles appartiennent aux groupes de l'Echiquier, des Anachorètes, ou des Hermites, ou même de l'Amirauté.

La relation du capitaine Morrell le signale comme un marin courageux et dévoué. A-t-il manqué d'instrumens nécessaires pour se montrer sous le point de vue scientifique? Ses relâches n'ont-elles pas été trop rapides quand il a pu descendre à terre pour lui permettre d'observer avec quelque soin? C'est ce qui me paraît probable, mais ce qu'il y a de positif, c'est qu'aucune de ses observations n'offre cette rigoureuse précision qu'on exige aujourd'hui.

Tout ce qui tient à la description du pays et à l'ethnographie trop rempli de ces généralités qu'un voyageur doit éviter, se fait lire cependant avec intérêt. Il serait injuste de ne pas rendre hommage au bon vouloir du capitaine américain et au bon exemple qu'il a donné; espérons qu'il sera suivi. Il est à désirer que les armateurs, qui font naviguer dans le Grand-Océan, laissent à leurs capitaines la latitude nécessaire pour rendre quelques services à la science; qu'ils les munissent de bons chronomètres et autres instrumens de précision; qu'ils leur permettent, dans l'intérêt de l'histoire naturelle, de réunir quelques collections, et dans l'intérêt de la géographie, de perfectionner la reconnaissance des points incertains ou mal déterminés, et de se livrer à l'examen des terres nouvelles et des dangers disséminés sur toute l'étendue de cette mer immense.

LARENAUDIÈRE.

MÉLANGES.

Suicide religieux d'un Hindou.

Un correspondant du *Bengal Hurkaru* raconte ainsi une cérémonie dont il a été témoin.

En descendant le Gange, et passant près de Mirzapour dans la soirée du 24 janvier 1833, mon attention fut attirée vers le rivage par un rassemblement considérable de naturels du pays; ils étaient diversement habillés, et au bruit qu'ils faisaient en chantant et en sonnant de la trompette, je jugeai qu'ils célébraient

un des rites de leur religion. Bientôt une barque remplie d'hommes et de femmes s'éloigna du bord, et se dirigea vers le milieu du fleuve; l'apparence de cette barque et de ceux qui la montaient m'ayant rappelé, à peu de chose près, ce que j'avais entendu raconter d'une de leurs coutumes pendant la célébration de la cérémonie des ablutions, je demandai au patron de mon canot s'il savait ce qui allait se passer; sa réponse me confirma dans mes soupçons que la barque qui s'avançait vers nous portait un malheureux qui allait faire le sacrifice de sa vie à des idées de religion.

Quand la barque fut parvenue à quelques centaines de pieds du rivage, les Hindous qui s'y trouvaient se préparèrent à achever le terrible sacrifice. La victime était assise à l'extrémité de l'avant de la barque, les yeux fixés sur l'eau du fleuve, et évidemment sous l'influence d'un puissant narcotique; à ses côtés étaient placés deux grands pots de terre, appelés *ghurrahs*, remplis d'une substance rouge semblable à du *sindour*; on les lui attacha sous les aisselles; ses jambes furent repliées sur elles-mêmes et solidement assujéties dans cette position; puis ceux qui dirigaient la cérémonie (des brahmanes, sans doute) ayant poussé un hurlement surnaturel auquel les Hindous du rivage répondirent, le patient fut précipité dans le fleuve et s'y enfonça pour ne plus reparaître. Tout cela fut fait sans que le moindre sentiment de chagrin ou de regret parût sur le visage des Hindous qui se trouvaient sur la barque, et après qu'ils eurent jeté à l'endroit où le malheureux était tombé le *houkah* et quelques fleurs, elle reprit tranquillement le chemin qu'elle venait de parcourir et regagna le bord. Ils avaient l'air très satisfait de ce qu'ils venaient de faire.

Inhumanité des Siamois.

La *Singapore Chronicle* contient des extraits d'une lettre de Bankok donnant des détails lamentables sur les misères endurées par les malheureux Malais, pris dans la dernière invasion faite par les Siamois sur la côte orientale de la Péninsule :

« J'ai vu la plupart des pauvres infortunés qui ont été amenés de la côte Malaïe, et s'il m'était possible de vous dépeindre même faiblement le triste spectacle que j'ai vu, je vous ferais frémir d'horreur, Je suis même surpris que Dieu permette qu'il existe sur la surface de la terre, des exemples de cruauté et d'oppression aussi atroces.

« Le nombre des esclaves Malais amenés ici depuis six semaines, s'élèvera de 4,200 à 5,000 ames; il consiste principalement en très vieilles femmes et en petits enfans; il n'y a que très peu d'hommes robustes. Je suppose que ceux qui purent courir, s'échappèrent et laissèrent les vieillards, les infirmes et tout ce qui était en bas âge à la merci des impitoyables Siamois.

« Par honneur pour leur allié le gouvernement *britanno-indien*, les Siamois logèrent les pauvres misérables et malades créatures, car il y en a bien peu qui soient exempts de maladie, dans le bâtiment nommé le Comptoir britannique. J'en occupe un des côtés, et les Malais, au nombre d'à peu près 500, furent enfermés dans l'autre jusqu'à ce qu'on se fût procuré un moyen de les envoyer dans l'intérieur du pays, ou peut-être jusqu'à ce qu'ils fussent donnés en présent à quelques-uns des grands personnages de ce lieu. Ils furent comptés dans la prison et hors de son enceinte comme des moutons, et quand il vint un ordre d'en livrer une quarantaine ou une cinquan-

taine à des chefs siamois, à qui on en faisait don, peu importait qu'ils fussent malades ou bien portans, ils devaient marcher; les valides portaient les infirmes, et quelquefois on aurait vu les Siamois comptant des vieillards et de vieilles femmes qui s'y trouvaient dans un si piteux état, qu'il n'était guère possible qu'ils eussent vécu, si on les eût laissés seuls pendant une heure. La plupart des Malais avaient à leurs pieds et à leurs jambes de très grands ulcères, et la puanteur qui s'en exhalait, aurait suffi pour engendrer une peste. D'ailleurs ces malheureux étaient couverts de poux et galeux; enfin pour mettre le comble à leur aspect dégoûtant; ils avaient mal aux yeux. Il est très singulier que tous mes domestiques aient gagné une ophthalmie seulement pour les avoir regardés.

On a amené ici enchaînés le radjah de Patani et quelques personnes de sa famille, ainsi que le radjah de Djella et un ou deux autres. D'abord il ne fut fait aucune acception des rangs, mais à présent, le radjah de Djella demeure seul, et le praklang lui accorde même de l'opium pour fumer. Sans doute ce ministre a trouvé que son coffre-fort était bien garni, sans cela il ne lui aurait pas départi cette grâce.

« Le vieux radjah de Ligor est à la fin arrivé. Le radjah de Patani raconte que celui de Ligor lui avait conseillé de faire la guerre au gouverneur de Singora, et de le tuer; c'était afin qu'un de ses propres fils devînt gouverneur à sa place; alors tous les territoires au sud du Cap Liaut, y compris Kédah, auraient été soumis au gouvernement du radjah de Ligor et de ses fils. Je crois que le roi de Siam connaît ces particularités, et c'est ce qui lui cause une si terrible agitation. Le radjah de Ligor, même en ce moment, est en état, si la fantaisie lui en prend, de se déclarer indépendant, et de soutenir cette démarche

contre le royaume de Siam. Si le monarque de cette contrée perd ce radjah, il se voit privé de l'officier le plus habile et le plus brave de son armée.

« Quand les Siamois envahirent le pays situé le long de la côte, ils le dépouillèrent de tout ce qu'ils purent prendre; ils emmenèrent même le bétail. Mon vieil ami, le praklang, a très bien fait ses affaires. Depuis six mois, il a eu trente à quarante orfèvres employés à fabriquer des pots, des cannes, des coupes, des boîtes et d'autres objets en or, et il a amassé en argent près de 60,000 piastres espagnoles indépendamment de diverses autres choses.

« Le roi a reçu de Calcutta 30,000 piastres et dix cattis d'or, et je pense que le praklang a touché aussi de ce côté une bonne somme bien ronde.

« Il a obtenu environ 2,000 esclaves, et vous pouvez être sûr qu'il a choisi les meilleurs. Le roi en prend 3,000, mais ils ne valent pas grand'chose.

« Quant au traité conclu par le capitaine Burney, les Siamois n'y ont pas plus d'égard que n'en aurait un habitant de la lune. Ils s'y sont conformés pendant quelque temps, mais maintenant il est complètement oublié, et je puis ajouter méprisé. J'ai tort de dire *oublié*, car ils n'ont jamais omis d'exiger la somme convenue pour les navires qui arrivent, suivant leur capacité, et depuis ils font payer des droits dans l'intérieur sur nos marchandises. Ainsi le résultat avantageux du traité est que nous devons acquitter, indépendamment des droits convenus, encore une rétribution sur les ventes comme auparavant. »

(*Asiatic journal.*)



Les Iles de Skiddi.

Les journaux américains ont annoncé la découverte d'un groupe d'îles situées à environ 50 milles N. O. des îles Young-Williams, par le capitaine Harwood, commandant le navire baleinier *le Hashmy*. Le capitaine Harwood n'avait probablement sous les yeux que les cartes d'Arrowsmith, où les îles dont il parle ne sont point placées. Il a conclu qu'elles étaient inconnues; mais elles ont déja été signalées depuis plusieurs années : en 1818, par le capitaine Lütke, et en 1830, par le capitaine américain Morrell qui lui donna le nom de *groupe de Skiddy*, en l'honneur de ce hardi navigateur. (Voy. l'analyse, p. 215 de ce volume.) Elles sont placées sur notre carte générale de l'Océan, sous la dénomination de *groupe de Namolouk* et par 5° 50′ lat. N., et 151° 0′ long. E; ce qui répond à peu près à la position indiquée par le cap. Harwood.

Voici le passage du journal du commandant du *Hashmy* sur lequel on a établi sa découverte : « En faisant voile du Japon, j'ai rencontré un groupe d'îles qui ne se trouvent sur aucune carte par la latitude N. de 5° 45′, et de longitude orientale, de 15° 35′ à la distance d'environ 50 milles N. O. des îles Young-Williams. Nous avons aperçu de très loin le sommet des arbres qui les couvrent, et mon équipage fut parfaitement accueilli par leurs nombreux habitans. Les noix de coco et les végétaux y abondent. Il y a un excellent port du côté oriental des îles Young-Williams. »

Krusenstern, dans son atlas, donne aux îles Young-Williams le nom même de Mortlock par qui elles furent découvertes en 1735. Elles figurent sur notre carte sous le nom de Longounor, par 5° 28′ latitude N., et 151° 4′

longitude E. Lutke, par qui elles ont été mieux observées, les divise en îles de Longounor, Sotoan et Etat.

(*Journal de la marine et des colonies.*)

Ivrognerie des nobles Poméraniens.

« Au commencement du dix-huitième siècle, il était difficile de trouver une nation plus stupide et plus grossière que les habitans de la Poméranie. Toute l'Allemagne se rappelle encore les contes que l'on faisait sur la simplicité de la noblesse de ce pays. Un paysan de France était en ce temps-là un petit-maître en comparaison d'un gentilhomme de Poméranie. La cause de cette stupidité n'était pas difficile à découvrir. Ils ne sortaient jamais du village où ils étaient nés; ils mouraient pour la plupart, tranquillement, sans avoir jamais vu une ville médiocre.

« Frédéric-Guillaume, roi de Prusse, eut enfin compassion de leur état; il fit entrer presque tous les jeunes gentilshommes de cette province dans le corps des cadets à Berlin. Ils furent civilisés par ce moyen, et comme ils sont naturellement braves, ils parvinrent aux places les plus distinguées dans l'armée. Plusieurs d'entre eux retournèrent dans leur vieillesse chez eux, et par leur exemple corrigèrent les défauts de leurs familles. Les manières rustiques et l'ignorance disparurent à vue d'œil, et excepté quelques légers défauts qui leur sont restés, ils ne cèdent plus en politesse au reste de la noblesse allemande. »

Ces détails, tirés d'un livre intitulé *Histoire et anecdotes de la vie*, etc. *de Pierre III*, (Londres 1766, 1 vol. in-12), ne doivent pas surprendre, car voici ce qu'on lit dans l'*Histoire des États européens* L'auteur, après avoir parlé de plusieurs ducs de Poméranie, morts dans un âge peu

avancé et tous adonnés au vin, continue ainsi : « On remarque que les princes de cette maison étaient en général fort sujets au vice de l'ivrognerie. Peut-être ce vice explique-t-il deux phénomènes qu'offre l'histoire des ducs et princes de Poméranie du dix-septième siècle ; l'un est la brièveté de la vie de ces princes. De quinze descendans de Bogislas X, mort en 1523, qui atteignirent l'âge de puberté, dix ne passèrent pas quarante-deux ans, trois parvinrent à cinquante, et deux seulement à soixante ans. Le second phénomène est la stérilité des mariages contractés par les princes de Poméranie. De quatorze qui se marièrent, neuf ne laissèrent pas d'enfans. On attribua dans le temps ces deux phénomènes à l'effet de quelque sortilége, et le duc François, mort en 1620, voyant que ni lui ni ses quatre frères n'avaient de postérité, en conçut une grande frayeur, et fit condamner à mort une prétendue sorcière, une religieuse âgée de quatre-vingts ans, Sidonie de Bork, d'une des plus anciennes et des plus illustres maisons du pays. Ce qui frappe encore dans l'histoire des ducs de Poméranie, c'est la pénurie contre laquelle ils eurent tous à lutter, par suite d'une mauvaise administration qui avait jeté de si profondes racines, qu'il n'y avait pas moyen pour les ducs de sortir de l'abîme où ils étaient tombés. Cette pénurie empoisonna leur existence et fit naître des querelles interminables entre eux et les états du pays.

« Philippe II qui mourut en 1618, à l'âge de quarante-cinq ans, était un prince doux, sage, économe qui avait reçu une excellente éducation de son père. Il s'efforça d'extirper l'ivrognerie qui était habituelle en Poméranie et à la cour de Stettin, à corriger les vices qui s'étaient glissés dans l'administration de la justice, et à remédier au délabrement des finances. François, dont il a été question

plus haut, lui succéda et fut remplacé par Bogislás XIV, mort en 1637 sans postérité. En lui s'éteignit l'antique race des ducs de Poméranie.

La Toscane.

« Malgré les abus et les maux inséparables du pouvoir absolu, les peuples de la Toscane, et surtout de Florence, sont les plus tranquilles et les plus heureux de l'Italie. Ils doivent cet avantage à la sagesse des réformes libérales de Léopold, aux changemens opérés par les Français, et au caractère de leur grand-duc actuel, Ferdinand III. Il est vrai que pour complaire sans doute à la Sainte-Alliance et à quelques ultrà en politique comme en religion qui l'entourent, il tend trop la main à cette opinion découragée sous son prédécesseur légitime; Ferdinand a été même obligé d'altérer, en partie, ce Code immortel donné par son père, et l'objet de l'admiration des philosophes et des amis de l'humanité; mais heureusement, il a eu le bon esprit de conserver les ministres employés sous l'administration française. Comme il est bon, plein de douceur, de justice et d'humanité, il laisse ses ministres protéger le commerce, encourager les arts, garantir la liberté individuelle; en un mot, faire le bien, et rendre le peuple heureux, en dépit des prétentions et des criailleries d'une vieille aristocratie qui, comme partout, ne voudrait de liberté que pour elle, de protection que pour ses priviléges.

« C'est donc au grand-duc et à ses ancêtres que les Florentins doivent la prospérité et la liberté dont ils jouissent; car en effet, il règne en Toscane une grande tranquillité, et le peuple paraît libre et heureux. C'est

le seul endroit de l'Italie où l'on ne regrette pas les Français.

« C'est le seul endroit où l'on ne soit pas assailli de cette foule de mendians qui sont la honte de l'Italie ; mendicité qui tient à un travers, à un abus de la religion, puisqu'elle est plus commune partout où le clergé est le plus riche et le plus puissant, comme à Rome. C'est qu'en préconisant cette multitude d'ordres mendians qui dévorent ce beau pays, on semble sanctifier la mendicité, et en faire une espèce de vertu. Voilà l'abus : la véritable religion doit séparer le pauvre qui commande le respect et la pitié, du mendiant robuste qui ne mérite ni l'un ni l'autre. La meilleure aumône qu'on puisse faire à ce dernier, c'est de lui procurer du travail et de l'instruction.

« Je reviens au grand-duc, Ferdinand III. Il est aimé, et il le mérite : on m'a raconté de lui une anecdote qui, si elle est véritable, honore singulièrement son caractère. Lors de la révolution de Naples (1821), il fut averti par une cour étrangère que les Florentins les plus considérables étaient *Carbonari*, et sur le point d'exciter une révolution ; on lui conseillait de les faire arrêter. Le grand-duc, persuadé que les opinions politiques ou religieuses méritent des égards, puisqu'il peut y avoir de la bonne foi même dans l'erreur, fit inviter tous les accusés de se rendre chez lui ; il leur fit lire, par son secrétaire, la lettre qui les concernait. Ils en parurent surpris ; alors le grand-duc prit la parole : « Messieurs, leur dit-il, vous voyez de quoi « il s'agit, et le conseil qu'on me donne. Pour moi, je ne « crois pas que vous me veuillez du mal : je ne vous en ai « jamais fait. Si vous croyez qu'une constitution puisse « vous rendre plus heureux, il faut me la demander : je « suis prêt à tout faire pour le bonheur des peuples confiés « à mes soins. En attendant, je me suis rendu caution

« pour vous, et je suis persuadé que vous ferez honneur « à cette caution. »

« Quel langage! Quel mal intentionné pourrait tenir contre un tel prince? C'est, en effet, un père au milieu de ses enfans; je l'ai plusieurs fois vu, avec sa famille, à la belle promenade du Cassino, aller et venir sans escorte, au milieu de la population entière de Florence; et cela paraît si naturel aux Florentins, ils sont si libres, qu'ils passaient près de lui en riant et en folâtrant, sans même le regarder.

« On ne peut faire un pas dans les environs de Florence, sans réfléchir à cet état de prospérité, qui semble être, en Italie, le partage exclusif de la Toscane, J'ai déja indiqué la cause de ces résultats heureux; le secret consiste à protéger le commerce, à encourager l'agriculture, à garantir la liberté individuelle, et à respecter les lois qui sont en harmonie avec les lumières du siècle; c'est ainsi que malgré les abus, la Toscane a une supériorité marquée sur le reste de l'Italie. (*Lettres écrites d'Italie*, 1823.)

Mine de plomb de Saint-Modé.

Parmi les découvertes récentes qui paraissent devoir ajouter à notre avenir, il en est une que nous ne saurions passer sous silence : nous voulons parler de la mine de plomb de Saint-Modé, près de Baud, département du Morbihan. La connaissance de cette mine est, comme la plupart des découvertes de ce genre, le résultat du hasard. En 1829, un cultivateur, en creusant un fossé, trouva des fragmens assez considérables d'une substance brillante et très pesante, qu'il s'empressa de montrer à quelques habi-

tans de Baud. Il fut bientôt reconnu que cette substance était du plomb sulfuré d'une grande pureté.

La mine de Saint-Modé, située à une demi-lieue à l'est de Baud, présente un filon dirigé à peu près du nord au sud, et incliné d'environ 75° à l'est. Ce filon, dont la puissance est de 1 mètre à 1 mètre 50 centimètres, a été reconnu sur une longueur de plus de 400 mètres : il est composé de schiste et de quartz, renfermant une veine métallique dont l'épaisseur varie depuis o mètre o5 cent. jusqu'à o m. 30 cent. et o m. 40 cent. Cette veine est formée en majeure partie de galène ou plomb sulfuré, légèrement argentiféré, et généralement très pure, de plomb carbonate et de plomb phosphate. Ces minérais ne sont accompagnés d'aucune autre substance qui puisse en altérer la pureté. Des essais répétés et faits sur des quantités notables ont démontré que les préparations mécaniques à faire subir à ces minérais sont très peu importantes, à cause de leur grande pureté; ce qui donne la certitude que leur traitement sera peu dispendieux et que leur exploitation présentera les plus grands avantages. Tous les travaux préparatoires pour l'exploitation sont sur le point d'être terminés : ils consistent dans le percement de plusieurs puits, dont le principal a plus de 35 m. de profondeur, et dans une superbe galerie d'écoulement de plus de 200 m. de longueur. Avant peu, l'exploitation proprement dite sera en pleine activité. (*Auxiliaire breton.*)

Population de la Grande-Bretagne.

Depuis 1801, la population s'est accrue de 5 millions et demi; c'est surtout dans les villes que l'augmentation se fait sentir. On peut en juger par le tableau suivant :

	1801	1831	Accroissement.
Londres......	864,845	1,474,069	609,244
Manchester...	94,876	237,832	142,956
Glasgow	77,385	262,426	125,041
Liverpool.....	79,722	189,244	109,522
Edimbourg ...	82,510	162,403	79,843
Birmingham...	73,650	142,251	68,581
Bristol	63,645	103,888	40,241

Pour sept villes, accroissement en 30 ans. 1,175,428

L'étendue du sol cultivé en Angleterre est de 52 millions d'acres qui donnent un produit brut de 216 millions de liv. st. Le nombre d'acres cultivés en France est de 115 millions qui ne produisent que 228 millions de liv. st. Les forces appliquées en Angleterre à la culture du sol, en y comprenant les forces des hommes, des animaux et des machines, équivalent au travail de 23 millions d'hommes. Les mêmes moyens appliqués par la France à l'exploitation d'un sol d'une étendue de plus du double, n'excèdent pas le travail de 37 millions d'hommes; tandis qu'en suivant la proportion de l'Angleterre, il devrait s'élever à 55 millions. En Angleterre, la consommation commune de viande par individu est de 102 livres; en France, elle n'est que de 38 livres, et cette différence n'est pas compensée, comme on le croit, par une plus grande consommation de pain ou de substances farineuses. Au contraire, le peuple anglais consomme encore, sous ce rapport, neuf pour cent de plus que le peuple français. Sous le ciel de la France, le peuple des campagnes peut à peine s'abriter et se vêtir, et la moitié de la population marche pieds nus. L'accroissement de la population ne dépasse pas 4,400 par chaque million. Dans la Grande-Bretagne, la population s'accroît de 16,000 par million; en Prusse, de 27,000. En

France, la proportion des enfans qui reçoivent une éducation est de 1 sur 30 habitans, en Angleterre 1 sur 16.

Population de la Sicile.

Un dénombrement fait en 1817 avait donné pour résultat 1,625,000 habitans. Ce chiffre est encore vrai aujourd'hui. Sur ce nombre, on comptait, en 1826, 9,000 religieuses de toutes les vocations, 12,000 moines de toutes les couleurs, et 60,000 ecclésiastiques de tous les ordres. La seule ville de Palerme possède plus de 300 églises ou chapelles. On ne compte pas moins, dans l'île, de neuf siéges épiscopaux, dont trois archevêchés et six évêchés.

La noblesse n'est pas moins bien partagée que le clergé; on voit figurer dans cette île, grande à peine comme une ancienne province française, et n'ayant guère qu'un million et demi de population, 64 ducs, 213 princes, 234 marquis, 308 comtes et 4,161 barons. Outre les chefs de famille, chacun des enfans prend l'un des noms féodaux de son père avec un diminutif, tel que *duchesino*, *principino*, *baronsino*, etc. Parmi tant d'augustes personnages, on voit figurer un duc d'Anjou qui se prétend héritier de la maison française qui a donné des rois à la Sicile. Chez lui, ses parens, ses amis, ses serviteurs, lui donnent les qualifications de *sire* et de *majesté*.

Résultat fréquent des persécutions.

Dans les premières années, qui suivirent la bataille de Prague livrée en 1620, Ferdinand II, empereur d'Allemagne, et roi de Bohême, laissa les protestans jouir de quel-

que tolérance ; mais en 1624, il résolut d'exterminer entièrement le protestantisme en Bohême. Il parut successivement des édits dont l'un interdit aux non-catholiques la faculté d'habiter les villes royales ; un autre les dépouille du droit de se marier. Bientôt après, les habitans des villes non-royales perdirent le droit d'exercer des métiers et de faire le commerce. Il fut défendu de prêcher, de baptiser, ou de bénir les mariages dans les maisons des protestans ; peine de mort, de confiscation des biens fut prononcée contre quiconque recevrait chez lui un ministre protestant. Les protestans furent privés de la sépulture chrétienne, sans préjudice des droits dus à l'église et aux curés. Deux florins d'amende devaient être payés par quiconque travaillerait un jour de fête catholique, serait trouvé, pendant la messe, dans un cabaret, mangerait de la chair les jours d'abstinence, sans permission de l'archevêque. Tout père de famille qui, les dimanches et les jours fériés, n'assitait pas à la messe, était obligé de fournir quelques livres de cierges. Il fut ordonn é, sous peine d'une amende de 30 à 50 florins, de retirer tous les enfans des écoles non-catholiques. Enfin les non-catholiques furent privés du droit de tester, et leurs malades exclus des hôpitaux.

On sait que Ferdinand II, élevé par les jésuites, leur fut entièrement dévoué.

Comme malgré toutes les mesures dont il vient d'être question, le nombre des protestans resta très considérable, ils furent exilés nominativement d'abord quatre à la fois, puis par cinquantaine, en leur permettant toutefois de vendre leurs biens, et d'emporter leurs effets. Ensuite des garnisaires furent logés dans les maisons des protestans pour y vivre à discrétion. Des conversions furent opérées à coup de plat de sabre; des soldats croates remplirent les fonctions de missionnaires. La petite ville de Prachelitz,

leur ayant fermé les portes, fut prise d'assaut, et les soldats y tuèrent 1,660 personnes. A Laffa, les protestans chargèrent sur leurs épaules tout ce qu'ils purent emporter, puis mirent le feu à leurs maisons. Un grand nombre de paysans se cachèrent dans les montagnes, et restèrent secrètement attachés à leur croyance. Aussi lorsqu'en 1781, Joseph II publia son édit de tolérance, le gouvernement autrichien fut étonné d'apprendre qu'une foule de villages qui, depuis Ferdinand II passaient pour catholiques, n'avaient jamais cessé d'appartenir à une communion proscrite.

(*Cours d'histoire des Etats Européens* par M. Schœll).

Effet d'une disette en Russie.

La récolte de 1833 a été mauvaise dans la Russie européenne. Un oukase publié récemment énumère tout ce que le gouvernement a fait pour soulager le peuple.—Les contrées qui manquent de grains en ont été pourvues; la rentrée des impôts arriérés est suspendue; la levée des recrues est ajournée; le remboursement des fonds empruntés par les particuliers à la caisse de crédit n'aura lieu que dans trois ans; les travaux publics ont été multipliés pour procurer de l'ouvrage aux pauvres; enfin les troupes ont été retirées des contrées ou règne la disette.

L'oukase ordonne que dans ces mêmes contrées les impôts ne seront perçus qu'en 1836 et que la levée des recrues n'aura lieu qu'en 1834. (*Tempus édax.*)

Abolition du monopole de la cannelle.

Une proclamation du gouverneur de Ceylan, publiée le

9 mars 1833, annonce que, conformément aux instructions reçues du secrétaire d'état, l'exportation de la cannelle sera permise à dater du 10 juillet suivant par les ports de Colombo et de Punta-de-Galle, moyennant un droit de sortie de trois shillings par livre, sans distinction de qualité. A dater de la même époque, toutes les restrictions et prohibitions relatives à la culture, la possession ou la vente de la cannelle cesseront d'être en vigueur, et tout ce qui se trouve en ce moment dans les mains du gouvernement, ou ce que, par la suite, il sera obligé de recevoir en paiement de fermages ou des plantations qui lui appartiennent, jusqu'à ce qu'il puisse être disposé autrement de celle-ci, sera vendu à des époques périodiques et sujet au paiement du droit de sortie.

A l'avenir il ne sera fait aucune récolte dans les forêts pour le compte du gouvernement. La vente des deux années finissant avec celle de juillet 1832, a excédé 10,000 balles.

(*Asiatic Journal.*)

Prohibition du commerce des esclaves dans le royaume d'Aoude.

Le roi d'Aoude a publié, le 5 de zigad de l'an 1248 de l'hégire (20 mai 1833), un édit par lequel il défend le commerce des esclaves et l'enlèvement des enfans, comme des pratiques aussi criminelles que le meurtre; les officiers du gouvernement veilleront à la stricte exécution de cette ordonnance. Quiconque aura été convaincu de s'être livré à ce trafic abominable, sera condamné à être enchaîné pour la vie; les acheteurs seront également punis avec sévérité. Les personnes qui dénonceront de pareils actes,

recevront une récompense ; celles qui y conniveront subiront une peine.

L'India Gazette en annonçant cette nouvelle ajoute : « Nous sommes heureux de pouvoir dire que d'après les informations qui nous sont parvenues, le premier ministre d'Aoude suit d'autres projets de réforme. Il a réussi à remettre de l'ordre dans les choses que son prédécesseur avait laissées en désordre et à apaiser les troubles que celui-ci avait fomentés jusqu'au dernier moment de son séjour à Lacknau. On dit que le résident britannique est très satisfait de la conduite du ministre actuel. »

Singulier exemple de prodigalité.

On sait que les provinces de Chen Si et de Chan Si renferment quelques-uns des hommes les plus opulens de la Chine. Ces gens passent pour avoir de l'argent en tas comme des montagnes. Les principaux capitalistes de Canton viennent de ces provinces.

Dans les dernières années du règne de Kia king, mort en 1820, une riche veuve nommée Tchou, vivait dans le département de Taï yuan fou ; elle avait un fils qui donna dans tous les genres d'extravagances. Voici une de ses folles dépenses ; il aimait beaucoup le jeu des échecs ; mais faire mouvoir les pièces sur un échiquier en bois ou en papier lui parut un divertissement bien maigre, malgré l'intérêt qu'il lui offrait. Maître Tchou conçut une idée entièrement nouvelle, il y fit peindre le plancher d'un grand appartement comme un échiquier, et y fit placer des tables pour lui et ses amis. En guise d'échecs, il acheta plusieurs femmes très belles, les fit habiller de diverses manières et les dressa à remplir, à un signal donné, le

rôle de pions, de cavaliers, de fous, de rois, de reines et de tours. Ce sublime joueur d'échecs s'évitait la peine de serrer ses pièces; à un signal qu'il faisait, toutes sortaient par la porte.

L'empereur fut instruit de ces particularités, et offensé probablement de ce qu'un riche sujet l'emportât sur lui en luxe, il fit semblant d'être horriblement choqué de l'idée d'acheter des esclaves pour leur faire remplir les fonctions de pièces d'un jeu d'échecs. Il condamna maître Tchou à payer une amende de 3,000,000 de taels équivalant à 25,000,000 de francs, et à être banni pour la vie dans les pays des Mandchous sur les rives du He loung kiang ou Amour; il lui fit dire en même temps qu'il devait être très reconnaissant de ce que la boîte de son cerveau ou sa tête, n'avait pas été enlevée de dessus ses épaules.

(*Asiatic journal.*)

Consécration d'un prêtre brahmane.

Quand un jeune brahmane est arrivé à l'âge de neuf ou dix ans, un jour est fixé pour la cérémonie qui doit l'élever au rang de prêtre. Deux ou trois jours avant, ses amis le frottent par tout le corps d'huile et de turmeric pour embellir sa personne, et quand, par ce moyen, il est devenu à leurs yeux un miroir de beauté, ils l'avertissent de se tenir en garde contre les méchans esprits qui, attirés par ces attraits nouveaux, ne manqueront pas d'essayer de s'emparer de lui. Pour le garantir autant que possible, ils lui recommandent de porter toujours avec lui un morceau de fer qui a le pouvoir de repousser les tentatives des *Bhouts*. Il doit rester ainsi sans cesse sur ses gardes jusqu'au matin du jour marqué pour la cérémonie. On lui

rase alors complètement la tête, on lui perce les oreilles avec des chevilles aiguës, puis un parent ou un ami fait des offrandes aux mânes des ancêtres du jeune garçon, offrandes qui doivent servir à apaiser leur faim et leur soif. Immédiatement après, il s'asseoit sur une natte d'osier appelée *kouchachun* et offre des dons à tous les dieux et à toutes les déesses. Des oblations de ghi ou beurre fondu, et de petites baguettes de l'arbre nommé djegnodoumber sont faites à Bramha, dieu du feu, en les jetant dans une fournaise ardente. Cette cérémonie et d'autres oblations et offrandes terminées, le brahmane reçoit un *poita* d'osier qu'il rejette bientôt pour en recevoir un autre en coton et auquel est attaché un petit morceau de peau. Il rejette aussi celui-là et on lui donne enfin le poita et les nœuds mystiques. Il se rend alors, un bâton à la main, dans une salle réservée où il reçoit des présens de ses amis et de ses parens; après quoi tous le quittent, car il doit y rester enfermé onze jours et éviter de voir le visage d'un Hindou d'une caste inférieure à la sienne. Pendant ce temps de retraite, sa nourriture est fort simple et se compose de riz et de légumes bouillis dans de l'eau, mais sans sel, sans huile ni aucun épice. Le onzième jour, ses amis viennent le prendre le matin avant le lever du soleil et le conduisent au Gange dans lequel il jette le bâton qui lui avait été remis le jour de la cérémonie. Il est alors brahmane et partage tous les priviléges de ces prêtres.

Turin.

« Quand, après avoir parcouru l'Italie, on arrive à Turin, on se croit dans une ville française : la manière de vivre, les mœurs, les usages sont les mêmes; tout le

monde parle français. Turin n'est en effet séparé de la France que par ces masses gigantesques qu'on appelle les Alpes, qui ferment l'Italie au nord, et qui, comme des barrières naturelles, la séparent également de la Suisse et de l'Allemagne.

« Rien n'est plus imposant que le premier aspect de Turin; on n'y voit point de ces faubourgs ruinés et mal bâtis qui défigurent tant d'autres capitales, tout y est majestueux et bien bâti. Les rues sont larges et tirées au cordeau; leur disposition est telle, qu'on peut apercevoir, à l'extrémité, les collines couvertes de verdure, qui entourent la ville. Les principales, comme la rue Neuve et celle du Pô, sont bordées d'une longue suite de boutiques, dont l'architecture est magnifique.

« On compte un grand nombre de places à Turin; mais elles ne sont, en général, ni belles, ni régulières, et n'ont aucune décoration au milieu, comme c'est l'ordinaire dans les villes d'Italie.

« Le nombre des églises à Turin est très grand; avant la révolution française on en comptait cent-dix, toutes richement dotées, et ce nombre ne doit pas être beaucoup diminué.

« La situation de Turin n'est pas moins admirable que la beauté et la régularité de ses rues : cette ville est au pied des Alpes, dans une plaine arrosée par le Pô, et au confluent de ce fleuve avec la Doire. Les souverains légitimes de l'Italie, si toutefois ils tiennent au bien-être de leur patrie, doivent, sous ce rapport, une grande reconnaissance aux Français : ceux-ci ont tout réparé, tout embelli. La capitale de sa majesté Sarde s'en ressent surtout. Elle leur doit le plus beau de ses ponts, et ces digues qui s'opposent si fortement aux incursion du Pô.

Turin se glorifiera toujours d'avoir donné naissance à

Alfiéri, dont le génie indépendant et fier était dans sa volonté forte; il voulut être poète et il le fut. La conduite du gouvernement Sarde, à l'égard de cet homme célèbre, est marquée au coin de la petitesse. Les Français contre lesquels il avait écrit avec tant d'emportement, eurent la générosité de donner son nom à une des rues de sa ville natale; mais, à la restauration, on a exilé ce nom comme trop libéral. (*Lettres écrites d'Italie*, 1823).

Destruction de pirates.

Les autorités hollandaises à Rhio ont pris un parti vigoureux pour détruire la piraterie dans les parages au sud de ce comptoir. Au commencement de décembre 1832, le résident et son aide principal s'embarquèrent pour aller donner la chasse à ceux de Linghin, dont les déprédations avaient beaucoup nui au commerce de cet établissement. L'*Amphitrite*, bâtiment de guerre, et le *Janus*, goëlette de la marine royale néderlandaise, deux chaloupes, canonnières et trois canots armés, composèrent une armée formidable. Cette escadrille jeta la consternation parmi les forbans, car la goëlette, les chaloupes canonnières et trois canots armés, purent pénétrer entre les nombreuses îles qui sont leurs principaux repaires et lieux d'embuscade. Ces petits bâtimens entrèrent même dans les rivières et les criques où les bandits se tiennent; ceux-ci s'enfuirent de tous côtés; suivant les avis qu'on a reçus, cinquante de ceux qui habitaient l'île de Sicana, nid de pirates bien connu, et qui s'étaient enfuis dans l'intérieur, à l'approche de la flottille, mouraient de faim.

Onze prôs du sultan de Linghin croisent maintenant dans cette direction, cherchant les Panglimas qui étaient

principalement concernés dans les dernières déprédations; et on dit que le sultan étant un homme très résolu et déterminé, ses navires ne reviendront que quand ils auront pris lesdits Panglimans.

Le repaire de pirates de l'île Timin a été brûlé par les équipages de ces prôs, à cause de leur désobéissance envers le souverain légitime de cette île.

Le résident hollandais et son adjoint restèrent huit jours chez le sultan de Linghin; en revenant ils visitèrent plusieurs des îles, dont on ne peut se faire une idée à moins de les avoir vues. On dit que Linghin même n'est pas aussi grande que les cartes la représentent; une moitié des terres qu'on lui attribue est composée d'îlots nombreux, nommés, non sans raison par les naturels, *Satou, Gontang, Lada* (Une mesure de poivre). (*Singapour chronicle*).

Société de tempérance dans l'Afrique méridionale.

Voici d'intéressans détails sur la Société de tempérance formée parmi les Hottentots qui habitent sur les bords de la rivière du Chat, et qui a célébré dernièrement le premier anniversaire de sa fondation. Près de sept cents personnes, parmi lesquelles on remarquait des Caffres, des Mantatès, des Umfinquas et des Ghonaquas, dont un grand nombre étaient venues de fort loin, assistèrent à l'assemblée dans laquelle on examina les résultats obtenus par la société. Le lieu où l'on se réunit ne pouvait guère en contenir plus de cinq cents; les autres, malgré le mauvais temps, se pressaient aux portes et aux fenêtres, afin de ne rien perdre des paroles des orateurs.

L'assemblée dura six heures; pendant ce temps, vingt-trois indigènes prirent successivement la parole. La plupart racontèrent des faits tirés de leur propre histoire, qui

prouvaient les dangers de l'intempérance. L'un s'était cassé le bras, un autre avait été blessé par un chariot, un troisième avait perdu sa femme des suites de l'ivrognerie. Quelques-uns parlèrent avec l'expression du remords de crimes et d'excès qu'ils avaient commis dans l'état d'ivresse; d'autres encore reconnaissaient hautement combien ils étaient heureux depuis qu'ils avaient renoncé à ce vice, et protestaient qu'ils étaient résolus à ne plus s'y livrer.

Pour se faire une juste idée de la nécessité de la formation de la Société de tempérance de la rivière du Chat, il faut savoir à quel point l'usage des liqueurs spiritueuses était devenu général parmi les Hottentots de cette contrée. Ces malheureux portaient presque tous les produits de leurs terres et les peaux de leurs bestiaux, qu'ils tuaient dans ce but, à un fort voisin, pour les échanger contre de l'eau-de-vie. L'ardeur avec laquelle les indigènes s'occupent d'une réforme dont ils ont reconnu la nécessité, est vue au Cap avec un vif intérêt, par les hommes de bien de toutes les classes. Il est impossible, dit le *Moniteur du Commerce*, de porter ses regards vers leurs riantes vallées, couvertes en ce moment d'une récolte abondante, de remarquer avec quelle habileté ils ont su faire serpenter dans toutes les directions, le long de leurs vertes collines, des filets d'eau dont ils prolongent ainsi le cours, et de voir le zèle qu'ils mettent à rechercher pour eux-mêmes et pour leurs enfans tous les moyens d'instruction, sans nourrir les plus douces espérances sur les résultats qu'aura pour eux la résolution qu'ils ont prise, d'après le conseil de quelques amis de l'humanité, de renoncer à l'usage d'une liqueur qui menaçait d'être la cause de leur ruine.

(*Moniteur du Commerce de l'Afrique méridionale*, publié au Cap.)

Grotte du Pialoux (Drôme).

La grotte du Pialoux, qui a été long-temps dans le pays l'objet des contes les plus absurdes, est située parmi les rochers qui bornent la commune de Peyrus au S.-E.; elle a deux entrées, l'une de quatre pieds de hauteur sur sept ou huit de largeur; l'autre, beaucoup plus basse, a à peu près la même étendue vers sa base. Elles sont séparées par une espèce de colonne formée de minerai que les pluies ont détaché du rocher, et qui s'est durci avec le temps. L'intérieur de cette grotte offre un aspect effrayant par la profonde obscurité qui y règne. Les personnes qui l'ont visitée, avaient eu la précaution de se munir de flambeaux. Elles l'ont parcourue dans toute son étendue. Dès l'ouverture, le sol baisse rapidement et est encombré de pierres qu'on y a jetées et de pétrifications détachées de la voûte, dont l'élévation est de cent à quinze cents pieds.

Rien de curieux à voir comme les stalactites dont les parois sont tapissées et les sujets variés qu'elles représentent. Ici ce sont des fruits, des guirlandes de rose, des paysages charmans; là, toutes sortes de quadrupèdes, de bipèdes, de reptiles; enfin des anges, des peuples vêtus de la manière la plus bizarre, des chapelles d'une beauté admirable, des colonnes en forme de pyramides de cinq ou six pieds de largeur sur quarante à cinquante pieds de hauteur, des galeries profondes ornées des plus merveilleuses pétrifications. On a mis plus de deux heures à faire le tour de cette grotte en examinant à la hâte les curiosités qu'elle renferme. Nos explorateurs auraient désiré visiter une sorte de double grotte qui se trouve dans le centre, mais elle est à vingt ou vingt-cinq pieds plus bas que la principale; sa descente étant perpendiculaire, ils ne pu-

rent y pénétrer. Toutefois au moyen de leurs flambeaux ils ont pu l'examiner; ils portent sa longueur à environ deux cents pieds sur vingt à vingt-cinq de largeur.

(*Courrier de la Drôme.*)

Antiquités trouvées en Alsace.

Des antiquités ont été découvertes à Garnbrechtshoffen, canton de Wissembourg, arrondissement de Haguenau, et à peu de distance des bains de Niderbronn. Il paraît qu'il y avait dans ce lieu un sanctuaire de Mercure; plus de dix inscriptions votives surmontées de bas-reliefs très bien conservés ont été trouvées à quelques pieds sous terre; il y avait aussi beaucoup de fragmens de poterie et des médailles, la plupart de Trajan, d'Adrien, d'Antonin-le-Pieux, de Faustine et de Commode.

Parmi les inscriptions qui nous font connaître beaucoup de noms encore ignorés par l'archéologie, il en est une fort remarquable :

IMP. ANTONINO II
ET GETA II. COS.

qui est sur un fragment de statue dont il ne reste que la base et dont la hauteur a dû être de quatre pieds et demi. On y voit encore les pieds du dieu, la tortue et le coq augural qui sont sur presque tous les monumens que la terre recélait en ce lieu. Cette inscription, bien que les lettres ne soient pas accolées au nom d'Antonin, c'est-à-dire de Caracalla, appartient au règne de Septime Sévère et à l'année 208 de notre ère. Ce qui motive cette qualification pour Caracalla, c'est que déja il avait été solennellement déclaré auguste. Il faudrait sans doute le chiffre III à son consulat; mais, soit erreur du sculpteur, soit injure du

temps, il y manque un tiret. Il est fort rare de trouver réunis les noms de Caracalla et de Geta, le nom de ce dernier malheureux prince ayant été partout effacé, de l'ordre exprès de son frère, qui, sous prétexte de conspiration, le fit assassiner dans les bras de sa mère. L'Alsace offre plusieurs monumens ainsi mutilés.

Non loin du lieu où l'on a retiré ces bas-reliefs, au château de Wasembourg, on découvrit, au siècle dernier, une inscription de la huitième légion de laquelle on avait fait disparaître le nom de Geta.

Ce château qui élève ses antiques débris sur la chaîne majestueuse des Vosges, les hautes vallées qui s'enfoncent dans les sinuosités des montagnes, tout le pays enfin paraît avoir été sous la protection spéciale de Mercure, et le roc brut a conservé pour nos dictionnaires un mot que les manuscrits n'avaient point recueilli. On lit à Wasembourg: un ex-voto d'un Severinus Saturninus. *Deo Mercurio attegiam tegulitiam ex voto posuit.*

Dans quelques bas-reliefs, Mercure tient à la main un sac d'argent; quelquefois il a le coq augural sur l'épaule, d'autres fois à ses pieds. On sait qu'il y avait des bains romains à Niderbronn; il paraît que la forêt d'Oberbronn cachait d'autres vestiges de bains qui ont été récemment retrouvés.

Le Catchar.

Le capitaine Jenkins s'exprime ainsi, sur le Catchar, dans un rapport adressé à la Société d'agriculture du Calcutta :

« J'ai remonté le Beurrah, beaucoup plus haut que dans ma dernière excursion, étant allé par eau jusque

dans les montagnes. C'est le plus beau pays que j'aurais pu imaginer. Il l'emporte en fertilité sur la plupart des provinces de l'Inde, et jouit du très grand avantage d'être au-dessus des inondations; il est ainsi propre, non-seulement à la culture du riz, mais aussi à celle de la plupart des autres végétaux; je pourrais citer entre autres le sucre comme le mieux adapté au sol et au climat.

« J'ai traversé la plus grande partie des terres cultivées, ou plutôt j'ai vu des portions de culture dans tous les cantons; je ne puis parler avec trop d'éloges des récoltes de riz encore sur pied; les plantes sont fortes et chargées de grains; elles s'élèvent généralement à cinq pieds au-dessus du terrain qui est parfaitement sec. La culture a beaucoup augmenté depuis l'an passé; elle fera maintenant des progrès plus prompts, puisque depuis la dernière saison, le pays a été déclaré province de la compagnie.

« Quelqu'un qui posséderait un capital de six mille roupies, pourrait acheter ici un domaine de prince, et assurerait, en peu de temps, à sa famille un très joli revenu. J'ai passé dehors la plus grande partie de chaque journée; je trouve que le climat est délicieux; la chaleur est supportable, et le froid n'est jamais intolérable. Je suis persuadé qu'avec de bonne graine et une meilleure culture, ces coteaux donneraient d'abondantes récoltes de coton; c'est ici que le café, s'il peut être planté quelque part, doit réussir, puisqu'il n'y a ni vents ardens, ni inondations. Je me suis procuré la recette des Nagas pour faire la bière de riz; elle leur sert de nourriture et de breuvage; on convertit régulièrement le grain en drêche.»

Le capitaine Fisher décrit également le Catchar en termes avantageux : « Les montagnes de ce pays sont favorables à la culture, non-seulement du coton, mais aussi

de diverses espèces de céréales et d'autres plantes. Aucune contrée de l'Asie n'offre peut-être une plus grande variété de productions végétales, depuis le chêne et la vigne, jusqu'au rotin et à la fraise; telle est la fertilité du sol à chaque point d'élévation, qu'il semble probable que chaque plante, d'origine européenne ou asiatique, serait aisément cultivée sur les coteaux de Catchar. »

(*Asiatic journal.*)

Villes du Pendjâb.

Moultan renferme soixante mille habitans, dont un tiers est probablement composé d'Hindous. Cette ville est entourée d'un mur en ruines, qui a à peu près trois milles de circonférence. Les maisons de chaque côté des rues étroites et sombres ont jusqu'à six étages. La population consiste principalement en tisserands et en teinturiers. Les seuls Seykhs qui s'y trouvent, sont les cinq cents soldats de la garnison casernés dans une citadelle contiguë et assez forte; elle est sur une hauteur et bâtie, comme la ville, en briques non cuites; c'est un hexagone irrégulier dont le côté le plus long a un développement de plus de douze cents pieds et fait face au N.-O. Ce mur s'élève de la base extérieure du tertre qui occupe l'espace intérieur, à une hauteur de quarante pieds en dehors, et renferme trente tours. Néanmoins, le rempart est à peine à cinq pieds au-dessus du sol intérieur. Chaque partie des maisons entassées dans le fort est, des fondations au toit, visible des plaines. Le pays est si uni et si bas, autour de Moultan, qu'il est marécageux pendant une grande partie de l'année.

Choudjabad est la seule autre ville importante du terri-

toire de Moultan ; elle est dans une plaine à quatre milles à l'est de l'Acesinès, entourée d'un mur en briques, haut de trente pieds, et flanqué de tours octogones placées à des distances égales. La forme de cette ville est oblongue ; un faubourg composé de baraques à angles droits, s'étend en dehors. Un fort, bâti en 1808 par le nabab de la province, défend Choudjabad. Le pays environnant est très beau, et arrosé par des canaux. Choudjabad, avec sa citadelle, est maintenant la ville frontière des Seykhs, qui saccagèrent la capitale en 1806, et aujourd'hui comptent cette province au nombre de leurs états.

On a dit, en termes de stratégie, que Lahor, par sa position, commande le Pendjâb, qui, à son tour, commande l'Inde. Cette ville, la seule place remarquable, située sur le Ravi; ne pourrait pas soutenir un siége régulier, quoiqu'elle soit assez forte pour résister aux opérations malhabiles des armées orientales. Elle est défendue et entourée par un mur en briques, dont la circonférence est à peine de trois milles, et par un fossé que l'on peut remplir avec les eaux de la rivière. Elle a dix portes, chacune munie d'un ouvrage extérieur semi-circulaire. La forme de Lahor est ovale ; sa longueur est dirigée du N. au S. ; le nombre de ses habitans est de quatre-vingt mille ; ils doivent être entassés.

Amritsir, chef-lieu de la religion et du commerce des Seykhs, est plus peuplé et plus fort que Lahor ; ses fortifications en pierre ont une grande épaisseur et sont revêtues de briques, et entourées d'un fossé profond.

Tout auprès est Govindgorh, lieu où Rendjet Singh renferme ses trésors. (*Asiatic journal.*)

L'héritier présomptif du royaume d'Ava.

Le prince birman est un homme extraordinaire ; il s'est instruit lui-même. Quoique doué de talens naturels très recommandables, il est très timide et craint que son goût pour l'étude ne soit connu du roi et de ses ministres. Une personne qui a le même goût et qui l'a vu fréquemment, dit que c'est un homme étonnant, et que s'il était dans un autre pays où il pourrait sans inquiétude suivre son penchant, il montrerait bientôt la supériorité de ses connaissances. Il attend avec impatience l'apparition d'une comète qui doit se montrer ce mois-ci, et qui, je crois, d'après les calculs de quelques astronomes français, doit détruire la terre. Il a un très bon télescope, un thermomètre, un baromètre, une pompe pneumatique ; il est obligé de tenir tout cela caché.

Le Tchourouk Poudjah.

La gazette le *Reformer* qui est hindoue, contenait une réclamation adressée au gouvernement pour qu'il abolît les barbares cérémonies du Tchourouk-Poudjah ou tournoiement qui ne sont pas même nommées dans les Chastras ; elles ont été uniquement fondées par un Saïva nommé Radjah Ban. On sait que c'est une expiation. Le patient est attaché à une des extrémités d'un levier placé au haut d'un mât, au moyen de deux crochets qu'on lui enfonce dans les muscles de l'omoplate ; il est enlevé à une hauteur de trente pieds, et on le fait tourner avec rapidité.

Voici comment s'exprime la requête : « Nous supplions instamment le gouvernement de délivrer un peuple abusé

de la tyrannie d'une superstition inhumaine. Que les pundits et d'autres indigènes recommandables et indépendans soient consultés sur ce sujet, et s'il est avéré que les cruautés pratiquées dans les Poudjah ne sont pas prescrites par les Chastras, ainsi que nous l'avons exposé, qu'une loi extraordinaire soit rendue immédiatement et promulguée au son du tam-tam; que le magistrat soit autorisé à n'accorder des permissions qu'à condition que nulle perforation sanglante, nulle lésion du corps n'aura lieu, et que les thonadars et les tchokeydars reçoivent l'ordre d'arrêter quiconque enfreindra cette ordonnance, ainsi que leurs aides et leurs fauteurs. En demandant la suppression de ces cruautés, nous sommes parfaitement d'accord avec l'*India Gazette*, que l'on doit veiller à ce qu'on n'abolisse pas ce qu'il y a d'inoffensif dans le Tchourouk-Poudjah; la grande réunion des spectateurs, la gaîté qui règne parmi les gens de la classe inférieure, enfin le trafic qui se fait dans ces sortes de fêtes, doivent être plutôt encouragés comme utiles à la population, et la moindre intervention à cet égard doit être considérée comme un acte d'intolérance.

Qu'est-il résulté de ces réclamations et des discussions des gazettes sur ce sujet? Le *John Bull* assure que, cette année, le Poudjah a été célébré avec redoublement de zèle.

(*Asiatic journal.*)

Fausses idées des naturels de l'Inde.

Malgré les nombreux rapports qui existent depuis long-temps entre les indigènes de l'Hindoustan et les Européens, il est réellement singulier et cependant très vrai que les uns et les autres connaissent peu leurs usages.

et leurs sentimens respectifs. Peu d'Européens conçoivent les motifs ou apprécient la cause des actions d'un Hindou; et celui-ci ignore complètement l'origine et les mobiles des actions d'un Européen, lors même qu'il obéit à l'influence des meilleures intentions.

En 1827, lord Amherst, gouverneur-général de l'Inde britannique, remonta le Gange pour aller visiter les provinces supérieures. Il est certain que ses domestiques répandirent le bruit que son habitude était de manger, chaque matin à déjeûner, un jeune enfant; et en conséquence, lorsqu'on faisait halte à un village sur le bord du fleuve, ils demandaient un enfant au chef avec les chevreaux, les poules et autres denrées nécessaires. Naturellement l'affaire se terminait par un compromis qui faisait entrer une bonne somme d'argent dans la poche du principal khausamah, et celui-ci s'en allait à un autre endroit pour satisfaire l'appétit cannibale du gouverneur-général, suivant toute apparence.

Voici un autre exemple moins frappant, mais non moins absurde de cette crédulité. Un homme convaincu d'avoir donné en paiement de fausses roupies, fut condamné au supplice. Un Hindou très intelligent et très recommandable, représenta au juge que la mauvaise destinée du coupable l'avait induit au crime, et que son affaire était vraiment fâcheuse. Le juge répliqua qu'elle n'était malheureusement que trop claire, puisque les fausses roupies avaient été trouvées sur le condamné. Alors l'Hindou expliqua les motifs de sa remarque : On m'a assuré, dit-il, que sur une somme de cent roupies payée par le gouvernement, il s'en trouve toujours cinq de fausses, afin de défrayer les dépenses de la monnaie, et qu'ainsi punir un homme sur lequel on découvrait de fausses roupies était injuste.

Le Brahma choubha.

Cette institution fut projetée et commencée en 1814; son auteur et principal soutien était Rammohon Roy; Kalisenker Ghopal, Bridjemohon Modjeudar, Ramnersingh Mokkopadaiah, et d'autres personnages éminens parmi les Hindous y coopérèrent. Les assemblées se tinrent d'abord à la maison de Rammohon Roy; mais depuis 1826, elles ont eu lieu régulièrement une fois la semaine dans un autre endroit. Trois pundits renommés, Ramtchounder, Outsobanondo et Bâdji, lecteurs hindoustani, dirigent le service. La fonction du premier, est d'exprimer le texte de Vayas, qui a eu pour objet dans ses écrits de concilier la dispute entre ceux qui déclarent que les *Védas* sont éternels, et ceux qui affirment qu'ils ont été révélés à une certaine époque. Outsobanondo interprète les Oupanichads qui sont subdivisés en plusieurs parties; Bâdji lit simplement des portions des Védas dans l'original sanscrit. Les deux premiers font leurs lectures et leurs explications de la science des *Védas* et des *Pouranas* en bengali; après que le service est terminé, quiconque cherche à s'instruire a une occasion de discuter avec les pundits.

L'objet du Brahma choubha est de faire connaître la partie des *Védas* qui est, ou inconnue, ou oubliée, ou négligée. Les *Védas*, disent les pundits, sont composés de deux parties : le *gayankhondo* et le *kormokhondo*; le premier enseigne la véritable connaissance et l'adoration spirituelle de Dieu; le second, la manière de remplir les cérémonies, ainsi que les divers devoirs sociaux et religieux imposés à chaque caste. L'un et l'autre sont regardés comme nécessaires par les Védantistes; ils ne prescrivent ni ne recommandent, comme on le suppose générale-

ment, les poudjâhs (*expiations*), ni les sacrifices. Ils soutiennent que les non initiés ou ignorans ne peuvent comprendre la religion intérieure avant d'avoir pratiqué la religion extérieure, et que les idoles et les cérémonies sont les moyens de parvenir à la science spirituelle.

Les prêtres védans font profession de ne pas expliquer seulement les Védas; ils enseignent aussi les doctrines et les pratiques prescrites dans les Smrites ou pouranas. La seule chose qui distingue les partisans de cette secte religieuse des autres, c'est qu'ils ne s'inclinent pas devant les idoles; ils adorent un esprit éternel, invisible, ayant été, comme ils l'affirment arrogamment, suffisamment éclairés à cet effet.

Une moitié du service consiste à chanter des hymnes composées par Rammohon Roy, Hilmoney Ghose, Kelinath Roy, et d'autres; c'est à cette partie que l'assemblée semble prendre le plus de plaisir, car l'interprétation ou le sermon est inintelligible pour le plus grand nombre.

(*Asiatic journal.*)

Le carrosse volant d'Oxford.

« Lundi 26 avril 1669 fut le premier jour où le carrosse volant alla d'Oxford à Londres en un jour. Nous étions six dans le carrosse, qui, depuis ce jour-là, a une portière de chaque côté. Selon l'ordre du vice-chancelier, qui avait été placardé dans tous les lieux publics, nous montâmes dans le carrosse à la porte de la taverne, près du collége de toutes les Ames (*All souls college*), à six heures précises du matin, et à sept heures du soir nous étions tous à table dans notre auberge à Londres. » (*Extrait de la Vie d'Antony Wood*).

Ce voyage, qui, comme on voit, se faisait alors en 13 heures, passait pour une chose extraordinaire; aussi avait-on donné le nom de carrosse volant à cette agile diligence.

Ce voyage se fait maintenant en 5 heures.

Pêche des perles.

Quand on a séjourné quelque temps à Ceylan, et qu'on en visite fréquemment les côtes à quelque distance en mer, dit M. Stuart, officier de la marine à Colombo, on voit fréquemment dans la saison convenable les coquilles qui fournissent les perles (*mytilus margaritiferus*, Linnée; *meleagrina margaritifera*, Lamarck) flotter à la surface de la mer en quantité considérable, et d'une dimension si petite qu'on les prendrait pour du frai de poisson. Bientôt elles s'enfoncent pour s'attacher aux rochers de corail ou pour former des groupes au moyen des byssus dont elles sont munies. Elles arrivent rarement à la perfection sur les différens bancs, si ce n'est sur ceux d'Aripo. On les trouve à des profondeurs de 5 1/2 à 7 fathoms (10 à 12 mètres), et quand l'âge a diminué leur adhérence au rocher, on les rencontre à l'état de perfection sur les fonds sableux. Un plongeur intelligent a fixé l'âge auquel ceci arrive à six ans et demi, et pense que ces animaux ne peuvent pas se déplacer suivant leur volonté. Les bancs d'Aripo sont protégés par des brisans de corail. Les perles se recueillent généralement au milieu des parties charnues du mollusque, et on a trouvé jusqu'à 67 perles de grosseur diverse dans une seule coquille; mais il n'est nullement certain que toutes contiennent des perles, et on en trouve rarement dans celles qu'on choisit pour la table et qui sont les plus belles, ce qui

donne quelque poids à l'opinion que les perles sont le produit d'une maladie de l'animal. A Aripo, lors de la pêche, un boisseau de ces moules se paie moins cher que la même quantité d'huîtres sur les côtes de France ou d'Angleterre. L'épaisseur des bancs ou groupes excède rarement 18 pouces, et on n'a pas réussi à les faire vivre en les transportant dans des parcs, comme cela se pratique en Europe pour les huîtres. La manière de plonger pour recueillir ce mollusque a été fréquemment décrite : M. Stuart ajoute seulement que les plongeurs ne restent guère au-delà d'une minute sous l'eau, et que le temps le plus ordinaire est 53 à 57 secondes; mais si on leur demande de rester aussi long-temps que possible, il y en a qui ont été jusqu'à 80 secondes. M. Stuart a joint à son mémoire, lu à la Société asiatique de Londres, un modèle du talisman préparé contre les requins par les magiciens mahométans, et il le termine en faisant connaître les causes du peu de succès de la pêche depuis 1814, et les moyens qu'on pourrait employer pour la rendre à l'avenir plus profitable.

Melons de Bokhara.

Le capitaine Burnes, en envoyant à la Société d'horticulture de Calcutta, de la graine des fameux melons de Bokhara, ajoute les observations suivantes.

« Les melons de l'Inde ne peuvent nous faire concevoir aucune idée de la nature délicieuse des fruits qui croissent dans le Turkestan, ou comme nous le nommons dans la Tartarie. Ce melon atteint une grande dimension, ayant fréquemment une circonférence de deux pieds et demi à trois pieds; ceux que l'on élève en hiver sont beaucoup

plus gros; deux de ces fruits composent la charge d'un donkey. Quelques personnes croient que ce qui est si gros ne peut être délicat, mais nul fruit du monde ne peut l'emporter sur le melon de Bokhara. Ceux de l'Inde, du Caboul, de la Perse, sans même en excepter ceux d'Ispahan si renommés, ne peuvent soutenir la comparaison. La pulpe du melon de Bokhara est épaisse d'environ deux pouces et demi, et conserve sa saveur jusqu'à l'écorce, ce qui, pour les habitans, est le cachet de la perfection. Les melons de Bokhara contiennent une si grande quantité de matière sucrée, qu'on peut en extraire immédiatement de la mélasse et par conséquent du sucre.

ANNONCES.

EXPÉDITION

DANS

L'INTÉRIEUR DE L'AUSTRALIE MÉRIDIONALE

PENDANT

LES ANNÉES 1828, 1829, 1830 ET 1831;

AVEC DES OBSERVATIONS SUR LE SOL, LE CLIMAT, ET LES RESSOURCES EN GÉNÉRAL DE LA NOUVELLE-GALLE DU SUD.

PAR LE CAPITAINE CHARLES STURT (1).

Quelle que soit la différence d'opinion des Anglais sur la ligne politique, suivie par leur ministère actuel, ils n'ont cependant qu'un sentiment sur les obligations qu'on lui doit pour la protection générale qu'il a accordée à la science. La gloire d'avoir pris l'initiative dans cet honorable patronage, appartient, d'une manière toute particulière, à lord Goderich, ex-secrétaire d'état au département de l'intérieur, qui a exercé son influence d'une manière

(1) *Two expeditions into the interior of southern Australia, during the years* 1828, 1829, 1830 *and* 1831, *etc.* London, 1833, 2 vol. in-8°.

indirecte pour le bien public, avec infiniment plus de bénéfice pour son véritable intérêt que n'en ont produit les travaux officiels même de ses prédécesseurs les plus habiles. Il suffit de dire que c'est à son influence que la Société royale de géographie doit son existence; certes, c'en est assez pour le distinguer d'une manière éminente de tous ceux qui ont rempli le même poste. Les progrès que fait en ce moment l'Australie, qui n'était qu'un vrai désert, il y a quelques années, doivent être attribués entièrement aux soins éclairés du département des colonies en Angleterre.

Parmi les nombreuses conquêtes de la Grande-Bretagne dans l'univers, conquêtes qui lui donnent la possibilité de répéter avec fondement cet axiome célèbre, que le soleil ne se couche jamais sur ses domaines, il n'en est peut-être point qui lui fasse plus d'honneur et qui soit pour elle une possession plus importante que l'Australie. Ce continent immense, découvert par les Hollandais dans le dix-septième siècle, était resté inutile, et on n'en connaissait que les côtes.

En 1788, le gouvernement britannique prit possession d'une manière formelle de la côte orientale de cette Nouvelle-Hollande, dont le nom rappelle celui du peuple qui, le premier, avait vu ce continent; quant à la côte orientale, elle n'était pas marquée sur les cartes; Cook en révéla l'existence en 1769. Il lui donna le nom de *New South Wales*. Cependant

des documens irrécusables donnent lieu de penser que les Portugais avaient dû y aborder dès le quinzième siècle; mais, suivant leur usage, ils se gardèrent bien d'en rien dire; et s'ils en prirent possession, ce fut peine perdue, puisqu'ils ne signifièrent pas cet acte important.

Les premiers colons n'occupèrent d'abord qu'un seul canton qu'ils nommèrent comté de Cumberland. Par la suite les limites de ce territoire se trouvèrent trop restreintes pour la population qui croissait sans cesse, et pour le bétail qui lui appartenait, et qui se multipliait merveilleusement. En conséquence, on agrandit, dans la direction de l'intérieur, la portion habitée, qui jusqu'alors avait été restreinte au voisinage de la côte. De cette époque commença une suite d'entreprises faites pour explorer l'intérieur du pays; les particuliers les commencèrent et les suivirent sans recevoir aucune assistance du gouvernement. L'une des personnes qui se distinguèrent le plus dans ces premières tentatives fut M. Lawson, lieutenant du 104e régiment, qui fut aidé par MM. Blaxland et Wentworth. Le succès qui couronna leurs efforts, engagea le gouverneur Macquarie à encourager la continuation des découvertes dans l'intérieur, et le résultat de la première expédition qu'il dirigea, fut la découverte de la grande rivière, qui reçut le nom de *Macquarie;* on connut aussi les plaines de Bathurst. M. Evans, qui avait accompagné le gouverneur

dans ce dernier endroit, eut ordre de pénétrer plus avant dans l'intérieur, et ses recherches furent couronnées de succès. Il découvrit une autre rivière considérable, coulant, ainsi que le Macquarie, dans la direction de l'ouest; il lui donna le nom de *Lachlan*. Ces résultats étaient propres à faire naître des espérances très encourageantes sous le rapport de la qualité du sol, du climat, des productions naturelles de l'intérieur. Une autre expédition fut donc préparée sur une plus grande échelle; la conduite en fut confiée à M. Oxley, ingénieur général de la colonie; il devait principalement s'occuper de constater le cours des deux rivières, et les ressources du pays qu'elles arrosaient. M. Oxley trouva que les deux rivières se terminaient brusquement dans des marais, au-delà desquels on ne pouvait découvrir aucun cours d'eau régulier. Quelques observations faites sur le cours du Castlereagh, autre rivière du même territoire, donnèrent lieu de conjecturer qu'elle se terminait de la même manière, et on eut l'air d'en déduire cette conséquence générale, que les eaux réunies de ces trois fleuves formaient une mer intérieure; mais la saison avancée dans laquelle on fit des essais, pour s'assurer de la réalité de ces opinions, n'était pas favorable à ces tentatives; et on laissa en conséquence aux explorateurs futurs le soin de les terminer. Plusieurs personnes entreprenantes se livrèrent aux recherches nécessaires. Le résultat de leurs travaux fit reconnaître que pro-

bablement la partie occidentale de la Nouvelle-Hollande contenait un vaste bassin, dont les grandes plaines couvertes de roseaux, que M. Oxley avait rencontrées, formaient la limite. Cette idée fit craindre que si on envoyait une expédition dans l'intérieur, elle ne rencontrât des obstacles très difficiles à vaincre, ou même absolument insurmontables, dans les marais immenses qui obstrueraient les chemins.

Cependant on voulut savoir si ces conjectures, sur la partie occidentale de l'intérieur de la Nouvelle-Hollande, étaient fondées; l'objet était important. En conséquence le capitaine Sturt fut chargé de conduire l'expédition, dont on trouve le récit dans les deux volumes dont nous nous occupons.

Au mois de septembre 1828, le capitaine Sturt, accompagné de M. Hume, de deux soldats et de huit prisonniers de la couronne, dont deux devaient revenir avec des dépêches, partit de Sydney. Après beaucoup d'aventures et de dangers, on parvint enfin à suivre le Macquarie, se terminant dans des marais, ainsi qu'on l'avait supposé dans la direction que l'expédition avait prise; on ne put découvrir d'eau potable, c'est pourquoi on fut contraint de renoncer à un examen approfondi des marais, et de s'éloigner des bords de la rivière pour s'avancer dans l'intérieur. Pendant le voyage, on rencontra quelques indigènes qui parurent effrayés à la vue des étrangers; cependant on réussit presque toujours

à se les concilier facilement. Plus on faisait de progrès dans l'intérieur; plus on était frappé de l'état de désolation du pays. A peine un oiseau quelconque interrompait le silence de cette solitude; les chiens du pays, qui erraient çà et là, ajoutaient, par la tristesse de leurs hurlemens, une horreur nouvelle à cette scène d'épouvante.

En continuant leur marche vers le nord, ensuite au sud et à l'ouest, les voyageurs rencontrèrent un village de naturels, composé d'une masse de soixante-dix huttes, chacune capable de contenir douze à quinze hommes; ils n'avaient pas encore dépassé beaucoup le village, quand ils rencontrèrent les habitans eux-mêmes.

« En sortant du milieu des buissons, pour entrer dans un espace découvert, et borné d'un côté par la rivière, nous aperçûmes trois ou quatre naturels, assis sur un banc, à une distance considérable de nous, et directement dans la ligne que nous suivions. Les accidens du terrain favorisaient tellement notre approche, qu'ils ne s'en aperçurent que quand nous fûmes à quelques pas d'eux, et que nous eûmes monté sur un petit tertre, qui, comme nous le reconnûmes ensuite, se terminait par un précipice escarpé, sur la rivière, à quatre-vingt-dix pieds au plus de notre droite. Le claquement du fouet de notre charretier fut la première chose qui attira leur attention; ils nous considérèrent un moment, puis se levèrent, et prirent une attitude an-

nonçant l'horreur et l'étonnement; leur terreur paraissait s'accroître à chaque instant. Nous restâmes tout-à-fait immobiles; mais ils finirent par jeter un cri affreux, et s'enfuirent précipitamment; nous les perdîmes de vue.

« Leur cri attira des bords de la rivière une douzaine d'autres naturels que nous n'avions pas aperçus; ils coururent après leurs camarades, avec une agilité surprenante, et sans oser regarder une seule fois derrière eux. Comme notre position était bonne, nous nous déterminâmes à la conserver, jusqu'à ce que nous nous fussions assurés du nombre et des dispositions de ces hommes; nous n'étions pas restés long-temps en place, quand nous entendîmes un pétillement à quelque distance, et il fut bientôt évident que les sauvages avaient mis le feu aux buissons. Il était cependant impossible que nous pussions courir quelque risque sur le monticule étroit, où nous étions réfugiés, de sorte que nous attendîmes avec beaucoup de patience l'issue de cette affaire.

«En peu de momens le feu s'approcha passablement de nous, et d'épaisses colonnes de fumée s'élevèrent dans l'air, au-dessus de nos têtes. Alors un des naturels, qui avaient été sur le banc, sortit du buisson, exactement de l'endroit où nous étions retirés. Il avança quelques pas vers nous, et pliant son corps de manière que ses mains étaient posées sur ses genoux, il nous regarda fixement, pendant quel-

que temps; mais, voyant que nous restions immobiles, il commença à prendre les attitudes les plus extravagantes, frappant du pied de temps en temps. Quand il reconnut que toutes ses contorsions n'aboutissaient à rien, il nous tourna le derrière, de la manière la plus risible, et poussa un lamentable gémissement, quand il s'aperçut que cette dernière insulte ne réussissait pas mieux.»

Cependant M. Hume, qui connaissait bien le caractère des naturels, parvint à en faire approcher un; et finalement ils s'avancèrent tous pour se mêler avec les étrangers, paraissant ne plus éprouver la frayeur qui d'abord les avait saisis à la vue des hommes blancs. Quand les voyageurs, en l'absence des naturels, examinèrent les huttes, ils trouvèrent dans quelques-unes, sur le plancher, qui était balayé avec un soin particulier, un certain nombre de boules blanches, qui ressemblaient à de la poudre de chaux de coquille; on sut plus tard qu'ils s'en servaient pour leurs deuils. Beaucoup d'individus de cette tribu étaient attaqués de maladie de peau, et leur chef, ou ancien, implora l'assistance des étrangers pour lui procurer la guérison. Dans une autre occasion, le camp des voyageurs fut visité par une bande de sauvages; ils étaient armés de lances, et montrèrent de la curiosité et de la hardiesse; quelques-uns cependant portaient des brandons à la main pour se garantir des maladies. Les voyageurs eurent beau surveiller activement leurs hôtes,

beaucoup de ces derniers s'emparèrent de menus objets avec la dextérité la plus consommée.

Dans cette partie de l'Australie, sur les rives du Darling, les naturels sont nombreux; ils ont les membres bien proportionnés; ils habitent des huttes fixes, mais le capitaine Sturt a observé qu'elles ne sont pas de dimension convenable pour le nombre de gens qui y demeurent. Leurs mœurs paraissent ressembler à celles des indigènes des montagnes; ils en forment une partie essentielle, quoique leur langage ne soit pas du tout identique. Ils se tatouent le corps; mais n'arrachent pas leurs dents de devant. « Nous vîmes peu de manteaux chez eux, dit le capitaine Sturt, car l'opossum n'habite pas l'intérieur; ceux que nous remarquâmes, étaient faits de peaux de kangarou rouge. D'après les apparences, ces hommes ont beaucoup plus de vigueur dans le buste que dans la partie inférieure du corps; ils ont le nez large, les yeux enfoncés, les sourcils élevés, et les lèvres épaisses; les hommes sont beaucoup mieux que les femmes. Les uns et les autres vont entièrement nus, excepté les premiers qui portent un filet sur les reins et sur le front; un os leur traverse le cartilage du nez. Leur principale nourriture est le poisson, qui abonde dans la rivière; ils ont de plus, la ressource de chasser dans la saison aux émeus et aux kangarous. Les filets dont ils se servent à cet égard, ainsi que pour la pêche, sont d'une longueur considérable. Ces

peuples ne paraissent pas avoir des habitudes guerrières, et ne font pas parade de leurs armes; elles ne diffèrent pas beaucoup de celles des tribus de l'intérieur, et leur ressemblent même autant que les matériaux peuvent le permettre. Cependant un des principaux d'entr'eux avait un trident bien fait. M. Hume offrit beaucoup d'objets en échange sans pouvoir l'obtenir. Cet homme fit connaître très intelligiblement que cet instrument lui était utile; mais on ne put comprendre, si c'était contre un ennemi, ou pour s'assurer de sa proie.

Dans un endroit nommé Mont Harris, le capitaine Sturt se trouva au milieu d'une tribu qui, peu de temps avant, avait tué deux hommes blancs. Les victimes étaient deux déportés irlandais, qui, échappés de la vallée de Wellington, emmenant avec eux deux chiens, s'étaient arrêtés au Mont Harris. Les sauvages qui voulaient avoir leurs chiens, pensèrent que pour les obtenir il fallait se débarrasser des maîtres. Les deux Irlandais étant sans armes, les sauvages leur en donnèrent, en leur disant qu'il serait nécessaire qu'ils se défendissent. L'un d'eux succomba promptement; aussitôt que l'autre apprit ce triste événement, il coupa la gorge aux deux chiens; il fut néanmoins sacrifié, et son corps, ainsi que celui de son compagnon, fournirent une suite de repas délicieux à toute la tribu.

En avançant vers l'est, les voyageurs arrivèrent sur les bords du Castlereagh, où ils trouvèrent un

autre rassemblement de naturels, composé principalement de vieillards, de femmes et d'enfans; tous s'enfuirent à l'approche des étrangers; mais, vers le soir, toute la tribu revint, à l'instant où le capitaine Sturt et M. Hume allaient à leur rencontre. Il ne fut pas difficile de communiquer avec ces indigènes, et le capitaine Sturt pensa qu'il pourrait être utile pour les voyageurs futurs d'entrer dans quelques détails sur la manière dont l'entrevue eut lieu :

« Quand les naturels virent que nous marchions à eux, ils s'arrêtèrent. Alors M. Hume s'avança vers un arbre et en cassa une petite branche. Il est singulier que même avec ce peuple grossier, cela soit un signe de paix. Aussitôt que les naturels virent ce rameau, ils mirent leurs lances de côté, et deux d'entr'eux vinrent se placer à environ vingt pas en avant du reste; ceux-ci s'assirent, alors M. Hume fit quelques pas en avant et s'assit; les deux naturels s'avancèrent de nouveau et s'assirent tout contre lui.

« Cet exemple prouve qu'il est nécessaire de posséder quelque connaissance des coutumes de chaque peuple, afin de s'assurer d'une communication amicale; si l'on y joint de la patience et de la douceur, on manquera rarement de réussir avec les naturels de l'intérieur. Ce n'est pas pour éviter d'alarmer leur timidité naturelle, qu'il est nécessaire de s'approcher ainsi peu à peu. Ils observent même entre eux le cérémonial. Ces hommes, au nombre de dix-huit, vinrent avec nous aux tentes, et reçurent les

présens que nous leurs destinions. Ils se comportèrent très tranquillement, et au bout de peu de momens, nous quittèrent, en nous donnant toutes sortes de marques d'amitié. »

Pendant le voyage des Anglais des rives du Castlereagh à une crique où ils campèrent, ils reconnurent qu'une grande quantité d'indigènes périssaient rapidement, non par des maladies, mais faute de nourriture. Dans une occasion, le capitaine Sturt fut singulièrement satisfait d'un acte de probité d'un naturel, qui rapporta une couverture volée. Le lendemain, quand la tribu revint, le capitaine Sturt alla chercher cet homme dans les rangs des siens, le fit avancer, et lui présenta un casse-tête et un coutelas; ce don enchanta, non-seulement celui qui le recevait, mais aussi toute la tribu. Le capitaine profita de cette occasion pour leur faire connaître un pouvoir dont ils n'avaient aucune idée. Il demanda son fusil, et le tira sur un arbre où la balle entra; cette action ne produisit pas le même effet sur tous les naturels; les uns restèrent ébahis, d'autres se jetèrent à terre, et une troisième bande prit la fuite. Cette excursion, le long des rives du Darling, mit les Anglais à même de s'assurer que les eaux sortant des marais du Macquarie, après avoir filtré au travers des roseaux, forment une petite crique, dont la portion surabondante est portée dans la chaîne d'étangs de Morisett, et celle-ci se jette de nouveau dans le Castlereagh, à environ huit

milles à l'O.-N.O., et tous les trois s'unissent au Darling dans la direction de l'ouest 1/4 N.-O., sous 30° 52′ de latitude sud; 147° 8′ de longitude est, à environ quatre-vingt-dix milles au N.-N.-O. du Mont Harris, et à peu près à égale distance à l'E.-S.-E.

Le capitaine Sturt termine son premier volume par quelques réflexions générales sur la difficulté d'explorer l'Australie, et sur quelques moyens pratiques de détruire ces obstacles. Quoique l'expédition, dont la relation est contenue dans le volume dont nous venons de parler, n'ait pas obtenu tout le succès qu'on en attendait, néanmoins il faut convenir qu'elle a offert quelques résultats importans; car, elle a décidé la question de l'existence d'une mer intérieure, peu profonde, dans l'Australie méridionale; elle a fait connaître comment se terminaient les rivières dont on avait déja suivi le cours, et elle a ajouté aux notions que l'on possédait déja sur le pays, situé à l'ouest de toutes les découvertes précédentes. Il est vrai que M. Sturt et ses compagnons n'ont rencontré aucun canton qui présentât des indices de fertilité; mais, la certitude qu'ils ont acquise de l'existence d'une grande rivière, telle que le Darling sur le derrière de nos établissemens, entre les tropiques, est un fait extrêmement intéressant et curieux. Le cours et la fin de cette rivière ne furent pas explorés par la première expédition; il parut très important de déterminer si elle coulait droit au sud, ou si, se dirigeant à l'ouest, elle péné-

trait dans l'intérieur du pays; mais de grandes difficultés s'opposèrent à ces recherches, particulièrement celles qui résultèrent de l'impossibilité de se procurer de l'eau douce sur la route, puisque l'eau même du Darling se compose des produits de sources salées. On abandonna donc le Darling, le Macquarie, le Castlereagh, et le Lachlan, et toute l'attention fut portée sur le Morumbidgi, qui, suivant ce qu'on avait entendu dire, était d'une étendue considérable, et avait un cours impétueux, dès sa source dans les hautes montagnes, qui sont en arrière du Mont Dromadaire; on espéra qu'il se prolongeait beaucoup plus loin que les rivières que nous venons de nommer; celles-ci paraissaient être principalement alimentées par les pluies périodiques, et par conséquent sujettes à tarir, ainsi qu'il arriva quand le capitaine Sturt les explora; époque à laquelle le pays éprouvait une sécheresse.

Le Morumbidgi commence sous 31° de latitude sud, et 140° de longitude est; il se dirige vers l'ouet, et va se joindre au Murray. On se proposa dans une seconde expédition de suivre cette rivière, ou tout autre cours d'eau qui pourrait s'y rattacher, et on confia encore la conduite de cette nouvelle entreprise au capitaine Sturt. Il avait avec lui à peu près le même nombre d'hommes que la première fois.

On partit de Sydney le 3 novembre 1829. Les voyageurs arrivés près des bords du Morumbidgi s'amusèrent beaucoup en voyant les moyens em-

ployés par un indigène, poursuivant un opossum qui s'était réfugié dans le creux d'un arbre mort. Le sauvage demanda un casse-tête, et, à l'aide de cet instrument tranchant, il fit un trou dans l'arbre au-dessus de l'endroit, où, comme il le pensait, il découvrirait l'animal. « Il se trouva, dit le capitaine, qu'il avait fait son trou trop bas, et que l'opossum s'était retiré plus haut; il fallut l'enfumer. L'homme ramassa donc quelques herbes sèches, et y ayant mis le feu, les entassa dans l'ouverture qu'il avait faite. Le feu se développa promptement et avec violence dans l'arbre, et l'on vit sortir de l'extrémité de chaque branche des colonnes de fumée aussi épaisses que celles qui s'échappent de la cheminée d'une machine à vapeur. L'écorce de l'arbre était si mince que je crus qu'elle allait être promptement consumée, et que l'arbre allait tomber; mais le chasseur ne partageait par ces craintes, et s'élançant jusqu'aux branches les plus élevées, il guetta avec soin le pauvre petit animal qu'il avait ainsi entouré de dangers inévitables, et dévoué à la mort; celui-ci à peine parut-il moitié flambé, moitié rôti, qu'il le saisit, et, d'un air triomphant, le lança à terre de notre côté. L'effet de cette scène, dans une forêt si solitaire, était réellement très beau. Le mugissement du feu dans l'intérieur de l'arbre, l'attitude hardie du sauvage, et l'ensemble que présentaient sa couleur, sa figure au milieu des nuages de fumée qui l'enveloppaient, formaient un tableau

singulier, qui est encore présent à ma mémoire. Il n'y avait pas long-temps que nous nous étions éloignés de l'arbre, quand il tomba avec un craquement épouvantable; et quand nous repassâmes par là, il n'offrait plus qu'un monceau de cendre. »

A la fin, les voyageurs étant parvenus aux rives du Morumbidgi, suivirent cette rivière; le pays voisin leur parut meilleur que celui qu'ils avaient rencontré dans leur précédente expédition à l'intérieur. Cependant les naturels qu'ils rencontrèrent alors, étaient de beaucoup inférieurs à ceux qu'ils avaient vus auparavant. C'étaient, dit M. Sturt, les plus mal faits, sans exception, qu'il eût jamais rencontrés; ils étaient tellement laids, qu'ils excitaient notre étonnement; nous ne pouvions croire que des créatures humaines pussent être aussi dégoûtantes et aussi hideuses. « Les voyageurs continuèrent leur route le long du Morumbidgi, arrivèrent au parallèle de la longitude, sous lequel on a trouvé que les autres rivières de la Nouvelle-Hollande, déja connues, se perdent dans des marais; mais le capitaine Sturt s'aperçut avec une vive satisfaction qu'à mesure qu'ils avançaient, la rivière conservait la même largeur; cette circonstance permettait d'espérer que le Morumbidgi ferait exception aux autres rivières. Mais il était écrit que les voyageurs seraient trompés dans leur attente, le seul fait consolant qui vint à leur connaissance, fut que le Lachlan réunissait ses eaux à celles du Morumbidgi; il en

résultait la preuve qu'au point de cette jonction, le pays s'abaissait rapidement vers le sud.

Mais, du reste, cette expédition ne remplit aucunement l'objet qu'on s'était proposé, de découvrir dans l'intérieur des terrains propres à la résidence des hommes. Le manque d'eau est malheureusement un des traits caractéristiques de l'Australie, et il ne paraît guère probable que les inventions humaines puissent imaginer le secret d'y remédier. Toutefois, on a acquis sur la communication des rivières dans l'intérieur des connaissances plus positives qui pourront être très utiles aux voyageurs futurs. Il paraît aussi qu'il y a sur la côte orientale du golfe Saint-Vincent, à la côte méridionale de la Nouvelle-Hollande, un canton si abondant en pâturages, et dont le sol est si gras, qu'un émigrant pourrait s'y établir avec toutes les chances possibles de réussite.

Le dernier chapitre du livre dont nous nous occupons, mérite l'attention par un événement malheureux qui y est raconté. Le capitaine Sturt, dans son voyage à la côte méridionale, n'ayant pu l'examiner comme il l'aurait désiré, recommanda au gouvernement colonial de faire faire de nouvelles recherches sur le territoire situé entre la pointe la plus orientale de la baie Encounter, et le fond du golfe Saint-Vincent. Le capitaine Collet Barker fut choisi pour cette exploration qu'il était en état d'effectuer convenablement. Pendant long-temps il avait eu des

communications avec les naturels de la côte septentrionale, et s'était fréquemment confié entre leurs mains. Le capitaine Barker accepta cette commission, et débarqua, dans la saison favorable, à la côte du golfe de Saint-Vincent, sur un point dont le sol gras et l'aspect pittoresque étaient extrêmement attrayans. Il paraît que, dans le cours de ses études scientifiques, le capitaine Barker, quoique sa santé fût très mauvaise, se hasarda à traverser à la nage un petit bras de mer, il voulait gagner une hauteur éloignée qui lui paraissait convenable pour faciliter des observations qu'il désirait faire. Plusieurs de ses compagnons s'efforcèrent de le dissuader de son projet, mais il insista et monta sur la colline; il l'avait atteinte en sortant de l'eau. On le vit arriver au sommet, ensuite il descendit de l'autre côté, puis on ne le revit plus. M. Kent, l'un de ses compagnons, resta sur le rivage avec deux soldats, s'attendant à chaque moment à le voir remonter la montagne; mais ce fut en vain; enfin, étant allé avec les soldats le long de la côte pour chercher du bois à brûler, ils entendirent un cri éloigné qu'ils reconnurent être celui d'un homme blanc. La nuit s'avançait, et cependant on n'apprenait rien du capitaine Barker. Pendant que le détachement rassemblé autour du feu s'entretenait avec inquiétude de ce qui pouvait être arrivé au capitaine, la conversation fut interrompue de la manière dont le capitaine Sturt rend compte en ces termes :

« Cependant peu de temps après que la nuit fut close, leur attention fut éveillée par le bruit des naturels; à la fin, on découvrit qu'ils avaient allumé une chaîne de petits feux, depuis la colline de sable que le capitaine Barker avait montée, jusqu'au côté opposé du canal; leurs femmes étaient assises autour de ces foyers, chantant leur mélancolique chant funèbre. Ce chant fut d'un triste augure pour les Anglais, car il leur donna la certitude de la perte irréparable qu'ils venaient d'éprouver. Ces chants lugubres résonnèrent toute la nuit le long de cette rive déserte; mais au lever de l'aurore ils cessèrent, et M. Kent et ses compagnons furent de nouveau abandonnés au doute et à l'inquiétude. A la fin cependant, ils pensèrent que ce qu'il y avait de mieux à faire était de rejoindre la goëlette pour se concerter avec le docteur Davies. Ils parcoururent la côte à la hâte, mais ne purent gagner le bâtiment que le lendemain; il fut alors décidé qu'on se ferait aider par les chasseurs de phoques de l'île des Kangarous, seul moyen de se procurer des notions positives sur le sort de leur chef; en conséquence de cette résolution, ils entrèrent dans l'American harbouro. Un des pêcheurs consentit, moyennant une récompense, à accompagner M. Kent sur le continent, avec une femme du pays, afin d'entrer en communication avec la tribu qui, suivant ce qu'on supposait, devait avoir tué le capitaine Barker. Ils débarquèrent sur, ou près de la pointe de rochers

de la baie Encounter; là, ils furent joints par deux autres sauvages, dont un était aveugle. On envoya la femme en avant pour avoir quelques nouvelles; à son retour, elle donna les détails suivans :

— Il paraît qu'à une très grande distance de la première colline de sable, il y en a une autre, vers laquelle le capitaine Barker avait dû s'avancer, car la femme dit que trois des naturels, allant de leur tribu vers le rivage, avaient traversé la trace de ses pas. Leur active perspicacité leur fit aussitôt reconnaître que ces traces étaient extraordinaires; ils les suivirent, et virent le capitaine Barker qui s'en retournait. Ils hésitèrent long-temps de l'approcher, ayant peur de l'instrument qu'il portait; à la fin cependant, ils le rejoignirent. Le capitaine Barker essaya d'abord de les calmer, mais voyant qu'ils étaient déterminés de l'attaquer, il se dirigea vers le rivage, dont il ne devait pas être très éloigné. Alors un des sauvages lança sa zagaie qui atteignit le capitaine à la hanche. Cette blessure ne l'arrêta pourtant pas. Il arriva au milieu des brisans, aussitôt la seconde lance vint le frapper à l'épaule; s'étant retourné, il reçut la troisième directement dans la poitrine; tant les sauvages lancent leurs armes avec une funeste précision. Il paraît que, quand le capitaine Barker se retourna, la troisième zagaie était déja lancée, et on doit désirer que le coup lui ait donné la mort; il tomba à la renverse dans l'eau. Les sauvages s'y précipitèrent aussitôt, et le tirant

à terre par les jambes, prirent leurs lances, et en donnèrent un nombre incalculable de coups à son corps; ensuite, ils le jetèrent au large, et la marée l'entraîna.»

L'ouvrage de M. Sturt est orné de gravures bien exécutées, et représentant des objets d'histoire naturelle; une carte dessinée avec soin, offre toutes les découvertes faites dans l'intérieur de la Nouvelle-Hollande; ce qui donne beaucoup de valeur et d'intérêt à ce livre. En parcourant les résultats de ces travaux utiles, nous avons éprouvé une douleur bien grande, en réfléchissant qu'ils ont été achetés au prix de la santé de plusieurs voyageurs, et principalement aux dépens du capitaine Sturt, qui y a perdu la vue. Cependant, nous pensons qu'on peut espérer, ainsi qu'on l'a assuré, que très probablement ce ne sera qu'une maladie passagère; on est fondé à s'en flatter avec d'autant plus de vraisemblance qu'on nous le montre animé par son zèle ordinaire et prêt à entreprendre une nouvelle expédition.

DESCRIPTION

DE L'ARMÉNIE RUSSE

D'APRÈS

LES NOTIONS PUBLIÉES EN RUSSIE,

PAR M. KLAPROTH.

La province d'Arménie, conquise par les Russes dans leur dernière guerre contre la Perse, consiste dans les territoires d'Erivan et de Nakhtchivan; la ville d'Erivan en est la capitale, et c'est aussi le siége du gouvernement. Les mahhaleh, ou districts, sont administrés par des naïbs, ou chefs choisis par les habitans. Toutes les causes civiles ou criminelles sont décidées d'après les lois russes; mais les indigènes ont conservé le privilége dont ils jouissaient sous la domination persane, de pouvoir concilier les différends qui s'élèvent entr'eux. Les tribus nomades de la province obéissent à deux chefs sultans; l'un, Pir-Mourad sultan, gouverne les tribus qui habitent les rives de l'Abaran, la vallée de Daraïtchitchakh et les environs du lac Gok-tchai;

l'autre, Aslan sultan, règne sur les tribus qui ont leurs pâturages sur les bords de l'Araxes.

La province d'Erivan est bornée au nord par les cantons de Chourageli, Bambaki, Kasakh et Chamchadilo, et aussi par le cercle dont Gandjah, nommé par les Russes Elisavetpol, est la capitale : une haute chaîne de montagnes la sépare de ces lieux; à l'est, la frontière suit le cours du Grand-Arpa-tchai, appelé aussi Arpa-tchai de Gharouri. Cette rivière sépare le territoire d'Erivan de celui de Nakhtchivan; au sud, l'Araxes forme la limite entre la Perse et le pachalik turc de Bayazid, dont la province d'Erivan est également séparée par des montagnes, et par le Petit-Arpa-tchai ou Arpa-tchai de l'ouest qui la borne aussi du côté du pachalik de Kars. La province d'Erivan est située entre les 37° et 40° de longitude E. de Paris, et entre les 39° et 41° de latitude N. De la frontière du côté du Bambakhi, à l'extrémité la plus méridionale on compte environ quatre-vingt milles, et de l'est, c'est-à-dire du point le plus oriental de Dar-alaghez à l'ouest quatre-vingt-deux milles. Une haute chaîne de montagnes qui règne le long de la frontière septentrionale, a deux noms généraux; ses principaux pris de l'ouest à l'est sont le Karakhach, l'Ala-ghoez, le Barat, le Maraldji, le Dagh-nachakh, le Siwoukh-boulak, le Djan-tap, le Kirkhitly, et l'Oda-tap, contigu au canton de Dar-alaghez. A peu près à trois milles de ce village, une branche se détache de la

chaîne du nord, et court au S.-O., le long du lac Gok-tchai. Cette branche se partage en deux rameaux au-delà du village de Meidan, l'un prend une direction N.-O., et suit les bords du lac jusqu'à la rivière Zanghi; l'autre file au sud jusqu'à cette partie de la frontière persane, où le Grand-Arpatchai tombe dans l'Araxes. De ce point, et le long de la frontière du sud et d'une partie de celle de l'ouest, partent les montagnes suivantes : le Grand et le Petit Ararat, le Kellatokheng-Ghedoughi, le Kha-Ghedoughi, le Djeghenlou, le Zorghedoughi, le Gwioudjag-Chadovghi, l'Aslani-Ghedoughi, l'Abas-el-Ghedoughi, l'Edjibrael-Ghedougni, l'Adjamsyn-agha, le Parhs, le Charâ, le Khetch-Khache et le Karoghs. Le Karakhach déja mentionné forme la frontière du N.-E.

Le lac Gok-tchai, ou Sevanga, est dans la partie N.-O. de la province d'Erivan; il est entouré de tous côtés de hautes montagnes. Sur l'une de ses îles se trouve le couvent de Sevanga, ou de Vovank. Ce lac a trente-quatre milles et demi de long et plus de treize de large. Son eau est douce et ne gèle jamais; mais les Turcs qui habitent les environs, assurent qu'elle est très malsaine, et ne s'en servent ni pour boire, ni même pour faire cuire leurs alimens. Le Gok-tchai, ainsi que ses affluens, tels que le Balyktchi, le Tokhlondjov et l'Aghridja, abondent en poissons, dont nous aurons bientôt occasion de parler. Le Tokhlondjov prend sa source au mont

Djan-tap, et l'Aghridja dans les hauteurs de Hi-rhitly. L'eau de ces rivières est bonne et salubre.

L'Araxes sort du pachalik d'Erzeroum, près de la petite ville de Kolli, dans les montagnes qui séparent ce pachalik de celui de Bayazid; il se joint au Kour, vis-à-vis du village de Djevat, dans le Chirvan, et sur la frontière des provinces de Karabagh et de Talych; il marque la frontière entre l'Arménie persane et russe, et le Karabagh. Ce fleuve reçoit d'abord à droite le Karasou, venant de l'Ararat au sud; ensuite à gauche le Petit-Arpa-tchaï qui coule le long de la frontière ouest de la province d'Erivan, et de celle du canton de Chouragheli; plus bas l'Araxes est joint par le Karasou du nord, et l'Abaran qui sort du mont Ala-ghoez, et par le Grand-Arpa-tchaï: les sources de ce dernier sont dans les montagnes du nord, près de la profonde vallée de Dar-alaghez; avant son embouchure, cet Arpa-tchai se divise en plusieurs bras, entre lesquels est situé le village de Charvori, d'où il prend son autre nom.

La Zanghi-djanet unit le Gok-tchaï à l'Araxes: comme il n'est pas navigable, il n'est d'aucune utilité pour le pays qu'il traverse. Les autres rivières de cette province sont le Korob-tchai, l'Adiyaman, le Kizil-Wauk-tchai, et plusieurs autres qui ne méritent pas une mention particulière; elles abondent toutes en poissons, mais sont peu profondes; de manière qu'en été on peut les passer à gué; l'Araxes même

peut alors être traversé sur plusieurs points; les gués principaux sont vis-à-vis d'Etchmiadzin et d'Erivan.

La position favorable et le climat délicieux de cette province sont les causes de sa prospérité, et de l'abondance de productions que l'on trouve rarement réunies dans aucune autre partie du monde. Le sol est ordinairement noir et fertile dans la plus grande partie des cantons, entre Erivan et le lac Gok-tchai, sur les bords du Zanghi; sur la rive du nord, il est mêlé d'une terre argileuse. Des marais d'une profondeur inconnue joignent ensemble les embouchures des deux rivières appelées Karasou (eau noire). Le terrain entre l'Araxes et l'Ararat est salin; des rochers calcaires, de la craie, et quelquefois de la terre magnésienne, composent le pied de ces montagnes.

On calcule que dans la province d'Erivan il y a plus de 22,330 maisons, ce qui donne une population de 113,000 ames; la proportion de la population, dans toute l'étendue du pays, peut être établie à huit individus par verst carré. Cependant si on considère les montagnes, les marécages, et les autres inconvéniens du pays, et même la manière de vivre des nomades, qui ne sont pas au nombre de plus de 16,000, on peut conclure, sans crainte d'une grande erreur, que la moitié de la superficie de cette province est inhabitée.

Ses habitans peuvent être divisés en deux classes: les sédentaires qui ont des habitations fixes dans la

ville d'Erivan et dans les villages, et qui s'adonnent à la culture; les nomades qui vivent errans avec leurs troupeaux. Dans la ville d'Erivan, on compte 1,806 maisons ou familles musulmanes, 323 arméniennes, 3,770 de l'Azarbaidjan, dont un petit nombre seulement est musulman, la majeure partie étant arménienne. La population agricole de la province monte à 16,450 familles; environ 4,000 sont musulmans, 4,680 Arméniens, 3,770 de l'Adzarbaidjan, et 4,000 de Bayazid, Kars et Erzeroum. Les nomades sont au nombre de 3,153 familles, appartenant à quatre tribus : les Kurdes, les Turcs-Seljoukides, les Kara-Papaks et les Tsingani. Les Kurdes sont musulmans, chiites et sunnites; les tribus des Milli et des Karatchorlus sont les plus considérables parmi les premiers; les sunnites comprennent entre autres les nombreuses tribus des Silians qui, dans la dernière guerre entre la Russie et la Perse, sont venus fixer leur demeure dans ce pays. Il y a en tout 544 familles chiites, et 429 sunnites. Après que les Turcs seldjoukides eurent pris possession de la partie N.-O. de l'Arménie, et s'y furent maintenus pendant plusieurs générations, ils s'étendirent insensiblement jusqu'au centre de l'Arménie, ou dans le voisinage de l'Ararat; c'est d'eux que sont descendues les tribus suivantes : les Airiu mlins qui ont 654 familles, les Zeidlins 108, les Akhsalins 119, et les Tachanlins 10; en tout 891 familles.

Il y avait des Kazakhs en Arménie dès le onzième

siècle. Ils s'établirent dans le district de Kasakhi; ils sont divisés en deux tribus principales, les Tchoboukars et les Kara-Papakhs; la première se subdivise en sept branches, composant en tout 420 familles; la dernière comprend les Kara-Papakhs proprement dits, 667 familles et cinq autres branches moins considérables formant 100 familles; les deux grandes tribus de Kazakhs comptent ainsi 1,197 familles.

Les Tsingani, ou Bohémiens, sont répartis en trois tribus : les Karachis, qui sont des musulmans chiites, 42 familles; les Mohotriums, qui sont sunnites, 7; et les Bochas (arméniens), 46; en tout 95 familles.

Quant aux qualités morales, les chiites, les sunnites et les chrétiens arméniens diffèrent beaucoup entre eux. Les chiites sont éloquens, et accompagnent leurs discours, qui sont toujours spirituels, de gestes expressifs. Ils sont aussi flatteurs et très rusés; la probité n'est pas leur vertu dominante, et leur cupidité les rend coupables des actions les plus basses, et très souvent de mensonge. Ils ont de plus un penchant invincible au vol; ces vices rendent très dangereux tout commerce avec eux, malgré leurs démonstrations de bienveillance et leur extérieur poli; il en est de même des nomades appartenant à cette secte, néanmoins avec cette différence, que ces derniers observent strictement les lois de l'hospitalité; leurs mœurs sont plus

grossières que celles des chiites sédentaires, mais les uns et les autres sont également fourbes.

Les sunnites diffèrent des chiites, tant par leur manière de se vêtir, que par leur extérieur en général. Ils s'habillent comme les Turcs, et sont presque toujours très corpulens; tandis que les Persans, qui sont presque tous chiites, sont minces; leurs traits sont grossiers; leurs mouvemens annoncent l'indolence, et leur manière de parler et de s'expliquer n'est pas du tout agréable; ils pratiquent peu les devoirs de l'hospitalité, et sont aussi avides que les chiites. Cependant, au premier aspect, ils paraissent moins soumis que ces derniers, et quand on les a connus plus long-temps, on trouve qu'ils sont moins entachés de perfidie que les sectateurs d'Ali. Les traits les plus saillans du caractère des deux tribus sont un orgueil national indomptable, et un courage porté jusqu'à la plus grande témérité; les chiites, ainsi que les sunnites, sont irascibles, vindicatifs, débauchés et immoraux au plus haut degré.

On ne peut pas non plus dire grand'chose en faveur des Arméniens, opprimés, comme ils l'ont été pendant plusieurs siècles, par le plus lourd despotisme. Ils ont perdu depuis long-temps leur caractère national, ils ont échangé leurs anciennes vertus contre les mauvaises qualités de leurs oppresseurs, et peut-être est-on fondé à dire que maintenant ils les surpassent en ce point. Le désir de

la vengeance les pousse à faire subir à leurs tyrans les mauvais traitemens qu'ils en ont éprouvés autrefois. Cependant la nature a doué les Arméniens de beaucoup d'intelligence et de quelques talens particuliers.

Les habitans de l'Arménie russe s'occupent principalement à tanner des cuirs, fabriquer du savon, et tisser des étoffes de soie et de coton; ils trouvent le débit de ces choses dans le pays même, ou bien ils les exportent en Perse, en Turquie et en Géorgie. Le commerce de transit est profitable à cette province. Les gens de la campagne portent, dans les pays que nous venons de citer, les productions naturelles, telles que sel, coton, riz, tabac, blé, orge, chanvre, graine de lin, et toute espèce de légumes. Les tribus nomades font le commerce de bestiaux et celui de caravane, et transportent les produits du sol.

La province d'Erivan se divise en sept mahhalehs, ou districts, savoir : 1° Zanghiber et Kirk-Boulak, où est située la ville d'Erivan; indépendamment de la population de cette ville, le nombre de familles d'agriculteurs est de 1,880 : 2° Garni-bazar et Vedi-bazar, dont le village de Komarlin est le chef-lieu; le sardar y a fait construire une maison pour loger le naïb, ou chef du mahhaleh; la population agricole est de 2,750 familles: 3° Tcharour, avec le fort d'Enghidja; la population fixe est de 1,600 familles: 4° Daratchitchak, dont le chef-lieu est le village de

Radauil ; 730 familles fixes : 5° Karni-bazar et Abarani, avec le monastère d'Etchmiadzin ; 2,150 familles fixes : 6° Sirdar-abad, Talyn et Zeatlin, avec le fort de Sardar-Abad ; 870 familles fixes : 7° Zarmali, Koulpi et Parchani, avec le village de Kizyl-Zakir, où le naïbe habitait autrefois dans une maison de pierre ; 2,480 familles fixes.

La ville d'Erivan est située sur les rivières Zanghi et Kirk-boulak. La forteresse a deux murs très hauts sur la rive gauche de Zanghi ; ils sont construits en terre, à laquelle on a mêlé de la paille et de petits cailloux pour leur donner plus de solidité. Le Zanghi défend un quart de la forteresse, les trois autres parties sont munies de fossés. La garnison est approvisionnée d'eau par un canal que protégent des murs de terre à moitié ruinés, et par deux conduits souterrains très négligés, et communiquant avec la rivière. Erivan contient 2,731 maisons, et 14,000 habitans. Les deux rives du Zanghi sont jointes à la citadelle par un pont de pierre ; un demi-mille plus bas, il y a un autre pont de pierre, et deux milles et demi au-dessus de la forteresse, il y a un gué.

Etchmiadzin est le plus célèbre monastère de l'Arménie ; il se compose de trois églises entourées d'un mur de pierre. Le dernier patriarche, Ephraïm, fit les plus grands efforts pour augmenter et orner le couvent ; son enceinte renferme un moulin à huile, un four à briques, de vastes champs de

plantes légumineuses et d'arbres à fruits; une immence cave, dans laquelle on conserve une quantité prodigieuse de vins, provenant des terres du couvent; une école arménienne; un grenier pour le blé; des réfectoires d'été et d'hiver, qui peuvent contenir cinq cents personnes; une maison à trois étages, renfermant des appartemens très commodes, dans lesquels mille voyageurs peuvent être logés; un bazar; des écuries, etc.

Sandar-Abad est à onze milles et demi d'Etchmiadzin, sur la gauche du grand Houmry, et à quelques milles de l'Araxes, dont les eaux sont amenées dans la ville par deux canaux. Les murs élevés forment un carré long, ou parallélogramme; les côtés les plus longs sont défendus par six tourelles, et les plus petits par quatre. Le tout est entouré par un fossé où l'eau arrive par des conduits souterrains. La forteresse a deux milles et demi de circuit, et contient à peu près 700 maisons habitées, au centre est le palais du sardar et un grand jardin.

Il faut ajouter à la population agricole des sept districts de cette province 4,000 familles de Bayazid, Kars et Erzeroum, dont la demeure n'est pas encore définitivement fixée.

Pendant l'hiver, les nomades se tiennent, avec leurs troupeaux, dans les vallées des montagnes, où chaque tribu a ses habitations; au printemps, ils commencent à monter, et s'élèvent à mesure que la chaleur augmente; quand le froid se fait sentir, ils

descendent peu à peu. Les kichlaks, ou habitations et pâturages d'hiver de ces nomades, sont divisés entre les différens mahhalehs.

Les Tchoboukars, et les Kurdes sunnites, sont obligés de changer fréquemment de demeures et de chercher de nouveaux pâturages, à cause de leurs nombreux troupeaux de bœufs, de chevaux, de moutons et de chèvres. La principale occupation des Tsinganie est de voler; ils font voir aussi des serpens et autres animaux rares, et fabriquent des tamis.

La seule circonstance, qui pourrait contraindre les nomades de ce pays à vivre dans des habitations permanentes, serait un accroissement considérable de population; dans ce cas, la plaine à présent déserte serait cultivée, ce qui forcerait les tribus errantes à se fixer dans des villages, et à s'adonner à l'agriculture. Cependant les Tchoboukars mêmes, comme nomades, sont utiles, car ils fournissent tous les ans au gouvernement une grande quantité de bêtes de somme.

L'éducation des bestiaux est la principale occupation des habitans de ce pays, et la véritable source de leur richesse. Dans la province d'Erivan, il y a environ 2,560 familles nomades qui s'occupent à peine de l'agriculture, et subsistent du produit de leurs troupeaux. En général, ces gens ont peu de buffles, mais beaucoup de vaches, de moutons, de chèvres et de chevaux. On a calculé qu'ils pos-

sèdent à peu près 12,000 bœufs, 11,000 vaches, 140,000 moutons, chèvres et chevaux. L'éducation du bétail est également nécessaire à la portion de la population agricole qui est fixe; celle-ci est obligée d'atteler à ses lourdes charrues au moins huit paires de buffles ou de bœufs. Les Arméniens surtout se servent des premiers, tandis que les Tatares préfèrent l'emploi des bœufs pour labourer les champs. Le nombre des agriculteurs est de 19,000 familles, qui possèdent 15,000 buffles mâles et autant de femelles, 42,000 bœufs, 37,000 vaches, 150,000 moutons et chèvres, et 14,000 chevaux. Ils ont aussi une quantité considérable d'ânes, dont on fait monter le nombre jusqu'à 5,000, qui leur servent à transporter leurs marchandises. Dans toute la province il n'y a que 400 chameaux à une bosse; ils appartiennent surtout aux mahométans, et on en voit rarement en la possession des Arméniens. On peut donc évaluer que dans toute la province d'Erivan il y a 30,000 buffles, 102,000 bœufs, 200,000 moutons et chèvres, et 24,000 chevaux et ânes. En supposant que la vie de chaque tête de gros bétail soit de dix ans, et celle de l'autre de cinq ans, on trouvera que les habitans de ce pays obtiennent tous les ans 73,000 cuirs de différentes grandeurs, dont voici les prix : peaux de buffles de 15 à 20 fr. la pièce; peaux de bœufs de 7 fr. 50 cent. à 15 fr.; peaux de moutons de 35 à 65 cent.

Tous les troupeaux donnent beaucoup de fromage et de beurre. Chaque vache produit au moins trois *batmans* (1) de beurre par an, et par conséquent on peut estimer la totalité de cette denrée à 189,000 batmans. Le beurre est d'une excellente qualité, mais il a toujours un goût très désagréable, parce qu'on le met dans des peaux goudronnées, appelées *bourdouks*, ou dans des barils de bois qui ne sont pas tenus proprement; d'ailleurs les nomades ne nettoient pas suffisamment le lait, de sorte que le beurre est toujours plein de poils. Le fromage pourrait être d'excellente qualité, mais comme on apporte peu de soin à sa fabrication, il est toujours blanc, sec et dur; il ne fond pas dans la bouche, et est presque toujours trop salé.

Un autre produit important de troupeaux est la laine: cependant les troupeaux sont rarement tondus deux fois par an; on en use ainsi pour qu'ils paissent toute l'année; l'été sur les montagnes, et l'hiver dans les pays bas, où ils restent en plein air, l'emploi des étables étant inconnu; aussi dans les hivers rigoureux qui sont assez fréquens aux environs d'Erivan, le froid ferait périr les moutons, s'ils étaient privés des épaisses toisons qui les couvrent. Par conséquent, le temps de la tonte est le plus ordinairement vers la fin de juin, et chaque

(1) Un batman d'Erivan contient douze livres de Russie ou 1,200 *miskals*; cent batmans équivalent à un khalwar.

mouton donne, l'un dans l'autre, trois huitièmes d'un batman, ou quatre livres et demie de laine; d'après ce calcul, la récolte donnerait annuellement 1,320,000 livres. Quoique la toison des moutons de ce pays ne soit pas de qualité supérieure, cependant elle est assez belle. Le prix du batman de laine est de 3 à 4 fr. La plus grande partie de cette laine est consommée dans le pays; les femmes la filent, et en font une espèce de drap, qui n'a que six verchoks de largeur; on en fabrique aussi des tapis, des sacs et d'autres objets. La laine la plus grossière est employée à faire des couvertures de feutre, qui sont le seul ornement des habitations du peuple.

Deux raisons principales rendent l'éducation du bétail nécessaire à ce pays : d'abord, les montagnes élevées, coupées en tous sens par une grande quantité de ravines, creusées par des torrens qui tombent en cascades, empêchent les communications à un tel point que l'on peut dire qu'il n'existe pas de grandes routes, excepté dans quelques cantons du pays inférieur. Le manque de chemins rend impossible le transport des marchandises par tout autre moyen qu'à dos de bête de somme; le bœuf est le plus utile pour cet objet; d'un pas lent, mais sûr, il traverse, chargé d'un poids de 240 à 320 livres, les montagnes les plus dangereuses, et fait des voyages dans lesquels il parcourt vingt à vingt-cinq milles par jour. Quoique les Arméniens fas-

sont aussi usage d'*arbas*, ou charrettes grossières à deux roues, qui portent jusqu'à 2,000 livres, cependant ils emploient assez généralement des bœufs pour le transport des vivres et autres marchandises. Un autre avantage que le pays tire du bétail à corne, est le fumier; on ne s'en sert pas comme engrais, la terre étant assez fertile pour n'en avoir pas besoin, mais on mêle la fiente avec de la paille, et on en pétrit des gâteaux, qu'on laisse sécher au soleil, et on les conserve pour se chauffer en hiver. Cette opération est exclusivement dévolue au beau sexe dans ce pays; on voit même les femmes des plus riches *malik* employer leurs mains blanches à cette dégoûtante manipulation. Le fumier, ainsi préparé, s'appelle *tizak*. C'est véritablement un objet de nécessité dans une contrée où le bois est très rare. On y a recours pour chauffer les fours où l'on cuit les *chureks*, ou pains aplatis, et le *lavachi* qui est une espèce de pâte noire et aussi mince qu'une feuille de papier. Toute leur cuisine se fait au moyen de ces gâteaux de fumier, qui ne communiquent aux viandes ni goût, ni odeur désagréable. On en fait également usage pour chauffer les fours à poterie et à faïence. Le *tizak* ne donne presque pas de flamme, mais produit une forte chaleur, semblable à celle du charbon; aussi on l'emploie pour fondre les métaux.

Dans la province d'Erivan il y a plus de terres stériles que de cultivées; les premières se trouvent

principalement sur les montagnes, où, pendant les deux tiers de l'année, le climat est contraire à la végétation; il y en a aussi beaucoup sur les bords de l'Araxes, où une grande partie du sol est salin. Ces cantons sont habités par des nomades qui, en hiver, vivent sous des tentes, excepté ceux qui ont des kichlaks (habitations d'hiver), qui occupent des villages et font paître leurs troupeaux dans les environs de l'Araxes. Au mois de mai, aussitôt que le premier souffle du printemps fait paraître les bourgeons, les habitans quittent leurs demeures souterraines, réunissent promptement tous les effets qu'ils possèdent, et les chargeant, ainsi que leurs *aluchuks* ou tentes, sur leurs chameaux, leurs bœufs et leurs vaches, montent graduellement chaque jour sur les montagnes dont le sommet est couvert de neiges perpétuelles, et où ils se délectent comme dans un paradis. Ce genre de vie est véritablement délicieux dans un pays où les chaleurs de l'été sont étouffantes, et conserve la santé chez les nomades, qui supportent le climat insalubre des bords de l'Araxes en juillet et en août, moins bien que les Russes, quoique ces derniers soient étrangers au pays.

Les nomades tirent aussi un grand profit du transport des provisions du gouvernement russe, et des marchandises des caravanes qui traversent leurs pays dans toutes les saisons.

La province d'Erivan étant coupée par un grand nombre de rivières, abonde en poisson. On

pêche dans l'Araxes des bony (*siluri*), dans les rivières appelées Kara-sou de très belles carpes, et dans les autres, ainsi que dans les canaux, du barbeau blanc. Tous les torrens, sortant des montagnes abondent en truites; mais on en trouve, dans les rivières qui se réunissent au Gok-tchai, une quantité prodigieuse. C'est le lieu où l'on se rend pour cette pêche; mais on prend ordinairement deux fois plus de truites qu'on n'en a besoin. Les rivières les plus poisonneuses sont le Kobor-tchai, l'Adiyaman et le Kizyl-wank-tchai. Chaque mois, une espèce de poisson succède à l'autre, et toutes ont des noms particuliers. Les poissons du Gok-tchai sont renommés dans tout le pays du Caucase. Des caravanes de 200 à 300 bœufs partent de Géorgie pour l'emporter. Afin de faciliter la pêche, on détourne quelquefois l'eau de la rivière, et on laisse le poisson à sec; mais il arrive rarement qu'on en emporte plus de la moitié; le reste est abandonné, et, en pourrissant, infecte l'air d'une puanteur insupportable. Les pêcheries du Gok-tchai sont d'une grande importance pour les provinces chrétiennes situées au-delà du Caucase, dont les habitans observent rigoureusement le carême. On rencontre aussi, dans la province d'Erivan, une espèce particulière de grandes grenouilles vertes que l'on mange, des tortues de terre qui pèsent jusqu'à quinze livres, et des crabes.

La chasse au moyen des oiseaux de proie est très

en vogue dans ce pays. On dresse les oiseaux pour cette chasse quand ils sont jeunes. Les plus recherchés sont ceux de l'espèce qu'on appelle *tarlani*. On la trouve principalement dans les cantons de Daratchitchak et de Soudaghiani. On les emploie à prendre les volailles sauvages, qui sont très communes dans les vallées rocailleuses, et dont on entend les cris continus de très loin; ainsi que de petites outardes, des perdrix et des cailles, qui marchent par bandes dans le plat pays; enfin les étourneaux que l'on voit en grand nombre partout où il y a beaucoup de moutons. Quant aux oiseaux de passage, on voit des nuées de grèbes arctiques, d'outardes, de pélicans, d'oies et de canards, qui couvrent les bords des lacs et des rivières. Dans les endroits marécageux il y a des hérons, et dans les champs, des cigognes, ainsi que des grues qui purgent la terre d'une multitude d'insectes nuisibles. Les oiseaux de proie sont des aigles d'une très grande taille, et différentes espèces de vautours, faucons, gerfaux. Les rives des deux Kara-sou, dont le septentrional sort des flancs de l'Ala-ghoez, et le méridional de l'Ararat, et surtout près de l'embouchure de l'Araxes sont très marécageuses, et couvertes d'épais roseaux, où il existe des troupes de sangliers. Ces animaux sont si nombreux que leurs dévastations ont obligé les habitans de se retirer à une certaine distance, pour mettre leurs champs à l'abri. Dans les environs du Gok-tchai, dans le canton de Zodi,

à Darat-chitchak, à Arbany, dans les vallées de l'Ala-ghoez, et dans les ravines rocailleuses de la chaîne de l'Agri-dagh, le nombre des bêtes fauves est si prodigieux, que leurs bandes qui courent sur la pente des montagnes attirent à peine l'attention. On rencontre aussi des troupeaux de moutons *(argali)*, des chèvres et des chamois sauvages. L'Ala-ghoez est fréquenté par une espèce particulière de chèvres appelées *djivir*. On dit que ces animaux sont toujours accompagnés par un certain oiseau qui rassemble pour ces mammifères les feuilles sèches, dont ils font leur nourriture en hiver, et qui lui-même trouve la sienne dans leur fiente.

En automne, après la chute des premières neiges, les champs sont couverts d'une immense quantité de lièvres, qui, en se nourrissant de l'écorce des arbres à fruit, leur causent beaucoup de dommage. Un des principaux amusemens des habitans est de chasser les animaux avec des chiens. Ils en jettent la peau comme n'étant d'aucune utilité. On trouve des ours dans les marais profonds de l'Araxes, de l'Arpa-tchai oriental et à Dara-tchitchak; mais leur peau est d'une qualité si inférieure qu'on les chasse rarement.

Dans les parties peu habitées de l'Erivan, il y a une assez grande quantité d'ours bruns et roux, des hyènes, des loups d'une taille extraordinaire, des renards, des putois d'une couleur blanchâtre. On y prend aussi des loutres et des écureuils blancs qui, pour la couleur, ressemblent à ceux de Sibérie.

Pendant l'hiver les animaux de proie sont si hardis, que quelquefois ils entrent dans les villages et même dans les villes.

L'Arménie russe n'est pas très riche en forêts; cependant les cantons d'Abaran de Soudaghan, de Dara-tchitchak, les Gouncis, ou pentes méridionales du Gok-tchai, le Dar-ala-ghoez, la partie supérieure de la vallée de Gerni, et du Vedi-tchai, et la partie occidentale du Grand-Ararat, produisent assez de bois pour suffire au chauffage, avec les tizaks dont il a été fait mention. Les arbres sont pour la plupart des bouleaux, des tilleuls, des chênes, des noyers, des pommiers et poiriers sauvages, des néfliers, des genevriers, etc. Il n'y a pas de pins; on les tire du pachalik de Kars, et on les fait descendre en radeaux par l'Araxes. Au marché d'Erivan, des pièces de bois des forêts de Dara-tchitchak, longues de dix archines et de deux à trois verchoks d'épaisseur, se vendent de 1 fr. 25 cent. à 1 fr. 60 cent. chacune; mais le prix varie considérablement. Une charge de bois à brûler coûte de 1 fr. 30 cent. à 2 fr.; celle de charbon 30 cent. Cette branche de commerce est entre les mains des Kara-Papakh, des Kurdes et des Karachorlu nomades.

La plaine sur les deux rives de l'Araxes, ainsi que toutes les parties inhabitées, sont couvertes d'arbustes de différentes espèces, parmi lesquels on remarque généralement dans les endroits les plus

élevés, le prunier sauvage, le rosier sauvage, le framboisier, l'épine-vinette et le jasmin dont on fait d'excellens tuyaux de pipes. Dans les plaines basses on trouve la vigne, l'herbe appelée *ilghin*, dont on se sert pour faire des balais, et le *cholgan*, dont les cendres donnent de la potasse. Les habitans s'en servent et en font du savon pour blanchir leurs toiles de coton. Les plaines salines et stériles qui s'étendent du pied septentrional des deux Ararats, et des sources du Kara-sou, à Akh-goeli et Bourolan, et entre l'Araxes et la frontière du canton de Makin, produisent un arbuste de quatre à cinq pieds de haut, dont les feuilles ressemblent à celle de la vigne. Les habitans assurent gravement qu'autrefois il donnait du raisin qui fut celui dont le patriarche Noé fit le premier vin, dont il but sans modération; s'étant réveillé le lendemain avec un mal de tête terrible, il maudit cette vigne, qui depuis n'a plus porté de raisin.

Les plantes propres à la teinture, trouvées dans ce pays, sont la sarrette et la garance sauvage. On commence à cultiver de la vraie garance, et il y a tout lieu d'espérer qu'elle réussira, tant dans le Daghestan que dans les autres contrées du Caucase. Mais il y a aussi une autre plante qui ressemble beaucoup à la réglisse et qui mérite l'attention; elle croît abondamment dans les endroits chauds et pierreux; elle ne s'élève pas à plus d'un pied au-dessus du sol, et présente des touffes épaisses et arrondies couvertes

de longues épines; il se forme sur les plus fortes branches des excroissances qui ressemblent à la gomme et ont la grosseur d'un œuf; on pourrait les employer dans les fabriques de soie au lieu de la gomme arabique.

Les hautes montagnes qui traversent et ferment la province d'Erivan, renferment toutes les productions du règne minéral. Mais leurs trésors ont à peine été explorés, parce que le pays a été jusqu'à présent gouverné d'une manière barbare par de stupides musulmans, incapables d'apprécier les dons que la nature ne place pas immédiatement sous leurs yeux. Un de ces produits déja connu est le sel gemme de Koulpi, qui forme le principal revenu de la province. Au pied nord-est du pic élevé nommé Takaltaa, et entre ce point et l'Araxes, on voit une montagne ronde d'une couleur gris cendré. Elle a environ cinq milles de tour; il n'y croît aucune plante, et elle est coupée par de profondes ravines. Cette montagne contient une mine inépuisable de sel gemme, connue, dans tous les pays du Caucase, sous le nom de mine de Koulpi. Sur son flanc occidental est situé le village arménien de Koulpi, prononcé vulgairement Gogp ou Koghp. Les habitans sont tous employés à l'extraction de sel. Les carrières sont toutes du côté du village; elles ne pénètrent pas très profondément dans la montagne, mais elles sont taillées en forme de galeries soutenues par des piliers de sel. Un puits a été creusé plus profondé-

ment que les autres, mais il est plein d'eau, et par conséquent abandonné quant à présent. Les mineurs détachent avec des pelles des dalles de sel, longues de trois quarts d'archine, larges de six verchoks et épaisses de quatre. Elles pèsent environ soixante-douze livres de Russie. L'ouvrier commence par détacher ces masses de rocher tout autour de lui, il les frappe ensuite avec un marteau en différens sens, ce qui les sépare en plaques. Un bon mineur peut détacher par ce moyen de vingt-cinq à trente-deux masses de sel par jour; quatre font la charge d'un bœuf, et on peut en mettre trente-deux sur un arba ou charrette tatare. Du temps des sardars d'Erivau, l'arba de sel coûtait sur place, toutes dépenses comprises, environ 65 c., et la charge d'un bœuf 3 fr. 75 cent. Ainsi, le produit total de la mine ne devait pas excéder 50,000 fr. par an. Il n'y a pas de doute cependant qu'il ne pût être beaucoup augmenté, ainsi qu'il résulte de deux calculs, dont l'un établit que la quantité de sel nécessaire pour la consommation de la population d'Erivan et des autres lieux où l'on expédie cette denrée, est de 60,000 charges; suivant l'autre, la quantité de sel extraite annuellement par les habitans du village de Koulpi, est de 88,220 charges, ce qui donne une moyenne de 74,000 charges.

On trouve aussi du sel à l'extrémité nord-ouest du Grand-Ararat. A une petite distance du village de Tat-bouroun, un lac, dont la circonférence

est de cinq cents pas, est couvert en été d'une croûte de sel de plus de deux pouces d'épaisseur. Ce sel a un léger goût d'amertume, ce qui fait préférer celui de Koulpi.

On trouve dans l'Erivan du salpêtre sur les bords de l'Araxes et du Kara-sou. Sur le Grand-Ararat, près du village d'Akhoury, la terre est fortement imprégnée d'alun. Au sommet de l'Ala-ghoès, couvert de neige éternelle, le soufre coule sous la forme de stalactite, que les habitans des environs détachent et font tomber à coups de fusils. Ce soufre est souvent aussi transparent que du succin. Il y en a une autre espèce qui ne coule pas, mais qui se trouve par masses dans la terre; il est moins estimé.

Dans le canton de Dara-tchitchak, en-deçà de la principale chaîne des montagnes de Bambaki, et près des sources de la rivière Mis-khanah, il y a des mines de cuivre aurifère et argentifère. Sous le gouvernement persan, ces mines étaient exploitées par des Grecs; mais le sardar d'Erivan n'a jamais osé donner de l'extension aux travaux, de peur que le châh, apprenant qu'il y avait des mines d'or sur son territoire, ne lui imposât un tribut annuel plus fort que celui qu'il payait. Les rochers des environs de ces mines contiennent des veines de marbre blanc et jaune. Il s'en rencontre aussi dans le district de Zait-bazar; près du village d'Outou-khanlou à Dara-tchitchak, et près de Koulpi, il y a des veines d'albâtre très blanc et très pur.

A environ cinq milles à l'ouest de l'ancienne ville de Talyn, et sur la route qui mène à Hadji-Bairam, il y a une cavité remplie de cailloux de différentes couleurs; beaucoup ressemblent à des topazes. De pareils cailloux, mais d'une teinte plus foncée, se trouvent à quatorze milles anglais d'Erivan, le long des hauteurs qui bordent la rive gauche du Zanghi; ils forment une montagne entière qui semble composée de verre. Dans plusieurs endroits on trouve des pierres blanches couvertes de petits grains; comme on peut aisément les réduire en verre, on les pulvérise et on s'en sert comme de sable dans les verreries.

Dans la vallée d'Ourdin-bazar il y a une montagne formée des couches calcaires. La pierre douce et blanche paraît propre à la lithographie. On trouve aussi dans la province d'Erivan trois carrières où l'on peut se procurer des pierres meulières; dans l'une, elles sont d'une couleur jaunâtre; dans l'autre, d'un violet foncé. Au lac Goktchai. le mont Altouy-takht est couvert de pierres ponces, et les bords du lac de pierres à aiguiser. Dans une partie d'une vallée du mont Ker-oglou, dont l'accès est très difficile, on trouve une pierre à laquelle les habitans donnent le nom de *pirouza*, ou turquoises. L'impossibilité d'atteindre la mine sans l'aide de machines a rendu inutiles tous les efforts du dernier sardar d'Erivan pour en obtenir des échantillons, ce qui est cause que la nature de cette

pierre est encore douteuse. Suivant les rapports du chef des nomades Kara-Papakh qui habitent le canton de Dara-tchitchak, il existe une couche de houille près du village de Randamahl, bâti sur l'emplacement de la ville arménienne de Hetsirory. Dans tout l'Erivan on trouve de la terre argileuse de différentes couleurs et qualités; il s'en rencontre une très blanche et très fine un peu au-dessous du village arménien de Poroken, dont on pourrait faire usage pour fabriquer de la porcelaine.

PRÉCIS HISTORIQUE

DE

L'EXPÉDITION DES ILES SANDWICH

ET

DES CAUSES DE SA MAUVAISE RÉUSSITE,

PAR M. P. DE MORINEAU.

En 1803, M. Rives (originaire de Bordeaux) encore enfant, servait à bord d'un navire américain qui vint toucher aux îles Sandwich, où régnait alors Tamméaméa. La gentillesse et la vivacité du jeune Français plurent au monarque indien, qui le retint à sa cour, et le fit élever avec Liolio, son fils. M. Rives devint bientôt le confident et l'ami de ce prince, et fut dans la suite son interprète, son secrétaire et son médecin.

1819. Liolio succéda à son père. Quelques années après, il eut le désir de visiter l'Angleterre et la France; il fut accompagné dans ce voyage par la reine, quelques chefs de ses îles et M. Rives.

1823. Liolio et son épouse succombèrent à l'influence du climat peu de temps après leur arrivée à Londres. Toutefois le roi voulant récompenser les services de quelques-uns de ses amis, avait fait, avant de mourir, un testament par lequel il légua 60,000 piastres à M. Rives. Ce testament, confié au gouvernement britannique, disparut ainsi que l'argent du défunt.

La frégate *la Bellone* fut désignée pour transporter aux Sandwich les restes des princes indiens et les personnes de leur suite. Le cabinet anglais profita de l'occasion pour envoyer un consul à ces îles.

M. Rives, qui désirait depuis long-temps mettre la France en relation avec sa patrie adoptive, se rendit à Paris dans ce dessein. Il donna quelques notes sur le commerce des Sandwich et de la côte nord-ouest d'Amérique, s'offrit à servir de guide au navire *le Héros* dans ces parages, et chargea M. Catineau Laroche de faire expédier un autre bâtiment directement pour l'île d'Oahu.

La fortune de M. Rives consistait en terres fort étendues aux Sandwich, en une grande quantité de bois de sandal, et en sa créance de 60,000 piastres.

Tandis que M. Rives se concertait avec M. Catineau Laroche pour ouvrir au commerce français la route de l'Océanie, les ennemis qu'il laissait à bord de *la Bellone* travaillaient à ruiner ses projets. Ils persuadèrent à leurs crédules compagnons de voyage que M. Rives avait causé la mort de Liolio, et

s'était enfui en France avec ses trésors : de sorte qu'en arrivant aux Sandwich, les gens de la suite du feu roi furent les premiers à publier qu'il avait été empoisonné. Ce bruit produisit l'effet qu'on s'en était promis : le nom de Rives fut abhorré; on rasa sa case; ses terres furent confisquées; et les Américains, enchérissant sur les Anglais par la haine qu'ils portaient au proscrit, trouvèrent moyen de se faire livrer la majeure partie de son bois de sandal, en paiement des prétendues créances; le gouvernement s'empara du reste.

Avril 1826. Cependant M. Rives partit du Hâvre, à bord *du Héros;* et ce ne fut que dans un port du Pérou qu'il apprit l'état de ses affaires aux Sandwich. Pour lors, l'expédition qu'il dirigeait se trouva convertie en un cabotage sur les côtes de Californie : de là le fâcheux résultat de cette première entreprise.

Novembre 1826. Quelques mois après, le trois-mâts *la Comète* partit de Bordeaux pour transporter aux Sandwich une cargaison et les personnes nécessaires à la fondation d'un établissement agricole et commercial. M. Imbert, négociant d'Auxerre, était chargé du comptoir; je devais particulièrement diriger les cultures. Nous étions accompagnés de six ouvriers, et le gouvernement nous avait chargés de trois missionnaires catholiques.

Avril 1827. Pendant que nous étions en relâche à Callao (Pérou), l'indiscrétion d'un ouvrier rendit public le but de notre voyage. Un Anglais, capitaine

de vaisseau au service du Pérou, ne manqua pas de profiter de cet indice pour seconder les vœux de ses compatriotes. Comme il était en relation avec les Sandwich, il nous annonça au gouvernement de ces îles, et dépeignit toutes les personnes de l'expédition comme des prêtres travestis, munis des instructions de M. Rives, et animés du désir de causer de grands troubles dans le pays. . . . . .

Juin 1827. Après avoir touché à Mazatlan (Mexique), où nous perdîmes M. Imbert et deux autres de nos compagnons, nous vînmes enfin jeter l'ancre devant Honolulu, capitale des Sandwich. . . .

Nous ne pouvions arriver sous de plus mauvais auspices. M. Rives était devenu odieux aux naturels; les Anglais et les Américains redoutaient notre établissement. Mais nos ennemis les plus implacables furent des missionnaires moraves, qui croyaient voir en nous autant de prédicateurs de la doctrine catholique. Nous descendîmes cependant visiter les personnes les plus considérables de l'île, et toutes nous conseillèrent de nous rembarquer au plus tôt. Celles qui nous témoignaient le plus de bienveillance, nous firent envisager qu'il y allait de notre sûreté : dans notre propre intérêt, on ne pouvait nous accorder l'autorisation de passer la nuit à terre. . . . . .

Quoique la conjuration parût universelle, les données que nous avions sur le pays, nous inspiraient quelque confiance dans les indigènes. Nous nous appliquâmes pendant plusieurs jours à étudier leurs

dispositions, et bien convaincus que nous n'avions à craindre aucune violence de leur part, nous résolûmes de nous affranchir de l'autorisation dont on nous faisait un épouvantail. Quelques matelots étrangers nous cédèrent leur case, et nous en prîmes possession sans que personne s'y opposât directement.

Mais dans un asile aussi précaire, privé par la mort de M. Imbert des ressources de son expérience, et par l'absence de M. Rives, des valeurs dont il m'était débiteur, je me trouvai dans l'impossibilité de remplir complètement l'objet de ma mission. Bien que M. Plassiard, capitaine de *la Comète*, me pressât de prendre sa cargaison à mon compte, je crus devoir refuser ses offres, avantageuses en toute autre circonstance.

Après avoir essayé inutilement de vendre au gouvernement indigène et aux commerçans étrangers, M. Plassiard partit pour la Californie le vingtième jour de son arrivée.

Au moment où *la Comète* se disposait à lever l'ancre, le gouverneur de l'île vint me prévenir que la reine lui avait ordonné de se saisir de notre capitaine qui venait nous faire ses adieux, et de nous mettre à son bord. Nous fîmes prier la vieille princesse de nous épargner ce déplaisir, demandant qu'il nous fût permis d'attendre le passage d'un autre bâtiment français. Un léger présent désarma son courroux, et *la Comète* mit à la voile.

Après le départ du navire, nous nous appliquâmes

à étudier la langue indigène, et dès que nous pûmes nous faire comprendre sans le secours d'interprètes, nous eûmes bientôt détruit la prévention que les naturels avaient contre nous. Le roi fut un des premiers à nous accorder son estime.

Profitant du bon naturel de ce jeune prince, je m'attachai à gagner sa confiance. J'avais soin de le visiter de préférence à la campagne, et je l'accompagnais souvent dans ses voyages. J'obtenais quelquefois de lui des concessions avantageuses; mais voyant que toutes mes démarches étaient épiées par des gens qui trouvaient toujours le moyen d'empêcher l'accomplissement de ses promesses, je le priai de les ratifier par écrit. Quoi qu'on pût faire pour révolter Kauikéouli (le roi) contre une prétention jusqu'alors sans exemple, je finis par obtenir une lettre qui me confirmait la propriété d'un terrain que j'avais moi-même désigné.

Octobre 1827. Peu de temps après, le roi m'offrit de me céder encore avec un titre écrit un plateau de six lieues carrées dont j'admirais la fertilité. Mais il m'imposait la condition de ne point appeler d'autres Français dans ses états, et d'habiter l'île cinq années consécutives. On conçoit qu'un pareil marché ne pouvait me convenir.

Malgré la bienveillance du roi, nous avions à craindre que sa protection ne fût subordonnée à ma résidence à Oahu. En effet, j'étais le seul Français en rapports continuels avec lui; ses sujets s'étaient

habitués à ne traiter qu'avec moi; d'ailleurs aucun de mes compagnons ne se sentait capable de soutenir les fatigues de ma grotesque ambassade. Cependant mon rôle était dispendieux; mes ressources s'épuisaient, et j'avais d'autres contrées à visiter. D'un autre côté, je ne pouvais laisser mes compatriotes à la merci des gens qui jusques là s'étaient montrés si habiles à restreindre les bienfaits du prince.

Persuadé qu'un arrêt du conseil d'État pouvait seul nous donner des droits incontestables, je sollicitai une assemblée des chefs. Comme le consul anglais avait des plaintes à porter contre les frères moraves, que le consul américain désirait faire établir des douanes à Honolulu (ce que je réussis à empêcher), et que d'autres comptaient sur notre expulsion, ma demande ne souffrit aucune difficulté.

Décembre 1827. La petite diète fut convoquée à Oahu, et dès les premières séances, il fut arrêté que les Français résidant aux Sandwich y jouiraient de tous les priviléges accordés aux autres étrangers; seulement on enjoignit à nos missionnaires de ne point exercer publiquement leur culte.

Janvier 1828. Désormais sans inquiétude sur le sort de mes compatriotes, je me fis autoriser à leur céder ma plantation, et je quittai les îles Sandwich pour me rendre au continent.

Le consul et quelques autres marchands américains sont encore aujourd'hui maîtres du commerce de ces îles, et nous avons appris à nos dépens avec

quelle rigueur ils traitent leurs concurrens. Il n'y a point de maison anglaise; le consul de cette nation ne fait aucun commerce apparent; mais son intermédiaire est fort utile aux bâtimens de l'Inde qui viennent aux Sandwich placer leurs chargemens en échange de bois de sandal qu'ils portent en Chine.— Mais reprenons l'ordre des faits.

En octobre 1828, un planteur hollandais et un français (M. Giraud, de Paris) passèrent des Indes à Oahu dans le projet d'y établir une indigoterie; mais ils n'en obtinrent point l'autorisation. Il fut déclaré en conseil que la culture de l'indigo serait contraire à la salubrité du pays. Nos deux spéculateurs quittèrent l'île sans avoir pu faire lever cet interdit.

Quelque temps après, un médecin allemand qui vint à Oahu pour y monter une distillerie, fut encore plus mal traité, et se trouva dans la nécessité de vendre son matériel. Les Américains en firent l'acquisition, et confièrent la direction de la distillerie à l'un de nos compatriotes, le sieur Vignes, attaché à l'expédition française en qualité de tonnelier et cultivateur.

Novembre 1829, dernières nouvelles. En ce moment, Vignes emploie à faire du rum les cannes de sa plantation. La fabrique paraît donner de grands bénéfices, mais il n'y participe point, et les Américains le traitent en journalier.

Les trois autres ouvriers français sont forgeron-serrurier-armurier, charpentier-ébéniste-tourneur,

maçon-chaufournier, et tous un peu cultivateurs. Ils trouvent abondamment du travail et gagnent de bonnes journées.

Quant aux missionnaires, ils vivent retirés à l'extrémité occidentale du village d'Honolulu; ils enseignent la culture à quelques indigènes, et se soutiennent du produit de leur plantation. Ils ont encore fait bien peu de conversions. L'un d'eux vient de quitter Oahu pour passer à Manille.

La position de nos ouvriers aux Sandwich paraît peu inquiétante pour le moment, puisque du moins ils y ont l'assurance d'une existence. Mais ils ne sont que les instrumens des Américains et des Anglais, qui exploitent à leur profit l'industrie française, tout en s'en disant les protecteurs. Que l'on y prenne garde, le sort de nos compatriotes est de rester dans cet état de dépendance, sans jamais pouvoir en sortir: car dès qu'ils possèderont au-delà de leurs besoins, de cliens, ils deviendront rivaux, et seront persécutés.

Ainsi tant que nous laisserons notre établissement dans l'abandon où il se trouve, nous n'en pourrons point espérer la fin que l'on se propose d'une bonne colonie, savoir : un commerce avantageux pour la mère-patrie et le bien-être de ceux de ses enfans qui se sont dévoués à l'exil; mais il est un moyen pour obtenir en peu de temps ces heureux résultats, c'est de procurer aux Français des îles Sanwich l'appui d'une autorité qui puisse du

moins les mettre à même de faire des entreprises. A ce premier bienfait, le gouverneur pourrait ajouter le secours de quelques ustensiles propres à la fabrication de leurs produits, ce qui ne serait qu'une juste indemnité des souffrances et des privations de toute espèce qu'ont éprouvées ces infortunés.

La résidence d'un agent français aux Sandwich ferait de ce poste un point très important, et aplanirait les obtacles que trouve notre commerce dans ces parages. Aussitôt que l'on saurait ces îles affranchies du monopole des Américains, de nouvelles communications s'établiraient entre les deux continens, et les Sandwich deviendraient le pivot de toutes les opérations. Les caboteurs du Pérou, de la Colombie, du Guatémala, du Mexique, s'empresseraient d'y porter leurs riches cargaisons en échange des marchandises de la Chine, de l'Inde et de l'Europe. Alors le port d'Honolulu serait un véritable entrepôt où chaque nation viendrait échanger ses produits contre d'autres assortis à ses besoins. Nos navires se rendraient directement à ce grand marché, y déposeraient leurs chargemens qui seraient aussitôt enlevés par les caboteurs des Amériques occidentales, et prendraient en retour des épiceries, soies écrues, cochenille, indigo, bois de teinture, etc.

La France gagnerait, à ce nouveau genre d'expédition, un immense débouché au profit de sa manufacture : car elle obtiendrait, en échange de ses pro-

duits industriels, les denrées de la Chine et de l'Inde qu'aujourd'hui elle achète à prix d'argent.

Note topographique sur les îles Sandwich.

L'archipel des Sandwich se compose de onze îles; huit sont habitées, savoir : Oahi, Tahoiilua Mohié, Lanaï, Molokaï, Oahu, Ataoï et Onihaii; les autres sont Molokini, Tahula et Onékula.

Autrefois ces îles avaient chacune un gouvernement séparé; mais, à la fin du siècle dernier, Tamméaméa, roi d'Oahi, entreprit de soumettre le groupe entier à sa domination, et il y réussit après avoir eu à soutenir des guerres longues et sanglantes.

Oahi demeura capitale des Sandwich jusqu'à la mort de ce monarque, arrivée en mai 1819.

Liolio, fils et successeur de Tamméaméa, transféra le siége du gouvernement dans l'île d'Oahu, et choisit pour sa résidence Honolulu, aujourd'hui ville de 5,000 ames, près d'un port du même nom.

Kauikeouli 1828.

Le souverain actuel des îles Sandwich, dernier fils de Tamméaméa est Kauikeouli. Ce prince n'est âgé que de 13 ans; il a déja plus de cinq pieds de taille, et est d'une constitution robuste. Il est d'un caractère gai et ouvert avec les personnes qu'il con-

nait. Kauikeouli sait lire et écrire sa langue, et parle un peu anglais. Il aime la mer, les armes, les chevaux; il est juste et généreux.

Le roi ne sort jamais de la ville, sans une suite nombreuse et une escorte de dix à douze hommes armés de fusils.

Son palais est la seule maison en pierre qui se trouve à Honolulu. Elle n'a qu'un étage, elle est couverte en bardeaux et a deux croisées vitrées sur chaque façade, au premier seulement. Le rez-de-chaussée ne forme qu'une pièce et sert de caserne aux gardes. Un double escalier extérieur conduit au premier, qui contient trois pièces: la salle du conseil, la chambre à coucher du roi et celle de ses gens. Le lit de Kauikeouli est composé de 40 à 50 nattes; ses coussins sont en mousse de fougère. Sur une console se trouve une assez belle pendule française; à la muraille quelques gravures de fantaisie, venant de Chine, d'Angleterre et de France; enfin deux petits bustes, représentant Liolio et Georges IV.

La maison du prince se compose d'une quinzaine de jeunes gens de son âge, que l'usage, ou la politique, a fait choisir dans les premières familles. Quoiqu'il les traite en camarades, plutôt qu'en sujets, ils ont pour sa personne un respect qui va jusqu'à la vénération.

Le roi n'alloue point de traitement fixe à ses gens; mais il pourvoit à tous leurs besoins. Il les fait habiller, les fournit de chevaux et leur distribue de

termes en termes quelques piastres. En outre, il ne manque jamais de leur abandonner les présens qu'il reçoit dans ses voyages.

On ne voit point de femme chez Kauikeouli, bien que plusieurs de ses amis soient déja mariés.

Les plaisirs de la cour sont ordinairement des courses de chevaux et jeux de cartes, de dez et de boule, introduits par les Européens.

Kauikeouli se plaît beaucoup dans un petit village de l'intérieur, appelé Oacala, et là, il oublie entièrement l'étiquette de la ville. On l'y trouve souvent (dans un négligé fort approchant de la tenue de ses sujets) s'exerçant à lancer une javeline, ou à manier le palulo (grande lance de combat). Le prince, aidé de ses amis, s'est amusé à construire un navire auprès de sa maison; avec des pieux et d'autres pièces de bois, il a imité la figure d'un brig de cent tonneaux environ; il y a placé des mâts, des vergues; et l'un de ses plus grands plaisirs est de faire gréer et dégréer son vaisseau par ses jeunes compagnons; il commande au son du tambour.

Les Anglais n'ont jamais pu faire adopter leur cuisine au roi. Cependant il reçoit fort bien les Européens: il les fait servir en porcelaine, en argenterie, et leur procure autant que possible les mets qui peuvent les flatter. On mange à la cour, comme partout ailleurs, assis sur ses talons; les nattes sont renouvelées à chaque service.

Tahmanu.

Tahmanu, fille des anciens rois d'Oahi, était l'épouse favorite de Tamméaméa; elle est encore aujourd'hui traitée en reine et paraît sentir toute l'importance de sa dignité. Cette princesse est âgée de 50 ans, d'un embonpoint excessif et d'une fermeté de caractère peu commune dans sa nation.

La reine est toujours vêtue d'une robe de soie ou d'indienne; mais elle porte rarement des souliers et jamais de bas. Sa cour est composée d'au moins trente personnes de tout sexe; on y voit les veuves et les filles de plusieurs rois détronés par Tamméaméa et les anciens amis de ce héros.

Tahmanu va souvent visiter ses domaines dans l'intérieur de l'île; elle voyage en char-à-banc, suivie de sa cour et d'un grand nombre de ses serviteurs. Lorsqu'il faut gravir une montagne, on démonte sa voiture, et chaque Indien se charge d'une pièce; a-t-on à descendre une côte rapide, des hommes retiennent sa voiture par derrière au moyen d'un câble et d'autres se placent aux brancards. Cet expédient rend tous les chemins praticables; car les nombreux ruisseaux, qui arrosent l'île d'Oahu, sont toujours guéables en quelque point.

Tahmanu est ennemie déclarée de l'ivrognerie: elle a déja fait empoisonner quelques chefs qu'elle n'avait pu autrement guérir de ce défaut. Il est rare néanmoins qu'elle ait recours à des remèdes aussi

violens, et elle n'étend jamais ses châtimens jusque sur les étrangers.

Bocki.

Bocki, régent, est originaire d'Oahi et parent de la reine. Il est âgé de 40 ans, a près de six pieds de taille et est très replet. Tout son extérieur annonce une stupidité que ses actes ne confirment que trop. Bocki fut un de ceux qui accompagnèrent Liolio à Londres en 1823; il n'a rapporté d'Angleterre que des vices, et une aveugle soumission aux autorités de cette nation.

A Honolulu, Bocki s'habille en nankin bleu, et se met entièrement nu aussitôt qu'il arrive à sa case. Il va souvent à la campagne, sous le prétexte de surveiller l'exploitation du bois de sandal, mais son véritable motif est la facilité qu'il y trouve de pouvoir jouir, boire et dormir à son aise.

Néanmoins la cour du régent est la plus brillante de toutes. Les dames qui la composent sont mises à l'imitation des modes anglaises; on y voit briller, au premier rang, trois des veuves du roi Liolio. Mistress Bocki (c'est ainsi qu'on appelle la régente) a fait le voyage d'Angleterre à la suite de la jeune reine Tamahmanu.

Kakienakea.

Kakienakea est la sœur germaine du roi. Cette princesse n'est âgée que de dix ans et a déja un goût

prononcé pour les usages européens. Elle est traitée avec beaucoup de distinction.

Kuakini.

Kuakini, frère de la reine, est gouverneur de la grande île d'Oahi. Ce prince, âgé de 52 ans, est l'un des plus beaux hommes des Sandwich, on pourrait même dire de l'Océanie. Il est d'un caractère juste et généreux, et a plus d'instruction qu'aucun de ses compatriotes. Il a une très grande influence dans les affaires du gouvernement suprême, quoiqu'il n'aime point à s'en mêler. Ce n'est que sur son refus que Bocki a été appelé à la régence.

Kuakini a une fille, appelée Kini, qui vient d'être fiancée au roi. (Janvier 1830.)

Klimaku.

Klimaku, frère consanguin de Bocki, était premier ministre de Liolio; il fut régent pendant l'absence de ce prince. C'était un homme rempli de bonnes qualités et doué d'une sagacité peu commune chez les Indiens de sa nation. Il signala le temps de son administration par la construction du palais du gouvernement et d'autres travaux utiles. Il mourut d'hydropisie, en mai 1828, à l'âge de 70 ans.

Lors du passage de la flûte *l'Uranie*, commandée par M. de Freycinet, en août 1819, Bocki et Klimaku furent baptisés par l'aumônier de l'expédition.

Klimaku avait toujours conservé une sorte de prédilection pour les Français; mais Bocki eut bientôt oublié et la religion catholique et ceux qui avaient cru l'initier à ses mystères.

Manuia.

Manuia, gouverneur d'Oahu, n'est âgé que de 30 ans; sa physionomie est douce et ouverte; il est de taille moyenne et recherché dans sa mise. Il était de la suite de Liolio, et paraît avoir profité de son voyage en Europe. Manuia a de l'intelligence, du jugement, et administrerait fort bien, si son autorité n'était, en beaucoup de cas, subordonnée à celle de Bocki.

Il est vraisemblable que Manuia ne doit son élévation qu'à sa supériorité intellectuelle et à l'intérêt qu'il a su inspirer aux blancs; car il est d'origine peu distinguée.

Kahïeva.

Kahïeva, gouverneur d'Atoaï, est l'un des chefs les plus estimables; il est d'une taille colossale et d'un embonpoint extraordinaire.

Le fameux Tamuli, dernier roi d'Atoaï, existe encore; il est errant dans l'île d'Oahu, et paraît affecté d'une aliénation mentale.

M. Marin.

Don Francisco de Paula y Marin, natif d'And-

lousie, habite les îles Sandwich depuis 1795. Tamméamea l'avait élevé aux premières dignités, aujourd'hui il a beaucoup perdu de son crédit, et n'est même plus attaché au gouvernement. Néanmoins, on le consulte toujours dans les affaires importantes; la reine paraît surtout avoir une grande confiance en ses avis. M. Marin a acquis une fortune considérable, et semble maintenant apporter tous ses soins à la conserver.

M. Marin s'est occupé d'agriculture, sans toutefois avoir jamais excellé dans cet art. Si l'on en croit ses récits, il aurait, sous ce rapport, rendu au pays de grands services dont on n'a point su profiter. Il possède, près d'Honolulu, une petite vigne fort mal située, qu'il ne sait point cultiver, et malgré les procédés vicieux qu'il emploie dans sa fabrication, il en obtient un vin passable. M. Marin s'est procuré par la Californie beaucoup d'autres végétaux qui ne réussissent point à Oahu, parce qu'ils ne sont ni placés, ni soignés convenablement; on doit cependant en excepter l'oranger, le citronnier, le tamarinier et le grenadier, qui y sont parfaitement naturalisés.

M. Jones.

M. John Coffer Jones, consul des Etats-Unis d'Amérique pour les archipels des Sandwich, de la Société et des Marquises, est établi à Honolulu depuis 1822. M. Jones et trois de ses compatriotes

sont les seuls commerçans des îles Sandwich. Les étrangers, surtout les Mexicains, se plaignent de la rigueur du monopole qu'ils y exercent.

Le consul américain s'occupe fort peu de politique et ne jouit que d'un faible crédit auprès du gouvernement.

M. Charlton.

M. Richard Charlton, consul d'Angleterre pour les archipels de Sandwich, de la Société et des Marquises, réside à Oahu depuis 1826. Il y vint à bord de la frégate *la Bellonne*, commandée par lord Byron, qui rapporta les restes de Liolio et de Tahmahmalu. M. Charlton habite Honolulu avec sa famille; sa maison est la seule de l'île où se réunissent quelques personnes de bonne société.

Le consul anglais ne fait point de commerce; il exerce une grande influence sur l'esprit du roi, de la reine et du régent; tous les indigènes ont la plus haute opinion de son caractère.

Conseil d'état.

En décembre 1829, le conseil d'état, composé de la reine et de tous les gouverneurs, s'assembla sous la présidence du roi. L'objet de cette réunion était de statuer sur l'admission ou le renvoi des missionnaires catholiques français, et d'examiner différentes lois de finances proposées par les consuls.

Lorsqu'il fut question des ecclésiastiques français,

plusieurs chefs exposèrent brièvement les inconvéniens qui pourraient résulter de l'introduction d'une nouvelle religion dans le pays, et proposèrent le renvoi de tous les Français.

Kuakini osa seul combattre cette opinion qui semblait être celle de la majorité de l'assemblée. Après avoir établi que le catholicisme existait déja aux îles Sandwich, puisque M. Marin avait élevé ses quarante enfans et ses nombreux serviteurs dans cette croyance, l'orateur ajouta que les deux religions qui faisaient l'objet de sa discussion étant étrangères au pays, on ne pourrait les juger que d'après les hommes qui les professaient. Alors Kuakini énuméra les services de M. Marin, vanta les exploits d'un Français qui avait secondé Tamméaméa dans ses conquêtes, et fit l'éloge de la conduite des Français résidant actuellement dans l'île; enfin il adressa quelques reproches aux ministres américains, qui dernièrement encore avaient occasioné des troubles en voulant prendre une part active au gouvernement, et conclut à leur expulsion, demandant leur renvoi.

La reine représenta qu'il serait injuste de traiter les Américains avec autant de rigueur, et proposa d'accorder à tous les étrangers la même hospitalité.

Cet amendement fut adopté.

Notes de M. de Morineau.

P. 314. *Oahu.* J'ai suivi l'orthographe des indigènes sandwichois. Les voyelles ont le même son que dans l'espagnol ; l'*i* supplée le *r* et se prononce presque toujours de même.

Wahoo (orthographe anglaise), que les indigènes écrivent Oahu, est l'île capitale des Sandwich. Le village où résident les autorités est *Hanaroora* ou *Honolulu ;* c'est aussi le nom du port principal.

P. 319. *Conseil d'Etat.* Je qualifie conseil d'Etat une assemblée présidée par le roi, composée des gouverneurs de toutes les îles de l'Archipel. Les consuls anglais et américain en font partie sans avoir voix délibérative.

P. 323. *Onihaii.* Cette île n'est plus qu'un lieu de déportation.

P. 323. *Liolio.* Liolio et son épouse Tamahmalu moururent à Londres en 1823.

P. 324. *Gravures.* On remarque parmi ces gravures le portrait de mademoiselle Mars, une rosière, etc.

P. 326. *Jamais de bas.* Dans les jours solennels, Tahmanu est nu-pieds, comme à l'ordinaire, mais elle a une paire de souliers en évidence sur sa natte.

P. 328. *Palais du gouvernement.* Cette maison fut bâtie en 1823 par deux matelots français déserteurs du navire le *Colosse.*

P. 331. *Conseil d'Etat.* M. Marin et le consul siégeaient à cette assemblée. Le roi était vêtu à la créole ; Bocki et Manuia étaient en uniforme de colonel anglais, et les autres chefs portaient des manteaux en plumes.

Note des rédacteurs des Annales.

On ne peut qu'approuver M. Morineau d'avoir suivi l'orthographe des habitans des îles Sandwich, pour les noms des personnes et des lieux. Puisque les voyelles ont le même son que dans l'espagnol, nous autres, Français, nous prononcerions *Oahou*, *Honoloulou*, *Klimakou*, etc.

Pour se faire une idée de la valeur que les Anglais donnent aux voyelles; il suffit d'écrire les noms des îles de l'archipel de Sandwich, telles qu'on les lit dans la relation du troisième voyage de Cook : Voici ces îles rangées dans leur ordre géographique, du S.-E. au N.-O., Owhyhee, Tahoorowa, Movee, Ranai, Morotoi, Woahoo, Atooi, Oneehow; voici les îlots inhabités : Morokinné, Oreehua, Tahoora. On voit, d'après cet exemple, qu'un Européen autre qu'un Anglais, et ignorant la langue de celui-ci, ne pourrait se faire comprendre des Sandwichois en leur nommant leurs îles d'après l'orthographe britannique. Maintenant que nous savons comment les Sandwichois écrivent les noms de leurs îles, nous ne risquons plus d'être inintelligibles pour ces insulaires, en leur parlant de leur pays. Nous avons une règle fixe, nous pouvons la suivre.

Il est question p. 315 du navire le *Héros*. Nous avons donné deux articles relatifs à l'expédition de ce bâtiment; l'un est intitulé: *Voyage autour du monde pendant les années* 1826, 1827, 1828, 1829, par M. Duhautchilly, commandant le *Héros* (t. XV, p. 129, 2e série); l'autre porte ce titre : *Observations sur les habitans des îles Sandwich* (t. XXII, p. 129, 2e série); il a pour auteur M. P. E. Batta, chirurgien de l'expédition.

SOUVENIRS

DE NORMANDIE.

Abbaye de Jumiéges. — Le château d'Eu. — Les ruines d'Arques et du Château-Gaillard.

Pour qui voyage curieusement, à petites journées, l'esprit et le cœur libres de toute inquiétude et de tout chagrin, avide de s'instruire et de retrouver, chemin faisant, les traces effacées de notre histoire, la Normandie, *cette terre privilégiée des châteaux et des églises*, est un pays admirablement fécond en souvenirs utiles. Au milieu des paysages les plus frais et les plus riches, sur les rives du beau fleuve qui la traverse pendant une longueur de plus de quarante lieues, quelquefois en face de l'Océan, avec ses beautés et ses horreurs, vous trouvez des ruines célèbres, qui vous reportent tout à coup dans le passé, à cinq ou six siècles en arrière, et souvent plus loin encore. Et vous oubliez ce qui vous entoure, ces jolies maisons bâties d'hier; ces petits jardins bourgeois encadrés de haies vertes, taillées avec tant de symétrie, ces costumes mo-

dernes, cette industrie active, dévorante, ces intérêts multipliés qui se croisent sous vos pas; et vous êtes transporté dans un autre temps, dans d'autres mœurs; vous vous entretenez et vivez avec des personnages qui ne sont plus depuis bien des années, et qui ne ressemblent guère à ceux qui se pressent autour de vous; enfin, vous n'êtes pas le voyageur parisien arrivé, ce matin, par la diligence; mais le contemporain des hommes d'armes, des clercs et des chevaliers du moyen-âge.

Alors deux idées fixes vous occupent et vous dominent, comme elles remplirent l'époque que votre mémoire vous rappelle, et que des pierres font revivre à vos yeux: la religion et la guerre; tout est compris dans ces deux mots; tout ressent leur puissante influence. C'est pour la religion que l'on vit surgir, au milieu de cette belle province, objet de tant d'envie, théâtre de tant de pillages, d'incendies et de guerres, d'immenses constructions, chefs-d'œuvre d'architecture, ouvrages qui attestent un zèle ardent, une longue patience, l'incroyable industrie des ouvriers et la foi du fondateur dans l'avenir. Le temps et l'argent ne manquent jamais pour ces vastes édifices, dont les restes nous étonnent encore; les générations se lèguent ces œuvres, les unes aux autres; une activité que nul obstacle, nul sacrifice, ne peuvent lasser, achève les monumens commencés par la piété des premiers constructeurs; tandis que nous, qui tourbillonnons dans le cercle

d'une agitation qui nous consume, nous subissons, même dans un siècle où les arts sont si perfectionnés et les ressources si abondantes, le reproche de laisser imparfaites et inachevées nos plus belles entreprises. C'est pour la religion encore que, dans les sites les plus rians, dans les vallées les plus profondes, dans la solitude des plus sombres forêts, quelquefois sur le point culminant d'une montagne, de simples religieux, protégés par des rois et des hommes dont la croyance était vive et sincère, se plurent à bâtir ces moutiers aux longs cloîtres, véritables citadelles, vastes enceintes qui renfermaient tout un peuple de maîtres et de serviteurs; colonies de prêtres qui priaient, ou copiaient des manuscrits; tandis que des hommes se livraient pour eux aux travaux de l'agriculture et quelquefois à leur défense; sortes d'oasis, au milieu d'une campagne malheureuse, que parcouraient les gens de guerre, le fer ou la torche à la main.

D'un autre côté, les princes et les seigneurs, tout entiers au désir de conserver leurs domaines, et d'accroître leur puissance, choisissaient les positions les plus inaccessibles, les assiettes les plus fortes et les mieux protégées par la nature, pour y bâtir de hautes tours et des châteaux imprenables. Sur la rive d'un fleuve, à la cime d'un roc, dans des marais fétides, au milieu des bois impénétrables, ils fondaient, à force de bras et d'argent, ces masses de pierres liées par un ciment indestructible, ces

murs de vingt pieds d'épaisseur, ces profonds souterrains, dont les issues étaient cachées comme celles des animaux ; ces donjons, retraite assurée contre un ennemi acharné, lors même que les premières enceintes avaient cédé à la ruse ou à la vigueur de l'attaque; ces créneaux, ces machicoulis, ces fossés profonds, taillés quelquefois dans la roche vive, et toutes ces inventions propres à soutenir une défense longue et glorieuse contre des assiégeans redoutables, animés par la vengeance.

Ainsi, toute l'histoire de ces temps, déjà bien éloignés de nous, et que nos mœurs si changées et si adoucies par la civilisation, et l'état d'une société qui se renouvelle chaque jour, effacent rapidement, peut se résumer en deux mots : une église et un château fort, un monastère et une citadelle.

Donc, au lieu de m'extasier avec les industriels de Rouen, où j'étais arrivé la veille, gens fort utiles assurément et que je respecte beaucoup, et de m'entretenir avec eux des nouvelles machines à déchirer, à filer et à tisser la laine ou le coton; au lieu de parcourir les vallées manufacturières de Deville ou de Darnetal, et d'admirer la variété de ces toiles peintes exposées aux rayons du soleil dans de vastes enclos; me voilà dans une voiture de louage découverte, gravissant, dès le matin, la côte de Canteleu, et assistant, émerveillé comme la première fois de ma vie, à l'une de ces scènes admirables du mois d'octobre, quand le soleil lutte contre les brouil-

lards, qu'il les perce avec effort, à plusieurs reprises, et qu'enfin victorieux des nuages et des vapeurs amoncelées, il remplit toute la plaine de sa vive et abondante lumière. C'était la route qui devait me conduire aux ruines si justement célèbres de l'abbaye de Jumiéges; je leur avais donné la préférence sur celles de Saint-Vandrillé et de Lillebonne, si dignes de toute l'attention des peintres et des antiquaires.

Bientôt, je côtoie les hautes falaises, aux formes fantastiques, aux noms bizarres, qui resserrent le lit de la Seine; j'admire la patience industrieuse de l'homme qui se creuse un abri, une demeure dans ces rochers blanchâtres; je traverse de beaux villages, qui doivent leur existence et leur prospérité à la navigation qui, depuis un temps immémorial, s'est établie, accrue et développée sur les rives d'un fleuve, lien nécessaire, chemin facile entre la vieille cité de Rouen et la capitale de la France; et ces habitations sans formes régulières, taillées et façonnées dans la carrière, cette fumée qui monte le long du rocher, et en noircit les parois inégales, me font pleurer de joie, en me rappelant les bords de la Loire, où le pêcheur et le vigneron construisent à leur guise une habitation souterraine, aussi vaste que les besoins de la famille le demandent. Mais j'ai quitté la grande route; me voilà entre deux haies élevées, dans un chemin qui serpente, et à l'ombre que donnent de gros pommiers char-

gés de fruits, ou pourpres, ou dorés. Dans mon impatiente curiosité, je demande, à chaque instant au guide, si nous approchons de Jumièges; enfin les tours du portail occidental, qui ont résisté au marteau des démolisseurs et aux ravages du temps, se balancent au milieu des arbres; j'avance encore, et je puis distinguer et apprécier la masse confuse de ces ruines immenses qui laissent deviner la grandeur et la beauté de l'édifice protégé par Clovis II, et la reine Bathilde sa femme, pillé en 841 par les Normands, complètement ruiné par eux dix ans plus tard, réparé ensuite par Guillame *Longue épée*, et relevé encore par l'abbé Robert, depuis archevêque de Cantorbery.

Les Anglais ont enlevé et transporté dans leur pays, où l'on ne détruit rien, une partie des ornemens de Jumiéges; les attributs des évangélistes, le beau cintre de la chapelle de la Vierge, les chapiteaux de ce même édifice; mais ils nous ont laissé le cadavre de cette admirable église; on peut encore juger de ses proportions élégantes et gigantesques, et jouir de la foule des souvenirs historiques et religieux qui s'y rattachent: comme l'histoire atroce des Enervés, vraie ou fausse, ou les amours d'Agnès Sorel et de Charles VII, dont les bustes se voient à chaque pas, accompagnés d'inscriptions, de vers, expression soudaine des divers sentimens que les nombreux voyageurs ont éprouvés. Nos rivaux n'ont pu nous ravir non plus ce ciel bleu, qui perce

à travers les toits défoncés, et rendu plus beau par le contraste que présente la dégradation d'un monument et la pompe de la nature toujours riante, malgré nos crimes et nos folies. Quand vous marchez sur la terre humide qui remplace le pavé du temple, quand vous montez les escaliers dégradés, tremblant que vos pas ne détachent une pierre, ou que le vent qui siffle ne renverse ce qui reste de cette mémorable basilique; quand vos pieds écartent les longues herbes, quand vous pouvez cueillir des fruits aux arbres qui ont cru dans une des chapelles découvertes, ou sur les buissons épineux qui recouvrent la surface des fortes murailles où s'appuyaient les voûtes écroulées; quand vous êtes assis sur une chaise rustique, au milieu des débris de toute espèce, ramassés, classés, conservés avec un soin religieux, par le propriétaire éclairé, digne gardien de ce musée; quand vous songez surtout dans quelle riche contrée un de nos rois chevelus avait fondé ce vaste monastère; quand vous pensez que la Seine coule près de vous, que le bateau à vapeur, symbole de l'industrie moderne, va passer sous vos yeux, vomissant ses nuages de fumée noire; alors vous éprouvez une des plus grandes jouissances qui soient données à l'homme, celle d'étudier dans les ruines la marche progressive et irrésistible des événemens. Vous vous reportez à ces époques d'enthousiasme et de profonde croyance qui firent entreprendre des constructions si colossales; aux

sommes énormes qu'elles demandèrent, aux moyens mis en usage pour les obtenir; aux cris de joie et aux mouvemens de stupéfaction qui durent se manifester quand le *maçon* (c'est le nom modeste que prenaient alors les grands architectes à qui nous devons nos plus célèbres cathédrales) faisait tomber les derniers échafauds et découvrait, aux yeux ravis de la multitude, son chef-d'œuvre; et enfin à toutes les pieuses cérémonies qui consacraient ces demeures à une prière éternelle. Puis, vous voyez les hommes du Nord arriver, ivres de pillage, sur leurs barques grossières, assiéger l'abbaye, s'en rendre maîtres, la dévaster de fond en comble, et porter dans le sanctuaire abandonné le fer et la flamme. Des princes réparent ces désastres; plus tard, la Normandie fait partie pour toujours de notre belle France; des troubles passagers, ceux de la Ligue surtout, causent quelques courtes émotions, et donnent des craintes passagères aux religieux; puis, riches et paisibles possesseurs de leurs temples, de leurs cloîtres et de leurs vergers, ils jouissent de cette belle retraite au sein d'une sécurité profonde. Ils s'endorment dans la mollesse; le monde pénètre dans leur asile avec ses vices, et il en sape les institutions conservatrices, comme plus tard la hache brisera les pierres et renversera les hautes murailles. Telles furent quelques-unes des réflexions qui m'assaillirent dans cet enclos, encore délicieux à la fin de l'automne, lorsque la feuille rougie du cerisier contrastait si

bien avec le vert persistant de l'arbre cher aux habitans de la Normandie.

Le Parisien n'a jamais assez de temps pour savourer, pour épuiser un plaisir, il va vite en tout, il lui faut plusieurs jouissances en un jour. Déja j'ai quitté la vieille abbaye; je me retourne dix fois pour admirer encore Jumiéges, qui se perd enfin dans des masses de verdure, et je gagne au grand trot La Mailleraye, séjour charmant, véritable paradis. Dans les longues et larges allées d'un parc sans bornes, dont les grands marronniers semblent se moquer de la petite stature de nos arbres nains, vous découvrez la Seine, fort étendue en cet endroit, et vous voyez passer les lourds bateaux du commerce, avec leur grossier attirail, ou la barque vacillante du pêcheur, ou le grand bac, pont flottant, qui voiture d'une rive à l'autre, lentement et à bon marché, les hommes, les animaux et les marchandises.

La Mailleraye, château modeste, mais dont les communs sont dignes d'une maison royale, était le séjour d'un homme de bien, que la mort vient d'enlever à sa famille. Le parc de M. de Mortemart, qui joignait une grande élévation d'idées à une charité sans bornes, vertu héréditaire dans sa famille, est la propriété du malheureux. La pauvre femme peut y conduire sans crainte la vache qui nourrit sa famille; l'enfant y glane les châtaignes et los glands que le vent fait tomber sous ses pas;

le vieillard y ramasse du bois sec pour les longs jours de l'hiver; enfin tout voyageur, entré dans ces bois, s'y promène comme dans son jardin, et visite librement la chaumière, la grotte de l'ermite, et toutes les fabriques, ornement de ce parc, bien percé, bien entretenu, que des points de vue ravissans rendent encore plus délicieux.

Je suis de retour dans la capitale de la Basse-Normandie; ses quais élargis et alignés s'embellissent de constructions élégantes; mais son intérieur ne s'améliore que lentement, et ne subira de notables changemens, que si la parole de Napoléon s'accomplit un jour. *(Dî, talem avertite casum!)* « Messieurs, » disait-il aux Rouennais, avec cette voix brève, qu'on cherche à copier sur nos théâtres, « votre ville ne s'embellira que lorsque vous l'aurez « brûlée. » Et déja impatient de voir un château en ruines, après avoir visité les restes d'une église; avide de trouver la mer, que je n'avais encore que soupçonnée à La Mailleraye, je pars pour Dieppe, cette ville si différente du Hâvre, qui n'en est pourtant qu'à vingt lieues; Dieppe, pauvre port de pêcheurs, qui se restreint et s'ensable chaque jour, tandis que les bassins de la belle cité, sa puissante rivale, s'agrandissent et s'augmentent pour des besoins sans cesse croissans, et pour une industrie qui ne s'arrête pas dans sa marche progressive.

L'église Saint-Jacques (1), qui renferme des dé-

(1) J'ai rencontré dans cette église, devant un saint sé-

tails de sculpture fort curieux, le vieux château, assis en face de la mer, sur le point élevé de la côte, les bains, construction élégante et moderne, qui rappelle des grandeurs éclipsées et des bienfaits qui leur survivent dans le souvenir du pauvre, les merveilles de l'ivoirerie, les mœurs et les costumes remarquables du Polet, qui se transmettent d'âge en âge; ce paquebot aux flancs noirs et gris, partant tous les deux jours pour Brighton, ville orientale, sur la côte du comté de Sussex, tout cela valait bien un coup d'œil, une observation. Mais j'avais soif des ruines d'Arques, et j'étais venu de Paris tout exprès pour les contempler. Aussi, dès que le soleil m'eut promis une belle journée d'automne, je quittai les pêcheurs de harengs, les bancs de galets, qui s'avancent à chaque marée pour envahir le port, et les femmes, avec leurs jupons écarlates et leurs coiffes blanches rabattues, hêlant la mauvaise barque qui porte leur *fortune* et leurs *amours*... Je

pulcre, le plus beau vieillard que puisse désirer un peintre pour ses études et pour ses tableaux. C'était un pêcheur, dont les cheveux gris tombaient en anneaux sur son large col découvert. Un nez aquilin, de la plus belle proportion, donnait de la noblesse à sa figure forte et régulière, sa grande veste rouge faisait ressortir la blancheur de son jupon blanc, et un bonnet de laine noire couvrait un front sillonné de grosses rides. C'était chose touchante de voir ce marin agenouillé prier comme un enfant, à la lueur d'un cierge dont la clarté vacillante se réflétait sur son visage.

veux dire quelques paniers de poisson, remplis pendant la nuit, malgré les coups de vent et une pluie froide et perçante; je veux dire le pauvre père de famille, joyeux de revoir, à la marée montante, ses enfans en haillons, et de partager, avec la femme qui répare leurs hardes grossières, une salle basse au faubourg, un mauvais lit, et quelquefois le tabac de contrebande. Un char-à-banc léger me porte rapidement, par une route sinueuse et ombragée, à l'entrée du village d'Arques; et grace à trois petites filles, qui se disputent une pièce de monnaie qu'elles aperçoivent entre mes doigts, après quelques détours entre des murailles couvertes de lierre, j'entrevois le terme désiré de mon voyage. Maudit, maudit cent fois le seigneur de ces ruines, l'avare détenteur de ces fortifications, qui s'écroulent. Une mauvaise barrière est impitoyablement fermée à quiconque ne peut ou ne veut pas laisser tomber un franc dans la main calleuse d'un ignoble péager. Il faut acheter le droit de pénétrer dans ces décombres, de gravir au sommet de ces vieilles tours, de descendre, à ses risques et périls, dans de vastes souterrains, de monter sur la plate-forme du donjon, et de jeter un coup d'œil sur les champs de bataille, où le Béarnais, avec sa petite troupe, mais « assisté de Dieu et de son bon droit, » vit fuir Mayenne avec sa grosse armée. Comme nous passions sous une voûte, un oiseau de nuit, triste habitant de ces lieux, vola lourdement vers une cavité

voisine, nous effrayant par ses cris aigus et plaintifs; vous eussiez dit l'ame de quelque vieux ligueur cachée sous ses plumes jaunâtres; la haine et la fureur perçaient à travers ses yeux enfoncés.

A présent je me repens d'avoir invectivé le maître et le gardien de ces ruines: grace à ses soins, je suis tranquillement assis dans un belvédère octogone, d'où l'œil peut juger l'ensemble de ce château qui remonte à une très haute antiquité (1), apercevoir les tertres gazonnés où se jouent les enfans, les monticules de formes inégales où s'arrêtent les guides avec leurs montures, et embrasser à son aise l'horizon étendu, que bornent d'un côté la forêt d'Arques, et la longue vallée du pays de Bray, et de l'autre, la ville de Dieppe, et la mer, qui se mêle à l'azur du ciel. Je lui demande pardon, surtout, lorsque dans le fond d'une armoire modeste, sorte de chapelle domestique, m'apparaît le buste de Henri IV, avec ses yeux petits, mais rians, sa barbe épaisse, et ce nez aquilin, légèrement cassé, devenu l'un des traits distinctifs de la figure de ses descendans. Alors, je suis curieux de lire et la prose et les vers tracés au crayon sur les deux battans de la petite armoire. Ici, il n'y a plus que des nuances d'amour et d'admiration: tout le monde aime Henri IV, un peu plus, un peu moins; c'était le héros de Napoléon qui s'y connaissait. Et mon nom vient se perdre

(1) Un mémoire la fait remonter sans preuves authentiques, à l'an 553.

dans la foule des noms illustres ou obscurs qui se pressent autour de la statue de plâtre d'un grand homme.

Ce qui me charme dans ce joli village d'Arques, dont l'église offre de beaux détails d'architecture sarrazine : un élégant jubé, morceau qui devient de plus en plus rare dans nos temples, et des vitraux fort remarquables, c'est l'hommage qu'obtient encore le Béarnais, après que deux cents ans ont passé sur sa cendre. Tant d'événemens qui se sont écoulés depuis 1610, n'ont pu diminuer le culte rendu à sa mémoire chérie : des portraits, grossiers à la vérité, des tableaux représentant quelques-unes des scènes qui se passèrent avant et après la bataille, vous rappellent, à chaque pas, celui qui sut reconquérir son trône, pardonner quelquefois à ses ennemis, nourrir les Parisiens, qui lui refusaient l'entrée de sa capitale, relever Sully, prosterné à ses genoux, après lui avoir donné des conseils sévères, et qui mourut, dans la rue de la Ferronnerie, sous le couteau d'un fanatique, quand il méditait la gloire et le bonheur de la France. On dirait, tout est si plein de lui, que la bataille vient de se donner, et que le roi, fatigué, vient de rentrer au château pour retourner à Paris, *qu'il avait si hâte de revoir.*

Madame de Sévigné, dont les lettres sont devenues des brevets d'immortalité pour les personnages dont elle entretenait sa fille, sans se douter, ou se doutant peut-être que sa correspondance secrète serait un jour lue dans l'univers entier, par ceux qui

aiment la grace, la finesse et l'originalité; madame de Sévigné m'avait donné l'envie de faire une excursion au château d'Eu, saisi réellement en 1656, sur le jeune duc Joseph-Louis de Lorraine, le dernier des Guises, âgé de huit ans, et adjugé, moyennant deux millions et demi, à la duchesse de Montpensier, fille de Gaston de France. Je venais de quitter un des théâtres de gloire de son aïeul, j'étais bien aise de visiter cette retraite, où languit, pendant tant d'années, sa petite-fille, Mademoiselle, la grande Mademoiselle, qui fit tirer l'artillerie de la Bastille sur les troupes du roi, cruellement outragé de cette rébellion, ce qui fit dire au cardinal Mazarin, qui connaissait l'extrême envie qu'elle avait d'épouser une tête couronnée: « Ce coup de canon « vient de tuer son mari. » Après avoir rêvé un mariage avec Louis XIV, un second avec le dauphin, qu'elle appelait *son petit mari*, un troisième avec le roi d'Espagne, un quatrième avec l'empereur d'Autriche, un cinquième avec le prince de Galles, et plusieurs autres, car elle voulut épouser tous les rois et tous les princes de l'Europe, la pauvre fille, âgée de 43 ans, devint la victime de Péguillin, cadet de la maison de Lauzun, débarqué à la cour, sans fortune, sans distinction, sans aucun ornement dans l'esprit, mais dont la devise: « Je vais plus « haut que je ne peux monter, » (allusion à une fusée représentée sur ses armes) annonçait de la hauteur dans la pensée.

Cette belle blonde, dont la taille était si majestueuse, cherchait à oublier les rigueurs de la cour, les ennuis d'un mariage bizarre, l'abandon d'un homme qu'elle avait élevé jusqu'à elle et comblé de biens, et des querelles de ménage, quelquefois indignes d'elle et de son mari, en s'occupant des plantations du parc, des murs de clôture et de la construction du petit château destiné au logement des équipages, ajoutant ainsi à cette noble résidence une partie des embellissemens que le duc de Guise n'avait pas eu le temps de créer. Plus tard, dégoûtée des plaisirs et du prestige du grand monde, sa mélancolie lui faisait trouver des charmes dans la solitude; la vue grave et imposante de la mer convenait à cette ame si long-temps et si étrangement agitée, et les pratiques d'une douce et indulgente piété purent seules lui procurer des consolations, que la cour et le monde lui refusaient.

Après des princes dont il n'y a rien à dire, ou dont il faudrait dire quelque chose de peu flatteur, le dernier qui posséda cette noble et paisible résidence, fut le vertueux duc de Penthièvre. Chacun de ses jours y fut marqué, comme dans ses autres châteaux, par de nombreux bienfaits. Pour sauver d'une destruction complète cette maison royale, déja horriblement dépouillée, et dont l'immense collection de tableaux avait été mise en dépôt dans les garde-meubles du district de Dieppe, un hôpital militaire y fut établi en 1793, mais il n'y entra jamais

un seul malade. Plus tard, le général Rampon, titulaire de la sénatorerie de Rouen, vint en prendre possession, et plein d'un profond respect pour la mémoire de M. le duc de Penthièvre, ordonna la conservation des appartemens de ce prince. Après des suppressions et des constructions que commandait l'économie, Napoléon voulut réunir ce domaine à celui de la couronne, se réservant sans doute d'en faire plus tard un de ses palais impériaux. Mais 1813 renversa tous ses projets. A la restauration, la duchesse douairière d'Orléans reprit possession de l'héritage de son père, pour le réparer et donner à la population du pays des preuves multipliées d'une charité inépuisable. Le duc d'Orléans, devenu maître du château d'Eu, par la mort de sa mère, ordonna les réparations les plus urgentes; la distribution des appartemens fut tracée sur un plus vaste plan; et c'est alors qu'il conçut l'heureuse idée de créer un musée historique, composé des portraits de tous les princes de la maison de Bourbon, dont il avait retrouvé la meilleure partie. Cette famille des Bourbons, dans laquelle le courage, la gloire et aussi le malheur se rencontrent tour-à-tour; cette leçon vivante des grandeurs et des abaissemens de la fortune; ces femmes qui régnèrent par la beauté, comme les hommes régnèrent par l'épée, font naître une foule de réflexions; et l'on ne parcourt pas vingt salles remplies de ces figures royales, dont la première commence à Robert-le-Fort, et la dernière

se termine au jeune prince de Joinville, sans comprendre l'instabilité des choses humaines.

Les mausolées des comtes d'Eu, de la branche royale d'Artois, érigés successivement dans l'église, avaient été renversés en 1792; les monumens et les statues en marbre, mutilés et précipités pêle-mêle, gisaient épars sur le carreau: ces tristes souvenirs de la révolution furent effacés par le duc d'Orléans, et le caveau sépulcral, grace aux soins du prince, est devenu une vaste chapelle, décorée avec goût et décence, où toutes les effigies des comtes d'Eu sont placées sur des pierres tumulaires.

Le parc a été agrandi, assaini; des plantations d'arbres indigènes et exotiques ont été mêlées aux vieux hêtres des Guises, et aux ormes de Mademoiselle; et si le château reçut dans toutes ses parties des embellissemens notables, la ville et les environs furent dotés de plusieurs établissemens industriels propres à occuper une foule d'ouvriers. Je n'ai pas regretté trois heures passées au milieu des vapeurs d'un brouillard glacial, sur une route insignifiante, bordée par des arbres que le vent de mer avait déjà flétris; j'ai pu me promener où s'était promenée Mademoiselle, songeant à ses royales amours, à ses ambitions déçues, à la folie de son mariage bien cruellement punie, et aussi à des actes de charité, seules jouissances dignes d'un cœur noble, seules jouissances pures, capables d'apaiser les passions, et de remplir une belle ame; j'ai vu le

boudoir d'où son œil perçant, plus d'une fois mouillé de larmes, découvrait la ville de Tréport incendiée par Louis XI, et dont la vieille abbaye, aujourd'hui à moitié détruite, forme un coup d'œil pittoresque; j'ai vu, d'un côté du parc, des monts agrestes, dépouillés de verdure, et de l'autre, de belles plantations, des gazons admirables, entretenus avec la patience anglaise, et en face, la mer avec ses petites embarcations, spectacle qui donne au site le plus ordinaire de l'étendue et de la majesté. J'ai pu, dans l'église du collége, fondé par le duc de Guise *le Balafré*, admirer son tombeau et celui de sa femme, deux chefs-d'œuvre de sculpture, que Catherine de Clèves avait fait faire à Gênes, la ville aux palais de marbre, et qui faillirent porter au désespoir le malheureux artiste, lorsqu'il s'aperçut, en achevant la figure de la duchesse, qu'une tache noire dans le bloc de marbre l'eût admirablement servi pour représenter au naturel la cicatrice qui distinguait d'une façon si apparente la figure de l'intrépide chevalier. J'ai encore admiré la façade extérieure de la principale église, restaurée de nos jours avec beaucoup d'art, et qui, vue des appartemens du château, produit un effet agréable. J'ai été payé et au-delà de ma peine.

Comme mon ambition, depuis long-temps, était de visiter sur les bords de la Seine, le Château-Gaillard, la plus imposante ruine militaire qui existe en Europe, je me donnai à peine le temps de revoir la longue esplanade des bains à Dieppe; je ne séjournai

à Rouen que pour monter, par un soleil du midi, au point culminant de la montagne Sainte-Catherine, panorama ravissant, l'un des plus riches de France sans contredit, et pour examiner attentivement les pièces de fer fondu qui doivent porter la flèche de la cathédrale à une élévation qui surpassera même celle du clocher de Strasbourg, merveille de l'architecture aérienne; je ne descendis pas même dans le bâtiment où gisait sous des enveloppes de drap grossier et dans des couches de suif, le monolithe dont nous attendons l'érection au milieu de la place Louis XV. Me voilà côtoyant la Seine, en extase devant ces riches vallées où l'industrie devrait toujours entretenir la paix, la prospérité du manufacturier, et l'aisance du pauvre; enfin, je perds de vue le fleuve, pour me retrouver, après quelques lieues, dans le vallon que parcourt l'Eure, plus modeste, mais qui, pourtant fait mouvoir tant de machines, remue tant de passions et d'intérêts, et anime tant de débats; divisant les parens et les amis pour un pouce, pour une ligne d'eau! Je suis à Louviers, n'osant jeter un coup d'œil sur ce portail de Notre-Dame, si curieux et si délabré, que soutiennent de mauvaises et d'ignobles poutres; chef-d'œuvre de sculpture à jour et de dentelle en pierre, que nous sommes menacés de ne retrouver bientôt que dans l'admirable recueil de MM. Taylor et Nodier (1).

(1) Voyage pittoresque dans l'ancienne France. Gide, rue Saint-Marc Feydeau, n° 23.

Dès le lendemain, je me dirigeai vers la forteresse, bâtie par Richard Cœur-de-Lion, pour arrêter, comme un mur d'airain, les Français si impatiens de reconquérir cette belle Normandie qui leur avait été arrachée. En mettant de côté les événemens qui se rattachent à son histoire, ce château tenait la première place parmi les constructions de ce genre dans le monde; au temps où la France en était comme hérissée, on croyait avoir tout dit en nommant le Château-Gaillard.

« La roche sur laquelle il fut construit, a envi-« ron 600 pieds de longueur sur 200 dans la plus « grande largeur, et s'élève à près de 300 pieds au-« dessus du niveau des eaux de la Seine. Elle est « coupée perpendiculairement du côté du fleuve (1); « quoiqu'un peu moins abrupte vers le nord-ouest, « elle est encore inattaquable de ce côté qui regarde « le Petit-Andelys; au nord-ouest une large et pro-« fonde vallée protége son flanc dans toute sa lon-

(1) C'est là que se trouvent des souterrains dont on ne connaît pas la véritable destination. Cette crypte servait-elle à des usages religieux? Quelques figures grossières et des croix dessinées sur les murailles ont pu le faire penser; mais elles ne suffisent pas pour établir cette croyance. Aujourd'hui un Polonais aveugle habite cette caverne, et vit, avec sa femme, née dans un bourg voisin, des aumônes que lui donnent les voyageurs. J'ai vu, dans un creux du rocher, son livre de prières et son catéchisme dans la langue de son pays.

« gueur. Vers le sud s'étend une vallée, moins pro-
« fonde, il est vrai, que la première, mais dont la
« pente se précipite rapidement vers la Seine. Ri-
« chard la fit creuser jusqu'à la partie inférieure, et
« bientôt elle s'ouvrit semblable à une gueule im-
« mense dont l'aspect a quelque chose de véritable-
« ment effrayant. Ces deux ravins, qui descendent
« dans des directions différentes, ont leur point de
« départ, au levant, vers le haut de la montagne; là
« ils se trouvent séparés par une langue de terre qui
« court dans la direction de l'est à l'ouest, et qui
« joint la roche à une montagne encore plus élevée
« qui la domine de loin. Ce point est le seul par le-
« quel la roche soit accessible... aussi le plan général
« de défense fut-il entièrement subordonné au besoin
« de la protéger... En étudiant les fortifications dont
« les magnifiques débris hérissent de toutes parts ce
« roc célèbre, on est étonné de la profonde habi-
« leté que déploya Richard Cœur-de-Lion. Toutes
« les constructions de cette forteresse, aussi solides
« qu'ingénieuses, étaient couronnées par un donjon
« à double étage, prenant jour par deux fenêtres de
« forme ogive, d'où l'œil plongeait au loin sur le
« fleuve aux cent détours et se perdait dans l'immen-
« sité d'un vaste paysage.» Et pourtant ce donjon, ces
tours, aux bases bosselées, ces créneaux, ces triples
remparts élevés autour de la citadelle, ces fossés
creusés au ciseau dans le roc vif, tout ce vaste en-
semble de fortifications, ne coûtèrent qu'un an de

travaux! Mais aussi quel chef, bouillant et expérimenté, conduisait les dix mille ouvriers réunis sur le même point! Et qu'elle fut légitime cette exclamation vaniteuse de ce guerrier au milieu de ses compagnons d'armes, quand voyant ce grand ouvrage achevé, il s'écria: « Qu'elle est belle ma fille d'un an! »

« Philippe-Auguste, rival digne du monarque « anglais, voulut, comme on le pense bien, voir le « nouveau château dont on vantait la force et la « beauté. Comme les personnes de sa suite le com- « templaient avec admiration : Je voudrais, dit-il, « que ce château fût de fer! il n'en tomberait pas « moins sous mes coups, lui et la Normandie. » Ce mot fut rapporté au roi d'Angleterre. « Par la « gorge de Dieu! s'écria-t-il en présence de sa cour, « je voudrais, dit-il, qu'il fût non pas de fer, non « pas même de pierre, mais de beurre, et je le dé- « fendrais, moi, contre lui et les siens! »

On a vu quelquefois de ces épigrammes mordantes et de ces défis insultans entre princes et chevaliers amener de sanglans résultats. Il s'en est peu fallu qu'un monarque anglais ne vînt faire ses relevailles à Notre-Dame de Paris, avec dix mille lances, pour se venger des railleries que s'était permises le roi de France sur l'énorme corpulence de son rival.

Toutefois, Philippe-Auguste ne fit flotter la bannière fleurdelisée aux fenêtres du donjon élevé par Richard, que lorsque le lion fut descendu dans la tombe. Deux cent quinze ans après, la bataille d'A-

zincourt, si fatale à la patrie, vint rendre le Château-Gaillard aux Anglais, qui le cédèrent enfin, et pour toujours, à ce monarque, sauvé, comme malgré lui, par une pauvre fille de Lorraine. Henri IV, dont le père, Antoine de Bourbon, avait expiré au pied de cette roche fameuse, lorsque blessé d'un coup d'arquebuse, il se faisait transporter, sur la Seine, à Paris, reprit, en 1591, cette forteresse aux ligueurs, qui s'en étaient rendus maîtres, et en ordonna, ainsi que son successeur, la prompte démolition, permettant à qui voudrait, ou à qui pourrait, d'enlever les pierres. Cette *bonne œuvre*, expression dont Louis XIII fit usage dans son ordonnance royale, ne fut que trop bien accomplie !

« Depuis cette époque, entièrement déserts et « abandonnés, les débris du Château-Gaillard sem« blèrent à peine avoir éprouvé les outrages du « temps. Ces créneaux abattus, ces tours, ces pans « de murailles, couchés sur le flanc de la roche, « accusent la main seule des hommes : le temps a « respecté ce qu'elle a laissé debout. Ces nobles « ruines, témoins de tant d'événemens, ont encore « quelque chose de majestueux, et même il est diffi« cile de se défendre d'un mouvement d'effroi, lors« que le soleil, se levant derrière les tours encore « debout de la citadelle, vient projeter sur vous leur « ombre gigantesque. Un calme profond, un si« lence qui n'est pas non plus sans terreur, est à « peine interrompu par le croassement du faucon

« royal, qui se balance et qui plane sur ces antiques « remparts, que lui seul n'a pas abandonnés, et « par le bruit plus léger du jeune pâtre, qui, pen-« ché sur leur cime, y cueille l'œillet sauvage, la « fleur des ruines. »

L'église du Grand-Andelys, dont l'architecture et les vitraux méritent une sérieuse attention; un tableau du Poussin (Coriolan désarmé par sa mère), rendu à la petite ville qui vit naître ce grand peintre, dont Rome garde les cendres; le clos du Poussin, modeste héritage que le propriétaire enorgueilli conserve contre toutes les séductions de l'or; l'hôpital fondé au Petit-Andelys, par le duc de Penthièvre, occupèrent les restes d'une journée, qui m'a laissé des souvenirs pleins d'intérêt.

Ainsi, quand le temps vous favorise pendant les derniers jours d'octobre, et que vous pouvez, durant une semaine ou deux, faire gaîment le métier de voyageur ou d'amateur de la nature; demi-antiquaire, demi-peintre, demi-historien, demi-connaisseur en toutes choses, vous jouissez autant, et peut-être plus, que celui qui est savant tout-à-fait. Ce malheureux veut tout approfondir et se rendre raison de tout: il n'a de joie qu'à la sueur de son front; le doute le tourmente, la crainte de se tromper et de tromper le public et ses confrères de l'Institut empoisonne son bonheur... Vous, au contraire, moins difficile, moins délicat, vous ne faites qu'ef-

fleurer les objets qui vous plaisent, et vous ne leur demandez autre chose que de vous instruire sans fatigue, et de vous amuser un moment. Qu'un tableau soit plus ou moins parfait, il vous intéresse; que l'architecture d'une église, soit sarrazine ou gothique, ou même moderne, elle vous charme; qu'un monument soit d'un siècle ou d'un autre, vous l'examinez avec plaisir, sans lui demander son âge précis..... Non que je veuille ici faire l'éloge de l'ignorance, mais je veux consoler et encourager ceux qui savent peu, comme moi, et c'est le grand nombre.

A. E.

N. B. Je me plais à reconnaître que j'ai beaucoup profité, pour cette notice, de l'ouvrage publié sur *les comtes d'Eu*, par M. *Estancelin*, l'un des antiquaires de la Normandie les plus instruits; de celui de M. Licquet, son digne confrère et son rival dans les recherches scientifiques, intitulé: *Rouen, Précis de son histoire*, etc.; de la *Notice sur Dieppe et Arques*, par M. Féret; et enfin de l'*Histoire du Château-Gaillard*, par M. Deville, composition si remarquable par son style pittoresque et par les planches dont il est orné. Car, si la Normandie est une contrée riche en antiquités, en monumens de toutes espèces, si son histoire comporte le plus grand intérêt, elle a le bonheur aussi de ne point manquer d'écrivains capables de nous parler des arts, et de retracer des annales si glorieuses.

BULLETIN.

MÉLANGES.

Influence de la constitution géognostique de la Grèce sur son état politique et le développement de ses arts, par M. Boblaye.

Malgré la commisération que devaient nécessairement inspirer les souffrances des habitans de la Grèce, il est douteux que notre sympathie eût été aussi vivement excitée, si l'antique gloire du pays n'eût mieux fait ressortir son humiliation présente. Ce souvenir, commun à tous les hommes éclairés, fit que d'une part on demanda avec plus d'instance, que de l'autre on se rendit avec plus de facilité. La science devait donc recueillir quelques fruits d'une expédition qui était en partie son ouvrage. Il ne lui suffisait pas d'avoir contribué à rouvrir les voies de la civilisation à une contrée qui nous y avait de longtemps précédés, elle voulut y aller puiser de nouvelles lumières.

L'institut fut chargé par le ministre de l'intérieur de former une commission scientifique destinée à explorer la Morée, commission qui devait se composer de trois sections indépendantes : archéologie, architecture et sciences physiques.

Le ministre de la guerre voulut s'associer à l'honneur de cette entreprise en faisant lever la carte de la partie du

pays occupée par notre armée. Des ordres furent donnés en conséquence aux officiers d'état-major, et deux capitaines ingénieurs-géographes furent adjoints à la commission scientifique pour exécuter les opérations géodésiques et astronomiques. La carte en huit feuilles a déja paru, et il ne s'était pas écoulé dix-huit mois entre la rentrée des matériaux et la publication. Cette célérité sans exemple est due en partie à l'activité imprimée au dépôt de la guerre par M. le général Pelet.

M. Boblaye, un des officiers chargés des opérations géodésiques pour la carte commandée par le ministre de la guerre, avait trouvé encore, pendant son séjour en Morée, les loisirs nécessaires pour se livrer à l'exploration géologique du pays, et on lui doit plusieurs découvertes intéressantes. On a dû souhaiter par conséquent qu'il coopérât à la rédaction de cette partie du travail, et déja nous avons de lui une introduction écrite d'une manière fort remarquable. La négligence dans le style est devenue aujourd'hui un défaut si commun chez les écrivains qui traitent de matières scientifiques, qu'on doit savoir gré à ceux qui, avant de présenter leurs idées au public, prennent le soin de les habiller décemment. Les passages suivans donneront une idée de la manière d'écrire de M. Boblaye; comme d'ailleurs ils se rapportent à des considérations très générales, nous pensons qu'ils pourront être lus avec plaisir, même par les personnes les plus étrangères à la géologie.

« Les connaissances géologiques, dit M. Boblaye, conduisent à de nombreuses inductions dont le champ s'agrandit encore lorsqu'on y réunit les diverses considérations de géographie physique. Dans une position géographique donnée, la nature du sol et sa forme, qui résultent de causes toutes géognostiques, donnent les principales

conditions de l'existence des peuples et du rôle qu'une contrée a joué sur la scène du monde. Loin de nous sans doute la pensée systématique de vouloir attribuer à ces causes une influence exclusive; mais nous croyons devoir les regarder comme les plus puissantes et les plus générales.

« Envisagée sous ce point de vue, l'étude physique de la Grèce acquiert un nouvel intérêt. Ce n'est pas seulement un climat uniforme, une même mer baignant leurs rivages, qui forment de la Péninsule ibérique, de l'Italie, de la Grèce, de la Syrie et d'une partie de l'Asie mineure une région physique distincte; c'est encore l'uniformité de leur constitution géognostique, reconnue aujourd'hui depuis Lisbonne jusqu'au Liban. Les peuples de ces diverses contrées pouvaient, dans leurs migrations à travers cette large bande, retrouver avec le même ciel les mêmes qualités du sol, les mêmes formes, les mêmes aspects, les mêmes productions, et toutes les circonstances physiques qui exercent une si profonde influence sur les peuples dans l'enfance de la civilisation. Tout changeait, au contraire, de nature et d'aspect, si l'on se dirigeait ou vers le Nord ou vers le Midi. Là, deux régions géognostiques d'une immense étendue ouvraient encore de l'Orient à l'Occident deux nouvelles voies aux mouvemens des peuples; l'une en suivant les sables de l'Arabie et de l'Afrique, l'autre à travers les immenses steps des plaines tertiaires du nord de l'Asie et de l'Europe.

« La Grèce a une physionomie si prononcée, qu'on ne peut manquer d'en être frappé à la vue des cartes les plus imparfaites. L'énorme escarpement de ses rivages et leur forme dentelée et morcelée, ses mers semées d'îles nombreuses, qui ne sont que les pics d'une région sous-marine plus profondément accidentée que le continent lui-même, suffiraient pour la distinguer de toutes les parties de l'an-

cien monde, dont les rivages offrent de longues courbes dessinées avec une étonnante régularité. En outre, au lieu des vastes et riches plaines du nord de l'Europe, nous ne trouvons dans l'intérieur du continent grec qu'une région âpre et montueuse semée de quelques petites plaines fertiles. On dirait que les grandes fractures qui ont produit les montagnes de l'Europe, se sont toutes croisées ici de manière à n'y rien laisser en place et à diviser le sol en une multitude de petits bassins fermés, ou ne communiquant entr'eux que par des gorges profondes.

« Il est facile de voir quelle influence les conditions physiques exercent sur la destinée de la Grèce; position géographique, qui en faisait le lien naturel entre l'Europe et l'Asie; direction vers la navigation et le commerce, à raison de ces îles nombreuses, de l'étendue de ses rivages et de la stérilité de la plus grande partie du sol; divisions des états aussi nombreuses que ses régions naturelles, telles que l'Achaïe, la Béotie, la Laconie, l'Arcadie, etc.; qui se subdivisaient encore en petites cités, dont l'indépendance se maintenait par les difficultés des communications.

« De là pour chaque petit état une individualité prononcée, un patriotisme énergique mais rétréci; de là encore la nécessité du principe fédératif qui subsiste aujourd'hui, et contre lequel l'influence européenne aura peine à prévaloir.

« Il n'est pas jusqu'aux arts de la Grèce sur lesquels la nature géognostique du sol n'ait exercé une influence plus ou moins directe. On ne peut en effet douter que l'abondance et la beauté des marbres ne fussent un puissant véhicule pour la statuaire et l'architecture.

« Dans l'Egypte, des matériaux d'une extrême dureté, de couleur sombre, tels que les basaltes, les siénites, les

trapps, etc., ne laissaient à l'artiste d'autre mérite à poursuivre que l'indestructibilité et la difficulté vaincue. Cette seule cause aurait suffi pour rendre les formes raides et simples, et l'art stationnaire. Dans la Grèce, au contraire, des marbres répandus avec profusion, d'un travail facile, d'une blancheur éblouissante, permirent aux Grecs d'avoir la perfection pour but de leurs travaux.

« Les marbres de la Grèce exercèrent sur l'architecture la même influence que sur la statuaire; mais en outre on pourrait penser que l'architecture, en s'harmoniant dans ses formes générales avec les caractères du paysage, subit encore ainsi l'influence du sol.

« De grandes assises rougeâtres de marbre ou de calcaire compacte disposées comme des degrés au sommet des montagnes, sans qu'aucune verdure en masque la régularité; des escarpemens taillés à pic, qui semblent plutôt des murailles que l'ouvrage de la nature, dessinent à l'horizon des formes tout architecturales; on dirait partout la base d'immenses édifices, dont le temple dorique avec ses lignes simples et majestueuses ne serait que le couronnement. Chacun de nous a dû être frappé de cette pensée à la vue des temples de la Grèce, et surtout du magnifique Parthénon, assis sur les rochers de l'Acropole d'Athènes. Le génie grec, en plaçant le Parthénon et le culte de Minerve sur cette base, dont l'art n'aurait jamais pu atteindre le grandiose et la majesté, créa une harmonie sublime d'effet et de pensée. »

Amérique méridionale. — Port de Cobija.

Le port de Cobija, ou port La-Mar, est une création assez récente du gouvernement bolivien.

Le bourg de Cobija et la province d'Atacama, dont il fait partie, ont été détachés du département de Potosi, et constitués en gouvernement littoral indépendant, par décret du 1er juillet 1829. La franchise du port de Cobija a été décrétée le jour suivant.

On a cru pouvoir présenter ici, comme complément naturel de la publication des règlemens commerciaux, quelques renseignemens extraits des gazettes boliviennes, sur le motif de la fondation du nouveau port, ses progrès, ses moyens de communication avec l'intérieur de la république.

Les principales villes de la Bolivie, savoir: la Paz, Oruro, Chuquisaca et Potosi, tiraient du Pérou, par la voie d'Arica et de Tacna, tous leurs approvisionnemens en produits européens. Ils n'entraient donc dans la consommation que déja grevés de droits d'entrée et de transit considérables, prélevés par le gouvernement péruvien, et de frais de transport dont le bénéfice restait en grande partie aux négocians d'Arica et de Tacna.

La fondation du port de Cobija a eu pour but principal de détourner autant que possible vers la frontière maritime de la république le mouvement commercial habitué à suivre la frontière de terre, à l'effet, d'une part, d'affranchir le pays du tribut que lui impose le transit par le territoire étranger, et d'autre part, d'occuper et d'enrichir la population des bourgs boliviens que traverserait la nouvelle route ouverte aux transports intérieurs sur le territoire national de Cobija à la Paz et autres villes indiquées plus haut.

Ce commerce recevrait d'ailleurs une nouvelle activité des expéditions de transit que Cobija pourrait diriger sur plusieurs points des provinces de la république Argentine qui confinent à la Bolivie, par exemple sur Salta.

La distance de Cobija à Potosi, à Oruro, à la Paz, est beaucoup plus grande que celle d'Arica à ces villes. Mais cette différence serait sans doute compensée par la nature des communications; car, pour que le nouveau port attire les étrangers, il faut que les vallées des Andes, près de Cobija, et le plateau intérieur de la Bolivie, offrent plus de facilités pour les transports que les brèches (*quebradas*) étroites et l'âpre escarpement de la Cordillère péruvienne, près d'Arica.

La distance de Cobija à Salta est plus courte de moitié que celle de Salta à Buenos-Ayres, où cette ville achète habituellement les produits d'Europe qu'elle consomme. La route par la Bolivie offrirait donc à la fois une grande économie de temps et de frais de transport; elle serait d'ailleurs plus sûre que celle de l'intérieur de la république Argentine, incessamment troublée par la guerre civile.

Cobija est présenté par les gazettes boliviennes comme le second port de l'Océan Pacifique. Avant 1829, les navires qui longeaient la côte, y mouillaient très fréquemment, mais le manque d'eau et d'habitations les empêchaient d'envoyer à terre.

En 1827, c'est-à-dire à l'époque où le gouvernement bolivien songea à y créer un port, ce bourg ne se composait que de quelques huttes de pêcheurs.

En septembre 1829, le nouveau port offrait déja aux voyageurs un séjour plus commode, plusieurs boulangeries, beaucoup de maisons particulières, un hôpital, une douane, des abreuvoirs pour les bestiaux, des fontaines pour les habitans, et beaucoup d'autres garanties contre les privations auxquelles on est exposé sur la côte du grand Océan.

Sur dix-huit navires qui étaient entrés à Cobija, ou qui avaient mouillé seulement dans la rade, de mai à juillet 1829, huit portaient le pavillon français.

Une maison française s'y établissait à peu près à la même époque. Par une circulaire insérée dans la *Gazette de Chuquisaca*, elle annonçait que son établissement était destiné à recevoir en consignation les articles d'Europe qui entrent dans la consommation de la république, et qu'il offrirait en tout temps un assortiment complet de marchandises anglaises et françaises, approprié au marché intérieur, et à des prix raisonnables.

Les mesures prises par le gouvernement péruvien contre le commerce étranger auront pu conduire quelques maisons étrangères d'Arica à se transporter à Cobija; s'il est vrai que l'approvisionnement de la Bolivie soit l'aliment principal du commerce d'Arica.

Enfin une gazette de la Paz a publié, en 1829, deux itinéraires d'Oruro à Port La-Mar et de Port La-Mar à Potosi, relevés par ordre du gouvernement bolivien, et approuvés par lui comme les plus commodes et les plus directs.

Danses villageoises.

Je veux vous parler d'une fête de campagne dans le nord de la France; grosse et sérieuse fête, lourde et naïve comme nos campagnes du nord de la France.

Le bal d'abord n'est pas annoncé quinze jours d'avance. Pas de billets d'entrée à trois ou six francs; pas de commissaires; pas de buffet, que l'armoire au pain et au lard de l'aubergiste chez qui on se réunit impromptu.

Un des élégans du village a dit deux mots à ses camarades pendant la grand'messe; après une petite discussion, peut-être, il a répondu : Oui.

Au sortir de l'église, l'élégant a rassemblé les jeunes filles

en cercle; il a dit: « Voulez-vous danser ce soir?» Et, sans discussion, il a été répondu : « Oui! oui!»

Alors donc, à midi, il a été procédé à l'apprêt des parures de bal. Et notez que le bal n'est pas à dix heures, mais à quatre.

C'est qu'au village il ne faut ni coiffeur, ni longues heures de toilette, ni clarté de lustre, ni poésie.

C'est qu'au village, les robes n'ont pas besoin d'être de crêpe ou de tulle, préparées de longue main.

C'est qu'au village, les cheveux ne portent de fleurs que celles qu'un ami y entrelace lui-même, fraîches et naturelles, pendant le bal.

C'est qu'au village, la robe de dimanche dernier peut reparaître aujourd'hui, si elle est encore propre, et dimanche prochain, si elle est lavée.

C'est qu'au village, on ne cherche à plaire que par la bonhomie du cœur et la rondeur des manières.

C'est qu'au village, on se présente bossue, si on est bossue, et qu'on ne s'en marie pas moins, si on a de la probité et du courage.

Ce n'est pas que quelque gentille fermière n'aille de temps à autre prendre à la ville, une leçon de coquetterie, faire son noviciat de demoiselle; mais la gentille fermière qui a vu la ville, ne va plus guère à la danse impromptu, et ne montre son éclat qu'aux jours de noces ou de kermesse.

J'en reviens à la danse ordinaire; on s'est donc dit le matin : « Dansons! » et le soir, on ne manquera pas de danser.

D'abord, grace au démon, puisque c'est lui qui préside à la danse, dans la théologie chrétienne, grace au démon, Dieu est mieux fêté, car on a mis sa robe de percale blanche, et sa ceinture de satin rouge, pour aller aux vêpres, et

puis, quand le cœur est joyeux, il faut que la joie se fasse jour, et le *magister* trouve, sans y penser, un renfort de petites voix flûtées pour adoucir son rude et large plain-chant.

Sur ma parole, c'est plaisir de voir toutes ces petites bouches se préparer à sourire en chantant le *Magnificat* et le grave *Dixit Dominus*. On est si content de soi, le dimanche, quand on a travaillé toute sa semaine, et qu'un baiser à la dérobée va vous payer le prix de votre travail, on est si joyeux, si aise!

Et puis, avant la dernière bénédiction, voilà que tous les jeunes garçons vident leur coin, car à l'église, au village, tout le monde y va, et les sexes ne se mêlent point; voilà donc qu'ils se sauvent, et le cœur des jeunes filles bat à l'unisson : c'est qu'ils vont ranger les chaises du cabaretier (les jeunes garçons), disposer la salle de bal.

Les voilà à l'œuvre : s'il n'y a pas assez de chaises, on les alongera avec des planches; s'il n'y a pas de planches, on renversera les chaises de manière à ce que les dossiers fassent banquettes; si cela ne suffit pas, les genoux pointus des jeunes gens assis à terre, doubleront les siéges, et cela sans conséquence, parce qu'il faut qu'on danse, et que lorsqu'on a dansé, il faut se reposer.

Voyez l'essaim des jeunes filles sortir de l'église, et accourir en bourdonnant; les voilà. Pas de temps à perdre : vite le ménétrier cherche une place où monter, parce qu'au village comme à la ville, il faut que l'orchestre domine. S'il fait beau, et qu'on danse dans la cour (remarquez que les cours de village ne sont pas pavées), il saura trouver quelque bloc de bois, quelque borne, quelque tonneau. Si l'on danse dans la *grande salle*, qui n'est pas toujours bien grande, on ouvrira la fenêtre, et il montera sur l'appui, appuyé lui-même contre la barre de bois qui en

traverse le milieu du haut en bas. On lui verse à boire, parce qu'il faut que le musicien soit en avance; et puis, rahhh! le premier coup d'archet est donné! Cette contredanse appartient de droit au bien-aimé, parce que le ménétrier, qui a le mot, racle la *boulangère*, et que dans la *boulangère* il y a un baiser général de donné et un de reçu. Ainsi vous sentez que cette contredanse ne peut appartenir qu'au bien-aimé.

Et il y a quelque chose de solennel et de puissant dans cette confidence publique d'un sentiment long-temps peut-être caché. Aussi voit-on au village peu de peines d'amour. On consentirait à se parjurer aux yeux d'un amant, qu'on ne le ferait pas à la face de vingt familles.

Ne croyez pas maintenant que, la contredanse finie, vous allez voir circuler alternativement le punch et l'eau sucrée. Au village, on ne sait pas ce que c'est que le punch; et on ne perd pas le sucre à le mettre dans l'eau, on ne gâte pas l'eau à y faire fondre du sucre.

Le rafraîchissement, c'est de la bière, rien que de la bière; une bière noire et épaisse, une boisson à rassasier bien plus qu'à rafraîchir.

Voici un galant cavalier qui arrive devant sa dame: il tient de la main gauche, un verre à côtes, et de la droite, un pot d'étain, fermé d'un couvercle d'étain qu'il maintient avec le pouce. La dame accepte sans se faire prier; la liqueur mousse; et, la rasade avalée, elle lui rend le verre qu'il a grand soin de ne pas égoutter. Il le remplit, en faisant de nouveau mousser, et le vide à son tour. C'est alors seulement qu'il asperge le pavé du fond de liqueur que sa bouche n'a pu humer.

Oh! il est heureux, n'est-ce pas, de poser ses lèvres à la place ou ont posé les lèvres de celle qu'il aime, d'y chercher une émanation d'elle-même aux parois du vase, une

saveur parfumée à la liqueur qu'elle a touchée... Oh! bienheureux! et il sent surtout profondément son bonheur, car il dit en lavant ses lèvres de sa langue, et les essuyant du revers de son index : « Elle est meilleure que celle de dimanche. » Et la danseuse de répondre : « Oui, il faut qu'on ne la prenne plus chez Jean-Pierre. »

Bientôt la fatigue excitera peut-être aussi l'appétit, un appétit de bon aloi, que les friandises de nos buffets de bals, à nous, malingres des villes, aiguiseraient plutôt qu'elles ne calmeraient; aussi ne sont-ce point des brioches à voltiger au vent qu'on consomme au cabaret du village, à la bonne heure de bonnes tartines de pain de seigle ou une épaisse galette beurrée, si, par une rencontre heureuse, la cabaretière a fait le pain ce jour-là.

Oh! heureux les hommes qui savent s'amuser ainsi sans étiquette, et pour le seul plaisir de s'amuser : c'est de la sagesse!

Oh! heureuses les femmes que l'amour-propre ne tourmente pas de ses mille aiguillons, qui prennent du plaisir quand le plaisir leur sourit : c'est de la sagesse!

Oh! heureux mille fois les hommes, les hommes et les femmes qui peuvent boire de la bière, et manger de la galette beurrée : c'est de la santé!

Or, sagesse et santé, n'est-ce pas le bonheur?

La bière, cependant, épaissit quelquefois la raison avec la langue, et la fin d'un bal au cabaret, n'est pas toujours sereine.

Le progrès a le pas lent, au village; par les bals de nos jours, nous pouvons juger de ceux d'il y a soixante-dix ans.

(*Propagateur du Pas-de-Calais.*)

Taxe des pauvres.

En 1533, vingt-quatrième année du règne d'Henri VIII, un acte du parlement d'Angleterre statua que les pauvres seraient soulagés à l'aide de collectes volontaires; c'est alors que fut posée la première base de ce système de lois sur la mendicité qui pèse sur l'Angleterre; lois qui ont converti en contribution forcée ce qui était d'abord une aumône; système d'après lequel deux tiers de la population sont obligés de nourrir le troisième, auquel son indigence donne le privilége de se livrer à l'oisiveté. Les adversaires de la réformation prétendent que la suppression des couvens a nécessité les secours paroissiaux pour les pauvres, mais cette assertion n'est pas exacte, parce que la loi de 1533 est antérieure à la sécularisation des monastères.

(*Cours d'Histoire des États européens*, par M. Schœll.)

État de l'Espagne à la mort de Philippe II (1598).

Philippe II laissa ses états en paix, à l'exception des Pays-Bas, où la guerre d'insurrection durait encore; mais il ne les laissa pas dans un état florissant. L'Espagne n'était pas seulement épuisée; mais ce qui était plus effrayant, elle était dépeuplée, sans industrie et sans moyen de la recouvrer. Les richesses du Nouveau-Monde avaient attiré en Amérique des milliers de familles qui, dans l'espoir d'y acquérir une fortune rapide en faisant exploiter les mines par les Indiens, avaient abandonné leurs établissemens en Europe. Le sol manquait de cultivateurs, et les ateliers qui, par l'émigration des Maures, avaient déjà perdu un grand nombre d'ouvriers industrieux, restèrent

dispersés par celle des Espagnols. L'agriculture et les arts mécaniques, les seules sources d'une véritable richesse nationale, étaient tombés en mépris depuis que tant d'aventuriers, sortis de la classe qui les exerce, étaient revenus d'Amérique étaler aux yeux de leurs compatriotes un faste qui contrastait avec la bassesse de leur naissance et leurs habitudes anciennes.

Au bout de quarante-deux années de règne, employées à exécuter des entreprises qui échouèrent presque toutes, Philippe II était mort méprisé à l'étranger, détesté de ses sujets. Ses ressources étaient tellement épuisées qu'il fut réduit à faire faire une collecte par des ecclésiastiques qui allaient de maisons en maisons. Les revenus de l'état étaient engagés; le royaume de Castille, foulé par un système de finances pernicieux, et par des impositions indirectes assises sur les premiers besoins de la vie, était hors d'état de fournir à de nouvelles dépenses, et les revenus du Mexique et du Pérou ne faisaient que passer par l'Espagne; ils allaient à l'étranger pour payer les intérêts d'une dette de 140 millions de ducats que Philippe avait contractée pour conquérir les Pays-Bas, la France et l'Angleterre. De mauvais principes d'économie politique, suivis par le roi d'Espagne et ses ministres, forçaient les colonies à se procurer par la contrebande les objets dont elles avaient besoin; aussi le principal bénéfice de ce commerce lucratif passait aux Anglais et aux Hollandais.

Cours d'Histoire des Etats européens, par M. Schoell.

Noce splendide.

En 1578, Philippe II, margrave de Bade-Bade, maria sa sœur Anne-Marie à un riche gentilhomme bohémien,

nommé Guillaume de Rosemberg. Celui-ci flatté, comme il devait l'être, d'une union aussi honorable, donna une noce qui dura sept jours. Voici la liste de ce qui y fut consommé; elle est tirée de Balbini, *Epitome rerum bohemicarum*, l. v. c. 14. p. 612.

40 cerfs, gibier qu'on mange en Allemagne où il est plus commun qu'en France.
50 daims.
50 barils de gibier mariné.
2,130 lièvres.
250 faisans.
30 coqs de bruyère.
2,050 perdrix.
20,688 grives, bécassines et ramiers.
150 bœufs gras.
20 génisses.
350 paons.
5,153 oies.
3,106 pièces de volaille.
18,120 carpes.
10,209 brochets.
6,380 truites.
3,400 autres poissons frais.
7,096 poissons fumés.
342,000 écrevisses.
350 stochfisches, ou morues sèches.
526 veaux.
1,526 cervelas.
150 cochons.
456 boudins blancs.
326 saucisses.
450 moutons.
395 agneaux.

504 cochons de lait.
20 bœufs fumés.
1,200 ortolans.
675 lamproies.
300 pintes (*naessel*) de goujons.
780 harengs saurs.
4 esturgeons.
4 tonneaux de harengs pecs.
1,100 eimer de vin.
903 de bière.

(*Cours d'Histoire des Etats européens*, par M. Schoell.)

Le premier opéra.

Guillaume V, électeur de Bavière, qui régna de 1579 à 1597, hérita d'Albert V son père, les talens, la fermeté, la piété et le goût de la magnificence qui le distinguèrent. Mais ce penchant à la splendeur l'entraîna à des dépenses trop lourdes pour son pays, et sa piété dégénéra en superstition; sa prodigalité était cependant subordonnée à son amour pour la religion; car toutes ses dépenses avaient pour objet de bâtir des églises, d'orner et d'enrichir celles qui existaient, de distribuer des aumônes et d'augmenter l'influence des jésuites par lesquels il avait été élevé. Il construisit pour eux le magnifique collége de Munich, qui est aujourd'hui le siége de l'académie et renferme la bibliothèque.

On a noté que le 6 juillet 1596, lorsque ce collége fût inauguré, neuf cents écoliers des jésuites représentèrent le premier opéra qu'on eût jamais vu : le combat de l'archange Michel avec Lucifer, en était le sujet.

(*Cours d'Histoire des Etats européens*, par M. Schoell.)

Colonie anglaise dans le Haut-Canada.

Les gazettes américaines signalent la prospérité d'une nouvelle colonie anglaise dans le Haut-Canada. Au milieu de nos lacs, disent-elles, se forme un nouvel état, et bientôt nous allons trouver de puissans rivaux sur nos frontières du Nord. Une population vigoureuse, des capitaux considérables, un sol fertile, un commerce lucratif et l'esprit d'entreprise, voilà ce qui élèvera cette colonie. York, qui compte déja 7,000 habitans, et Kingston, qui en a de 5 à 6,000, sont surpassés par peu de villages des Etats-Unis. Les villages florissans de Sainte-Catherine, Queenston et Niagara dans le district des Cataractes, celui de Hamilton, sur le lac Ontario, ceux de Cobourg, Brockville, et les beaux établissemens sur la baie de Quinta, présagent une grande prospérité dans le Haut-Canada. Des fonds considérables ont été déposés par les émigrés d'Angleterre dans la banque d'York, qu'on dit soutenue par les Rothschild et les Baring. Vingt-cinq bateaux à vapeur, appartenant au Haut-Canada, sont en activité sur le lac Ontario, la baie de Quinta et le fleuve Saint-Laurent. Il y en a de la première force et capacité; on en construit deux ou trois autres qui doivent rivaliser avec les plus beaux bateaux à vapeur des Etats-Unis.

Découverte d'antiquités dans le département du Nord.

Quelques amateurs d'archéologie s'étant réunis pour faire exécuter de nouvelles fouilles sur le territoire de Famars (département du Nord), on a découvert, sur le chemin de Famars à Bermerain, une espèce de petit sé-

pulcre romain, bâti en grès, et d'une forme carrée; les parois des murs sont garnies de niches dans lesquelles des urnes furent jadis déposées; on n'en a retrouvé que des fragmens fort brisés et disséminés dans les décombres de l'édifice.

Ce caveau sépulcral avait été recouvert d'une toiture en grosses tuiles italiennes dont les morceaux se trouvaient accumulés dans le fond du petit bâtiment avec des braises, des cendres et toutes les traces d'une ruine arrivée par le feu. Les deux niches de l'intérieur du caveau sont en regard, d'une forme semi-orbiculaire et parfaitement construites. Les cintres sont composés de petites pierres de taille blanches, alternées avec des carreaux rouges, le tout recouvert d'un cercle de carreaux rouges qui relie les cintres avec la gresserie des murailles. Les quatre faces de maçonnerie sont couvertes d'une double assise de plus gros carreaux qui se trouvent au niveau du sol actuel du chemin. On n'a trouvé dans le fond du caveau que des ossemens de petite dimension et une bague de bronze.

On a l'intention de déblayer ce vestige de construction romaine et de le laisser à l'air. Comme il est situé sur un chemin public et qu'il ne gêne personne, on espère obtenir de l'autorité administrative qu'il reste entier et entouré d'une balustrade pour éviter tout accident.

Tombeau découvert à Évreux.

Près de l'église de Saint-Aquilin, a été découvert un tombeau en pierre contenant un squelette et quelques objets. Ce cercueil, placé environ à quatre pieds de profondeur au-dessous du sol, était dans une position parallèle à la grande route de Paris, et l'emplacement de la tête

était tourné du côté de la ville; il est en pierre blanche et tendre, et recouvert à sa plus large extrémité d'une couche assez épaisse de ciment. A l'extrémité opposée, on voyait un énorme silex. Du reste, il était brisé en six morceaux; le couvercle n'existait plus, et les quatre côtés étaient presque entièrement détruits. La tête du mort, munie de ses dents, mais pleine de terre végétale, était encore à sa place primitive. Les vertèbres, les côtes, le bassin, ne se retrouvèrent pas; les deux fémurs, l'os tibia, occupaient une position assez naturelle vers le bas du cercueil qui était creusé en auge. A côté de la tête, à droite, on a trouvé les morceaux d'une énorme amphore, et un débris de poterie. Tout près du cercueil on a recueilli des morceaux de poterie gallo-romaine, une meule romaine cassée en deux parties, M. Aug. Le Prévost pense qu'il ne doit pas remonter au-delà du 4e siècle de l'ère chrétienne, alors que les Aulerces-Éburovices étaient encore idolâtres; car il est bien constant que saint Taurin n'a prêché la parole de l'Évangile que vers le commencement du 5e siècle.

(*Recueil de la société d'Agriculture de l'Eure.*)

Antiquités gauloises.

Le château de Chassenay (*castellum Castelnum*), situé au sommet d'une colline escarpée et couverte de bois, près des rives de l'Arce, est séparé de la plaine par de grands fossés, creusés à fond de cave, profonds d'au moins 40 pieds, larges à proportion, et convergeant tous ensemble près des murs du château, qui ne paraît pas très ancien. Tout annonce, dans sa construction, une origine récente, postérieure même au temps de François Ier; mais il repose sur d'anciennes fondations, qui doivent avoir une origine

beaucoup plus reculée ; car il est aisé de reconnaître qu'elles ont servi de base à un édifice antérieur qui a fait place au château actuel.

La date de ces fondations n'est pas facile à déterminer ; l'histoire de la Champagne et de la Bourgogne, les annales ecclésiastiques de Langres, gardent à cet égard le plus profond silence. Le seul titre ancien un peu authentique que l'on possède est le val d'Alix de Chassenay, qui porte le millésime MCCLXII.

Le château n'a point une liaison nécessaire avec l'ensemble des enceintes formées par les fossés, qui appartiennent visiblement à un système de fortification antérieur tout-à-fait indépendant. Ils n'ont aucune direction régulière, ils ne sont point revêtus de maçonnerie, ils sont tout-à-fait dépourvus d'élégance et l'on n'y découvre que les effets de la puissance de l'homme dans l'enfance de l'art. On ne peut les considérer que comme restes de vestiges d'un fort gaulois abandonné pendant la durée de l'ère romaine, jusqu'à la barbarie du moyen-âge qui reprit les anciennes positions militaires pour les fortifier. Mais primitivement, le fort ne se composait que des enceintes circulaires entourées des fossés avec leurs parapets, qui servaient à contenir ou renfermer le butin ou partie du butin de la nation à qui le fort appartenait, et qui s'y réfugiait dans les guerres.

Fontaine de Caillouville.

Près de l'abbaye de Fontenelle ou S.-Wandrille (Seine-Inférieure), s'élevait autrefois la célèbre église de Notre-Dame de Caillouville, fondée dès les premiers temps de l'abbaye et aujourd'hui en ruines. A dix pas de la chapelle,

se trouve la fontaine miraculeuse, dont la renommée n'a, depuis plusieurs siècles, rien perdu de son crédit. Autrefois le retour du vendredi saint appelait à Notre-Dame de Caillouville un concours prodigieux de peuple qui venait pour y entendre un sermon et y faire ses dévotions; on n'y prêche plus aujourd'hui, mais tous les premiers vendredis de mai, on voit la même affluence accourir sur ce sol dévasté. Là, dans ce même jour, plus de 2,000 évangiles sont récités par le curé de Saint-Wandrille et les ecclésiastiques des environs qui l'assistent dans cette circonstance. Jusqu'à l'arrivée de l'arrière-saison, les baigneurs abondent à Caillouville; d'autres y viennent simplement soit pour y prier, soit pour s'y acquitter d'un vœu. Pendant ce temps, on ne laisse plus emporter de l'eau de la fontaine, devenue la propriété d'un particulier, à moins de 5 ou 6 sous la pinte. Cette fontaine, entourée de haies, est située à la source du ruisseau dont l'abbaye naissante emprunta son premier nom; elle est de figure carrée, et l'on descend jusqu'au fond par des degrés de maçonnerie occupant son pourtour, au-dessous de la surface de l'eau. Le fond de la fontaine est revêtu de dalles de pierre sur l'une desquelles est gravée en creux une figure que l'on dit être celle de la sainte reine Radegonde. Cette image que, malgré toutes mes tentatives, je n'ai pu distinguer à cause de l'épais limon dont elle est couverte, devient apparente lorsque l'on cure la fontaine, ce qui se pratique ordinairement aux premiers jours de mai. Enfin, contre la clôture de cette source révérée, s'élève à l'intérieur un petit hangar couvert en chaume; il abrite deux statuettes hideuses, censées représenter, l'une encore sainte Radegonde, l'autre saint Clair; elles sont aux deux côtés d'une figure assise beaucoup plus grande et revêtue d'une robe verte. Cette dernière, qui, par son horrible difformité, ressemble à

certaines idoles des pagodes indiennes, n'a point d'enfant dans les bras; mais un écriteau, cloué à contre-sens, présente en gros caractères les mots renversés : *Notre-Dame Niége*, orthographe barbare malgré laquelle il faut lire, Notre-Dame-des-Neiges. (*Mémoire historique et descriptif sur l'abbaye de Saint-Wandrille*, *par M.* L. H. Langlois.)

Tombeaux découverts à Châlons-sur-Saône.

On vient (17 septembre 1833) de découvrir dans la maison n° 1, place du Grail, à huit pieds de profondeur environ, trente squelettes humains, placés en ordre les uns sur les autres, parmi lesquels était une médaille, grand bronze, de l'empereur Adrien, et différens morceaux de métal que l'oxidation empêche de réconnaître. A quelques pieds au nord de ces ossemens, on a trouvé une ancienne fondation de mur de deux pieds et demi d'épaisseur, dont on n'a pu trouver la base, à cause de l'eau, qui ne permet pas de fouiller plus avant. Elle est construite avec de grosses pierres semblables à celles des carrières près les Vertus, parmi lesquelles il y a de grandes portions de colonnes de six à sept pouces de diamètre, en pierre d'Hermonville; des fragmens de chapiteaux d'une forme qui tient des cornes du bélier, en pierre de liais; une tête, en pierre, d'un jeune enfant ayant les cheveux bouclés; le buste d'une tête juvénile; un chapiteau ou base assez semblable à ceux des croisées gothiques, mais d'un style différent, dont la pierre, qui tient de la burge ou du mouton, est néanmoins d'une couleur plus foncée, d'un poids infiniment plus fort; et provient d'une carrière qui paraît perdue depuis la construction des plus anciennes églises de Châlons. Suivant la

tradition populaire, fortifiée par le témoignage de l'histoire locale, il y avait, non loin de cet endroit et du palais du gouverneur de Châlons, sous Claude Ier et Néron, une chapelle souterraine consacrée, par les druides, à la Vierge des sectateurs d'Hésus; on doit donc penser que ces fragmens d'architecture, ces sculptures, sont d'un style antérieur à celui de nos églises et que leur âge remonte au temps des druides.

Observations de météorologie faites à Nantes.

Janvier 1834.

La douce température que nous ressentons depuis plus de deux mois, est un de ces phénomènes atmosphériques dont l'existence est digne d'occuper une place dans les annales de la météorologie. Peu d'hivers, en effet, ont offert à l'observation, le caractère de la première partie de celui de 1833 à 1834, tant sous le rapport d'une période non interrompue et aussi prolongée de temps couverts et d'abondantes pluies, que sous celui de la succession des tempêtes qui ont causé de si grands désastres en navigation.

Depuis les premières et uniques manifestations du froid dans les journées des 14, 26 et 27 novembre, les vents de S.-S.-O., S.-O. et O., ont été les seuls régnant dans nos contrées, c'est-à-dire qu'ils comptent maintenant 60 jours de durée. 14 tempêtes se prolongeant plus de 24 heures chacune, ont été comprises dans l'espace du 28 novembre au 22 janvier. A la suite de ces violentes tempêtes, on a vu le thermomètre de Réaumur, exposé au soleil, s'élever, entre onze heures et midi, jusqu'à 29 degrés, pendant que, placé hors de l'influence de la chaleur solaire, son maximum d'élévation n'excédait pas 11 et 12 degrés.

Le baromètre, toujours mauvais indicateur du temps à venir pendant la durée de semblables commotions atmosphériques, pour celui qui ne sait pas le consulter en observateur éclairé, n'a pas manqué cependant par ces continuelles oscillations, de se trouver en rapport avec cet état de tourmente. La constance d'un ciel couvert, l'accumulation des nuages chassés par les vents de mer, jointes aux brumes également apportées du large, ont paru devoir être la cause à laquelle on peut attribuer l'élévation considérable qui, parfois, a été remarquée sur la colonne de mercure, malgré la persévérance d'un temps tout-à-fait en opposition avec cette indication. (*Le Breton.*)

Observations météorologiques faites à Paris, 1833.

La plus grande élévation du baromètre a été, le 5 janvier, à 113 m. 93; la moindre élévation a été, le 1er avril, à 732 m. 00. Le 29 juin, le thermomètre est monté à 29° 1/2 centigrade; et le 10 janvier, il est descendu à 8° 1/2 de glace centigrade Il y a eu 164 jours de pluie, 168 de brouillard, 45 de gelée, 11 de neige, 10 de grêle et grésil, 9 de tonnerre. Le vent a soufflé 47 fois du N., 39 fois du N.-E., 22 fois de l'E, 31 fois du S.-E., 44 fois du S., 68 fois du S.-O., 89 fois de l'O., 25 fois du N.-O. Il est tombé 580 mille 35 cent. d'eau dans la cour de l'Observatoire, et 487 mille 10 cent. sur l'édifice.

La flore de Morée.

La flore de Morée et de ses îles présente le plus grand rapport, quant à sa composition, avec la flore de

l'Italie et de la Bétique. Comme dans celles-ci il s'y mêle aux végétaux de notre Europe plusieurs plantes africaines ou mieux barbaresques et libyques. Il y existe, en outre, quelques asiatiques, mais ce mélange de la végétation des trois parties contiguës de l'ancien continent ne donne pas à la contrée la physionomie particulière que les botanistes, peu habitués aux lointaines pérégrinations, pourraient se flatter d'y rencontrer; lorsqu'on a visité l'Espagne méridionale et nos régions occitaniques et provençales, on se fait une idée fort exacte de l'aspect de l'Orient et de sa verdure disséminée, verdure qui ne rafraîchit guère la campagne, si ce n'est dans un petit nombre de vallons favorisés, et dans quelques gorges des hautes montagnes, où des bosquets de bois qu'on ne saurait décorer du titre de forêts, échappèrent à l'imprévoyante et destructrice cognée. L'usage où sont les agriculteurs, et les bergers surtout, de brûler les buissons, pensant fertiliser la terre au moyen des cendres produites par l'incendie, est la cause de cette triste nudité toujours croissante, et qui ne tarderait pas à réduire ce malheureux pays à l'ardente condition des déserts de l'Afrique, de l'Arabie et de la Perse, si l'administration nouvelle ne se hâtait d'y porter remède.

Exploration de la Nouvelle-Zemble.

Un sous-lieutenant de pilotage russe, nommé Pachtussof, a exploré l'été dernier la côte orientale de la Nouvelle-Zemble sur un bâtiment frêté par la maison de commerce Brandt à Archangel. Il était parti, en août 1832, avec cinq hommes. Le mois suivant il fut tellement bloqué par les glaces, dans une baie du sud-est de la Nouvelle-Zemble, qu'il fut obligé d'y passer l'hiver dans une cabane

qu'il construisit à l'aide de bois flotté. Au mois de mai 1833, il fit une excursion par terre pour explorer la côte du long du détroit de Waigaz. Dans cette excursion il fut surpris avec ses gens par un ouragan épouvantable mêlé de neige; pour ne pas être suffoqué il fut obligé de rester couché à plat-ventre sur la neige pendant trois jours. Heureusement il était affublé dépaisses fourrures. Ce ne fut que le 23 juillet que son bâtiment put quitter la baie où il avait passé dix mois. Il explora alors toute la côte de l'est. Le 2 décembre 1833, Pachtussof est revenu à Archangel.

Ponts singuliers sur les rivières des Cordillères, en Amérique.

Quand la profondeur des rivières qui coulent entre les montagnes des Andes ne permet pas de les passer à gué, on y jette des ponts. Ce pays a trois sortes de ponts :

1. Ceux de pierre, qui sont en très petit nombre, et qui sont construits comme partout.
2. Ceux de bois, qui sont les plus communs.
3. Ceux de liane, qui sont dangereux et d'une construction singulière.

Pour jeter un pont de bois, on choisit l'endroit le moins large de la rivière, entre deux hauts rochers, où l'on met en travers quatre grandes poutres. Sa largeur ordinaire est d'environ cinq pieds, et suffit à peine pour un cavalier sur sa monture. Ces ponts, du moins, sont assez solides.

Les ponts de liane se font sur des rivières dont la largeur ne permet pas qu'on y jette des poutres. On tord ensemble plusieurs lianes, qui sont des sarmens traînans, minces et plians, à peu près comme nos clématites, et dont on

forme de gros câbles. On les tend de l'un à l'autre bord ordinairement au nombre de six pour chaque pont. Le premier de chaque côté est plus élevé que les quatre du milieu, et sert d'appui; ce sont des garde-fous.

On attache en travers, sur les quatre câbles, de gros bâtons par-dessus lesquels on met des branches d'arbres; c'est là le sol sur lequel on marche. Les deux câbles des côtés sont attachés à ceux qui forment le pont pour servir d'appui, sans quoi le balancement continuel de la machine exposerait beaucoup les passans, d'autant plus que dans cet endroit les ponts sont extrêmement élevés au-dessus de l'eau.

Il n'y a que les hommes qui peuvent marcher sur ces ponts; on fait passer les bêtes à la nage, ce qui arrête longtemps les voyageurs; car il faut qu'elles soient déchargées, et on les fait traverser une demi-lieue au-dessus du pont, dans la crainte que le courant de l'eau, qui est très rapide, et qui les fait dériver considérablement, ne les entraîne trop loin. Cependant, on voit de ces ponts assez larges pour que des mules y passent toutes chargées; tel est celui d'Apumirac, très fréquenté par les marchands qui font le commerce avec les principales provinces du Pérou.

Sur quelques rivières, on supplée aux ponts de liane par ce qu'on appelle ici tarabites. La rivière d'Alchipichi, que son extrême rapidité et les pierres qu'elle roule rendent fort dangereuse, ne se passe nulle part autrement. La tarabite est une simple corde de liane ou de courroies de cuir de vache, composée de plusieurs torons qui lui donnent 7 ou 8 pouces de diamètre. Elle est tendue d'un bord de la rivière à l'autre, et fortement attachée des deux côtés à des pilotis, dont un porte une roue, pour donner à la tarabite le degré de tension qui lui est nécessaire.

La manière de passer est fort extraordinaire : de la tarabite pendent deux grands crocs qu'on fait courir dans toute sa longueur, et qui soutiennent un mannequin de cuir assez large pour contenir une personne qui peut y être couchée. On se met dans le mannequin ; des hommes qui sont sur la rive d'où il part lui donnent une violente secousse, qui le fait glisser d'autant plus aisément le long de la tarabite, que par le moyen de deux cordes on le tire en même temps de l'autre bord.

Pour passer des mules, il y a deux tarabites, l'une à peu de distance de l'autre. On serre avec des sangles le ventre, le cou et les jambes de l'animal ; dans cet état, on le suspend à un gros croc de bois qui court entre les deux tarabites par le moyen d'un câble auquel il est attaché. On le pousse fortement pour le faire partir, tandis qu'on le tire avec des cordes de l'autre côté. Les mules qui sont accoutumées à ce passage ne font aucune résistance, et se laissent tranquillement attacher ; mais celles qu'on fait passer pour la première fois s'effarouchent beaucoup, et lorsqu'elles se voient comme précipitées, elles font des efforts pour s'élancer en l'air. La tarabite d'Alchipichi a d'une rive à l'autre une quarantaine de toises, et est élevée au-dessus de l'eau de vingt-cinq à trente, ce qui fait frémir à la première vue.

Voyage scientifique de M. d'Orbigny en Amérique.

Ayant reçu, en 1826, du Muséum la mission d'explorer, sous le rapport d'histoire naturelle, les états de Buénos-Ayres, du Chili et du Pérou, M. d'Orbigny partit pour l'Amérique dans le mois de juin de la même année ; au-

jourd'hui, de retour de ce voyage, il adresse à l'académie un résumé de ses travaux.

Après une courte relâche à Rio-Janeiro, le voyageur arriva à Montevideo, parcourut la rive orientale de *la Plata*, et de là se rendit à Buénos-Ayres. Il remonta ensuite *le Parana*, jusqu'aux frontières du Paraguay, visitant tour-à-tour les provinces de *Corrientes*, de *Santa-Fé*, des *Missions*, et d'*Entre-Rios*. De retour à Buénos-Ayres, il en partit bientôt pour la Patagonie, pays jusque-là presque inexploré par les naturalistes et où il séjourna huit mois. Il revint ensuite à *Buénos-Ayres*, où il s'embarqua pour se rendre au *Chili* en doublant le cap *Horn*.

Arrivé au commencement de 1830 dans cette république, il la quitta bientôt pour se rendre en Bolivie, visitant d'abord les ports d'*Arica* et *Cobija*. Montant de là le versant ouest des Andes jusqu'à son plateau supérieur pour arriver aux régions glacées, puis redescendant sur le grand plateau qui sépare la chaîne des Andes de la Cordillère orientale. Cet espace, qui a plus de quarante lieues de largeur, est la partie la plus peuplée du Pérou et de la Bolivie, c'est là que se voient ces nombreux troupeaux de lamas et d'alpacas, et où se trouve l'immense lac de Titicaca, si fameux par les temples du soleil et de la lune, que les anciens Incas avaient élevés dans les îles qu'il présente.

Franchissant la Cordillère orientale, M. d'Orbigny parcourut, sur le versant oriental de cette chaîne, un espace de plus de cent lieues avant d'arriver à *Cocha-Bamba*, d'où il se rendit à Santa-Cruz de la Sierra, d'où il alla visiter les provinces de *Chiquitos* et de *Moxos* d'un côté jusqu'à la rive du *Paraguay* et la ville *Mato-Grosso*, et de l'autre jusqu'à la grande rivière de *Madeira*, principale branche de l'Amazone. Remontant à diverses re-

prises de ces plaines chaudes jusqu'aux neiges des Andes orientales, afin de faire des observations sur les diverses zones d'habitation des plantes et des animaux, le voyageur visita ensuite les districts argentifères de Potosi et de Chuquisaca, puis revint à Arica, où il embarqua les nombreuses collections qu'il avait formées.

Ayant reconnu, dès les premiers temps de son voyage, l'imperfection des cartes géographiques des parties intérieures de l'Amérique, M. d'Orbigny, quoique privé des instrumens propres à obtenir des déterminations astronomiques, eut soin de marquer, avec toute l'exactitude possible, les directions qu'il suivait dans ses voyages, et d'estimer les distances parcourues. Par ce moyen, il a réuni une masse considérable de documens sur vingt-sept provinces, documens qui pourront être très utilement employés pour remplir les lacunes entre les points très rares, dont la disposition est déterminée par des moyens plus parfaits.

Les observations faites par le voyageur sur la constitution géologique du pays qu'il a parcouru, lui ont fait reconnaître que les terrains primitifs se montrent seuls dans une grande partie du Brésil et de la bande orientale de la *Plata*; l'immense bassin qui s'étend du 25° degré de lat. S. jusqu'au 38° fut le premier point où il trouva des restes de corps organisés, dans une formation qui paraît être entièrement tertiaire. Des fossiles marins y sont inférieurs aux ossemens des mammifères qui, eux-mêmes, sont recouverts par des bancs de coquilles fluviatiles. Les coteaux des rivières de ce bassin, offrent des moyens faciles de suivre la superposition des couches. Au sud, une chaîne primitive sépare ce bassin de celui de la *Patagonie*. Ce dernier offre assez d'analogie avec celui de Paris par ses alternats d'huîtres, de grès à ossemens, de gypse et

de coquilles fluviatiles. M. d'Orbigny a reconnu que la plupart des plateaux élevés des Andes, étaient d'origine volcanique. Sur un plateau dont la hauteur, au-dessus du niveau de la mer, était de plus de 12,000 pieds, on voyait des fossiles marins; il en existait de même sur plusieurs points du versant et de la chaîne orientale.

L'homme américain, soit à l'état sauvage, soit dans ses divers degrés de civilisation, a aussi été pour M. d'Orbigny, l'objet d'une constante étude, et les différens caractères physiques qui se présentent selon les localités ou la latitude, ont été toujours notés par lui avec soin. On est surpris, dit-il, en considérant le peu d'analogie qui existe entre un *Patagon*, dont la taille moyenne est de cinq pieds quatre pouces, dont la face est carrée et le nez court, et un *Quichua*, ou descendant des Incas, qui a au contraire une taille moyenne de quatre pieds neuf à dix pouces, la figure ronde et le nez très prononcé. M. d'Orbigny s'est aussi occupé des idiomes, et il rapporte plus de 60 vocabulaires imprimés ou manuscrits des langues américaines, ces derniers recueillis presque tous par lui-même.

Quant aux travaux d'histoire naturelle proprement dits, voici en résumé quels sont les résultats qu'ils ont produits :

Le voyageur a obtenu 157 espèces de mammifères, dont il a étudié les mœurs, les habitudes et la distribution ; plusieurs de ces espèces sont nouvelles.

L'étude des oiseaux ne l'a pas moins occupé, et il annonce avoir obtenu plusieurs résultats remarquables par la comparaison de leur distribution géographique, depuis le 11e jusqu'au 43e degré de latitude sud, et depuis le niveau de la mer jusqu'à 15,000 pieds d'élévation. C'est ainsi que sur les Andes, par le 16e degré, mais à une hauteur de 11,000 pieds, il a trouvé des espèces analogues à celles du

41°. Ses observations ont porté sur 786 espèces d'oiseaux qu'il a récoltées. Il rapporte 119 espèces de reptiles et 116 de poissons, et pour ces derniers il a les figures coloriées faites sur le vivant. Plus de 700 espèces de mollusques ont été aussi étudiées par lui, et pour les espèces marines il a eu soin d'indiquer la profondeur à laquelle ils habitent au sein des eaux. Tous ceux qui pouvaient changer de forme ou de couleur ont été dessinés vivans. Le nombre des animaux articulés, compris dans les collections de M. d'Orbigny, s'élève à 4,800 espèces, celui des animaux rayonnés à 55 seulement.

La botanique dans ce voyage n'a pas été non plus négligée, et le nombre des espèces végétales est de 2,370, parmi lesquelles figurent en grande proportion les plantes jusque là les moins étudiées, celles qui croissent sur les hauteurs des Andes et jusques vers les neiges éternelles. Nous ne devons pas omettre de parler d'un travail spécial sur les palmiers d'Amérique. M. d'Orbigny en a réuni près de 50 espèces, et pour chacune, il a dessiné avec soin la plante dans son entier avec tous les détails du tronc, des feuilles et des fleurs, en ayant soin de noter, en outre, tout ce qui ne pouvait être rendu par des figures.

M. d'Orbigny, durant son séjour dans les environs du lac de Titicaca, a observé une quantité de monumens des anciens Péruviens, il a vu des pierres de taille de 8 à 9 mètres de longueur. Il a dessiné les temples, ainsi que les sculptures colossales et les bas-reliefs. Plusieurs des monumens décrits dans l'*Histoire des Yncas* de Garcilasso de la Véga, se reconnaissent dans les dessins de M. d'Orbigny, mais il y a beaucoup d'édifices dont on ignorait l'existence. Parmi ses dessins on remarque la haute montagne sur laquelle se trouvait un ancien lavage d'or, du temps des Incas, et les travaux exécutés dans cette

montagne, des excavations pratiquées dans les rochers.

La quantité d'objets curieux rapportés par M. d'Orbigny, tels que costumes, armes, outils, instrumens, étoffes, est immense. Il a recueilli une foule de documens écrits, postérieurs de peu de temps à la conquête du Pérou, le testament de l'un des conquérans, daté de 1541; des livres espagnols imprimés en Amérique et assez rares, des antiquités, des momies, des statistiques originales.

Canaux de l'État de New-York.

La fortune a voulu que la ligne la plus praticable de communications par eau entre l'Océan atlantique et les grands lacs de l'ouest, traversât le territoire de New-York. Le pays qui entoure ces lacs et qu'arrosent les rivières qui s'y jettent, ainsi que la vallée de l'Ohio jusqu'au Mississipi, reçoivent journellement des marchandises de toute espèce. Des bateaux les sillonnent en tous sens, chargés de denrées et de marchandises destinées au territoire de Michigan, aux états de l'Ohio, d'Indiana, d'Illinois, de Kentuki, de Tennessée et même de Missouri et de l'Alabama. Le climat délicieux de l'ouest, la fertilité du sol, les nombreux avantages qu'il offre à l'industrie, sont chaque jour plus connus et mieux appréciés; les émigrans s'y portent en foule et n'ont pas à regretter leur exil volontaire.

Le lac Erié compte dans ses eaux plus de 20 bateaux à vapeur, et 128 petits bateaux de transport. Son commerce, qui ne s'élevait il y a trois ans qu'à 6,000 tonneaux, s'est accru aujourd'hui jusqu'à 18,000. Dans le port de Buffalo, le mouvement commercial a été de plus de 200,000 tonneaux, et l'on estime que 100,000 passagers ont quitté cette ville pour pénétrer dans l'ouest.

Les premiers travaux d'améliorations intérieures furent

entrepris en 1817; dans l'espace de seize ans, l'Etat de New-York a pu achever six canaux de l'Erié, de Champlain, de l'Oswego, de Cayuga et Seneca, de Chemung et du Crooked-lake. Ils forment plusieurs lignes de communication par eau qui partent du Hudson pour aller rejoindre la Susquehannah dans le sud, les lacs que renferment le territoire de l'état et les mers intérieures situées sur les frontières de l'ouest et du nord. La longueur de ces divers canaux est de 530 milles, et les dépenses qu'ils ont déja nécessitées, s'élèvent à plus de 55 millions de francs.

Dans la dernière session, la législature a voté la construction d'un septième canal d'une longueur de 96 milles, et dont les devis les plus exacts portent la dépense à près de 8 millions.

(*Message du gouverneur de l'état de New-York à la législature*).

Statistique. — Terres incultes en France.

M. L. M., ancien élève de l'école Polytechnique, qui s'est occupé depuis long-temps de statistique, établit que sur 54,009,776 hectares dont se compose le sol de la France, 7,185,475 sont encore incultes. Ce sont des landes, des dunes ou des marais.

M. L. M., dans son tableau statistique, a divisé la France en régions : septentrionales, centrales et méridionales.

Dans les régions septentrionales on compte 18,287,987 hectares, dont 1,253,115 non cultivés : c'est 6, 80 p. o/o de leur superficie.

Dans les régions centrales : 17,515,625 hectares dont 2,326,482 non cultivés : c'est 7, 57 p. o/o.

Dans les régions méridionales : 18,217,166 hectares dont 4,605,778 non cultivés : c'est 25, 28 p. o/o.

Cèdres du Liban.

On écrit du mont Liban, en Syrie, sous la date du 15 septembre, à la gazette de Venise : Nous avons eu le plaisir de voir de chez nous le baron de Bois-le-Comte, ministre plénipotentiaire de S. M. le roi des Français. Étant venu d'Égypte et visitant la Syrie, il n'a pas voulu quitter ce pays sans avoir vu auparavant les fameux cèdres qui, sur les cimes de nos montagnes, bravent les siècles, ainsi que les monceaux archéologiques qui abondent dans nos contrées. Il vint s'établir chez le prince, et toutes les autorités ecclésiastiques et civiles de la nation maronite sont allées au-devant de lui, au milieu d'une population ivre de joie de pouvoir donner à la France ce témoignage de reconnaissance pour la haute protection dont les habitans de ce pays ont toujours été honorés par cette puissance européenne. M. Bois-le-Comte a exprimé vivement sa satisfaction de recevoir dans les cantons aussi éloignés un tel tribut de respect accordé à la nation qu'il représente, et il nous a donné l'assurance flatteuse de la continuation de cette protection honorable dans toutes les vicissitudes du sort.

NOUVELLE.

Charles Nebel de Hambourg.

Un artiste allemand, M. Charles Nebel, de Hambourg, est arrivé à Paris, avec une collection de dessins et d'antiquités mexicaines, qu'il a recueillies en Amérique, dans les années 1830-1832. Dans une de ses excursions dans le Mexique, l'auteur partit de Véra-Cruz, et longea, mais irrégulièrement, les côtes du golfe du Mexique, jusqu'au-dessus de Tampico, en traversant des forêts

vierges, dans lesquelles il découvrit les ruines d'anciens lieux habités, mais couverts maintenant de la végétation vigoureuse propre à ce pays. Il faudrait faire des dépenses immenses pour retirer les anciens monumens de dessous les arbres qui ont pris racine sur leurs débris. De Tampico, M. Nebel se dirigea vers l'intérieur, visita l'état de Zacatécas, et à 15 lieues au N.-E. du chef-lieu de cet état, il découvrit une antique forteresse qui couvre une montagne entière, et qui était ornée jadis de temples et de pyramides. Le voyageur a dessiné les ruines de cette place remarquable, qui était probablement la résidence de quelque cacique puissant. En 1832, la guerre civile ayant éclaté, le pauvre artiste, dessinant partout les sites et les monumens, fut soupçonné d'espionnage, et faillit être fusillé comme révolutionnaire. Un heureux hasard, dit-il, le préserva de ce triste sort. Malgré ce revers, il n'a pas perdu courage, et après avoir apporté en Europe une moisson d'antiquités et de dessins, il paraît disposé à retourner au Mexique, pour faire de nouvelles recherches, s'il se trouve secondé.

ANNONCE.

Aide-mémoire du voyageur.

Aide-mémoire du Voyageur, ou questions relatives à la géographie physique et politique, à l'industrie, et aux beaux-arts, etc., à l'usage des personnes qui veulent lire les Voyages, ou acquérir la connaissance exacte du pays qu'elles habitent.

Paris, 1834. — 1 vol. in-12, avec atlas, chez Fd. Bellizard, et comp., rue de Verneuil, nº 1 bis.

Erratum. — P. 31, lig. 25. Plonat, *lisez* Planat.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

BULLETIN.

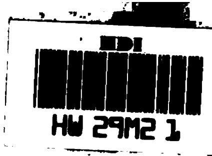
ANALYSE CRITIQUE.

MÉLANGES.

NOUVELLE.

NÉCROLOGIE.

ANNONCES.


HW 29M2 1

